

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

**TOME XVII – 1979. N° 3 (Juillet-Septembre)**

Aspects de l'évolution économique

Langage figuratif et signification socio-politique

Livre et société

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P.O. Box 136 — 137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n° 3, R-70116 București, România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 35 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, 71119 București, sectorul 1, str. I.C. Frimu, 9, téléphone 50 75 25, pour la  
REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 71021 București—România

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVII

1979

Juillet—Septembre N° 3

## SOMMAIRE

### *Aspects de l'évolution économique*

- TUDOR TEOTEOI, Le travail manuel dans les *typika* byzantins des XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles . . . . . 455
- THEODOR N. TRÁPCEA, Aspekte aus dem sozial-ökonomischen Leben der Häfen zwischen Orşova und Calafat (XVI.—XVIII. Jh.) . . . . . 463
- MILICĂ MOLDOVEANU et CRIŞAN ILIESCU, Les transformations agraires dans les pays socialistes du Sud-Est européen pendant les années 1944—1948 . . . . . 475

### *Langage figuratif et signification socio-politique*

- VICTOR IERONIM STOICHIŢĂ, Ducio e la maniera greca . . . . . 497
- ВАСИЛИЙ ПУЦКО (Калуга), Синайское Четвероевангелие X века с миниатюрами крестоносцев (ГПБ, греч. 220) . . . . . 523
- CARMEN LAURA DUMITRESCU, Le voïvode donateur de la fresque de Saint-Nicolae-Domnesc (Arges) et le problème de sa domination sur Vidin au XIV<sup>e</sup> siècle . . . . . 541
- CORNELIA PILLAT, Signification de l'ensemble de peinture du monastère d'Arnota . . . . . 559
- MICHAELA STAINOVA (Sofia), Le commencement de l'euro péanisation de l'architecture de la Turquie ottomane et certains aspects de son influence sur l'architecture des Balkans . . . . . 587

### *Livre et société*

- DAMIAN P. BOGDAN, Les moulins à papier des pays roumains . . . . . 609
- GEORGETA LOGHIN, La fable en prose, œuvre-témoin dans le processus de l'évolution de la mentalité et de la formation du goût littéraire à la fin du XVIII<sup>e</sup> — début du XIX<sup>e</sup> siècle . . . . . 623
- FLORIAN DUDAŞ, A German pedagogic work widely diffused in Western Romania . . . . . 635

### **Chronique**

- CĂTĂLINA VĂTĂŞESCU, Un débat : conscience nationale et mouvements de libération . . . . . 647

## Comptes rendus

ALEXANDRU NICULESCU, Individualitatea limbii române între limbile romanice ( <i>Zamfira Mihail</i> ); Akten des Internationalen Albanologischen Kolloquiums Innsbruck 1972 zum Gedächtnis an Norbert Jokl ( <i>H. Mithăescu</i> ); DAMIAN BOGDAN, Paleografia româno-slavă ( <i>Paul Mihail</i> ) . . . . .	
A. H. S. MEGAW and E. J. W. HAWKINS, The Church of the Panagia Kanakariá at Lythrankomi in Cyprus ( <i>Carmen Laura Dumitrescu</i> ); KEITH HITCHINS, Orthodoxy and Nationality. Andrei Șaguna and the Rumanians of Transylvania, 1846—1873 ( <i>Costin Feneșan</i> ); ȘERBAN RĂDULESCU ZONER, România și Tripla Alianță la începutul secolului al XX-lea ( <i>Fl. Constantiniu</i> ) . . . . .	649
<b>Notices bibliographiques</b> . . . . .	663
<b>Livres reçus</b> . . . . .	681

## LE TRAVAIL MANUEL DANS LES *TYPIKA* BYZANTINS DES XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> SIÈCLES \*

TUDOR TEOTEOI

L'histoire du travail manuel et des métiers à Byzance fait encore défaut. Cependant, sa réalisation revêtirait une valeur qu'on ne saurait souligner suffisamment. À part les graves lacunes de notre connaissance dans ce domaine qu'un tel ouvrage comblerait, il fournirait aussi de nouveaux éléments sur le pouvoir créateur et sur l'œuvre du génie populaire à Byzance, ainsi que sur les forces productives dont elle disposait.

Entre toutes les sources susceptibles de concourir à la restitution de l'image des travaux manuels à Byzance, les *typika*\*\* des monastères comptent parmi les plus dignes d'être prises en considération. Bien que ne différant en rien par rapport aux autres sources de l'histoire byzantine quant à la primauté des valeurs intellectuelles d'essence contemplative, qui se doivent de prendre le pas sur la vie active, les « *typika* » des monastères apportent des renseignements précieux, encore insuffisamment valorisés pour la connaissance de certaines formes du travail manuel et même pour l'affirmation de ce qu'on pourrait appeler le goût du concret à Byzance.

★

Suivant la règle de fonctionnement (*διάταξις*) donnée par M. Attaleiates au couvent et à l'asile de miséreux qu'il avait fondés (1077), aucun des sept moines du monastère ne devait être exempté d'un travail manuel ou autre activité au service du couvent. Chacun était tenu à effectuer ce travail dans sa cellule, étant interdit d'errer les uns chez les autres sans rien faire<sup>1</sup>. Le *typikon* de Gr. Pakourianos pour le monastère de Bačkovo exigeait que « même les moines qui s'adonnent à une activité physique ne doivent pas arrêter de psalmodier, mais, le travail aux mains, que leurs bouches récitent les psaumes »<sup>2</sup>. Car, poursuivait le même texte,

\* Cette communication a été présentée au XV<sup>ème</sup> Congrès International d'Études Byzantines (Athènes, septembre 1976).

\*\* À cause de l'espace, nous ne croyons pas nécessaire de dresser ici une liste complète des *typika* qui intéressent notre sujet. Pour tous ces textes — qui approchent la vingtaine — avec les éditions existantes, v. H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München, 1959, p. 646—649.

<sup>1</sup> ἵνα ἐνεργῶσι τὰ ἐργόχειρα αὐτῶν εἰς τὰς ἰδίας κέλλας ἰδιαζόντως ἕκαστος, καὶ μὴ ᾧσιν ἀργοὶ καὶ περιέρχωνται ἀπὸ κελλίου (εἰς κελλίον), éd. Fr. Miklosich et Jos. Müller, *Acta et diplomata Graeca medii aevi* (=MM), V, Vienne, 1887, p. 312.

<sup>2</sup> καὶ αὐτοὶ οἱ σωματικόν τι ποιούντες ἔργον οὐ δεῖ κωλύειν τῇ ψαλμωδίᾳ, ἀλλὰ ἀνὰ χεῖρα τὸ ἔργον ἔχοντες τοὺς ψαλμοὺς φερέτωσαν διὰ στόματος, éd. L. Petit, *Typikon de Grégoire Pacourianos pour le monastère de Pétritzos (Bačkovo) en Bulgarie*, « Vizantijskij Vremennik » (=VV) XI/1904, p. 31.

les voies de la perfection sont diverses : les uns en choisissent une, les autres une deuxième et il y en a qui les combinent. L'allusion est évidente aux deux voies dites « corporelle » et « mentale », mais leur évolution et leurs interférences dans la vie spirituelle du monachisme byzantin n'entre pas dans le cadre du présent exposé. Mentionnons seulement que, conformément aux préférences toujours plus marquées de cette spiritualité pour la *vita contemplativa*, notre source affirme que le travail manuel et les efforts physiques sont le lot de ceux dont les habitudes monastiques ne sont pas consolidées suffisamment<sup>3</sup>.

En fournissant l'historique de la communauté monastique qu'il dirigeait et le récit des pérégrinations de celle-ci avant son installation définitive dans l'île de Patmos, Christodoulos précise dans le règlement qu'il lui donna au mois de mai 1091 que six jours de la semaine devaient être consacrés au travail manuel en psalmodiant<sup>4</sup>. Une bonne partie de la maçonnerie de son couvent avait été réalisée par les moines mêmes, car le projet initial de Christodoulos — mais qui échoua par la suite — était d'interdire l'accès de l'île aux laïcs, sa communauté monastique étant appelée à résoudre par ses propres moyens les problèmes de sa subsistance.

Le texte respectif comporte aussi une référence aux hésychastes. Elle se rapporte aux moines doués du don de la contemplation, du « travail mental » — dont le nombre était d'ailleurs limité explicitement ; il leur était accordée la permission de se retirer hors du monastère, tout en restant ses dépendants. Quand ils quittaient le couvent pour quelques jours, on leur confiait un travail manuel à effectuer dans l'intervalle, afin de combattre l'*akēdia* (εις φιμωτρον ἀκηδίας). Au moment de la rentrée, chacun était tenu de produire le fruit achevé de son travail, « tout comme les autres moines travailleurs manuels »<sup>5</sup>.

Toujours le même texte nous enseigne que les activités manuelles à l'intérieur des monastères constituaient l'objet d'une réglementation similaire à celle imposée par l'État dans certains secteurs économiques. « Aucun parmi vous — s'adressait Christodoulos à ses moines — ne doit pratiquer une activité manuelle, quelle qu'en soit-elle, à des fins de gain individuel, mais soit que l'un de vous se fût perfectionné dans l'art de la calligraphie ou dans un autre métier, il convient qu'il travaille dans le sens de son penchant au su et avec l'approbation de son higoumène, la matière première lui étant donnée par le monastère, et son ouvrage ou produit fini étant également rapporté au monastère »<sup>6</sup>. Ceci annonce un document qui paraîtra à peu près trois siècles plus tard, vers la fin de l'Empire ; c'est l'engagement d'un moine, jugé sans doute coupable, de ne plus confectionner des barricades à l'extérieur de sa cellule, ni de vendre des livres au marché<sup>7</sup> — document conservé dans le registre patriarcal de Vienne.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

<sup>4</sup> καθ' ἑσχίαν ἐν ψαλμωδίας καὶ ἐργοχειροῖς τὴν ἐκάστης ἐβδομάδος διανύοντας ἐξαήμερον (MM VI, Vienne, 1890, p. 61).

<sup>5</sup> ἐν τρόπον καὶ οἱ λοιποὶ ἐργοχειράριοι τῶν ἀδελφῶν (*Ibidem*, p. 76).

<sup>6</sup> Traduction libre du texte de l'édition MM VI, p. 75, chapitre κβ' : μηδεὶς ὑμῶν εἰς ἴδιον κέρδος τὸ οἰοῦν μεταχειρίζεσθαι ἐργόχειρον, ἀλλ' εἴτε καλλιγραφεῖν τις ἡσκήθη, εἴτε τι ἕτερον μετέναι, εἰδήσει καὶ προστάξει τοῦ καθηγουμένου ὀφείλει ἐργάζεσθαι πρὸς ὅπερ ἕκαστος πέφυκε, διδομένων μὲν τῶν ὕλων ἐκ τοῦ κοινοβίου, εἰσκομιζομένου δὲ τοῦ ἐργου μετὰ τὸν ἀπαρτισμὸν αὐθις εἰς τὸ κοινόβιον.

<sup>7</sup> MM II, Vienne, 1862, p. 134 (document de l'année 1389).

Pour revenir à l'époque qui nous intéresse, mentionnons aussi le *typikon* donné par Nil, évêque de Tamassia, au monastère Theotokos du Mont Machairas au Chypre. Cette règle prétendait que l'higoumène inspecte les cellules des moines, « afin d'éviter que l'un d'eux pratique quelque activité manuelle hors de sa volonté et de sa connaissance »<sup>8</sup> ou qu'il ait obtenu la propriété individuelle de quelque bien. Et s'il y découvrait quelque chose de ce genre — c'est-à-dire soit la propriété privée de quelque bien, soit le produit d'un travail non autorisé par son supérieur — que l'objet respectif soit confisqué, pour être réduit en cendres ou donné aux pauvres<sup>9</sup>. C'est dans le même sens que s'interprète également la règle du même document — relevée du reste dans d'autres *typika* aussi — qui prétendait que chaque nouvelle distribution de vêtements s'accompagne de la restitution des vieux vêtements, retournés au *δοχεῖον* du monastère.

La règle donnée par Irène, la veuve d'Alexis Comnène, en 1120 aux nonnes du couvent Theotokos Kecharitomene de la capitale exigeait que « alors que les religieuses se fatiguent à travailler de leurs mains, l'une d'entre elles, qui serait désignée par la supérieure, lise à l'intention de toutes les autres, les textes saints et rédempteurs des divines Écritures, qui écartent les pensées vaines, inutiles et coupables »<sup>10</sup>. Cette même règle prévoyait aussi que la supérieure du couvent désigne deux religieuses pour recevoir avec verbalisation la matière première des magasins du monastère. Celle-ci était distribuée ensuite — toujours avec l'accord de la supérieure — aux autres religieuses, qui devaient retourner le produit fini suivant la même procédure verbalisée. Bien que les précisions à ce sujet fassent défaut, il est à presumer qu'il s'agissait d'objets de confection vestimentaire. Sans entrer ici dans la terminologie vestimentaire, pour laquelle les divers *typika* offrent néanmoins toute une série d'informations non dénuées d'intérêt, notons que les pièces de rechange des vêtements des religieuses étaient déposées dans le même magasin des vêtements (*τὸ δοχεῖον τοῦ βεστίου*).

On ne saurait préciser si les pièces de leur costume étaient elles aussi l'œuvre des religieuses, alors qu'on sait que leurs terres étaient travaillées par des gens de l'extérieur, « qui ont l'expérience des travaux agricoles »<sup>11</sup>. Ceci fait une différence notable par rapport aux nonnes du couvent de Baionaiia qui, vers les années 1400, confectionnaient des vêtements et autres objets manuels (*λοιπὰ ἐργόχειρα*), sans négliger pour autant leur vigne et leur jardin<sup>12</sup>. À notre avis, une telle différence s'ex-

<sup>8</sup> MM V, p. 422 : μὴ πού τις ἐργόχειρον κατασκευάζει τῆς αὐτοῦ βουλῆς καὶ γνώμης ἐκτός, εἴτε τὰ λεγόμενα κατὰ κοινολεξίαν μαργούνια εἴτε τινα κτήσιν ἐτέραν.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> Τῶν δὲ μοναζουσῶν περὶ τὸ ἐργόχειρον διαπονουσῶν, μία τούτων ἢ παρὰ τῆς ἡγουμένης ἐπιτροπομένη, ἔσται ἀναγινώσκουσα, εἰς ἐπήκοον πασῶν, τὰ ἱερὰ καὶ σωτήρια τῆς θείας Γραφῆς λόγια (éd. J. P. Migne, *Patrologia Graeca* (=PG), tome 127, col. 1045 A, texte utilisé aussi par L. Oeconomus, *La vie religieuse dans l'Empire Byzantin au temps des Comnènes et des Anges*, Paris, 1918, p. 181.

<sup>11</sup> PG 127, col. 1049 A.

<sup>12</sup> S. Pétridès, *Le typikon de Nil Damilas pour le monastère de femmes de Baenonia en Crète (1400)*, « *Izvestija Russkogo Arheologiceskogo Instituta v Konstantinopole* » (=IRAİK) XV/1911, p. 102 et 108.

plique par les circonstances tout à fait autres dans lesquelles se développa l'existence des deux couvents.

Tous les travaux manuels étaient exécutés au monastère du Pantokrator de Constantinople par les moines, dont les trois huitièmes, c'est-à-dire une trentaine, formaient le personnel auxiliaire. C'étaient de leurs rangs que provenaient les cuisiniers, les boulangers, les jardiniers, alors que l'administration et la direction du couvent étaient confiées aux cinquante *ἐκκλησιαζόμενοι*, affectés au service religieux<sup>13</sup>. Cependant il est certain que les grandes propriétés foncières du monastère étaient mises en valeur par les paysans de l'endroit et non par les moines<sup>14</sup>.

Un peu plus tard, le *typikon* du couvent Theotokos Kosmosoteira situé près d'Aenos (1152) exigeait que les moines se retirent dans leurs cellules le moment venu, afin de s'y « adonner à la prière et au travail manuel »<sup>15</sup>. La même règle du travail manuel réalisé dans les cellules figure également dans le *typikon* donné par Nil de Tamassia au monastère Theotokos Machairas (île de Chypre, 1210)<sup>16</sup>. En interdisant la construction d'autres cellules que celles déjà existantes, la même source accordait aux hésychastes de faire exception à cette règle, en leur donnant la permission de se retirer le dimanche en quelque lieu désert avec une réserve de nourriture pour cinq jours et l'obligation de rentrer au couvent le samedi suivant, où ils devaient produire le travail manuel réalisé dans l'intervalle. Sans qu'aucune mention expresse le dise, il semble que ce texte faisait dépendre de ce travail la nourriture accordée le jour suivant pour une nouvelle retraite<sup>17</sup>. L'higoumène devait en outre exercer un contrôle sévère sur le travail manuel effectué dans les cellules, afin qu'on n'y fasse pas faire d'objets interdits, « ce que le langage courant nomme *μαργούνια* »<sup>18</sup>. Enfin, de la règle qui prévoit qu'un moine doué de plus d'expérience à cet égard s'occupe, le moment venu, de l'achat des vêtements nécessaires aux membres de la communauté, il s'ensuit que ces vêtements n'étaient pas confectionnés à l'intérieur du monastère<sup>19</sup>.

L'obligation du *δοχειάριος* de prendre soin de l'outillage agricole et en général des outils destinés aux divers travaux effectués à l'intérieur du monastère, de tenir leur stricte évidence, de savoir à chaque instant quels serviteurs sont ceux auxquels il les a confiés<sup>20</sup> nous introduit dans le chapitre des travaux manuels réalisés par des laïcs à l'intérieur du couvent. Auparavant, il convient toutefois de faire quelques remarques au sujet des travaux manuels auxquels étaient tenus les moines, c'est-à-dire :

<sup>13</sup> A. Hergès, *Le monastère du Pantocrator, à Constantinople*, « Échos d'Orient » (=EO II/1898-1899, p. 75.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 82. Nous ne prenons pas en considération le personnel laïc affecté à l'hôpital du monastère (à ce sujet, v. E. Jeanselme, L. Oeconomos, *Les œuvres d'Assistance et les Hôpitaux Byzantins au siècle des Comnènes* (tiré à part), Anvers, 1921, p. 17.

<sup>15</sup> τῇ εὐχῇ καὶ τῷ ἐργασίῳ προσανέχοντας (L. Petit, *Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1152)*, IRAIK XIII/1908, p. 40, 12-13.

<sup>16</sup> MM V, p. 398 et 421.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 428.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 422, cf. *supra*, n. 8; *μαργούνιον* = besace, havresac (= le latin *saccus*, *pera*, cf. Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae Graecitatis*, Graz, 1958, réprod. anastatique de l'édition de 1688, col. 878-879).

<sup>19</sup> MM V, p. 418.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 419.

a) Les textes mentionnant les activités manuelles des moines s'en occupent partant d'un point de vue ascétique, ils en étudient la finalité spirituelle et non le résultat concret. Ils nous est donc difficile de préciser quels pouvaient être les objets confectionnés à l'intérieur des couvents. Ceci d'autant plus que les détails à ce sujet se rapportent surtout aux objets dont la confection était interdite.

b) Les objets confectionnés par les moines byzantins ne semblent guère être le fruit d'une spécialisation ; aucun renseignement à leur sujet ne porte à croire qu'il s'agissait de pièces d'une certaine qualité, d'une finesse particulière. Pour jouir d'une certaine appréciation dans les communautés monastiques byzantines, une activité manuelle devait se rattacher aux valeurs théoriques, intellectuelles de la vie humaine — c'est le cas de la copie des manuscrits. Mais, même cet art du calligraphe faisait l'objet d'un contrôle<sup>21</sup>. Retenons aussi la mention du typikon de Kosmosoteira qui interdisait l'entrée dans la communauté des personnes avant leur vingt-quatrième année, n'importe les dons ou l'instruction de ces postulants, même s'ils s'étaient déjà rendus maîtres d'un art « théorique ou pratique »<sup>22</sup>, ce qui indique que la pratique d'un métier ne surmontait pas toutes les barrières à Byzance, et celles des couvents d'autant moins encore.

c) L'hostilité qu'on peut déceler à travers les textes des typika des XI<sup>e</sup>—XIII<sup>e</sup> siècles envers la propriété privée à l'intérieur des monastères. leur prise de position contre l'affirmation de l'élément *ἴδιον* au détriment du *κοινόν* préfigurait, à notre avis, la lutte menée contre l'idiorhythmie au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.



On connaît l'échec de la tentative de Christodoulos de créer à Patmos une communauté religieuse complètement isolée du monde extérieur et absolument autonome<sup>24</sup>. D'autre part, les textes des typika n'oublent pas de souligner que tous les travaux préliminaires à la fondation d'un monastère — l'édification des bâtiments avec toutes leurs installations afférentes, leur dotation en mobilier et en vêtements sacerdotaux ou objets

<sup>21</sup> Typikon de Christodoulos, cf. *supra*, n. 6.

<sup>22</sup> *τέχνης λογικῆς τε καὶ πρακτικῆς* (L. Petit, éd. citée, IRAIK XIII/1908, p. 45, 2). Quoique le fait concerne plutôt la période des Paléologues, la relation de Pachymeres, éd. Bonn, II, p. 140, selon laquelle le patriarche Athanasios I<sup>er</sup> aurait voulu introduire des mœurs plus austères — entre autres, lui-même portait des vêtements usés, et des chaussures grossières, de sa propre main (cf. N. Bănescu, *Le patriarche Athanase I<sup>er</sup> et Andronic II Paléologue*, « Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine » XXIII/1942, p. 2) — doit être prise en considération. Évidemment, Athanasios conservait cette habitude de sa vie de moine solitaire.

<sup>23</sup> Il convient également de signaler — chose qui renforce les observations du Prof. Beck, *Kirche*, p. 127 et 132 — le blâme qui retombe sur l'attitude « idiorhythmique » du supérieur du couvent dans l'un des textes qui nous intéressent : il s'agit du typikon donné en 1162 pour le monastère Theotokos τῶν Ἁγίων Βωμῶν, ἤτοι τῶν Ἐλεγκῶν, de l'Asie Mineure (éd. A. Dmitrievskij, *Opisane liturgičeskikh rukopisej hranjaščihsja v bibliotekah pravoslavnago vos-toka*, I, Τυπικά, Kiev, 1895, p. 765).

<sup>24</sup> V. la relation des faits dans le livre cité de L. Oeconomos, Paris, 1918, p. 142 et suiv. On doit toutefois se ranger à la prise de position de E. L. Vranoussi, *Τὰ ἀγιολογικὰ κείμενα τοῦ ὁσίου Χριστοδοῦλου*, Athènes, 1966, 128—139, selon laquelle la notion de « réforme » ne peut pas être appliquée pour l'activité de Christodoulos.

précieux de culte — étaient l'œuvre du fondateur respectif, qui plus d'une fois parle de ses efforts et de ses frais. Prenons l'exemple de l'église voisine du monastère Péribleptos bâtie dans la capitale par le sebastokrator Isaac Comnène et qu'il devait céder ensuite à l'autre monastère d'Aenos : elle l'avait coûté dix mille nomismes<sup>25</sup>. Frère d'Anne et de l'empereur Jean Comnène, cet auteur du *typikon* Κοσμοσώτειρα donne une ample description (sans crainte de se répéter parfois) des installations et diverses annexes ajoutées à l'intérieur et à l'extérieur de son couvent — bains, un long pont de grands et lourds blocs de pierre, une conduite d'eau<sup>26</sup> dont le nom courant de *κανάλης* n'a rien de spécial faisant partie de la terminologie latine du domaine des bâtiments entrée dans la langue grecque. Il s'arrête moins longuement sur les pièces de mobilier cédées par lui au monastère, ce qui ne l'empêche de réclamer d'en tenir une stricte évidence, en interdisant qu'elles soient aliénées<sup>27</sup>, de même que les deux cloches (*κώδωνες* ou *σήμαντρα*), dont l'une était de bois<sup>28</sup>.

Plus riche en détails, parfois non dépourvus de poésie et révélant l'imagination spécifique à l'homme du moyen-âge, s'avère le paragraphe décrivant la construction des murs : la brusque apparition du miel sur la parois de l'autel, avant que les menuisiers aient achevé leur travail, ou la colombe au col doré perchée sur un clou de bois dans une aile de l'autel<sup>29</sup>. Ce sont de rares, et d'autant plus précieux témoignages du sentiment de la nature chez les Byzantins.

Personne d'une éducation choisie, le sebastokrator Isaac Comnène fait preuve d'une sensibilité authentique et de sens esthétique. L'ayant orné de « reflets de marbre et d'or », il n'oublie pas d'exiger de la part des futurs higoumènes de son monastère d'en prendre bien soin. Il attire tout particulièrement leur attention sur la toiture en tuile, qu'il convenait d'entretenir afin que les gouttes de pluie qui pourraient se gliser même à travers les petits orifices des clous, entrées en contact avec le plomb, ne salissent et rouillent les murs en détériorant leur ornementation<sup>30</sup>. Tout en faisant l'éloge des ouvriers qui en avaient édifié les bâtiments<sup>31</sup>, l'auteur recommande qu'à l'avenir aussi le monastère paie des ouvriers susceptibles d'exécuter les travaux d'entretiens réclamés à chaque instant<sup>32</sup>. Ces ouvriers d'une qualification supérieure (*τεχνῖται*) étaient plus que de simples travailleurs manuels (*ἐργοχειράριοι*).

Le passage mentionné, ainsi du reste que le paragraphe tout entier, ne fait que renforcer notre opinion que les ouvriers hautement qualifiés dont il est question n'appartenaient pas à l'ordre religieux, sans qu'on puisse toutefois le nier absolument. Il est pourtant permis de conclure que lorsqu'il s'agissait de travaux d'artisanat de grande finesse ou spécialité, à exécuter à l'intérieur du monastère, les laïcs étaient plus

<sup>25</sup> L. Petit, *éd. cit.* du *Typikon Kosmosoteira*, IRAIK XIII/1908, p. 70.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 51, 57 et 73.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 43—44.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 23 (34) et 68 (12).

<sup>29</sup> *Ibidem*, p. 58, 10—17.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 59.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 56, 24—25.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 66, 33—35 : *ὡς εἶναι τῇ μονῇ ἐγκαθέτους τεχνίτας τινὰς χρεώδεις πρὸς ἐργασίαν τῶν ἔργων, ὧν ἡ μονῇ δεέται.*

aptes à les faire. Par contre, pour ce qui est du nettoyage quotidien de l'église, notre texte se rapporte aux moines, sans aucun doute, en leur demandant toutefois de chausser à cet effet d'autres sabots que ceux avec lesquels ils se rendent aux offices <sup>33</sup>. Mais le nettoyage n'était guère une τέχνη, mais un simple travail manuel.

À part les maîtres artisans appelés à exécuter les travaux de haute finesse, les monastères disposaient aussi d'ouvriers ordinaires, bénéficiant d'un statut laïque, de même que les travailleurs agricoles ou les mains-d'œuvres employés à diverses activités. À eux tous, ils formaient un groupe de beaucoup plus nombreux que les premiers. Par les travaux qu'ils effectuaient, les moines se rapprochaient plutôt de cette seconde catégorie que de la première, celle des τεχνῖται. Souvent même les activités manuelles des moines <sup>34</sup> se confondaient avec celles de cette seconde catégorie d'ouvriers, fait qui explique pourquoi les textes les attribuent tantôt aux religieux, tantôt aux laïcs.

Fils de l'empereur Alexis I<sup>er</sup> Comnène, le sebastokrator Isaac avait fait, en outre, don à son monastère de Kosmosoteira d'un certain nombre de livres, figurant d'ailleurs dans le registre-inventaire. Une mention à part porte sur l'un de ces livres « que j'ai rédigé, au prix de longs labeurs, en vers héroïques, iambiques et *politiques*, avec diverses écritures et expressions » : il demande qu'on ne le garde dans quelque endroit obscur, mais bien en vue <sup>35</sup>.

Renonçant à son projet initial de se faire enterrer au couvent Chora de la capitale, l'important personnage se décidait pour le monastère de Kosmosoteira. Il demandait à cet effet que le marbre qu'il avait déposé à Chora soit transporté à Kosmosoteira et placé du côté gauche du narthex, là où était réservé l'emplacement de sa future sépulture. Toujours suivant sa demande, on devait encaster dans le couvercle intérieur de sa tombe l'icône qui l'avait protégé au cours de sa vie et qu'il avait confiée au skeuophylakion du couvent <sup>36</sup>; ce travail devait être exécuté en argent et l'icône fixée horizontalement. On devait encore ramener de Chora « le grand grillage en cuivre » (de la tombe), ainsi que les portraits de ses parents. Quant à son propre portrait, exécuté lors de sa jeunesse « par la vanité de l'âge de l'enfance, je ne veux pas qu'il soit rapporté de Chora, mais qu'il reste là-bas, où moi-même je l'ai mis »<sup>37</sup>. Il y formulait l'interdiction catégorique de faire son portrait après sa mort pour le placer à Kosmosoteira : « car mon corps éprouvé, que les vers dévoreront, n'aura plus besoin d'un portrait après sa disparition »<sup>38</sup>.

Son texte s'occupe aussi des deux icônes qui devaient former le décor de sa tombe : la Theotokos Kosmosoteira, « que suivant les possibilités j'ai entourée d'une parure d'or et d'argent », sera déposée à la

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 60, 18—21.

<sup>34</sup> Le typikon de Nil de Tamassia pour le monastère Theotokos du Mont Machairas avait en vue la façon d'appeler aux services religieux les moines chargés de travaux manuels, tels que le tanneur, les charpentiers et les forgerons (MM V, p. 420).

<sup>35</sup> L. Petit, *éd. cit.* de IRAIX XIII/1908, p. 69, 7—8.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 63, 20—24.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 63, 25—28.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 63, 29—30.

place qui a été assignée dans un angle de la sépulture, avec une autre icône du Christ, de dimensions similaires <sup>39</sup>. Reprenant cette question par la suite, il exprime le désir qu'on veille sur leur entretien : si leur bois présentera des signes de détérioration, le supérieur qui se trouvera à l'époque à la tête du couvent sera tenu de prévenir l'inévitable « en plaçant les icônes bien artistiquement dans d'autres cadres d'ormes », en recourant pour cette opération aux services d'un artisan habile <sup>40</sup>.

★

Si nous nous sommes arrêtés si longuement sur cette source, ce n'est pas seulement parce qu'elle est à même d'illustrer la valeur particulière des *typika* monastiques pour la connaissance des arts manuels et des travaux courants à une époque d'épanouissement culturel comme le siècle des Commènes. En effet, nous avons eu en vue aussi les conclusions d'ordre plus général qui s'en dégagent. Sans doute, les tendances contemplatives, d'essence ascétique et mystique, ne cessent jamais de s'affirmer et l'on constate le refus du dialogue avec la nature environnante. Cependant, cette affirmation a eu lieu lentement, recouvrant de longs intervalles de temps, mais l'époque des Commènes n'est pas la plus éloquente de ce point de vue. Tout au contraire, même. L'impossibilité d'une existences monastique complètement indépendante du monde laïc, ainsi que l'accès et la diffusion des valeurs créées par des laïcs à l'intérieur des monastères font plutôt saillir l'unification des expressions culturelles et artistiques — unification qui allait dire son mot dans les circonstances à venir.

#### NOTE ADDITIONNELLE

Pour une bibliographie de la question traitée dans ces pages, nous nous bornerons à rappeler la parution assez récente de l'étude de H. J. Magoulias, *Trades and Crafts in the Sixth and Seventh Centuries as viewed in the Lives of the Saints*, « *Byzantinoslavica* », XXXVII/1976, 1, p. 11—35. Bien que l'attention de Magoulias se dirige vers une autre période, qui a ses propres sources, a parenté du sujet est évidente.

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 64, 6—8.

<sup>40</sup> *Ibidem*, p. 71, 3—8.

# ASPEKTE AUS DEM SOZIAL-ÖKONOMISCHEN LEBEN DER HÄFEN ZWISCHEN ORȘOVA UND CALAFAT XVI.—XVIII. JH.

THEODOR N. TRĂPCEA

## DAS VORDRINGEN DER TÜRKEN BIS ZUR DONAU

Um ein besseres Verständnis des Themas zu erzielen, ist es notwendig kurz die Umstände zu charakterisieren, unter denen die Türken die Feudalstaaten der Balkanhalbinsel besetzten und den Kampf zur Beherrschung der rumänischen Staaten begannen, insbesondere der Festungen an der Donau, unter welchen Orșova und Severin die Hauptrolle spielten.

Das unaufhaltsame Vordringen der Türken in der Balkanhalbinsel, das mit dem Sieg von 1356 an der Halbinsel Galipoli einsetzte, gefolgt von den Siegen auf dem Fluß Maritza, bei Çirmen 1371, und vor allem im Amsfeld (Kosovo Polje, 1389) fand ein Ende mit der Besetzung des südlichen Teiles von Serbien, der zwei bulgarischen Feudalstaaten, von Trnovo 1393 und Vidin 1396, sowie einiger griechischer Despotate<sup>1</sup>.

Das Überschreiten der Donau wurde vorerst in mehreren verwegenen Einfällen in das Banat und in die Walachei unternommen, danach durch die von Bajazet angeführte Expedition, Feldzug, der bei Rovine eine Niederlage erlitt<sup>2</sup>. Dieser Mißerfolg wurde jedoch von den Türken, durch den großen Sieg über das Heer der Verbündeten bei Nicopole 1396 ersetzt, organisiert und geleitet vom ungarischen König, Sigismund<sup>3</sup>.

Die Folgen der Niederlage waren am ausgeprägtesten in der Walachei. Darunter hatte vor allem der Ruf Sigismunds zu leiden. Dieser verliert dadurch die Initiative im Kampf gegen die Türken und beschränkt sich auf eine Defensive und Scharmützelpolitik. Unter diesem Aspekt sind die Beschlüsse des Reichstags bedeutend, der 1397 in Temeswar berufen wurde. Unter anderen wurde die Verteidigung der Donaugrenzen im Severiner Banat behandelt. Beauftragt mit dieser Aufgabe wird Filippo Sco-

---

<sup>1</sup> C. Jireček, *Istorija srba (Die Geschichte der Serben)*, preveo i dopunio (übersetzt und vervollständigt) Jovan Radonić, Beograd, 1957, S. 328; vgl. *Istorija na Bălgaria (Die Geschichte der Bulgaren)* unter der Redaktion eines Kollektivs, Sofia, 1961, S. 242—245.

<sup>2</sup> P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn (Mircea der Alte)*, București, 1942; vgl. C. C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria românilor (Die Geschichte der Rumänen)* Bd. II, București, 1976, S. 71—75; vor allem Aurel Decel, *Istoria Imperiului otoman (Die Geschichte des osmanischen Reiches)*, București, 1978, S. 60—70.

<sup>3</sup> Aziz Suryal Atiya, *The Crusade of Nicopolis*, London, 1934; vgl. Ilie Minea, *Principatele Române și politica orientală a împăratului Sigismund. Note istorice (Die Rumänischen Fürstentümer und die Orientpolitik König Sigismunds. Historische Anmerkungen)*, București, 1919, S. 74—75.

lari, bekannt auch unter dem Namen Pippo Spano di Ozora (1404—1426); 1408 wird er zum Ban von Severin ernannt. Er entscheidet sich für eine Kompromißlösung um diese kritische Situation zu meistern. Er bringt die Vorschriften des Königs mit seinen eigenen Ansichten in Einklang; so verstärkt er die anrainenden Festungen, stellt gleichzeitig eine bewegliche Kavallerieeinheit auf, die aus 1200 Lanzenwerfern besteht. Zu dieser Einheit kommen noch die Kavallerietruppen der Burgen Orşova, Severin, Jdioara u.a. hinzu. Diese Truppen benötigte er um jedwelcher angegriffenen Festung zu Hilfe eilen zu können oder um einen Angriff zurückzustoßen.

Pippo berief sich auf italienische Meister im Rahmen der Befestigungs- und Aufbauaktion der Festungen (gegen „Turcorum et aliorum cismaticarum nationum“) insbesondere jener von Severin und Orşova<sup>4</sup>.

Nach dem Tode des tapferen Condottiers versucht Sigismund seine Autorität in Serbien durchzusetzen. Deshalb unternimmt er die Eroberung der Festung Golubac (Golubatz), er wird jedoch im Juni 1428 vor ihren Mauern besiegt<sup>5</sup>. Diese Episode markiert noch einen Schlag für die hegemonische Politik des Königs Sigismund. Zur Verteidigung der Donaugrenzen beruft er sich auf die Dienste des Deutschen Ritterordens. Eine wenigzahlreiche Einheit wird zwischen 1429—1434 in den Donaufestungen untergebracht, angefangen von Severin bis Belgrad (Beograd). Die Festung Severin erhält eine Garnison von 200 Soldaten und 20 Schützen, während Orşova 60 Soldaten und 30 Schützen, so wie 260 Bediener besitzt<sup>6</sup>. Die Zahl dieser letzteren zeigt die Bedeutung welche dieser Gruppe zukommt.

Eine türkische Expedition im Jahre 1432 anihiliert die kämpfende Kraft des Deutschen Ritterordens, sie zerstört mehrere Festungen und schändet die kleinen Garnisonen, die sich in diesen befinden. Zwischen 1436 und 1443 ist Franko Tollovac (Tollovatz) Ban von Severin; er stellt zeitweise die Lage an der Donaugrenze wieder her. Seine Stelle wurde dann von den Gebrüdern Ioan und Iancu von Hunedoara eingenommen. Letzterer wird Graf von Temeswar, Wojewod von Transsilvanien und Regent von Ungarn. In den Jahren 1437—1456 verstärkt er mehrere Male die Donaufestungen, vor allem Orşova und Severin, in welchen er sich län-

<sup>4</sup> Bibliographie zum wackeren Condottier: G. Lăzărescu, N. Stoicescu, *Țările Române și Italia pînă la 1600 (Die Römänischen Länder und Italien bis 1600)*, București, 1972, S. 61—66; Ion Hațieganu, *Pippo Spano și lupta antitotomană în Banat în primele decenii ale secolului al XV-lea (Pippo Spano und der antitotomanische Kampf im Banat in den ersten Jahrzehnten des 15. Jahrhunderts)* in Studii și comunicări. Etnografie. Istorie, Reșița, 1977, S. 389—401; Aurel Decai, *Deux documents turcs concernant les expéditions des sultans Bayazid I-er et Murad II dans les Pays Roumains*, in Revue roumaine d'histoire, 3/1974, S. 395—413; Sergiu Iosipescu, *La Rovine în timpuri*, in Magazin Istoric, 12/1974, S. 14—18; Th. N. Trăpcea, *Despre unele cetăți medievale în Banat (Über einige mittelalterliche Burgen im Banat)*, in Studii de istorie a Banatului, I, Timișoara, 1969, S. 33—34.

<sup>5</sup> I. Șt. Matei, Ilie Uzum, *Cetea de la Pescari (Die Festung von Pescari)* in Banatica, Reșița, 1973, S. 141—157; Th. N. Trăpcea, *op. cit.*

<sup>6</sup> Erich Ioachim, *König Sigismund und der Deutsche Ritterorden in Ungarn, 1429—1432*, in Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschungen, B. XXX, 1932, S. 108, u. II, Anexen; vgl. Jovanka Kalić-Mijušković, *Beograd u srednjem veku (Beograd in dem Mittelalter)*, Beograd, 1967, S. 167; M. Davidescu, *Monumente medievale din Tr. Severin (Mittelalterliche Denkmäler in Tr. Severin)*, București, 1969, S. 32—35.

gere Zeit aufhält um die Befestigungsarbeiten zu verfolgen oder um die Türken zu überwachen<sup>7</sup>.

Nach dem Tode des Iancu von Hunedoara führen die Donaufestungen ein unsicheres und schweres Leben, das nach der Niederringung des Bauernaufstandes von 1514 noch schwerer, ja kritisch wird. Die Bauernschaft weigert sich der Unterdrückungen des Adels wegen den Aufrufen zu einem neuen Türkenzug zu folgen. Demgegenüber stellt man im Ottomanischen Reich ein bemerkenswertes Anwachsen seiner Kraft fest, da Suleiman, Sultan geworden ist (1520—1566), dem die Geschichte den Beinamen „der Prachtige“ seinen Kriegstaten und als Legislator wegen zuspricht. Er nahm mit Schwung die Offensive wieder auf, die an die Zeit seiner Vorgänger, Bajazid Ilderim (1389—1402) und Mohamed II. (1451—1481) erinnert. 1521 eroberte er Belgrad, ermordete die Garnison und deportierte die Bevölkerung dieser starken Festung, genannt der Schlüssel Ungarns<sup>8</sup>. Um sich das Vordringen nach Buda zu sichern war es notwendig die Festung Orşova und Severin kampfunfähig zu machen. Orşova wurde im März 1522 erobert, Severin nach zwei Jahren<sup>9</sup>. Die strategische Bedeutung der Festung anerkennend wird 1542 Orşova dem Ottomanischen Reich angeschlossen.

#### DIE FOLGEN DER EROBERUNG ORŞOVAS DURCH DIE TÜRKEN

Aus der Zeit der eigentlichen Beherrschung Orşovas durch die Türken datiert eine Schrift von 1586 bis 1587, welche die Summen regelt die in Orşova den Kauf-Verkauf Aktien auferlegt wurden. Der Text lautet: *Gesetz für die Marktgebühren (Băg)<sup>10</sup> im Dorf (Qariye) Orşova*.

1. Verkauft man einen Kübel<sup>11</sup> Wein nimmt man eine Gebühr (Băg) von 5 *Aqçe*<sup>12</sup> vom Verkäufer auf und eine von 4 *Aqçe* vom Käufer, im Ganzen folglich 9 *Aqçe*.

2. Für ein Pferd bezahlt der Verkäufer eine Gebühr von 2 *Aqçe* und der Käufer je 2 *Aqçe*.

<sup>7</sup> Al. Bărcăclă. *Turnu-Severin. Trei veacuri de viață medievală (Turnu Severin. Drei Jahrhunderte mittelalterlichen Lebens)*, Tr. Severin, 1938; Al. Bodin, *Drobeta și Severinul (Drobeta u. Severin)* 1938; Ștefan Pascu, *Rolul cnejilor din Transilvania în lupta antotomană a lui Iancu de Hunedoara (Die Rolle der Knesen in Siebenbürgen in dem antiottomanischen Kampf des Iancu von Hunedoara)*, in *Studii și cercetări de istorie*, 1—4/1957, S. 25—69; Camil Mușean, *Ioan de Hunedoara și Vremea sa Iancu von Hunedoara und seine Zeit* București, 1957; M. P. Dan, *Un stegar al luptei antiotomane — Iancu de Hunedoara (Ein Fähnrich des anti-ottomanischen Kampfes — Iancu von Hunedoara)* in *Magazin istoric*, Juni, 1974, București.

<sup>8</sup> C. Jireček, *op. cit.*, S. 416.

<sup>9</sup> Th. N. Trăpcea, *op. cit.*

<sup>10</sup> Marielle Kalus-Martin, Gilles Veinstein, *Actes de Murād sur la région de Vidin et remarques sur les qnânū ottomans*, in *Südost-Forschungen*, Band XXXV, 1976, München, S. 28. Băg eine Gebühr für Waren, die zum Verkauf in die Stadt gebracht wurden, und welche die Stadt verlassen, nachdem sie gekauft wurden um anderswo wiederverkauft zu werden.

<sup>11</sup> N. Stoicescu, *Cum măsurau strămoșii (Wie haben die Ahnen gemessen)* București, 1971, S. 173. Der Kübel hat 15,456 l. Inhalt.

<sup>12</sup> Nicoară Beldiceanu, *Recherche sur la ville ottomane au XV-e siècle. Etudes et actes*. Paris, 1973, S. 290.

3. Vom vierrädrigen Wagen<sup>13</sup> der Fische von Cladova nach Orşova transportiert nimmt man eine Gebühr von 4 *Aqče*; vom zweirädrigen Wagen nimmt man eine Gebühr von 2 *Aqče*. Für die Fische welche in Säcken<sup>14</sup> mittels Pferden transportiert werden, werden 2 *Aqče* Gebühr aufgenommen.

4. Transportiert man Korn per vierrädrigem Wagen bezahlt man 4 *Aqče* Gebühr, per zweirädrigem Wagen 2 *Aqče*.

5. Der gleiche Betrag wird für den Transport von Mehl bezahlt.

6. Für das Eisen mit vierrädrigen Wägen transportiert, werden 4 *Aqče* auferlegt, mit zweirädrigem Wagen 2 *Aqče*.

7. Ein Reiter bezahlt 1 *Aqče*.

8. Für den Fußgänger, der aus fremden Lande (*Harbiden*) kommt ist eine halbe *Aqče* vorgesehen.

9. Für Korn, Mehl und andere zu Pferd transportierte Erzeugnisse werden 2 *Aqče* bezahlt.

10. Von 100 Schafen, wird 1 Schaf als Gebühr für Weiderecht (*Resm-i ollaq*) zurückbehalten.

11. Für ein großes Schwein (*Bidacat*) ist ein Betrag von 1 *Aqče* zum Weiden von Buchecker (*Resm-i Gorina* oder *Gornina*<sup>15</sup>) vorgesehen, ebenfalls 1 *Aqče* für 2 kleine Schweine.

12. Für eine Herde Schweine (*Resm-i süri*) wird 1 Schwein als *Bāğ* bezahlt.

13. Wird ein Büffel (*Qara sigir*) verkauft, bezahlen beide Teile je 1 *Aqče*.

14. Werden Schafe verkauft, bezahlt der Verkäufer für 2 Schafe 1 *Aqče*.

15. Schlachtet man einen Büffel, bezahlt man als *Bāğ*, 1 *Aqče*.

16. Schlachtet man 1 Schaf bezahlt man als *Bāğ* 1 *Aqče*.

17. Verkauft man ein Schwein, bezahlt man 1 *Aqče*.

18. Verkauft man eine Ochsenhaut, bezahlt man 1 *Aqče*.

19. Für 10 Schafhäute muß der Verkäufer 1 *Aqče* bezahlen.

20. Für 5 Ziegenhäute bezahlt der Verkäufer 1 *Aqče*.

<sup>13</sup> C. C. Giurescu, *Istoria pescuitului și a pisciculturii în România (Die Geschichte der Fischeret und der Fischzucht in Rumänien)*, București, 1964, S. 261—262; N. Stoicescu, *op. cit.*, S. 25—26. Der Wagen wiegt 350 oká. 1 oká = 1, 28, 29 kg.

<sup>14</sup> N. Stoicescu, *op. cit.*, S. 25—26. Die Last, die Bürde: 110 oká = 140 kg 125 oká = 159 kg.

<sup>15</sup> Marielle Kalus-Martin, Gilles Veinstein, *op. cit.*, S. 54, note 213 vgl. Bistra Cvetkova, *Vie économique des villes et ports balkaniques au XV-e et XVI-e siècles*, in *Revue des études Islamiques*, t. XXXVIII, 2, Paris, 1970, S. 267—355. *Resm-i gorina*, oder *Gornina* eine Gebühr auf der Balkanhalbinsel, vor der Ankunft der Türken bekannt, die für das Gras der Schweine angewandt wurde.

21. Für 4 Lämmchen bezahlt der Verkäufer 1 *Aqče*.  
 22. Die *Eminen*<sup>16</sup> sollen für Staatskasse (*Miri*) Strafgebühren einnehmen, wenn sie Schwarzverkäufer von Fischen entdecken.

#### GESETZ FÜR DEN HAFEN DES DORFES ORȘOVA

1. Transportiert man vom gegenüberliegenden Ufer zu diesem Ufer Pferde und Büffel bezahlt man 5 *Aqče* Gebühr für jedes Tier.
2. Befördert man Schafe, so wird für zwei Schafe 1 *Aqče* Gebühr eingenommen.
3. Der Wozar<sup>17</sup> soll 1 *Aqče* für jedes Rind oder Pferd nehmen.
4. Für 8 Schafe wird 1 *Aqče* dem Wozar bezahlt.
5. Für die Muselmanen sind 3 *Aqče* für je 100 Personen vorgesehen ; von Ungläubigen, die aus feindlichem Gebiet kommen sind 5 *Aqče* für je 100 Personen vorgesehen ; für Ungläubige die an dieses Ufer kommen, sind 4 *Aqče* für 100 Personen vorgesehen.
6. Vom Kleinfisch wird der vierte Teil zurückbehalten.
7. Vom Hausen der durch *Gard* (*Garda*)<sup>18</sup> aus der Donau gefischt wurde, wird der vierte Teil zurückbehalten.
8. Vom Hausen, der in *Vir*<sup>19</sup> gefischt wird, behält man zum ersten Mal ein Viertel zurück, zum zweiten Mal wieder ein Viertel.
9. Für Rindshaut, welche vom anderen Ufer auf dieses transportiert wird, bezahlt man 1 *Aqče*.
10. Für eine Schafs- oder Ziegenhaut wird Zoll (*Gümruk*)<sup>20</sup> aufgenommen.
11. Für Butter und Honig wird Zoll aufgenommen.
12. Wird Mehl und Weizen befördert, wird für 1 *Kila* 1 *Aqče* aufgenommen ; wird Hafer und Hirse befördert, bezahlt man für 2 *Kila* 1 *Aqče*.
13. Wird Wein transportiert, bezahlt man 25 *Aqče* fürs Faß.
14. Wird ein Faß neuen Weins gebracht, bezahlt man 2 *Aqče*.
15. Für Reisende ist 1 *Aqče* pro Person vorgesehen.

<sup>16</sup> Nicoară Beldiceanu, *Sur les Vlaques des Balkans slaves à l'époque ottomane (1450—1550)* Paris, 1967, S. 122 *Emin* — terme arabe désignant dans l'Empire ottoman le fonctionnaire chargé par l'administration centrale du contrôle de la gestion de bien données à ferme, de même que de la rentrée des impôts.

<sup>17</sup> Dušana Lukač, *Vidin i vidinskiot sandžak prez 15 i 16 vek|Vidin und Vidins sandžak im 15. u. 16. Jh.*, Sofia, 1975. S. Go., vgl. N. Beldiceanu, *Le vozařiq: une institution ponto-danubienne*, in Südost-Forschungen, Band , XXXII/1973, München, S. 90. *Vozař*: voiturier, charretier, rameur, passeur etc.

<sup>18</sup> Bistra Cvetkova, *op. cit.* S. 345—390 *Garda* — ein Methode zum fischen, die aus Netzen bestand, welche den Fluß versperren, in der Mitte ein Eintrittstor freilassend.

<sup>19</sup> C. C. Giurescu, *op. cit.*, S. 184 ; M. Popilian, *Trasul la edec in Clisura Dunării (Die Beförderung mit Treidelseil im Engpaß des Eisernen Tores)*, in „Historica“, t. I, București, 1970, S. 167—175.

<sup>20</sup> M. Kalus-Martin, Gilles Veinstei, *op. cit.*, S. 32—38.

16. Für auf den Donauinseln sehr frisch gemähtes Heu, wird 1 *Aqče* bezahlt.

17. Werden auf die erwähnten Inseln Pferde und Ochsen zum Weiden transportiert, bezahlt man für jedes Tier 1 *Aqče*.

18. Befördert man Schafe zum Grasens, so wird für 10 Schafe 1 *Aqče* eingenommen.

19. Wird auf den Inseln Weizen und Gemüse angebaut, so wird der Fruchtzins *Öšr*<sup>21</sup> ein einziges Mal geleistet.

20. Wird von den *Gemiya*<sup>22</sup>, *Asiab* (*Eshaba*) genannt, die mit Waren vorbeifahren, 15 *Aqče* Taxe für das *Wozariye* genommen; für kleinen *Gemiya* sind 4 *Aqče* vorgesehen.

21. Geht es um Hörige, so sind pro Kopf 25 *Aqče* vorgesehen.

22. Für das Salz, das aus dem Hafen (Orşova) transportiert wird, wird gemäß den im Hafen Vidin bestehenden Normen vorgegangen; das selbe ist auch für die Marktgebühren (*Bāğ*) gültig.

23. Der *Emin* konfisziert für die Staatskasse (*Mīri*) die gestellten Waren auf den Donauinseln, seien es Hörige oder Tiere.

24. Der *Emin* sammelt für die Staatskasse (*Mīri*) Strafgebühren ein, wenn Schwarzhändler gefangen werden, die Fisch, Hörige oder andere Waren verstecken<sup>23</sup>.

#### GESETZ FÜR DIE GEBÜHR, MAGERIYE<sup>24</sup>, IM HAFEN ORŞOVA

1. Für Hausen bezahlt man 1 *Aqče* für jeden Fisch.

2. Von den *Gemiya* mit Kleinfischen wird ein Kleinfisch behalten.

3. Für 2 Störe ist 1 *Aqče* zu bezahlen.

4. Für 2 Welse ist 1 *Aqče* zu bezahlen.

5. Für 10 Stück werden 2 *Aqče* als *Mageriye* genommen.

6. Für den Büffel (*wara šigir*) oder das Pferd werden 2 *Aqče* bezahlt<sup>25</sup>.

Während des österreichisch-türkischen Krieges (1683—1699) beendet durch den Friedensvertrag von Karlovac (Karlowitz) 1699, wurde Orşova als ein besonders wichtiger strategischer Stützpunkt angesehen. Der General Frederigo Veterani, der die Kriegshandlungen in diesem Gebiet

<sup>21</sup> *Öšr*, *Öšur* oder *a'sâr*, eine Abgabe u. zw. der zehnte Teil, vgl. Aurel Decel, *op. cit.*, S. 44.

<sup>22</sup> *Gemiya* — Schlepper; ein Schiff mit Segeltuch zur Beförderung von Weizen, Rindern usw.; es gab offene und geschlossene Schlepper; sie hatten einen Steuermann und 8 Ruderer, vgl. Bistra Cvetkov, *op. cit.*, S. 184, Note V, 1.

<sup>23</sup> *Ibidem*, S. 175—176.

<sup>24</sup> *Mageriye* — eine Gebühr, welche anfangs für das Salz angewandt wurde, danach für Fisch, Rinder, Pferde, Wein, Schnaps und andere Waren. In den Hafen Vidin, Cladova und Orşova wird *Mageriye* zu einer Gebühr, welche auf alle Handelswaren, vor allem Durchgangswaren angewandt wurde, vgl. M. Kalus-Martin, G. Veinstein, *op. cit.*, S. 38—41; Bistra Cvetkova, *op. cit.*, Note IV, 1.

<sup>25</sup> Dušanka Lukač, *op. cit.*, S. 176—177.

leitete, sagte in einem seiner an den Kriegsrat zu Wien gerichteten Berichte: Der Durchgang bei Orşova ist von außerordentlicher Bedeutung, weil er der Schlüssel zu Transsilvanien, Ungarn, der Walachei, Serbien und Bulgarien ist. Die Stadt als solche ist ärmlich, aber von strategischem Standpunkt aus, können wir sie nicht entbehren; sie muß uns gehören, denn durch sie beherrschen wir die Donau <sup>26</sup>.

Trotzdem bleibt Orşova unter türkischer Herrschaft bis zum 1718 geschlossenen Frieden von Požarercac (Passarowitz). Von diesem Datum an bis 1739, als der Frieden von Belgrad geschlossen wurde, befindet sich Orşova unter der Herrschaft des Habsburgischen Reiches. Vom erwähnten Datum (1739) an wird es jedoch ein halbes Jahrhundert lang wieder von den Türken beherrscht.

Aus dieser Periode sind einige türkische Schriftstücke erhalten geblieben, die sich auf bestimmte ökonomische Zustände in Orşova beziehen. Sie zeigen uns, daß die kleine Ortschaft an dem Donauufer eigentlich ein wichtiges ökonomisches Zentrum war. Es war der Markt zu welchem Händler aus vielen Teilen des türkischen Reiches kamen. Desgleichen war es der Ort einer *Vacîf* — eine Stiftung, derer sich viele wichtige Ortschaften erfreuten. Der Jahrmarkt wurde am Tage des hl. Dumitru (26. Oktober) abgehalten. Die meisten Händler kamen aus Rumelien und brachten allerlei Waren, vor allem Gewebe <sup>27</sup>.

In Orşova gab es einen *Vacîf*, ohne Raia, der über ein bescheidenes Einkommen verfügte.

Unter *Vacîf* versteht man eine religiöse Stiftung, die über Gebäude und deren Einrichtungen verfügte, über welche das Steueramt kein Recht besaß. Er war jedwelchen Abgaben und Pflichten enthoben; der *Vacîf* hatte eine eigene Verwaltung, auf diese Weise eine Art Staat im Staat bildend. Der *Vacîf* wurde zum Wohle des Volkes eingesetzt, da er Einrichtungen zum Allgemeinwohl unterhielt; er befaßte sich mit der Erziehung der Jugend, Armenpflege, Instandhaltung der Krankenhäuser, Bäder, Pumpbrunnen, Brücken, Gasthäuser für Warenhändler, wo sie ein warmes Mahl ohne Bezahlung bekommen konnten u.a.m. <sup>28</sup>.

Der *Vacîf* von Orşova hatte folgende Einkommen: 56 Maß (*Medresen*) <sup>29</sup> Weizen im Werte von 392 *Aqçe*, 40 Maß Gerste im Werte von 260 *Aqçe*, 24 Maß Roggen im Wert von 168 *Aqçe*, 8 Maß Hafer im Werte von 56 *Aqçe*, Abgaben von Erzeugnissen in Geld oder Gütern (in sehr veränderlichen Proportionen), Abgaben von Hanf und Kraut im Werte von 280 *Aqçe*, Abgaben von der Inkerei im Wert von 240 *Aqçe*, Abgaben von Mais und Bohnen im Wert von 600 *Aqçe*, Abgaben für das Feld (Geldstrafen) im Werte von 48 *Aqçe*, Abgaben für den Garten, Heu und Zwiebel im Werte von 160 *Aqçe*, das Einkommen des *Beyut-ul mals*, des Steuer-

<sup>26</sup> Mihály Sándor, *A Ada Kaleh története (Die Geschichte des Ada-Kalehs)*, in Az Orsovai Allami Polgárfiu, az 1902—1903, Orşova.

<sup>27</sup> Radmila Tričković, *Katastarski popis Krajine i Ključ iz 1741 godine (Register aus dem Jahre 1741 von Krajina und Ključ)* in Mešovita grada-Miscellanea, Beograd, 1973, S. 287.

<sup>28</sup> Aurel Decel, *Aspecte economice și sociale din viața Banatului în epoca otomană (Ökonomische und soziale Aspekte aus dem Leben des Banats in der ottomanischen Epoche)* in Studii de istorie a Banatului, III, Timișoara, 1974, S. 14—15.

<sup>29</sup> *Medre* ein Maß das eine andauernde Abwertung erfuhr: 1, 2828 l. 10, 256 l., 56, 64 l. vgl. M. Kalus-Martin, G. Veinstein, *op. cit.*, S. 50, note 193.

amtes<sup>30</sup>, sowie die Beträge des Vermögens der verschollenen Personen, der konfiszierten Waren, der entflohenen Leibeigenen usw. im Werte von 1000 *Aqče*, die Abgaben für die Bodeneigentumsakten im Werte von 320 *Aqče*, *Badihava*<sup>31</sup> im Werte von 476. In Ganzen 4000 *Aqče*<sup>32</sup>.

Die Einkommensliste, derer sich der *Vaciş* von Orşova erfreute, der von Muselmanen bewohnt wurde, — was eine Ausnahme darstellte —, aber besonders einige Steuergesetze den Handel in Orşova betreffend bringen einige neue und unerwartete Aspekte aus dem sozial-ökonomischen Leben dieses kleinen Donauhafens hervor. Ein intensiver Handel wurde mit folgenden Waren getrieben: Salz, Eisen, Wein, Butter, Honig, Korn (Weizen, Hanf), Mehl, Rinder, Schafe, Ziegen, Pferde, Schweine, Fische (Hausen, Störe, Wels), Schafhäute, Ziegenhäute, Ochsenhäute, Heu, das auf den Inseln des Bans und auf der Insel Ada-Kaleh (Buiuk) gemäht wurde. Salz und Fisch wurden exportiert; der Verkauf wurde mit dem großen oder kleinen Wagen, dem Sack oder mit den Bürden durchgeführt.

Die Herkunft des *Vaciş*-Einkommens zeigt uns die Beschäftigungen der Einwohner: Landwirtschaft, Gemüsebau, Viehzucht, Imkerei, Obstbau. Die Existenz eines *Vaciş* in einer kleinen Ortschaft wie Orşova ist ein weiterer vielsagender Beweis für die ökonomische sowie für die militärisch-strategische Bedeutung des Hafens, im Gebiete Vidins.

*Einige türkische Steuervorschriften* für Vidin und Cladova, vor allem für den Markt, den Zoll und den Hafen, beziehen sich auf den Handel mit der Walachei. Der 10. Artikel eines Gesetzes aus dem 16. Jh. stammend, betreff die Gebühren die auf dem Markt Vidins bezahlt werden mußten, lautet: Wenn jemand von außen eine Ladung Häute per Wagen oder per Pferd bringt, sie abladet und in der Stadt verkauft, wird von ihm 1 *Aqče* für jede Haut genommen. Für 2 gefütterte Häute wird man 1 *Aqče* bezahlen. Im Falle, daß er sie nicht verkauft, sondern in die Walachei führt, bezahlt er keine Marktgebühr mehr, sondern Zoll<sup>33</sup>.

*Eine andere Vorschrift* ordnet die Zollbeträge im Hafen Vidins. Jene die sich auf den Handel mit der Walachei beziehen, sind folgende: Wird eine Ware für die Walachei, mittels Fähre, exportiert, oder importiert, so werden je 2 *Aqče* für jede Fähre gefordert (Art. 5).

Für die Schafe, die in die Walachei transportiert werden, fordert man 1 *Aqče* für 2 Schafe. Von 4 bis 200 Schafen, verlangen die Fährleute 1 *Aqče*, wobei eine halbe *Aqče* zur Steuerbezahlung dient (Art. 7).

Für die Pferde und Rinder, die vom türkischen Ufer auf die Inseln und auf das rumänische Ufer zum Grasen transportiert werden, werden 2 *Aqče* gefordert. Bei 10 Schafen wird 1 *Aqče* gefordert. Für 2 Schweine wird 1 *Aqče* als Gebühr zum Grasen bezahlt (Art. 10).

Für einen Eisenstab der in der Walachei gekauft wurde, soll 1 *Aqče* gefordert werden, für ein Paar Lederstiefel 1 *Aqče*, für andere kleine Gegenstände ebenfalls 1 *Aqče* bis zu 20 *Aqče* (Art. 9).

Für das aus der Walachei eingeführte Getreide welches zum Mahlen auf das türkische Ufer transportiert wird, fordert man 2 *Aqče* für 1 rumä-

<sup>30</sup> *Ibidem*, S. 60.

<sup>31</sup> *Bahdhava* oder *Baduhava*, vgl. Aurel Decel, *op. cit.*, S. 13; vgl. *Historija naroda Jugoslavije* (Die Geschichte des jugoslawischen Volkes), Zagreb, 1959, S. 1397.

<sup>32</sup> Radmila Tričković, *op. cit.*

<sup>33</sup> Duşanka Lukač, *op. cit.*, S. 168.

nischen Sack oder Gewicht von der ganzen Quantität, soviel als ein rumänischer Wagen umfaßt (Art. 10).

Für ein Faß Wein gebracht aus der Walachei forderte man 60 *Aqče*, falls das Faß 120 oder 100 *Medressen* hat; falls das Faß weniger als 100 *Medressen* hatte, forderte man 1 *Aqče* je 2 *Medressen* (Art. 11).

Von den Reisenden die an das rumänische Ufer fahren fordert man je eine *Aqče* (Art. 16).

Vom Heu, Gemüse, Flachs die auf rumänischem Ufer geerntet werden, wird ein Zehntel dem *Eminen* abgegben (Art. 17).

Vom Fisch, der von Fischern gefischt wurde, wird ein Viertel abgegeben. Von dem in rumänischem Wasser gefischten Fisch, der zum Verkauf bestimmt ist, wird ein Zehntel genommen (Art. 18)<sup>34</sup>.

#### DAS GESETZ FÜR SALZ IM VIDINISCHEN HAFEN

(Aus diesem Gesetz entnehmen wir jene Abschnitte, welche sich auf den rumänischen Handel beziehen).

Wenn die walachischen Ungläubigen per Wagen, mit dem Sack, feines oder grobes Salz transportieren, wird eine Hälfte für Steuer abgegeben, die andere kommt den Walachen zu (Art. 2).

Wenn rumänisches Salz verkauft wird, so werden, 2,  $\frac{1}{2}$  *Aqče* für jedes Stück bezahlt (Art. 5)<sup>35</sup>.

#### DAS GESETZ FÜR MAGYRIE IM VIDINISCHEN HAFEN

(Auch in diesem Fall zitieren wir jene Artikel aus der Verfügung die sich auf die rumänische Ökonomie beziehen).

Für Pferde und das Hornvieh, in der Walachei gekauft und auf dieses Ufer transportiert werden je 1 *Aqče* genommen (Art. (2)).

Für 4 bis 200 Schafe nimmt man 1 *Aqče*. Von dieser Zahl an, egal um wieviel sie überschritten wird, nimmt man 50 *Aqče* (Art. 3).

Für jedwelchen Gegenstand, der von hier in die Walachei, oder von der Walachei an dieses Ufer befördert wird, werden 2 *Aqče* pro Gegenstand genommen (Art. 4).

Für den aus walachischem Wasser gebrachten Fisch, mit Geld gekauft und befördert, wird ebenfalls eine Gebühr gemäß dem Schlepper bestimmt (Art. 6)<sup>36</sup>.

#### DAS GESETZ FÜR DEN HAFEN FETH-IUL-ISLEAM (CLADOVA)

1. Werden vom jenseitigen Ufer auf dieses Pferde oder Büffel (*Qara şigîr*) transportiert, wird für jedes Tier eine Gebühr von 5 *Aqče* bezahlt.

2. Werden Schafe transportiert, nimmt man für 2 Stück 1 *Aqče*.

3. Die *Wozaren* nehmen je 1 *Aqče* für jedes Pferd oder Rind.

<sup>34</sup> *Ibidem*, S. 170.

<sup>35</sup> *Ibidem*, S. 171.

<sup>36</sup> *Ibidem*, S. 174.

4. Für 8 Schafe wird 1 *Aqçe* für den Transport (*Wozarije*) genommen.
5. Von den Muselmanen werden 3 *Aqçe* von 100 genommen. Von den Ungläubigen die aus dem Ausland (*Dār-i hgrbidan*) durchziehen, werden 5 *Aqçe* für 100 Personen genommen. Von Ungläubigen, die auf dieses Ufer kommen, werden 4 *Aqçe* von 100 Personen genommen.
6. Vom Kleinfisch nimmt man den vierten Teil.
7. Vom Hausen, der in der Donau gefischt wird und in der *Garda*, wird der vierte Teil genommen.
8. Für den Hausen, der in den sogenannten *Viruri* gefischt wurde, wird das erste und das letzte Viertel genommen.
9. Für eine Rindshaut, die vom anderen Ufer gebracht wird, nimmt man je 1 *Aqçe*.
10. Für Schaf- und Ziegenhäute wird eine Zollgebühr (*Gümruk*) bezahlt.
11. Für Butter und Honig wird Zoll bezahlt.
12. Wird Mehl und Weizen transportiert, nimmt man für 1 Kila 1 *Aqçe*, wird Gerste oder Hirse transportiert, so wird für 2 Kila 1 *Aqçe* einbezogen.
13. Transportiert man ein Weinfäß, werden 2 *Aqçe* genommen.
14. Transportiert man Fässer mit neuem Wein, werden 2 *Aqçe* genommen.
15. Von Reisenden wird 1 *Aqçe* genommen.
16. Vom Wagen mit frischem Heu, auf der Insel *Qizilgik* (Insula Banului) oder auf anderen Donauinseln gemäht, außer der Insel *Buiuk* (Insula Ada-Kaleh), wird 1 *Aqçe* genommen.
17. Werden auf die erwähnten Inseln Pferde und Rinder zum Grasen transportiert, werden für jedes Tier 1 *Aqçe* genommen.
18. Werden Schafe zum Grasen transportiert, wird 1 *Aqçe* für 10 Schafe genommen.
19. Wird Getreide oder Melonen auf den erwähnten Inseln gepflanzt, so wird Zehnten (*Öşr*) als Gebühr genommen.
20. 15 *Aqçe* als Beförderungsgebühr (*Resm-i dümen*) werden von den sogenannten *Eshaba*-Schiffen genommen, die eine Ladung befördern. Von den kleinen Schiffen werden 4 *Aqçe* genommen.
21. Für das Salz aus der Walachei, das durch den erwähnten Hafen geht, richtet man sich nach den Normen des Hafens Vidin. Die Zollgebühr (*Bâğ*) ist ebenfalls dieselbe.
22. Die *Eminen* werden für die Staatskasse (*Miri*) Hörige und Tiere konfiszieren, die für Donauinseln gefangen wurden.
23. Die *Eminen* geben für den Staatskassendfond die Straf gelder ab die sie von auf der Donau verhafteten Schwarzhändlern abnahmen während sie Fisch, Vieh oder Hörige transportierten <sup>37</sup>.

<sup>37</sup> *Ibidem*, S. 174.

Wenn wir die Gesetze verfolgen die sich auf verschiedene Aspekte des Handels in Vidin und Cladova beziehen gelangen wir zu den selben Schlußfolgerungen über Handel, Steuergebühren und Zollgebühren des Dorfes und Hafens Orşova, usw.: während der Türkenherrschaft bestand ein reger Handel zwischen der Walachei und dem ottomanischen Reich. Der Handel bestand im Exportieren von Rindern (Schafe, großes und kleines Hornvieh), Getreide (Getreide, Gerste, Hirse), Fisch, Häute, Wein und Salz. Desgleichen ist ein intensives Verkehren der Bewohner von einem auf das andere Ufer der Donau zu bemerken. Die ökonomischen Gegebenheiten sowie der Verkehr von Menschen auf beiden Ufern der Donau, forderten ein ganz detailliertes Regeln der Kaufgebühren, Verkaufgebühren auf dem Markt, sowie der Zollgebühren für die Einfuhr und Ausfuhr, ebenfalls für den Transport auf verschiedenen Segelschiffen; diese waren verschiedener Art, einige von ihnen konnten sehr große Quantitäten befördern.

Es ist anzunehmen, daß Orşova ein bedeutendes Handelszentrum war, da es ein großer Marktplatz war und ein Durchgangsort zu Caransebeş, so daß die levantinischen Kaufleute es den anderen Ortschaften vorzogen.

Der Weg Orşova - Caransebeş, durch den Engpaß Cerna-Timiş, gewinnt eine besondere Bedeutung im 16. Jh. für die Kaufleute, welche in die Städte Banats und Siebenbürgens ziehen wollten, weil diese das Recht eines Lagers, sowie die Städte Sibiu (Hermannstadt) und Braşov (Kronstadt) besaßen. Diese Evasion bemerkend, verlangen die sächsischen Kaufleute der Regentin Siebenbürgens, Isabella, den fremden Kaufleuten zu verbieten ihre Waren in den Städten Siebenbürgens zu verkaufen. Infolgedessen gewährt Isabella <sup>38</sup> der Stadt Caransebeş das Recht eines Lagers im Jahre 1557. Aber die Vorschriften der Regentin wurden nicht respektiert, sondern, nach zwei Jahren wurden den levantinischen Kaufleuten das Verkaufsrecht bis nach Orăştie ausgedehnt <sup>39</sup>. Es stellt sich immer wieder die Frage, welche Waren die levantinischen Kaufleute zum Verkauf bringen konnten. Diese Kaufleute werden stets „Griechen“ genannt, ein gattungsbestimmender Terminus mit welchem vor allem die Arumänen bezeichnet wurden. Unter der Waren, nahmen einen wichtigen Platz wertvolle Stoffe ein, Pelzmäntel sowie Pelze, Gewebe, vor allem Muselin, Lederwaren und Gewürze. Alle diese Erzeugnisse stammen aus den Orient, und die Kaufleute, die diese Waren transportierten zahlten Zollgebühren in Vidin, Cladova oder Orşova <sup>40</sup>.

<sup>38</sup> Andrei Ghidiu, Iosif Bălan, *Monografia oraşului Caransebeş (Monographie der Stadt Caransebeş)*, Caransebeş, 1909, S. 315.

<sup>39</sup> Mihail P. Dan, Samuel Goldenberg, *Le commerce balkano-levantine de la Transylvanie au cours de la seconde moitié du XVI-e siècle et au début du XVII-e siècle*, in *Revue des études sud-est-européennes*, t. V. 1—2, Bucureşti, 1967, S. 87—116, Idem, *Regimul comercial al negustorilor balcano-levantini în Transilvania în secolele XVI-lea—XVII-lea (Das Handelsgesetz der balkanisch-levantinischen Kaufleute in Transsilvanien im 16.—17. Jh)* in *Apulum*, t. VII, 1, Alba Iulia, 1968, S. 545—562.

<sup>40</sup> Andrei Ghidiu, Iosif Bălan, *op. cit.*, S. 316; Radu Manolescu, *Schimbul de mărfuri la Sibiu și Braşov, în prima jumătate a secolului al XVI-lea (Der Warenaustausch in der ersten Hälfte des 16. Jh. in Sibiu und Braşov)* in *Studii și materiale de istorie medie*, Bd. II, Bucureşti, 1957, S. 117—204.

## LES TRANSFORMATIONS AGRAIRES DANS LES PAYS SOCIALISTES DU SUD-EST EUROPÉEN PENDANT LES ANNEES 1944—1948

MILICĂ MOLDOVEANU et CRIȘAN ILIESCU

A partir de la Seconde Guerre mondiale mais surtout à l'issue de celle-ci, de grandes mutations d'ordre socio-politique se produisirent dans le monde, l'événement de la plus haute portée étant la transformation de la lutte de libération de plusieurs peuples de différentes zones du globe en révolutions populaires qui, plus ou moins tard, menèrent à l'édification de la société socialiste. Dans le Sud-Est européen, ce processus s'effectua en Albanie, Bulgarie, Yougoslavie et Roumanie.

L'une des plus importantes tâches qui demandaient au cours même de la guerre à être résolue dans ces pays était l'accomplissement des réformes agraires qui devaient supprimer définitivement la grande propriété foncière et permettre de transformer, dans un avenir plus ou moins lointain, l'agriculture selon les principes socialistes.

Dans tous ces quatre pays en question, la nécessité d'accomplir des réformes agraires était, en premier lieu, dictée par le fait que le problème paysan n'était pas résolu, plus exactement, que la terre n'était pas répartie d'une manière équitable. Ces pays se caractérisaient, lors de l'entre-deux-guerres, par une inadéquate structure socio-économique de l'économie agraire et par une assez faible productivité de la production agricole. Le fait de n'avoir pas résolu le problème agraire a sérieusement freiné le développement général, économique et politique, de ces pays et constitua la cause principale de puissants conflits et luttes de classe. Il faut cependant dire que la situation de l'agriculture et des paysans de ces pays n'était pas identique, les différences existantes se reflétant dans la spécificité des relations et des conflits sociaux. Dans ce groupe d'Etats, l'Albanie se caractérisait par de fortes séquelles féodales, la Yougoslavie et la Roumanie par une prépondérance décisive de la petite propriété, un rôle d'importance continuant à être celui des grands propriétaires fonciers. Un trait caractéristique à la Bulgarie était le fait du poids représenté dans l'agriculture par la petite exploitation paysanne tandis que la grande propriété faisait presque totalement défaut.

Pour mieux comprendre l'importance et les suites des réformes agraires accomplies après la Seconde Guerre mondiale, il nous faut analyser concrètement l'état général de l'économie agraire de ces pays pendant l'entre-deux-guerres, le rôle que jouait, en général, l'agriculture dans le cadre de leur économie nationale.

En Albanie, l'agriculture assurait 93 % du revenu national. Mais les forts vestiges féodaux, patriarcaux mêmes, pourrait-on dire, qui sévis-

saient encore dans le cadre de l'agriculture, freinaient le développement économique du pays auquel l'industrie manquait presque entièrement. Ces vestiges se manifestaient en premier lieu dans la structure agraire. Sur un total d'environ 150 000 exploitations agricoles, en 1938, 7 grands latifundiaires possédaient 14 555 ha de terre cultivable, d'autres 4 713 riches propriétaires possédaient 91 133 ha, les domaines de l'Etat embrassaient eux aussi 50 000 ha, tandis que 138 961 petits et moyens propriétaires disposaient de 237 668 ha. Plus de 21,5 mille familles paysannes ne disposaient d'aucun lopin de terre<sup>1</sup>. La structure agraire pour divers groupes d'exploitations agricoles et de superficies de terre cultivable se présentait en 1938 comme suit<sup>2</sup> :

Groupes d'exploitations agricoles	En % du chiffre total des exploitations	Superficie occupée du total du terrain agricole en %
fermes dénuées de terres	13,88	—
fermes petites et moyennes d'une surface moyenne de 1,8 ha	83,08	60,43
exploitations agricoles importantes d'une superficie moyenne de 19 ha	3,03	23,20
exploitations latifundiaires d'une superficie moyenne de 2 070 ha	0,003	3,70
propriétés de l'Etat	—	12,67

Si nous prenons en considération le fait que les grands latifundiaires et les riches propriétaires fonciers qui représentaient environ 3% de la population du pays détenaient, conjointement avec les domaines de l'Etat, près de 40% de la terre agricole tandis que les paysans moyens et pauvres qui représentaient 84% de la population du pays détenaient environ 60% de la terre arable, nous avons le tableau d'une structure agraire extrêmement peu équitable. Vient s'y ajouter le faible équipement technique de l'agriculture exprimé aussi par l'existence de seulement 30 tracteurs de 15 ch appartenant cependant à des sociétés étrangères. Les paysans prenaient la terre en dîme contre 1/3 de la récolte<sup>3</sup>.

En Bulgarie il y a avait une situation spécifique déterminée par le fait qu'après la guerre roumano—russo—turque des années 1877—1878 a eu lieu la suppression de la grande propriété foncière appartenant principalement aux féodaux turcs et à son passage jusqu'en 1885—1887 en possession des paysans. C'est ainsi que, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la grande majorité des terres se trouvait entre les mains des petits propriétaires.

En dépit de certaines réformes, telle que celle de juin 1921, partiellement appliquée et grâce aux changements de la situation politique du pays, la structure agraire présentait, lors de la quatrième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, le tableau suivant : tandis que les fermes pourvues de peu de ter-

<sup>1</sup> *L'Albanie socialiste à 20 ans*, Tirana, 1964, p. 47.

<sup>2</sup> Tableau établi par les auteurs en base des données fournies par l'ouvrage précité et par l'ouvrage *L'Albanie. Notions géographiques, historiques et économiques*, Tirana, 1964, p. 39.

<sup>3</sup> *L'Albanie socialiste à 20 ans*, p. 57.

rain (0,1—5 ha) représentaient 63 % du total des exploitations et détenaient 30 % du total des terres agricoles, les exploitations agricoles de surface moyenne (5—20 ha) représentaient 35 % du nombre total des fermes et détenaient environ 61 % de terre arable<sup>4</sup>.

Dans le même temps, les fermes de type capitaliste de plus de 20 ha et qui représentaient 1,5 % du total des exploitations, détenaient 8,8 % de la superficie agricole<sup>5</sup>.

Pour divers groupes d'exploitations agricoles et de surfaces de terres arables la structure se présentait en Bulgarie au cours de l'année 1934 comme suit<sup>6</sup> :

Groupes d'exploitations agr. en ha	En % du nombre total d'exploitations	Superficie occupée du total de terre agricole en %
sous 5	63,1	30
5—10	26,2	36,9
10—20	9,2	24,3
20—50	1,4	7,2
plus de 50	0,1	1,6

Bien qu'en 1939 l'agriculture, de concert avec la sylviculture, assuraient 65 % du revenu national du pays, cela s'accomplissait dans les conditions d'une agriculture extrêmement morcelée (11,5 millions de lots d'une superficie moyenne de 0,3—0,4 ha)<sup>7</sup>, et faiblement équipée techniquement (environ 3 000 tracteurs physiques, plus de 6 000 batteuses, environ 3 000 moissonneuses et 7 000 semoirs)<sup>8</sup>.

Jusqu'à la libération, le capitalisme a enregistré en Bulgarie certaines réalisations y compris en agriculture, mais le pays a continué d'être sous-développé, l'industrie lui faisant défaut, exception faite pour l'industrie légère qui accusait aussi un assez grand retard. De la culture de la terre s'occupaient 91,7 % de la population rurale active et 21,9 % de la population urbaine active<sup>9</sup>.

En Yougoslavie, la structure agraire se caractérisait, elle aussi, par un fort morcellement de l'économie agricole. La réforme agraire, imposée par la vague révolutionnaire qui a embrassé les masses à la fin de la Première Guerre mondiale n'a résolu fondamentalement ni la structure agraire ni le problème paysan. La Yougoslavie a continué d'être un pays typiquement agraire. Conformément aux données de l'année 1931,

<sup>4</sup> Trifonova Minka, *Gheorghii Dimitrov za soŕialistickoto preustroistvo na selskoto stopenstvo*, dans *Gheorghii Dimitrov za soŕialistickoto stroitelstvo*, Sofia, 1972, p. 150.

<sup>5</sup> Marko Markov, *Zakonomernosti i speŕificini osobenosti na soŕialnoklasovite izmenenia v Bălgariia*, dans *Problemi na soŕialistickoto razvitie v Bălgariia*, Sofia, 1969, p. 60.

<sup>6</sup> *Statisticki godiŕnik na ŕarstvo Bălgariia*, 1940, p. 183. Voir aussi E. B. Valev, *Bolgarita*, Moscou, 1949, p. 122.

<sup>7</sup> *Ikonomikata na Bălgariia do soŕialistickata revolucŕia*, tome I, Sofia, 1969, p. 571.

<sup>8</sup> Titko Cernokolev, *Agrarnata reforma*. Dans : « *Săvremeniŕ* », 5/1946, p. 254—255.

<sup>9</sup> Minka Trifonova, *Prezeobrazenia agrarne w Bălgariit w latach 1944.—1948*, dans *Reformy agrarne i polityka rona w europejskich krajach demokracji ludowej. Zbiór artykułow*, Warszawa, 1974, p. 8.

sur près de 2 millions de fermes agricoles, 67,8 % possédaient sous 5 ha. Tandis que 334 436 exploitations agricoles d'une superficie d'au-dessous de 1 ha ne possédaient que 179 170 ha, 208 grandes exploitations d'une superficie de plus de 500 ha occupaient une superficie de 389 826 ha. Si nous ajoutons à cela 490 mille familles dépourvues de terre, nous avons le tableau d'une structure agraire extrêmement défavorable, ce qui ressort aussi du tableau suivant <sup>10</sup> :

Groupes de fermes agricoles en ha :	En % du nombre total des exploitations	Superficie occupée du total de terre agricole en %
sous 5	67,8	28
5—10	20,5	27
10—20	8,8	22,3
20—50	2,5	13
au-delà de 50	0,4	9,7

Il y avait en même temps de visibles distinctions dans la structure agraire des diverses provinces historiques. En Serbie, par exemple (excepté Voïvodina, Kosovo et Metohija) où, la propriété féodale turque avait été liquidée avant la Première Guerre mondiale, une forte surpopulation agricole en était le trait caractéristique, le poids spécifique principal étant celui de la petite propriété et de la propriété moyenne ; il y manquait presque entièrement la propriété foncière et les grandes exploitations agricoles capitalistes. Dans Voïvodina prévalait les grands biens fonciers et la grande propriété paysanne (25—50 ha) tandis qu'en Croatie la structure agraire se rapprochait de celle de la Serbie, avec la seule distinction que le nombre des grandes propriétés était bien plus important et les vestiges féodaux bien plus prononcés. En Slovénie dominait la grande propriété mais celle-ci comprenait avant tout forêts et pâturages <sup>11</sup>. Le poids de l'agriculture dans l'établissement du revenu national était à la veille de la Seconde Guerre mondiale de 48 % environ, et se réalisait dans les conditions d'une économie agraire disposant d'approximativement 2 500 tracteurs, environ 18 000 batteuses, 41 000 machines agricoles simples. Il y avait 438 charrues en fer et 182 charrues en bois pour 1 000 exploitations agricoles <sup>12</sup>. Vu la situation dans laquelle 78,7 % de la population active vivait de l'agriculture, le phénomène de surpopulation du village était très développé.

La Roumanie se caractérisait par un niveau économique relativement faible et une implantation peu uniforme des forces productives, implicitement par une agriculture accusant un retard. Cette branche dans laquelle travaillait environ 80 % de la population active du pays assurait en 1938,

<sup>10</sup> *Statistički godišnjak 1936*. Belgrade, 1937, p. 88—89, tableau 3 ; voir aussi Vladimir Stipetić, *L'agriculture yougoslave 1945—1975*, Beograd, 1975, p. 52, tab. 12.

<sup>11</sup> Vladimir Stipetić, *op. cit.*, p. 49—50 ; Voir aussi Władysław Góra, *Reformy agrarne w europejskich państwach demokracji ludowej 1944—1948*, Warszawa, 1973, p. 18—19.

<sup>12</sup> V. Blasković, *Jugoslavia segodnea, priroda, ljudi, hozeajstvo*, Moscou, 1970, p. 817.

conjointement avec la sylviculture, 35,8 % du revenu national <sup>13</sup>. La réforme agraire promulguée en 1921, a conduit à l'expropriation de plus de 6 millions d'hectares de terre. Elle a cependant été appliquée graduellement et incomplètement, les nouveaux propriétaires se chiffrant à seulement 64 % de ceux qui étaient en droit de recevoir de la terre. Malgré cela, la réforme agraire a porté un puissant coup aux grands propriétaires fonciers et elle a hâté le développement du capitalisme en agriculture <sup>14</sup>. Elle a accéléré dans le même temps le processus de stratification dans les villages.

Au cours de la quatrième décennie du XX<sup>e</sup> siècle, la structure agraire du pays se présentait comme étant assez peu équitable. Sur un total de 3,2 millions d'exploitations, 75 % possédaient au-dessous de 5 ha et détenaient 28 % de la terre cultivable. Les possesseurs de 5 à 20 ha représentaient près de 23 % du nombre des exploitations agricoles et détenaient 22 % de la superficie cultivable, tandis que les exploitations dépassant 50 ha et qui ne représentaient que 0,8 % du chiffre total des exploitations disposaient de 32,2 % des terres cultivables <sup>15</sup>. La structure agraire de la Roumanie ressort, pour les divers groupes d'exploitations et de surfaces de terre agricole (1930), du tableau suivant :

Groupes d'exploitations agricoles (en ha)		En % du chiffre total des exploitations	Superficie occupée du total de terre agricole (en %)
sous	5	74,9	28
	5-10	17,1	20
	10-20	5,5	12
	20-50	1,7	7,8
au-delà de	50	0,8	32,2

Un des traits caractéristiques de l'agriculture de la Roumanie pendant l'entre-deux-guerres fut celui du maintien, dans certaines proportions, de la dîme et autres servitudes de type féodal. A cela venait s'ajouter un faible équipement technique, les dettes des paysans, etc. A la veille de la guerre, l'agriculture disposait d'environ 4 000 tracteurs, ainsi que d'un petit nombre d'autres outillages agricoles.

Les gouvernements bourgeois, ou bourgeois-latifundiaires qui dirigeaient ces quatre pays ont effectué durant la période de l'entre-deux-guerres des essais d'amélioration de la situation de l'agriculture et de la structure agraire de leurs pays. A cela contribua la pression effectuée par les masses paysannes désireuses d'obtenir de la terre, dans les rangs desquelles s'amplifiait l'esprit anti-latifundiaire. Et bien que la profondeur de ces réformes ait différé d'un pays à l'autre, elles n'ont radicalement changé ni la structure agraire, ni la situation de la paysannerie,

<sup>13</sup> *Annuaire statistique de la République Socialiste de Roumanie*, 1967, p. 108.

<sup>14</sup> *Alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie travailluse en Roumanie*, Bucarest, 1969, p. 146; Paraschiva Nichita, Marin Popescu, *Przeobrażenia agrarne w Rumunii w latach 1944-1947*, dans *Reformy agrarne i polityka rolna*, Warszawa, 1974, p. 186.

<sup>15</sup> *Enciclopedia României*, vol. 3, p. 1 064.

et en premier lieu de celle pourvue de peu de terre ou complètement dépourvue. La véritable voie visant à liquider la crise agraire qui sévissait dans ces pays fut celle envisagée par les forces de gauche, avec, à leur tête, les communistes, constituée par : le renversement par la voie révolutionnaire des gouvernements bourgeois, la liquidation de la grande propriété foncière et le partage de la terre entre les paysans possédant peu de terre ou sans terre, l'amélioration des cultures et l'intensification de la production agricole.

Dans ces quatre pays, la Seconde Guerre mondiale a provoqué de lourdes pertes humaines et matérielles, laissant une douloureuse empreinte sur leur économie agraire.

Les pertes totales subies par l'Albanie furent estimées se monter à 100 milliards de leka. 93 localités urbaines furent détruites et 37 % environ des édifices publics incendiés ; les banques furent pillées. 28 mille personnes périrent, 12 600 furent blessées et plus de 44,5 mille autres furent déportées ou emprisonnées <sup>16</sup>.

D'importants dommages furent subis par la Bulgarie au cours de la Seconde Guerre mondiale, bien qu'ils n'aient pas atteint les cotes des autres pays dont nous nous occupons. Ils se sont chiffrés au total à 131 milliards de leva <sup>17</sup>, et le volume de la production agricole a baissé en 1944 à 70 % du niveau de l'avant-guerre <sup>18</sup>. En comparaison de l'année 1939, la production de céréales a baissé de 40,6 %, le nombre des brebis de 30 %, celui des chèvres de 26 %, celui des porcs de 21 % et du bétail de 8 % <sup>19</sup>.

En Yougoslavie, les pertes causées par la guerre rien qu'à l'agriculture se sont chiffrées à 50 milliards de dollars, conformément aux prix de 1938 (1 dollar = 44 dinars). 290 000 exploitations rurales furent détruites (15 % du total des exploitations agricoles) avec l'inventaire vif et mort, 1 800 tracteurs et 50 % du système de hydro-améliorations. Le cheptel subit aussi d'importantes pertes. 61 % de l'effectif des chevaux a péri, 55 % de celui des bovins, 58 % de celui des porcins et 50 % de celui des ovins ; de même, 38 % des vignobles et 25 % des vergers furent détruits <sup>20</sup>.

Le volume total des pertes subies par la Roumanie au cours de la Seconde Guerre mondiale (avec les frais nécessités par les armées roumaines et soviétiques) a de beaucoup dépassé le chiffre d'un milliard de dollars en devises de l'année 1938 <sup>21</sup>. Suite à la guerre, la production agricole ainsi que l'inventaire vif et mort ont sensiblement été réduits. En 1942, la production de blé a baissé comparativement au niveau de l'année 1941 de 13 630 438 quintaux à 8 221 104 q, le maïs de 33 471 711 q à 21 842 583 q. Le nombre des chevaux s'est réduit de 46,2 %, celui des bovins de 17,3 %, celui des brebis de 29,9 % et celui des porcs de 45 % <sup>22</sup>.

<sup>16</sup> P. Manczcha, *Albania na drözde do soçjalizmu*, Varsovie, 1951, p. 44 ; P. Courtade, *Albania*, Varsovie, 1950, p. 55—56.

<sup>17</sup> Kukov, K., *Razgom na burjoaznata opozitita*, 1944—1947, Sofia, 1966 p. 13.

<sup>18</sup> Minka Trifonova, *op. cit.*, p. 151.

<sup>19</sup> K. Dimitrov, *Agrarni vopros i agrarnaia reforma v Bolgarii*, dans « Mirovoe hozeiastvo i mirovaia politika », 1947, 4, p. 640.

<sup>20</sup> Fadil Adamović, Mirza Basagić, *La politique agraire et l'agriculture de Yougoslavie*, Belgrade, 1968, p. 5 ; Dimitrie Bajalica, *Komunistička partija Jugoslavije i seljačko pitanje*, Belgrade, 1959, p. 37.

<sup>21</sup> *România în războiul antihitlerist. 23 august 1944—9 mai 1945*, Bucarest, 1966, p. 548.

<sup>22</sup> Paraschiva Nichita, Marin Popescu, *op. cit.*, p. 189.

Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale a déterminé une série de changements dans les prévisions tactiques et stratégiques des partis communistes. Dans les conditions où certains pays (tels l'Albanie et une partie de la Yougoslavie) étaient occupés par l'Allemagne hitlérienne ou par l'Italie fasciste, en d'autres pays (Bulgarie, Roumanie) s'intensifiait la domination allemande et se renforçaient les gouvernements monarchistes-fascistes ou militaires-fascistes, la première des tâches à remplir était le problème de la lutte de libération nationale, pour l'indépendance.

Les partis communistes des pays précités, voulant attirer de leur côté, des fronts nationaux antifascistes, les larges masses de la population, y compris les paysans nantis, les petits-bourgeois et, dans certains cas, même une partie de la grande bourgeoisie, se sont abstenus de formuler, inclusivement dans le domaine de l'agriculture, les mots d'ordre de transformations sociales radicales. Toutes les catégories sociales susmentionnées étaient intéressées à voir se réaliser la réforme agraire et la suppression de la grande propriété foncière. C'est pourquoi la réforme agraire était inscrite aux programmes de tous ces partis. Sans lui conférer un aspect socialiste, on soutenait également en Albanie, Yougoslavie et Bulgarie le postulat de la fondation dans les villages de coopératives agricoles sur le principe de l'initiative propre et du plein accord librement consenti. Ceci était dû aux conditions spécifiques de ces pays où la coopération, y compris la coopération dans la production, jouissait d'une vieille tradition.

Un semblable postulat a été formulé durant un bref laps de temps — immédiatement après la libération — par le Parti Social-Démocrate de Roumanie<sup>23</sup>. En tant que résultat des discussions qui eurent lieu au début du mois d'octobre 1944 entre les délégations des comités centraux des deux partis, le Parti Communiste Roumain et le P.S.D., le dernier renonça à ce mot d'ordre, et l'on en arriva à un accord de principe touchant le mode de résoudre le problème paysan et d'accomplir la réforme agraire<sup>24</sup>.

Un nouvel élément dans les programmes agraires des partis communistes des pays dont nous nous occupons fut de renoncer au postulat de nationalisation (étatisation) des terres, fait qui allait au-devant des aspirations des masses paysannes.

Après la libération, le pouvoir populaire était instauré dans ces pays : dès le début en Albanie, Bulgarie et Yougoslavie, et plus tard (le 6 mars 1945) en Roumanie. Ce pouvoir, dans les conditions spécifiques de chaque pays, considéra comme étant une de ses tâches principales d'accomplir les réformes agraires énoncées antérieurement. Cela a revêtu avant tout un aspect politique exprimé par le renforcement de l'alliance ouvrière-paysanne, fondement du nouveau pouvoir, ainsi que par la suppression de la grande propriété et de la propriété foncière, appui et réserve des forces réactionnaires. Ces prévisions ont également eu une grande importance économique au moment où il fallait faire disparaître les grands dégâts causés par la guerre et assurer un minimum de denrées alimentaires à la population lors de la pénible et difficile période de l'après-guerre.

<sup>23</sup> Voir *Le parti social-démocrate au sujet des tâches politiques de la classe ouvrière. Réponse au projet de plate-forme du parti communiste*, dans « Libertatea » du 1<sup>er</sup> octobre 1944.

<sup>24</sup> *Résolution de la Séance commune des délégations des Comités Centraux des Partis communiste et socialiste*, dans « Scinteia » du 7 octobre 1944.

Les conditions spécifiques propres à chacun de ces pays ont influencé d'une manière décisive le caractère et le champ des réformes sociales, y compris de la réforme agraire.

Dans tous ces quatre pays, les réformes agraires furent réalisées en base de lois ou de décrets spéciaux. Bien qu'ayant au fond le même contenu, les actes juridiques se rapportant aux réformes agraires se distinguaient entre eux en ce qui touchait aux critères de détails aussi bien qu'aux principes généraux.

En Albanie, la loi de réforme agraire a été promulguée le 29 VIII 1945. En conformité avec cette loi, on expropria en même temps que l'inventaire et les immeubles des exploitations, les domaines de l'État, les propriétés des institutions religieuses et tous les biens qui dépassaient 40 ha, dans le cas des fermes privées modèles, 20 ha dans le cas des agriculteurs qui travaillaient leur terre de leurs mains ou 7 ha dans le cas des personnes qui ne travaillaient pas directement dans l'agriculture. Dans les conditions de l'Albanie, où la terre cultivable était très rare, la superficie de 20 à 40 ha laissée en propriété privée était assez importante. En conséquence, un certain nombre de grands propriétaires maintenaient leur position au village, le pouvoir des paysans nantis n'était pas atteint tandis qu'un nombre considérable de paysans continuaient à demeurer sans terre. Les superficies dépassant ces limites furent expropriées sans dédommagements. Une notable partie des terres expropriées fut gratuitement partagée entre les paysans ne possédant pas de terre ou en possédant peu. À chaque chef de famille on a réparti jusqu'à 5 ha. On ne partagea pas une partie des terres expropriées et l'on y fonda, dès l'année 1945, 13 entreprises agricoles d'État <sup>25</sup>.

La loi de réforme agraire fut modifiée en mai 1946, son contenu révolutionnaire s'approfondissant. On expropria des vignobles, des plantations d'oliviers, d'agrumes, dont les propriétaires ne cultivaient pas seuls leurs terres. On laissa aux propriétaires qui cultivaient seuls leurs terres un maximum de 5 ha. De la sorte, la grande propriété fut complètement supprimée, ce qui eut pour effet de saper également de pair la position économique de la bourgeoisie villageoise <sup>26</sup>. La réforme était accomplie en novembre 1946. L'on expropria, au total, sans dédommagements, 173 000 ha de terres, 474 000 oliviers et 6 000 bêtes de trait. Environ 90 % de la terre expropriée (155 000 ha) et la moitié des plantations d'oliviers furent partagés gratuitement entre 70,2 mille familles possédant peu de terre ou n'en possédant pas du tout <sup>27</sup>. Un décret paru en 1946 interdisait la vente ou l'affermage de la terre reçue par suite de la réforme agraire <sup>28</sup>.

Le premier projet de loi de la réforme agraire en Bulgarie fut élaboré par la Commission Economique du Comité National du Front de la Patrie à la fin de l'année 1944, mais ne put être définitivement élaborée et promulguée qu'après les élections de novembre 1945 pour l'Assemblée Populaire. Le 12 avril 1946, l'Assemblée Populaire vota la loi intitulée

<sup>25</sup> *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, Tirana, 1971, p. 283—284 ; *L'Albanie. Notions géographiques ...*, p. 41.

<sup>26</sup> *Histoire du Parti du Travail d'Albanie*, p. 300.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 301 ; *L'Albanie socialiste à 20 ans*, p. 47.

<sup>28</sup> P. Manczha, *Albania na drogze do socjalizmu*, p. 55—56.

« Au sujet de la propriété foncière de ceux qui travaillent dans l'agriculture ». En vertu de cette loi, la superficie agricole maximum de la propriété était fixée à 20 ha, et dans le sud de la Dobroudja, à 30 ha. Pour les agriculteurs qui auraient donné au cours de deux années plus de 40 % de leur propre terre en fermage, le quantum maximum de la propriété était fixé à 10 ha. Pour les personnes qui ne travaillaient pas elles-mêmes dans l'agriculture, la superficie maximum ne pouvait dépasser 3—5 ha<sup>29</sup>. En vertu de cette loi, le Fonds foncier de l'Etat (F.F.S.) fut créé dans la composition duquel entraient notamment : les terres confisquées aux traîtres et aux collaborateurs ; les terres prises aux églises, monastères, écoles et communes, dont la superficie ne dépassait pas la surface nécessaire à l'institution en question ; les terres latifundiaries de la Dobroudja du sud ; le surplus des grandes exploitations agricoles paysannes et capitalistes dont les superficies dépassaient 20—30 ha ; le surplus des exploitations de ceux qui ne travaillaient pas la terre ; les terres appartenant à l'Etat et qui entraient dans le F.F.S. avant l'apparition de la loi<sup>30</sup> ; les domaines royaux après la proclamation de la Bulgarie en tant que république<sup>31</sup>.

Les terres soumises à la réforme furent assumées par le F.F.S. contre des dédommagements, à l'exception des propriétés des collaborateurs et des criminels de guerre auxquelles celles-ci furent confisquées. Le quantum des dédommagements fut fixé sur la base de l'impôt versé en 1935 ou sur la base de l'impôt versé durant la guerre. La valeur préliminaire obtenue de la sorte était ensuite multipliée par 5 à 7 fois, en fonction des diverses régions<sup>32</sup>. Les versements échelonnés devaient être acquittés en traites (obligations) à 3 % d'intérêts pendant 15 ans, l'Etat devant retenir un certain taux dont le quantum était directement proportionnel à l'étendue du terrain pris et qui pouvait varier de 10 à 50 %<sup>33</sup>.

La superficie maxima du lot de celui auquel on attribuait le droit de propriété a été fixée, en fonction de la zone, à 5—8 ha. Les familles nombreuses avaient droit lors de la naissance du troisième enfant et des suivants à un surplus de 0,5 ha en sus de la norme. Les paysans ne possédant pas de terre ou en possédant peu et qui avaient reçu de la terre, devaient l'acquitter, sans payer d'intérêts, en versements annuels échelonnés pendant 20 ans. Le premier versement se chiffrait à 5 % de la somme totale à payer. Les membres des coopératives agricoles de production reçurent des lots à des prix réduits de 40 %, les invalides de guerre, les veuves et les orphelins à des prix réduits de 50 %. La terre obtenue par suite de la réforme agraire ne pouvait être ni vendue ni abandonnée pendant 20 ans<sup>34</sup>.

A la suite de l'application de la réforme agraire, 243 386 ha passèrent dans la propriété de l'Etat, dont seulement 56 406 avaient été expro-

<sup>29</sup> *Zakon za trudova pozemlena sobstvenost*, Sofia, 1946.

<sup>30</sup> Voir largement exposé : *Zakon za trudova pozemlena sobstvenost*, Sofia, 1946.

<sup>31</sup> La monarchie a été abolie sur la base d'un référendum organisé le 9 septembre 1946. Officiellement, la Bulgarie a été proclamée république le 15 septembre 1946.

<sup>32</sup> V. Hristoforov, *Novitat rejim na pzemlena sobstvenost*, dans « Spisanie na bălgarskoto ikonomicesko drujestvo », kn. 16/1946, p. 269.

<sup>33</sup> Minka Trifonova, *op. cit.*, p. 28.

<sup>34</sup> *Konstitujia i osnovnye zakonodotalnye akti Narodnoi Respubliki Bolgarii*, Moscou, 1950, p. 186—235.

priés à un nombre de 3 600 riches exploitations individuelles. De ce fonds, 136 490 ha furent distribués à 123 825 exploitations agricoles possédant peu ou pas de terre, 75 359 ha furent attribués à des exploitations agricoles d'Etat et 26 977 ha furent accordés aux exploitations agricoles coopératives de travail.

Un des buts de la loi fut de fonder aussi des coopératives agricoles de production, fait pour lequel des paragraphes spéciaux avaient été prévus<sup>35</sup>. Notons qu'en 1943 il y avait dans les villages plus de 3 100 coopératives de divers types et que le 9 septembre 1944 il y avait en service 29 coopératives agricoles qui disposaient de 4 000 ha et comptaient 1680 membres<sup>36</sup>.

Le gouvernement du Front de la Patrie instauré à la direction du pays à la suite de la victoire de l'insurrection du 9 septembre 1944, inscrivit dans son programme la tâche de redresser l'économie du pays ainsi que de moderniser et transformer l'agriculture sur des bases socialistes. Sans se proposer d'assumer la tâche de la rapide coopérativisation de l'agriculture, le gouvernement soulignait, dans la Déclaration—programme du 17 IX 1944 qu'il allait soutenir les coopératives agricoles de production et le travail en commun de la terre en vue de l'accroissement de la production agricole. On créa, près le Comité Central du Parti Communiste Bulgare, près le Comité National du F.P., du ministère de l'Agriculture et des Domaines de l'Etat, de l'Union Générale des Coopératives Agricoles Bulgares et de l'Union Centrale des Coopératives, des organismes spéciaux de direction des processus de coopération dans la production des agriculteurs. Au cours de cette période, furent jetées les bases des exploitations agricoles coopératives de travail dont l'activité était réglementée en vertu de la loi parue le 15 avril 1945. En même temps, commencèrent à être créées les premières stations de machines et tracteurs ainsi que les premières fermes zootechniques d'Etat. Ainsi donc, avant la légifération de la réforme agraire, un secteur coopératiste était déjà organisé en Bulgarie (de 382 en 1945, le nombre des GACM passa en 1946 à 480, comprenant 47 296 membres et 147 843,7 ha de terre)<sup>37</sup>.

En Yougoslavie, la « Loi concernant la réforme agraire et la colonisation » fut promulguée par la Scuptchina populaire provisoire le 23 août 1945, à trois mois seulement après la fin de la guerre et à la veille des élections pour l'Assemblée Législative de la Yougoslavie. Cette loi fut le résultat d'un complexe processus qui s'est graduellement maturisé au cours de la guerre. Partant du fait que l'unité de toutes les forces patriotiques dans la lutte contre l'occupant et ses collaborateurs jouait un rôle essentiel pour l'obtention de la victoire, la direction de la lutte de libération et ensuite de la Yougoslavie nouvelle n'a pas inclus dans son programme le plus proche l'expropriation de la bourgeoisie et, par conséquent, n'a pas énoncé la suppression de la propriété privée<sup>38</sup>.

<sup>35</sup> *Zakon za trudova pozemlena sobstvenost*, paragraphes 1,9 et 36.

<sup>36</sup> Minka Trifonova, *Koopertranelo na selskoto stopanstvo vajan faktor za razvitiето na saluza na rabotništite i seltanite v Bălgaria*, 9IX1944—1948. Dans : « Izhvestiia na Instituta pe istoria na B.K.P. », 21, 1969, p. 72.

<sup>37</sup> « Kooperativno dvijenie », 12, 1948.

<sup>38</sup> Par exemple, les points II et III de la « Déclaration du Commandement Suprême de l'Armée de libération nationale et des détachements de partisans de Yougoslavie » (N.O.V. f

Mais, même si au cours du combat pour l'existence nationale, pour la liberté et l'indépendance des années 1941—1944, des transformations de structure n'eurent pas lieu dans la base socio-économique de la Yougoslavie, certains changements sont cependant visibles à partir du début de la lutte de libération nationale. La principale forme de ces changements résida dans la confiscation des biens appartenant aux fascistes. Il en est question dans les documents énoncés par le Commandement Suprême de l'Armée de libération nationale et des détachements des partisans de Yougoslavie de la localité de Foča, dans les ainsi dites « Dispositions de Krajska » du mois de septembre 1942<sup>39</sup>, et dans l'ordre du Commandement Suprême de l'Armée de libération nationale, de septembre 1942 intitulé « Au sujet de l'élection des comités de libération nationale »<sup>40</sup>. Strictement subordonnées aux besoins de la guerre, les confiscations constituèrent une voie spécifique du développement de la révolution en Yougoslavie. Les premiers symptômes de transformations dans les relations agraires au cours de la guerre font assez tôt leur apparition<sup>41</sup>. Dans les territoires libérés de Slovénie, le problème de la réforme agraire s'était déjà posé en 1942 et dans le nord de la Croatie en 1943. Lors d'une séance du Front National, tenue à Užice en automne de l'an 1944, les paysans de cette région soulevaient le problème de priver de leur terre tous ceux qui ne la travaillaient pas. Compte tenu de l'atmosphère existante, le gouvernement provisoire de la Yougoslavie Démocratique Fédérative<sup>42</sup> énonçait dans sa Déclaration le rapide accomplissement de la réforme agraire et le ministère de l'Intérieur de la I.D.F. interdisait en juillet 1945 la

---

P.O.J.) et du Conseil antifasciste de libération nationale de Yougoslavie (A.V.N.O.J.) du début de l'an 1943, afin de répliquer aux dénigrements et calomnies formulés à l'adresse du mouvement de libération nationale, mentionnent que « il n'y aura aucune sorte de changements sociaux radicaux excepté le changement des autorités communales réactionnaires et des gendarmes fidèles à l'occupant par des comités de libération nationale qui ont essentiellement un caractère démocratique populaire ». C'est pour la même raison que le problème de radicales transformations économiques n'a été soulevé ni dans le cadre de la II<sup>e</sup> session de l'A.V.N.O.J. qui s'est tenue à Jajce à la fin de 1943. Voir largement exposé Branko Petranović, *Revolucija i politika rolna novej Jugoslaviji w latach 1945—1953*, dans « Reformy agrarne i politika rolna », p. 75—76.

<sup>39</sup> Il s'agissait dans ces documents de la « confiscation des biens des ennemis du peuple » dans le cadre desquels étaient énumérés tous les oustachis actifs, leurs chefs et les aides de ceux-ci, tous ceux qui, d'une manière ou l'autre, aidaient l'occupant, espions, agents, courriers, agitateurs et tous ceux qui avaient trahi la lutte pour la libération et pactisaient avec l'occupant. Il était en même temps, précisé que pour l'intensification de l'effort de guerre « tous les immeubles et les biens, les mines, les routes, les ponts, les fabriques et les grandes entreprises de l'Etat, y compris celles qui travaillent pour les besoins de l'armée, sont soumises à l'administration militaire, à laquelle sont également subordonnés les hôpitaux et les pharmacies ». Cf. Branko Petranović, *op. cit.*, p. 77.

<sup>40</sup> « Toute fortune confisquée, meuble et immeuble, est-il montré dans cet ordre, devient propriété du peuple et entre dans le fonds national, se trouvant inscrite dans les registres des comités de libération nationale (communaux, de district) . . . Des biens confisqués aux ennemis du peuple, les autorités militaires pourront prélever pour l'armée tout ce qui leur est nécessaire », Cf. Branko Petranović, *Op. cit.*, p. 78.

<sup>41</sup> Sur les terres administrées par les autorités de libération et sur celles abandonnées on organisa aux moments difficiles de la lutte pour la libération, des fermes près les hôpitaux et institutions militaires, « des jardins de la jeunesse et des fermes zootechniques ». Les Jardins de la Jeunesse « furent les prédécesseurs des coopératives de production.

<sup>42</sup> Dénomination de la Yougoslavie durant la période mars—novembre 1945, lorsqu'elle pris le nom de République Populaire Fédérative de Yougoslavie.

vente, l'achat ou l'aliénation de la terre cultivable, des forêts ou des bâtiments des fermes. Bien qu'étant d'actualité, l'accomplissement de la réforme agraire était ajournée jusqu'à la fin de la guerre.

« La loi concernant la réforme agraire et la colonisation » proclamait que sur tout le territoire de la Yougoslavie on accomplirait la réforme agraire et l'action de colonisation, dont le but était d'attribuer de la terre aux paysans qui n'en possédaient pas ou en possédaient peu. Cette action devait être réalisée selon le principe « la terre appartient à ceux qui la travaillent ».

Le trait caractéristique fondamental de la loi, qui la distinguait des réformes de l'avant-guerre, était la tendance à supprimer dans les villages la grande propriété foncière et capitaliste. C'est pourquoi l'un de ses critères fondamentaux était, de pair avec la limite réduite de la propriété maxima, d'établir l'attitude du propriétaire à l'égard de la terre : il la travaillerait de ses mains ou non. C'est sur cette base que l'on décida quelles exploitations agricoles devaient être entièrement prises et auxquelles on n'allait enlever que le surplus dépassant la limite maximum <sup>43</sup>

Des terres prélevées par l'Etat on créa le Fonds Foncier qui était formé par : les grandes propriétés de plus de 45 ha ou de 25 à 35 ha si la terre y était travaillée à l'aide de main-d'œuvre engagée ; les avoirs des banques, des entreprises et sociétés par actions ainsi que d'autres personnes privées juridiques, dont la superficie dépassait 10 ha ; les biens fonciers des monastères, églises, associations religieuses, fondations religieuses et laïques qui dépassaient 10 ou 30 ha <sup>44</sup>, le surplus des exploitations paysannes dépassant 20 à 35 ha (en fonction des décisions prises par les organismes républicains) ; le surplus des terres de plus de 3—5 ha dont les propriétaires n'étaient pas des agriculteurs ; les terres de personnes décédées (les exploitations des personnes de nationalité allemande ou citoyens du Reich), les terres des collaborateurs et autres personnes, confisquées en base des décisions des tribunaux.

La loi n'a pas prévu le paiement des terres confisquées en entier. Seuls reçurent des dédommagements les paysans auxquels on avait pris le surplus dépassant la limite fixée par la loi ainsi que d'autres personnes dont la principale occupation n'était pas le travail de la terre et qui possédaient des surplus en sus de la norme de 3 à 5 ha prévue par la loi. Les dédommagements équivalaient le quantum d'une récolte annuelle. La terre était attribuée librement sans être grevée ou hypothéquée, à condition qu'elle ne soit ni vendue, affermée, abandonnée ou partagée pendant 20 ans.

La superficie des exploitations agricoles nouvellement créées devait être de 18 à 12 juntars <sup>45</sup> de terre agricole pour chaque famille. Le lot pouvait être augmenté au plus de 30 % seulement dans le cas de familles nombreuses, de héros nationaux et d'officiers de l'armée yougoslave. En principe, la terre a été attribuée aux nouveaux propriétaires à titre gratuit. Seulement pour la terre provenant du surplus des exploitations pay-

<sup>43</sup> Vladimir Sipetić, *Agrarna reforma i kolonizacija u F.N.R.J. godine 1945—1948*, dans *Rad Jugoslovenska Akademije Znanosti i Umjetnosti*, Kniga, 300 Zagreb, 1954, p. 433.

<sup>44</sup> Seulement dans le cas d'institutions de grande importance historique.

<sup>45</sup> 1 juntar = 0,575 ha.

sannes, on a perçu un paiement équivalent à une récolte annuelle défalqué en versements à terme pendant 10 ans. La loi favorisait visiblement les paysans dénués de terre ou en possédant peu et parmi ceux-ci les anciens combattants, les invalides de la lutte de partisans ou de l'armée de libération, les invalides de la Première et de la Seconde Guerre mondiale, les victimes de la terreur fasciste, les familles et les orphelins des combattants tombés pendant la guerre.

Tout comme en Bulgarie, conjointement à d'autres mesures, la loi a appuyé la fondation de coopératives agricoles de divers types <sup>46</sup> dès la première étape de la réforme agraire. L'article 23 de la loi prévoyait la possibilité de l'union bénévole des nouveaux propriétaires auxquels la terre venait d'être attribuée en vue de l'exploitation de celle-ci en commun, à condition de conclure des contrats pour une période d'au moins 10 ans. Si en 1945 seulement 31 coopératives paysannes de production avaient été fondées, leur nombre passa en 1946 à 423 <sup>47</sup>.

Des efforts avaient été faits pendant la guerre même afin de mettre sur pied des stations de machines. En 1945, la plupart de celles-ci étaient organisées en Voïvodina, Croatie et Serbie.

Il convient de rappeler que la loi d'août 1945 a eu un caractère général, cadre, et que de son application concrète allaient devoir s'occuper les gouvernements des diverses républiques. Des lois républicaines touchant la réforme agraire et la colonisation furent promulguées en Serbie, Croatie et Slovénie en automne de l'an 1945 et en Bosnie, Hertzégovine, Macédoine, au Monténégro et en Voïvodine, au début de l'année 1946. Le trait caractéristique de ces lois était avant tout d'établir l'étendue maxima des exploitations paysannes en deçà de ce que prévoyait la loi du mois d'août. Habituellement, la limite maximale était fixée par les assemblées paysannes à 20 ha de terre agricole, fait qui a résulté avant tout autre du manque de terres libres.

Au total, le fonds foncier institué à la suite de la réforme a compris 1 566 000 ha dont 636 800 ha avaient été confisqués chez les minorités de nationalité allemande, 235 000 ha chez les grands propriétaires, 136 700 ha aux églises et monastères, 122 000 ha a représenté le surplus dépassant la limite chez les exploitations paysannes et 109 400 ha, les biens n'appartenant pas aux agriculteurs. Au point de vue territorial, ce sont la Voïvodine, la Croatie et la Slovénie qui ont eu le plus de terres dans le Fonds foncier.

Jusque fin 1948, 316 415 familles ont reçu des terres du Fonds foncier, dont 70 701 furent des familles ne possédant pas de terres et 65 753 des familles colonisées en Voïvodine et Slovénie.

Ceux auxquels l'on avait attribué de la terre reçurent 794 000 ha, plus de 2 ha en moyenne par famille. Les exploitations agricoles d'Etat et les entreprises agricoles socialisées reçurent 357 500 ha tandis que

---

<sup>46</sup> Il y avait, fin novembre 1945, 7 fermes agricoles coopérativisées couvrant une superficie totale de 71 448 *juntari* (39 796, 54 ha). En 1947, leur nombre s'élevait à 12. Branko Petranović, *op. cit.*, p. 86.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. 92.

41 000 ha étaient répartis aux exploitations agricoles coopérativisées. 380 000 ha furent répartis pour les forêts et les terres qui allaient être boisées <sup>48</sup>.

En Roumanie, les prévisions générales de la réforme agraire furent formulées dans le projet de réforme du Front National Démocratique, publié le 26 septembre 1944 <sup>49</sup>. On montrait, dans ce projet, qu'il s'agissait de confisquer les terres des criminels de guerre, d'exproprier les propriétés de plus de 30 ha et de les donner aux paysans possédant peu ou pas de terre, avant tout à ceux qui participaient à la guerre antihitlérienne. Le projet de plate-forme a tout d'abord eu l'accord du P.S.D <sup>50</sup> et du Front des Laboureurs, puis il fut accepté par les unions syndicales, l'Union des patriotes et le MADOSZ. (Union Populaire des Ouvriers Magyars de Roumanie). Fin janvier 1945, le F.N.D. présentait dans les cadres du projet de gouvernement sa conception touchant les principes et le mode de réalisation de la réforme agraire <sup>51</sup>. Par rapport au projet de septembre 1944, il était en outre prévu de créer un fonds de réserve d'une partie des terres confisquées. Aux fins de venir en aide aux paysans, on prévoyait d'instituer dans les villages des centres de machines. Partant du principe d'attirer du côté de la réforme agraire toutes les forces intéressées à la réalisation des différentes tâches de la révolution (certaines couches de la paysannerie, la petite bourgeoisie des villes, la moyenne bourgeoisie et les militaires), le P.C.R. renonçait à l'ancien mot d'ordre d'exproprier les grandes propriétés de toute sorte <sup>52</sup>.

Fin janvier 1945, dans les conditions de croissance de l'esprit révolutionnaire et de renforcement organisationnel et politique des forces démocratiques, le F.N.D. prit des mesures résolues en vue d'instaurer un gouvernement où prédomineraient les représentants des ouvriers et des paysans. De pair, le F.N.D. lança le mot d'ordre de la réalisation par le bas de la réforme agraire. La lutte des larges masses pour l'instauration du pouvoir populaire s'allia avec la lutte pour la terre.

Les propositions avancées par le F.N.D. ne furent pas acceptées par le Parti National Agrarien (P.N.Ț) et par le Parti National Libéral. Le premier, après avoir publié en octobre 1944 <sup>53</sup> son programme qui prévoyait que la grande propriété céderait la place à la propriété des paysans ouvriers, sans indiquer les voies à suivre pour l'atteinte de ce but, fut obligé, sous l'influence des éléments démocratiques du parti et sous la pression des masses paysannes qui avaient commencé de force à exproprier les terres latifundiaires, d'élaborer — pour la première fois dans l'histoire du P.N.Ț. — son propre projet de loi touchant la réforme agraire <sup>54</sup>. Bien que l'on prévoyait dans le projet l'expropriation — contre une com-

<sup>48</sup> *Informațiunt prtručnik o Jugoslaviji*, 1951, Kniga 1, p. 478—479; *Statistički Godišnjak F.N.R.J.*, 1954, p. 115.

La colonisation a commencé en automne de l'an 1945.

<sup>49</sup> « Scinteia » du 26 IX 1944.

<sup>50</sup> *Projet de plate-forme du F.N.D. de Roumanie proposé par le Front Unique Ouvrier à tous les partis démocrates*, dans « Scinteia » du 7 X 1944.

<sup>51</sup> « Scinteia » du 29 I 1945.

<sup>52</sup> Paraschiva Nichita, Marin Popescu, *op. cit.*, p. 192.

<sup>53</sup> Manifeste programmatique du P.N.Ț., dans « Dreptatea », du 16 X 1944.

<sup>54</sup> *Projet de loi se rapportant à l'expropriation dans le but d'attribuer de la terre aux paysans*, dans « Argus », n° 9 514 du 15 II 1945.

pensation — de la grande propriété foncière et son partage entre les paysans possédant peu ou pas de terre, les leaders du P.N.Ț. firent tout ce qui fut en leur pouvoir pour ne pas en arriver à réaliser la réforme et, en l'ajournant jusqu'après la guerre, à sauver ce qui pouvait l'être de la grande propriété<sup>55</sup>. Le second, le P.N.L. — exception faite pour le groupement de Gh. Tătărescu qui s'en était détaché et qui, en fin de compte, fut d'accord avec le point de vue de F.N.D. — se prononça contre la réforme agraire<sup>56</sup>.

En février 1945, malgré l'opposition réactionnaire du gouvernement, le P.C.R. lançait le mot d'ordre de la prise immédiate par les paysans des terres latifundiaires, mot d'ordre appuyé aussi par le Front des Laboureurs<sup>57</sup>. Répondant à l'appel, les paysans, en dépit de l'usage des armes fait par les gendarmes, commencèrent, avec l'aide des ouvriers, à s'emparer des terres et à les partager. Au cours de trois semaines, le partage de la terre latifundiaire était devenu un phénomène général dans tout le pays, malgré les tentatives des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie de s'y opposer.

La tactique utilisée par les forces démocratiques avec à leur tête le P.C.R. d'allier la lutte pour l'instauration d'un gouvernement des masses populaires aux mesures pratiques de réalisation par le bas de la réforme agraire, influença l'attitude des paysans à l'égard de la révolution. En tant que résultat de l'orientation des larges masses paysannes vers les forces démocratiques, de la lutte commune de la classe ouvrière et de la paysannerie, de la majorité du peuple, la lutte politique des forces révolutionnaires fut couronnée de succès. Le 6 mars 1945 s'installait au gouvernail du pays un gouvernement dans lequel la classe ouvrière et la paysannerie détenaient une influence décisive. La force principale dans le nouveau gouvernement présidé par le Dr. Petru Groza était celle de la classe ouvrière dirigée par le P.C.R., et la base sociale du nouveau régime, l'alliance ouvrière—paysanne.

Dès les premiers jours de son existence, le nouveau gouvernement manifesta de l'intérêt à l'égard de l'approbation du décret de la réforme agraire. Soumis aux débats du Conseil des ministres, le 12 mars 1945, il était approuvé par le gouvernement le 22 mars de la même année et, le jour suivant, il était approuvé par le roi. Le décret du 23 mars 1945<sup>58</sup> n'a pas eu (tout comme dans les autres pays également) pour but de liquider la propriété privée de la terre. Il a voulu supprimer la grande propriété foncière et attribuer de la terre aux paysans qui n'en possédaient pas ou en possédaient peu. Le décret contenait une série de prévisions à caractère antifasciste rattachées aussi au ralliement de la Roumanie, avec tout son potentiel matériel et humain, à la coalition antihitlérienne. En vertu du décret, étaient soumises à la confiscation totale les terres appartenant aux citoyens roumains de nationalité allemande qui avaient collaboré avec l'Allemagne nazie, des traîtres et des criminels

<sup>55</sup> Paraschiva Nichita, Marin Popescu, *op. cit.*, p. 193.

<sup>56</sup> C. I. C. Brătianu, *Rapport exposé à la séance du cercle scientifique du P.N.L.*, du 31 I 1945, dans « Viitorul » du 2 II 1945.

<sup>57</sup> « Le Front des Laboureurs » du 10 II 1945.

<sup>58</sup> *Monitorul oficial*, an. CXIII (partie I) n° 68 bis, p. 2205 — 2208

de guerre, de tous ceux qui avaient causé des dommages à l'économie du pays ainsi que des personnes qui avaient fui dans les Etats se trouvant en état de guerre avec la Roumanie et de celles qui avaient quitté le pays après le 23 août 1944. En outre, était soumise à l'expropriation la terre des personnes qui avaient quitté le pays avant le 23 août 1944, à l'exception des diplomates, des prisonniers de guerre, des otages, etc. Le décret de mars 1945 a aussi eu un caractère anti-féodal. Conformément à ses prévisions, était soumise à l'expropriation la terre des personnes qui ne l'avaient pas travaillée de leurs mains au cours des 7 dernières années. Cela ne se référait pas aux propriétés de moins de 10 ha. Etait soumis à la confiscation l'inventaire vif et mort appartenant aux personnes physiques ainsi qu'aux propriétés de plus de 50 ha composées de terres arables, vergers, forêts, pâturages, étangs.

N'étaient pas soumises à l'expropriation les cultures de riz, les terres appartenant aux monastères, aux églises métropolitaines orthodoxes, aux évêchés, aux églises, aux paroisses, aux institutions ecclésiastiques, les domaines royaux, ceux des hôpitaux, de l'Académie Roumaine des Sciences, des institutions juridiques et culturelles, des communes villageoises et des coopératives, les prés et pâturages communaux ainsi que les propriétés qui entraient dans la composition du Fonds foncier de l'Etat. N'étaient pas expropriées les fermes rationnellement administrées qui avaient une production intensive et spécialisée et disposaient de l'inventaire vif et mort nécessaire. Ces fermes furent obligées de remplir les tâches et les plans de production indiqués par le ministère de l'Agriculture.

Le décret de la réforme agraire prévoyait que le droit à recevoir de la terre revenait aux paysans qui n'en possédaient pas ou qui en possédaient moins de 5 ha ; la priorité à l'attribution de la terre revenait aux soldats ou aux réservistes ainsi qu'à tous ceux qui avaient participé à la lutte contre l'Allemagne hitlérienne. L'étendue du lot fut fixée à 5 ha mais elle pouvait être dépassée dans des cas spéciaux.

Le décret prévoyait que les paysans recevaient la terre contre paiement d'une somme, ce qui devait renforcer leur conviction que celle-ci leur appartenait en propre, devenant leur propriété. Le paiement d'un lot reçu était égal à la valeur de la récolte annuelle moyenne (1 000 kg de blé ou 1 200 kg de maïs). Les paysans qui recevaient de la terre devaient payer dès le début en argent ou en nature 10 % du prix et le reste en versements échelonnés, notamment : ceux qui avaient peu de terre en 10 ans, ceux qui n'en avaient pas en 20 ans.

La réforme agraire a été une des plus grandes réalisations de la classe ouvrière et de la paysannerie roumaines au cours des premières années de la révolution populaire. Son importance réside dans le fait qu'elle a liquidé la propriété foncière et les grands propriétaires en tant que classe. La plus grande partie de la terre expropriée, et ici soulignons-nous le fait que l'expropriation s'est effectuée sans distinction d'appartenance nationale, a été attribuée aux paysans ne possédant pas de terre ou en possédant peu, de toutes les nationalités <sup>59</sup>.

<sup>59</sup> Exception faite pour ceux de nationalité allemande.

Sur la superficie totale de 1 468 000 ha de terres expropriées, 1 109 000 ha furent attribués à 918 000 paysans <sup>60</sup>.

La création, d'un côté, du fonds foncier de l'Etat résulté par suite de l'expropriation d'un secteur d'Etat et l'organisation de centres de machines, de l'autre, ont constitué les éléments avancés sur lesquels reposa ultérieurement la formation du secteur socialiste en agriculture.

Pour l'accomplissement de la réforme agraire il fut nécessaire de créer un appareil administratif ou civique adéquat. Une étroite collaboration des quatre pays s'établit entre l'appareil administratif et les facteurs socio-publics institués dans les villages à l'initiative des communistes ou des commissions d'entente (Fronts démocratiques), soit à l'initiative des paysans eux-mêmes.

En Bulgarie, la réforme agraire commença à être effectuée en 1946. La conduite de l'activité de traduction dans les faits de la réforme agraire a été confiée au Conseil Agraire près la Direction Foncière du ministère de l'Agriculture et des Domaines de l'Etat. Au plan local, correspondaient à celui-ci les directions foncières régionales et les ainsi-dits services agraires, offices districtuels et commissions communales chargés d'appliquer la réforme agraire <sup>61</sup>.

Un rôle important eurent pour l'accomplissement de la réforme agraire les brigades ouvrières, qui, bien que déployant une activité de propagande en faveur de la réforme, n'ont pas participé au processus de morcellement. Un rôle d'importance fut celui des brigades de travail et de culture pour le renforcement des coopératives agricoles <sup>62</sup>.

La réforme agraire était en principe achevée en 1948, quand le processus de coopérativisation fut hâté également.

En Yougoslavie, le contrôle de la réalisation de la réforme agraire fut exercé par le Conseil Agraire qui présenta le 7 septembre au Praesidium de la Skupchina une lettre concernant le problème de constitution de la Commission Centrale pour les Problèmes de la Colonisation en Voïvodine <sup>63</sup>, et adressa le 8 septembre une lettre à tous les gouvernements républicains concernant le problème de l'accomplissement de la réforme agraire et de la colonisation interne <sup>64</sup>. La lettre affirmait que ces tâches seraient accomplies par les ministères républicains pour la réforme agraire et la colonisation qui seuls décideraient la promulgation — en cas de

<sup>60</sup> *L'Alliance de la classe ouvrière et de la paysannerie laborieuse*, p. 330. Du nombre total de ceux auxquels fut attribuée la terre, plus de 90 000 paysans étaient hongrois, serbes et d'autres nationalités. Voir *Dix ans depuis la Conférence nationale du P.C.R., 1945—1955*, Bucarest, 1956, p. 233.

<sup>61</sup> Ceux-ci se composaient de 5 personnes, le président étant d'habitude l'agronome local, parfois le maire, et de 3 paysans élus par l'assemblée villageoise. L'organisateur des séances était l'Union Syndicale des agriculteurs (W. Góra, *op. cit.*, p. 177).

<sup>62</sup> Voir largement exposé K. Vălkov, *Pouki ot deinosta na trudova-kulturni brigadi*, dans « *Ikonomiceski problemi* », Kn. 8/1946, p. 429—433.

<sup>63</sup> La dénomination officielle était la Commission Centrale pour la Colonisation des Combattants en Voïvodine. C'est elle, en fait, qui s'est occupée de l'ensemble de la réforme agraire dans cette province.

<sup>64</sup> Deux colonisations eurent lieu en Yougoslavie, notamment : l'une *externe* qui a compris au total 45 000 paysans, principalement d'anciens combattants de la lutte anti-nazie, lesquels s'installèrent sur les terres confisquées à la population allemande, particulièrement de Voïvodine et *interne* qui a compris 25 000 paysans, lesquels s'installèrent dans les frontières de cette même république sur les terres surpeuplées des zones de terre libre, Branko Petranvić, *op. cit.* p. 87.

besoin — de lois et décisions supplémentaires. Les conseils républicains, districtuels et villageois correspondaient au plan local au Conseil Agraire, et à la Commission Centrale pour les Problèmes de Colonisation des Combattants, les commissions républicaines ; en Voïvodine, les commissions des districts et des villages.

Le maillon inférieur de cet appareil était la commission villageoise formée de 3 représentants des combattants colons, du représentant du pouvoir local désigné par le conseil national districtuel et du représentant de l'Office des biens agraires. Les terres de colonisation affectées aux divers groupes étaient fixées par le ministère de la Colonisation et par la Commission Centrale pour les problèmes de Colonisation des Combattants. L'organisme qui prêtait son concours était la Commission Centrale Agraire dans la gestion de laquelle se trouvaient les biens de l'Etat des différents districts. Il y avait dans les commissions agricoles des districts des rapporteurs spéciaux pour les problèmes de la colonisation<sup>65</sup>. En grandes lignes et en Yougoslavie, la réforme agraire et la colonisation étaient parachevées en 1948<sup>66</sup>.

La seconde phase de la réforme agraire débuta en 1953 par la promulgation de la loi touchant le Fonds foncier social. En vertu des nouvelles réglementations, la limite maxima de la propriété fixée à 10 ha de terre arable, à l'exception des régions de montagne où la limite était fixée à 15 ha. Par l'application de la loi, entraient dans le Fonds foncier 276 000 ha prélevés contre des dédommagements<sup>67</sup>.

Etant donné que dans la loi concernant la réforme agraire prédominaient les accents anti-latifundiaires et anti-capitalistes, elle fut attaquée par les forces de l'opposition et particulièrement par l'église romano-catholique dirigée par Stepniac, archevêque de Zagreb, par l'église orthodoxe et par l'ainsi-dite opposition démocratique avec à sa tête M. Grol<sup>68</sup>.

Un rôle important dans l'accomplissement de la réforme agraire en Roumanie a été celui du facteur social, au sein duquel se développait, ainsi que nous l'avons montré, à l'initiative du P.C.R. et du Front des Laboureurs, un puissant mouvement d'expropriation et de partage des terres latifundiaires dès avant l'émission du décret de réforme. Ce mouvement fut renforcé par la participation de milliers de travailleurs qui se sont rendus dans les villages, venant en aide aux paysans pour l'expropriation des domaines et les mobilisant à la lutte pour l'instauration de facto du pouvoir populaire et de la démocratisation de l'administration de l'Etat<sup>69</sup>.

L'ensemble des travaux concernant la réalisation de la réforme agraire a été dirigé par la Commission Centrale pour les Problèmes de la Réforme Agraire. A cet organisme correspondait au plan local les Commissions départementales et communales de partage de la terre. Le maillon inférieur était formé par les comités locaux (villageois) de partage de la

<sup>65</sup> Voir largement exposé, W. Góra, *op. cit.*, p. 165—174.

<sup>66</sup> *25 godina socijalističke Jugoslavije*, Belgrade, 1968, p. 237.

<sup>67</sup> Fadil Adamović, Mirza Basagić, *op. cit.*, p. 7—8.

<sup>68</sup> Voir largement exposé, B. Petranović, *Političke i pravne prilike za vreme privremene vlade DFI*, Belgrade, 1964.

<sup>69</sup> Voir largement exposé, Paraschiva Nichita, Marin Popescu, *op. cit.*, p. 195—196.

terre composés de 7 à 12 personnes élues aux assemblées de tous les ouvriers agricoles, des paysans ne possédant pas de terre ou en possédant un peu.

La première et la plus importante étape fut celle achevée au printemps et à l'été de l'année 1946, son dernier élément étant la remise aux bénéficiaires des actes de propriété.

Y fit suite plus tard — en février 1948 — le prélèvement par l'Etat des domaines de la cour royale après l'abolition de la monarchie, l'expropriation en 1949 de ce qui restait des avoirs fonciers et des fermes privées modèles ainsi que des terrains dépassant 10 ha qui appartenaient à des personnes qui n'avaient pas travaillé elles-mêmes leur terre 7 années durant.

L'analyse des principes qui ont régi les réformes agraires des pays socialistes dont nous nous sommes occupés, nous permet d'énoncer certaines généralisations touchant des traits communs à ces pays. Elle nous permet, de pair, de mettre en relief la spécificité nationale, qui définit les différences entre les transformations agraires survenues dans les quatre Etats.

Les réformes agraires accomplies dans les pays socialistes du Sud-Est européen après la Seconde Guerre mondiale démontrent, par exemple, que, dans tous ces pays, une notable superficie de terres a été directement prélevée par l'Etat pour y fonder des exploitations agricoles modèles qui devaient constituer les germes de l'économie socialiste dans les villages et faciliter à l'Etat l'approvisionnement en denrées alimentaires et son intervention sur le marché dans les conditions de domination de l'économie de la petite production de marchandises. En même temps, l'Etat a pris dans tous ces pays les grandes superficies de terres boisées. L'étatisation des banques, accomplie plus ou moins tard, et des lois spécialement promulguées, ont libéré les paysans du fardeau des dettes et hypothèques.

Les réformes effectuées dans ces pays ont eu un caractère antifasciste national (Yougoslavie et partiellement, Roumanie), antilatifundiaire (Albanie, partiellement Yougoslavie et Roumanie), anticapitaliste (Albanie, Bulgarie, Yougoslavie et Roumanie). Le caractère antifasciste et national des réformes agraires s'est avéré avant tout dans la confiscation au profit du Fonds foncier d'Etat des propriétés appartenant aux Allemands colonisés par le Reich nazi dans des zones occupées ou de la population (respectivement d'une partie) d'origine allemande qui avait promu une politique hitlérienne active.

De même, la confiscation des propriétés des traîtres, collaborateurs et criminels a eu une grande importance, avant tout d'ordre politique et moral.

D'une manière différente a été traitée la classe des propriétaires fonciers, quoique ceux-ci eussent été expropriés dans tous ces pays et qu'ils aient cessé d'exister en tant que classe distincte. En Yougoslavie et en Albanie, les terres latifundiaires furent prises sans dédommagements et la propriété maxima fixée à de très petites limites. En Roumanie, il fut d'abord laissé aux propriétaires fonciers des superficies sous 50 ha (les fermes considérées modèles pouvaient couvrir 150 ha). C'est à peine en 1948 que celles-ci furent entièrement confisquées. En Bulgarie, le nombre des domaines fonciers était infime et l'Etat paya des dédommagements pour les terres prélevées. Par conséquent, en Albanie, dans une partie de la Yougoslavie et en Roumanie nous avons eu à faire avec la liquidation

de vestiges féodaux. En Roumanie, la réforme agraire n'a atteint que tangentiellement la propriété capitaliste tandis qu'en Yougoslavie et Bulgarie l'Etat a pris aux fins de la réforme agraire aussi une certaine partie des terres dont étaient propriétaires les plus riches des paysans ainsi que les terrains donnés en ferme par ces derniers aux paysans pauvres ou possédant peu de terre. Les terres des paysans furent prélevées contre des dédommagements, souvent sous le niveau des prix du marché, notamment en Yougoslavie.

D'importantes distinctions se sont manifestées en ce qui concerne l'attitude à l'égard de la propriété ecclésiastique. En Yougoslavie, par exemple, la superficie maxima fixée pour les membres du clergé était de 10 ha, en Bulgarie, au minimum nécessaire à ceux-ci. En Roumanie, la réforme a fait exception pour la propriété ecclésiastique et les domaines royaux. Ceux-ci furent pris par la suite par l'Etat (1948).

C'est différemment que se sont formées dans ces pays les opinions concernant les perspectives de développement de l'agriculture. Il est vrai que le prélèvement par l'Etat d'une importante partie de terres agricoles et le fait d'y avoir créé des fermes agricoles ainsi que la prise de la plus grande partie des terres boisées a eu pour effet la constitution d'un puissant secteur d'Etat en agriculture ; malgré cela, la forme dominante de l'économie agraire a continué d'être la petite propriété paysanne. En Yougoslavie et en Bulgarie, dès le début de la guerre mais surtout après sa fin, s'est posé le postulat de la fondation de coopératives agricoles de production. Différente a aussi été l'influence exercée par les réformes agraires sur la situation politique générale de ces pays. Le plus activement se sont manifestés les paysans en Yougoslavie et en Roumanie où le problème de l'obtention d'un lot revêtait une importance fondamentale pour l'amélioration de la situation matérielle des paysans.

Le mode de réalisation de l'attribution des terres fut sensiblement le même dans les quatre pays. La terre fut attribuée partout au nom de la loi : contre le paiement d'une somme dont le quantum et le mode de paiement furent presque identiques en Bulgarie et en Roumanie ; en Yougoslavie et en Albanie, le lot fut donné gratuitement aux nouveaux propriétaires. Partout, des actes de propriété furent remis et dans tous ces pays, l'Etat populaire a accordé un important et substantiel appui pour la réfection de l'exploitation paysanne.

Les résultats généraux de la réforme agraire sont présentés dans le tableau suivant :

P a y s	Superficie du terrain agricole en milliers ha	Superficie attribuée aux paysans en milliers ha	Nombre des paysans mis en possession en milliers	Terre revenue en moyenne à une exploitation en ha
Albanie	1 247	155 <sup>70</sup>	70,2	2,5
Bulgarie	5 629	137	123,8	1,1
Yougoslavie	14 967	797	316,4	2,5
Roumanie	14 546	1 109	918	1,2

<sup>70</sup> Il s'agit seulement de terres agricoles sans plantations d'oliviers et d'agrumes, calculées non pas en ha mais en arbres.

Par rapport à la superficie des terres agricoles, ce sont les paysans d'Albanie et de Roumanie qui en ont obtenu davantage, tandis que la moyenne la plus élevée de terrain revenu à une famille a été enregistrée en Yougoslavie et Albanie.

Nous avons présenté dans cet article les prévisions fondamentales des réformes agraires et leur mode d'accomplissement en Albanie, Bulgarie, Yougoslavie et Roumanie au cours des années 1944—1948, en indiquant leurs traits communs et le caractère spécifique qui les a particularisées. Nous ne prétendons pas avoir épuisé le sujet. L'espace même qui lui a été affecté l'a exigé. Notre intention a été de signaler et d'exposer les plus importants problèmes et d'en tirer certaines conclusions, pour de futures analyses.

## DUCCIO E LA MANIERA GRECA \*

VICTOR IERONIM STOICHIȚĂ

“Fu in Siena ancora Duccio, el quale fu nobilissimo, tenne la maniera greca; è di sua mano la tavola maggiore del Duomo di Siena; è nella parte dinanzi la incoronazione di Nostra Donna et nella parte di dietro el testamento nuovo. Questa tavola fu fatta molto eccellentemente et doctamente, è magnifica cosa et fu nobilissimo pictore”<sup>1</sup>.

Così scriveva ai primi del Quattrocento il Ghiberti ed è questo brano che ci testimonia il più antico giudizio critico sull'opera del senese. La famigerata “maniera greca” non sembra però spaventare affatto il vecchio Ghiberti. Anzi, il suo giudizio sul capolavoro duccesco sembra cogliere nel segno, individuando con acume i due aspetti maggiori del problema della grande Maestà. “L'eccellenza” e la “dottrina” costituiscono senz'altro due livelli di lettura attraverso i quali la “maniera greca” accede ad una nuova dignità ad opera de “nobilissimo” pittore.

Questi due livelli sono, nel linguaggio di oggi *lo stile e la iconografia*<sup>2</sup>. Il posto di Duccio nella storia dell'arte italiana sembra così fissato, fin dagli inizi della storiografia artistica, in margine alla maniera greca “nobilitata”, è vero, da una padronanza perfetta di un deposito culturale che verte sui due aspetti maggiori della cultura figurativa bizantina.

E' assai strano, e nello stesso tempo assai sintomatico il fatto che, pur facendo parte dell'aurea epoca dei “nuovi lumi”, a Duccio non viene attribuita nessuna “invenzione” notevole, nessun contributo importante al “risveglio” delle arti in Italia.<sup>3</sup> Per il Vasari fu Cimabue (inizialmente “allievo dei maestri greci”) il fautore della nuova visione artistica<sup>4</sup>;

\* Ho il piacere di ringraziare anche qui, per aiuti, consigli, fotografie, estratti di articoli e libri, Prof. Miklos Boskovits (Firenze), Prof. Enzo Carli (Siena), Dr. Carmen Laura Dumitrescu (Bucarest), Dr. Marina Castelfranchi-Falla (Chieti), Maria Ana Musicescu (Bucarest), Dr. Marian Papahagi (Cluj), Dr. Răzvan Theodorescu (Bucarest), Prof. John White (Londra).

Un ringraziamento speciale va al Professor Cesare Brandi, sotto la cui competente guida ho cominciato a studiare i problemi della formazione di Duccio.

<sup>1</sup> Lorenzo Ghiberti, *I Commentari*, ed. J. von Schlosser (*Lorenzo Ghibertis Denkwürdigkeiten*), Berlino, 1912, p. 43.

<sup>2</sup> La “dottrina” copre, oltre il dominio delle regole iconografiche, anche il significato di padronanza dei mezzi matematici di composizione (vedi in questo senso le osservazioni di E. Battisti, *Rinascimento e Barocco*, Torino, 1960, p. 58 ssg.). Oggi, dopo l'importantissimo contributo di J. White (*Measurement, Design and Carpentry in Duccio's Maestà*, in “The Art Bulletin”, LV (1973), n. 3, pp. 334-366 3 n. 5, pp. 547-569), sappiamo che il nostro fu “dotto” anche nello stendere, secondo principi armonici, il complesso compositivo della Maestà.

<sup>3</sup> Facendo, certamente, astrazione della fantastica ipotesi del Vasari, nella succinta pagina dedicata a Duccio nelle su *VITE* (ed. Milanesi, Firenze, 1878, I, p. 654), secondo la quale Duccio aveva “dato principio di marmo ai rimossi della figura in chiaro e scuro...”. Ma anche qui il Vasari sta accentuando il conservatorismo di Duccio: “...Attese costui alla imitazione della maniera vecchia...” ecc.

<sup>4</sup> *Ibidem*, p. 247.

Giotto "rimutò l'arte del dipingere di greco in latino e ridusse al moderno", Cavallini „fu il primo che dopo di lui illuminasse quest'arte"<sup>5</sup> "ma tiene un poco della maniera antica cioè greca"<sup>6</sup>. L'opera di Duccio è invece brevemente trattata dal Vasari alla fine della parte dedicata al Trecento, e il solo cenno che merita a essere notato riguarda l'assimilazione dei modi gotici: "tenne la maniera greca assai mescolata con la moderna"<sup>7</sup>.

Il rapporto fra Duccio e la pittura bizantina è troppo complesso per esser risolto con delle soluzioni di comodo. Il problema investe le origini stesse del Proto-Rinascimento italiano, la specificità della scuola senese ed infine, la *vexata quaestio* della rinascenza paleologa. Ciò che il Nostro deve realmente alla cultura bizantina, e ciò che lo distacca potrà esser messo in luce solo attraverso un'attenta analisi dei problemi formali ed iconografici<sup>8</sup>. Ci proponiamo nelle pagine che seguono di portare qualche chiarimento, suscettibile, certamente, di ulteriori arricchimenti.

### I. LA DOTTRINA

Il capolavoro di Duccio, la grande *Maestà* per il Duomo di Siena (1308—1311) è senza dubbio uno dei più ampi cicli dipinti su tavola che la pittura medioevale, sia essa orientale o occidentale, ci abbia lasciato. La predella, il tergo e il coronamento dell'ancona contengono cinquantatre scene identificate. Il recto, dove viene rappresentata la Madonna in trono col bambino tra angeli e santi, misura 212 × 424,9 cm. Siamo di fronte alla rappresentazione di un programma iconografico di grande portata, degno di gareggiare con qualsiasi ciclo pittorico murale.

Ma già qui sorge una delle domande più importanti riguardante la comanda e l'esecuzione della *Maestà*. Quali sono cioè le spiegazioni storiche di tale evento; come mai nasce — all'inizio del Trecento, e a Siena — il tipo monumentale di rappresentazione su tavola. Quali sono le fonti della composizione e dell'iconografia della *Maestà*?

Il ripiegamento della tematica murale alle condizioni ed alle dimensioni della tavola trova la sua spiegazione solo se prendiamo in considerazione due fatti essenziali: lo sviluppo dell'icona bizantina durante il

<sup>5</sup> Ibidem, p. 537.

<sup>6</sup> Ghiberti, op. cit., p. 58.

<sup>7</sup> Ibidem, 654. La storiografia artistica moderna ha ripreso quasi sempre il giudizio vasariano, riguardante il conservatorismo di Duccio. Per il rapporto tra Duccio e pittura bizantina, vedi: W. De Grüneisen, *Tradizione orientale, bizantina, influssi locali ed ispirazione individuale nel ciclo cristologico della Maestà di Duccio*, in "Rassegna d'arte senese", VIII, 1912, p. 15—51; R. van Marle, *Recherches sur l'iconographie de Giotto et de Duccio*, Strasburgo, 1920; V. Lazarev, *Duccio and Thirteenth-century Greek Icons*, in "The Burlington Magazine", LIX, 1931, pp. 154—168; lo stesso, *Storia della Pittura Bizantina*, Torino, 1967, pp. 326—331 e *Storie italiane delle maestere*, Mosca, 1972, p. 7 e ssg.; P. H. Stubbelbine, *Byzantine Sources for the Iconography of Duccio's Maestà*, in "The Art Bulletin", LVII (1975), pp. 176—185.

La tesi della formazione di Duccio a Bisanzio trova tuttora dei sostenitori: vedi B. Berenson, *I pittori Italiani del Rinascimento* (trad. It. E. Cecchi) Milano, 1936, p. 126; D. Talbot Rice, *Byzantine Painting, The Last Phase*, Londra 1968, p. 101; J. White, *Art and Architecture in Italy 1250 to 1400*, Middlesex, 1966, p. 152 (notiamo però che i recenti studi di J. White, dedicati al design gotico della Maestà vengono a contraddire la tesi della formazione bizantina del Maestro.)

<sup>8</sup> Seguiremo dunque la via degli studi duccheschi segnata dai contributi di C. W. Weigelt, *Duccio di Buoninsegna, Studien zur Geschichte der frühestenischen Tafelmalerei*, Lipsa, 1911; lo



Fig. 1. — Duccio, *Maestà*, prospetto, 1308—1313, Siena, Museo dell'Opera del Duomo.

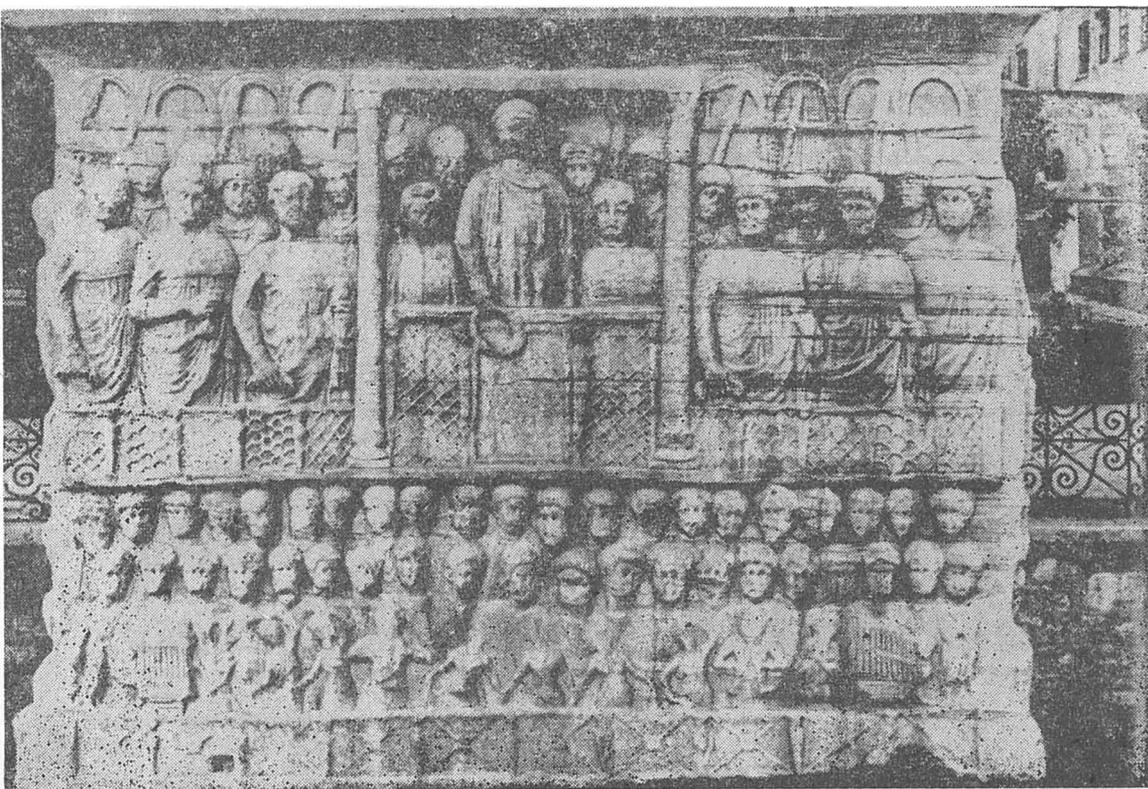


Fig. 2. — *L'Obelisco del Hippodromo*, sec. IV, Istanbul, At-Meidan, particolare.



Fig. 3. — Inno Akanthistos, stroffa XXIV, Monastero di Marko, inizio del XIV secolo.  
[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

tredecimo secolo e l'evoluzione, prettamente italiana della pittura su tavola, legata alla decorazione della pala d'altare, diffusa in Occidente. Quest'ultima, così come comincia a prender terreno nella Toscana del Duecento si trova già in una stretta connessione col mondo bizantino<sup>9</sup>. L'intento narrativo che si fa notare nelle ancone e nei paliotti duecenteschi trova il suo corrispondente preciso nel contemporaneo sviluppo compositivo delle icone bizantine. Lo stesso Duccio risente questo sviluppo nella sua opera dove si può notare un preciso *iter* dall'icona singola (Madonna di Crevole, Madonna Rucellai) al dittico e al trittico (Madonna dei Francescani<sup>10</sup>, Trittico di Londra) ad un'articolazione più complessa: ancona con predella (*Maestà* del 1302)<sup>11</sup>, polittico (Polittico n. 28, Siena), per toccare l'apice della complessità compositiva nella grande *Maestà*.

Se già l'apparizione della predella fa sorgere problemi del tutto nuovi in Italia, per la pittura su tavola, l'articolazione della *Maestà* si trova quasi isolata nella cultura figurativa dei primi del Trecento. Urge però in questo momento di sottolineare un fatto di estrema importanza: l'*iter* parallelo che l'icona compie nel mondo bizantino, e soprattutto l'evoluzione del complesso delle icone, legata all'evoluzione del *templon*, che si sta accelerando proprio in questi anni portando alla formazione dell'Iconostasi.

Non dobbiamo però trascurare i problemi assai complicati che sorgono se prendiamo in considerazione il posto di ciascun tipo di decorazione ad icone mobili, rispetto all'altare.

La *Maestà* di Duccio è una "pala" che si ergeva nella parte superiore della tavola sacrificale. L'iconostasi, così come si sta sviluppando in

---

stesso, *La pittura senese del Trecento*, Bologna, 1930; C. Brandi, *Duccio, Firenze*, 1951, E. Carli, *Duccio*, Milano, 1961, e *Duccio Di Buoninsegna, l'opera autografa*, Firenze, 1975, V. I. Stoichiță, *Ucenicia lui Duccio di Buoninsegna, Studii despre cultura figurativă a secolului al XIII-lea*, Bucarest, 1976.

Per l'evoluzione della pittura su tavola in Italia, vedi E. B. Garrison Jr., *Italian Romanesque Panel Painting. An Illustrated Index*, Firenze, 1949; H. Hager, *Die Anfänge des italienischen Altarbildes. Untersuchungen zur Entstehungsgeschichte des toskanischen hoch Altartables*, Monaco, 1964; M. Cämmer-George, *Die Rahmung der toskanischen Altarbilder im Trecento*, Strasburgo, 1966. Per l'importanza delle icone bizantine a dittico, trittico, o polittico per l'Italia, vedi Tania Velmans, *Rayonnement de l'icône au XII<sup>e</sup> siècle et au début du XIII<sup>e</sup> siècle*, in *XV<sup>e</sup> Congrès International d'Etudes Byzantines*, Atena, 1976, pp. 195-227 (specialmente pp. 226-227), J. Brink, *Measure proportion in the monumental gabled altarpieces of Duccio, Cimabue and Giotto*, in "Racar", 4, 1977, p. 69-77.

<sup>10</sup> Che la piccola "Madonna dei Francescani" fosse in origine parte di un trittico è stato già suggerito da E. B. Garrison, *A New Devotional Panel Type in Fourteenth-Century Italy*, in "Marsyas", III (1944-1945, ma 1946) pp. 15-70 e lo stesso, *A Ducciesque Tabernacle at Oxford*, in "The Burlington Magazine", 1946, pp. 214-223.

<sup>11</sup> Se il dittico, il trittico e l'ancona (con scene narrative intorno alla rappresentazione centrale) sono già ben noti alla pittura del Duecento, l'origine e lo sviluppo della predella sono meno chiari. Come nota giustamente J. H. Stubbelbine, *Duccio's Maestà of 1302 for the Chapel of the Nove*, in "The Art Quarterly", XXXV, 3, 1972, pp. 239-268 (qui, p. 255 e ssg.), sulla scia di Hager, *op. cit.*, p. 113 ep. 192, n. 94, la *Maestà* del Palazzo Pubblico (1302) (vedi il documento del 4 dicembre 1302, Siena Archivio di Stato, Biccherna, n. 117, c. 375: "... una tavola o vero *Maestà* che fecie et una predella che si posero nell'altare ne la casa de' Nove ...") è, accanto alla contemporanea tavola di Cimabue ordinata nel 1301 per l'Ospedale di Santa Chiara a Pisa ("tabulam unam colonellis tabernaculis et predula pictam storiis divine maestatis beate Marie Verginis apostorum angelorum et aliis figuris et picturis..."), il primo esempio conosciuto da documenti di ancona con predella.

Notiamo a titolo di curiosità l'ipotesi di F. Bologna, *La pittura Italiana delle Origini*, Roma, 1962, p. 130 secondo la quale la grande *Maestà* di Duccio (1311) non sarebbe altro che una copia della tavola di Cimabue, ordinata nel 1302.

questi tempi tende ad occludere completamente la vista dell'altare, isolato d'ora in poi nelle chiese ortodosse in uno spazio sacro per eccellenza. Accanto a questi fatti dobbiamo notare anche la diffusione (accentuata in Toscana da una ricca decorazione narrativa) dell'*antependium* già in uso dai primi tempi cristiani, e che in Italia darà la forma specifica del paliotto. Lo studio della composizione della Maestà si deve rivolgere a tutti questi ipotetici antenati di cui essa rappresenta forse la sintesi più alta: "pala", paliotto, *templon*<sup>12</sup>.

Cominciamo, come è lecito, dalla icona posta sull'altare. Essa è una cosa assai rara in Oriente perchè si inserisce in un contesto dottrinale poco adatto alla concezione bizantina della immagine. In tutto il mondo cristiano la "pala" è d'altronde una "invenzione" piuttosto recente. Dato il ruolo del tutto eccezionale che l'altare ha nell'edificio cristiano, esso doveva essere — e lo fu per secoli — spoglio di ogni immagine. L'eucarestia è il simbolo più ricco della Storia Sacra, l'immagine, in questo caso, è pleonastica ed anzi, pericolosa: sull'altare essa sfiora appunto (nella concezione ortodossa) l'idolatria. E per questo che la "pala" sorge molto tardi, il primo esempio noto essendo la Pala d'Oro di San Marco, comandata all'inizio del dodicesimo secolo (1105) a Costantinopoli<sup>13</sup>. L'accesso delle immagini sulla parte superiore dell'altare è un processo lento in cui hanno un'importanza basilare la decorazione iconica dei vasi di culto e dei Vangeli ed il culto delle reliquie<sup>14</sup>. Nello stesso tempo, come ha notato E. Barbieri, una grande importanza ebbe il contatto fra altare ed immagini murali nel caso dell'altare addossato al muro, sopra le tombe dei martiri. Da qui, dalle immagini fisse sovrastanti l'altare, a quelle mobili, c'era soltanto un passo<sup>15</sup>. E però il passo non si compie che molto più tardi, e probabilmente solo attraverso il culto delle reliquie, le quali a partire dal periodo carolingio cominciano qualche volta ad essere messe sull'altare<sup>16</sup>. Il reliquario, spesso figurato, sembra essere il primo passo decisivo verso l'accesso dell'immagine sull'altare. La *Maestà* della Sainte Foy di Conques è appunto uno di questi primitivi esempi. Ma il fatto più degno di essere notato è forse quello che il reliquario aniconico, fatto apposta per ornare la parte superiore dell'altare — come ad esempio "L'Esclin de Charlemagne", viene elaborato su una struttura compositiva di

<sup>12</sup> Otto Demus, *Byzantine Art and the West*, New-York, 1970, pp. 208—210, sottolinea l'importanza del trapasso da paliotto a pala d'altare, in Occidente (XII—XIII secolo) come processo parallelo al chiudersi dello spazio sacro dalla parte della iconostasi bizantina.

<sup>13</sup> Stando però ai testi le immagini avrebbero avuto già accesso sull'altare nel secolo precedente. Nessun esempio ci è però pervenuto da questo periodo vedi J. Braun, *Der christliche Altar*, Monaco, 1924, vol. II, p. 279).

In ciò che riguarda la "Pala d'oro" dobbiamo notare gli elementi che ci portano verso un'epoca più remota: l'esistenza documentata di una più antica "pala", quella di Piero II Orsola, e l'origine, anteriore al trasporto in Italia, della "nuova pala".

<sup>14</sup> Come ha dimostrato con acume E. Barbieri, *Les Images, les reliques et la Face Supérieure de l'autel avant le XI<sup>e</sup> siècle*, in "Synthronon. Art et Archéologie de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age. Recueil d'Etudes par André Grabar et un groupe de ses disciples. Parigi, 1968, pp. 199—207, saggio che ci ha offerto molti suggerimenti preziosi.

<sup>15</sup> Si deve aggiungere a tutto ciò anche l'uso, documentato nel XII e XIII secolo (Bačkovo, Samari, Žiča) delle immagini dipinte in affresco di "icone", rappresentanti santi in busto, nella zona absidale, dell'altare. Queste immagini sono alla origine dei busti di santi sui paliotti e sulle pale toscane (vedi Tania Velmans, *Le Rayonnement*, cit., p. 202—203, fig. 3 XLII, e O. Demus, *Byzantine art and the West*, p. 210.

<sup>16</sup> E. Barbieri, *art. cit.*, p. 201—202.

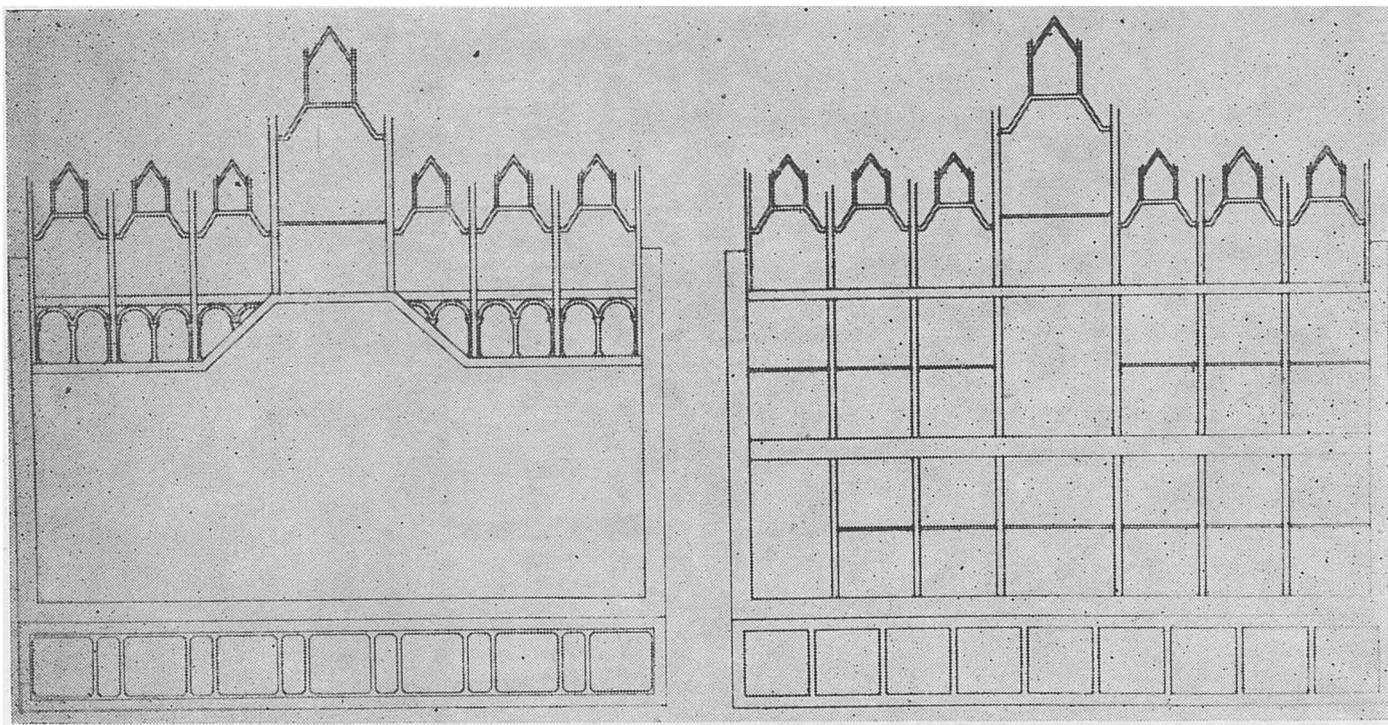


Fig. 4. — Schema della *Maestà* (recto e verso), apud White.

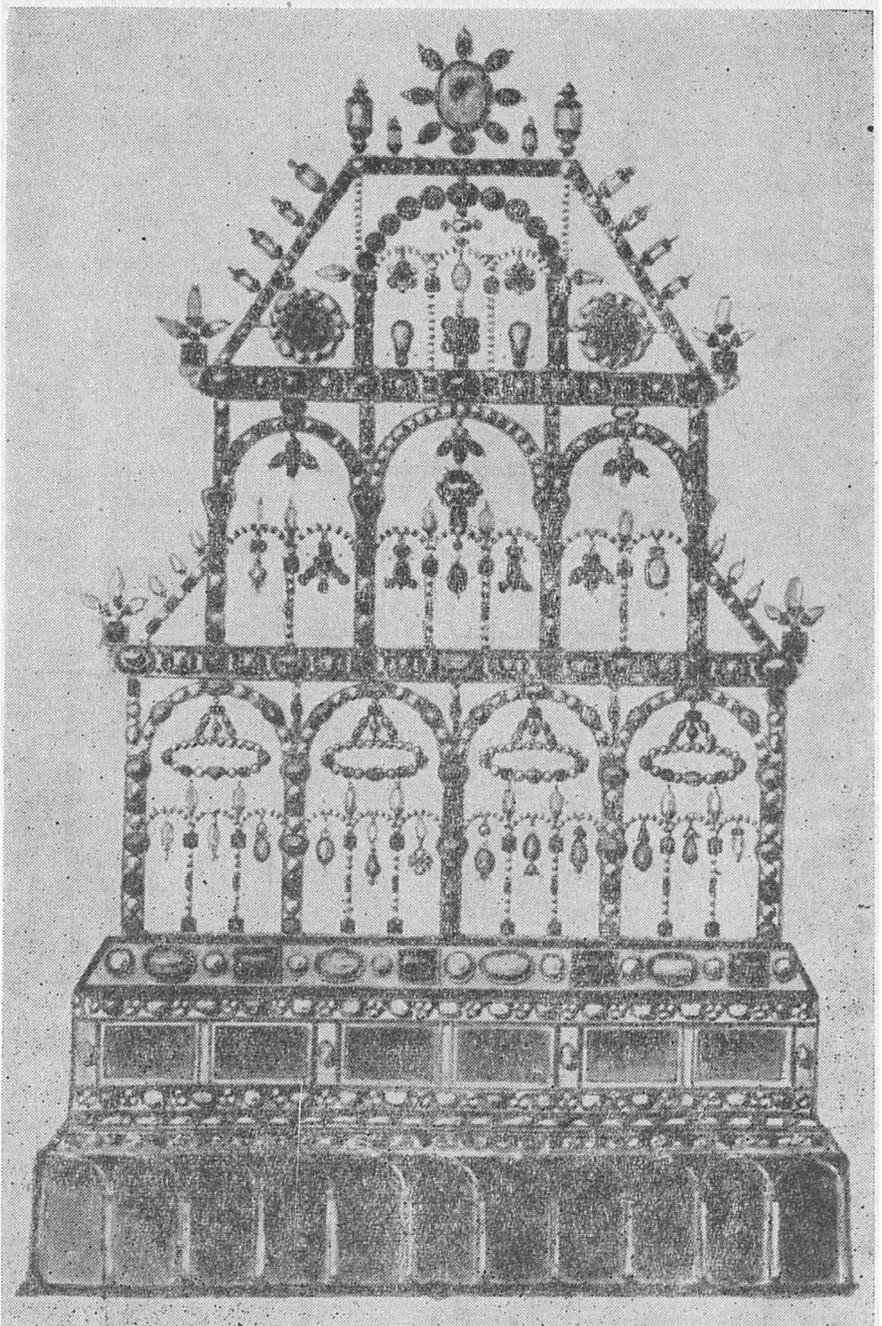


Fig. 5. — "L'ecrin de Charlemagne", acquarello del Settecento.

stampo architettonico che sarà poi propria anche del "design" della *Maestà* di Duccio.

In ciò che riguarda l'uso dei paliotti le cose sono un po' più semplici, data la loro diffusione in Occidente durante tutto il Medioevo. I grandi esempi senesi anteriori a Duccio (Paliotto di San Pietro, Paliotto di San Giovanni Battista) ebbero un ruolo di non scarsa importanza nella formazione del tipo di decorazione narrativa che sarà poi anche quella della *Maestà*<sup>17</sup>.

La grande complessità della composizione della *Maestà* non si può però spiegare solo con l'appello alla tradizione della icona posta sull'altare o con il precedente della struttura compositiva dei paliotti. Una presa in considerazione dei problemi dell'icona mobile bizantina si impone con necessità.

La stessa pala d'altare pre-duccesca, riflette senza dubbio le trasformazioni dell'icona bizantina durante il Dodicesimo e il Tredicesimo secolo. Come gli studi recenti hanno messo in luce, anche il mondo bizantino ha conosciuto, eccezionalmente, l'uso delle icone messe sopra l'altare<sup>18</sup>. Una tarda testimonianza, l'affresco di Sucevitza che rappresenta "La deposizione del Velo e del Cintolo della Vergine" ci mostra come l'ambito bizantino fosse permeabile a tali influenze<sup>19</sup>.

Va però notato che anche in questo caso (l'affresco di Sucevitza) siamo di fronte ad una chiara connessione tra immagine figurativa (La Vergine Chalcoprata) e culto delle reliquie (cintolo, Velo) la stessa connessione dunque che portò alla formazione della pala occidentale. Solo che l'evoluzione del *templon* frena il diffondersi delle icone poste sull'altare per concentrare l'invenzione compositiva nella zona antistante la sacra tavola<sup>20</sup>. Pala d'altare e iconostasi non possono infatti sussistere simultaneamente, per ovvie ragioni legate alla pratica liturgica e a quella dell'immagine. Le due espressioni maggiori della pittura su tavola svilupperanno dati iconografici essenzialmente diversi. Una certa interferenza riguardante i problemi dell'articolazione si può però notare, a cominciare proprio dal momento in cui, una volta separati, il *templon* e la pala si avviano verso un complicarsi della loro struttura.

Studi recenti dedicati all'icona degli ultimi secoli della cultura bizantina hanno dimostrato che, contrariamente a quanto si pensasse fino a poco tempo fa, l'iconostasi — come struttura compositiva complessa a più icone, si sviluppa in seguito ad un lento processo, iniziato già nel Decimo o Undicesimo secolo, che si sta accelerando nel Tredicesimo<sup>21</sup>, ossia

<sup>17</sup> Vedi J. White, *Measurement*, p. 547—550 e V. I. Stoichiță, *Ucenicior lui Duccio*, pp. 36 e ssg.

<sup>18</sup> Un elenco delle testimonianze in questo senso si trova in T. Velmans, *Rayonnement*, pp. 219—221.

<sup>19</sup> L'affresco di Sucevitza (fine del Sedicesimo secolo) viene giustamente invocato dalla Velmans, *Une illustration inédite de l'Acathiste et l'Iconographie des Hymnes liturgiques à Byzance*, in "Cahiers Archéologiques", XXII, 1972, p. 160 e fig. 36 e *Rayonnement*, p. 220 e fig. 24. Un esempio simile si trova a Poganovo e riguarda l'icona della Santa Faccia (vedi A. Grabar, *La Sainte Face de Laon*, Praga, 1930, fig. 15).

<sup>20</sup> Tania Velmans, *Rayonnement*, p. 220.

<sup>21</sup> Vedi A. Grabar, *Deux notes sur l'histoire de l'iconostase d'après les monuments de Yougoslavie*, in *L'Art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age*, Parigi, 1968, vol. I, pp. 403—411;

proprio nel momento in cui l'Italia centrale viene investita da una nuova ondata di bizantinismo. Sappiamo che già nella seconda metà dell'Undicesimo secolo l'abate Desiderio fece venire a Montecassino da Costantinopoli un *templon* ornato da cinque icone sull'architrave, un vero incunabulo dunque di ciò che sarà il complesso di icone di due secoli più tardi.

M. Chatzidakis<sup>22</sup> ha già notato il fatto che tra polittico bizantino ormai in uso nell'undicesimo secolo, icone di architrave e pittura d'altare italiana esiste una indubitabile connessione. Questa connessione investe perfino gli aspetti iconografici.

Le Feste sono il tema prediletto del complesso di icone mobili bizantine. Nello stesso tempo la croce dipinta italiana, tanto diffusa nel Duecento sembra un riflesso diretto dell'uso bizantino del crocefisso sovrastante il *templon*<sup>23</sup>, legato al ciclo della Passione ivi dipinto.

Il verso della *Maestà* di Duccio ci sembra riflettere la ripresa, in una sede dottrinale diversa, del fregio di icone dell'architrave del *templon*, dove il Dodecaorton occupava la maggior parte. Esiste però certamente una connessione con la illustrazione dei Vangeli miniati, che fecondò anche la disposizione delle scene dell'architrave. Rimane però come indubbio il fatto che il Dodecaorton dell'incipiente iconostasi costituisce l'esempio più complesso di icone su tavola che possa essere richiamato quando si cerchi di chiarire l'origine della *Maestà*. Nello stesso tempo dobbiamo notare che il *templon* comprendeva spesso accanto alla Deesis, delle scene illustranti la vita della Vergine<sup>24</sup>. E' questa la disposizione del cuspidale della *Maestà*, di cui purtroppo è proprio la scena centrale che è andata perduta. Notiamo che l'idea dell'*Intercessione*, fondamentale per questa parte del *templon*, sussiste anche nell'opera duccesca, ed anzi ne rappresenta il substrato teologico principale. La più chiara connessione è però rappresentata dalle mezze figure degli apostoli, sovrastanti la Vergine in trono. In questo caso la derivazione della composizione dell'epistilio del *templon* si impone con evidenza.

Possiamo dunque tentare di fare le somme dei fatti che sembrano formare il fondamento del *design* della *Maestà*. Essi sono: la tradizione italiana della pala d'altare, legata da una parte alla evoluzione dell'icona bizantina e dall'altra parte alla forma tradizionale in Occidente della decorazione della tavola sacra; a ciò si aggiunge un influsso (accentuato rispetto agli esempi italiani anteriori) del sistema complesso in cui le icone bizantine sembrano legarsi specialmente dal Dodicesimo secolo in poi, e — soprattutto l'influsso del tipo della decorazione del *templon* a icone mobili che si avvia proprio in questi tempi verso la disposizione dell'iconostasi. Legato a quest'ultimo fatto si può notare anche il carattere di

C. Walter, *The Origin of the Iconostasis*, in *Eastern Churches Review*, III, 3 (1971), pp. 251—265; M. Chatzidakis, sub voce *Iconostas*, in *Reallexikon zur Byzantinischen Kunst*, Stuttgart, 1973, pp. 325—354; idem, *L'Evolution de l'Icone aux 11<sup>e</sup>—13<sup>e</sup> siècles et la transformation du Templon*, in *XV<sup>e</sup> Congrès International d'Etudes Byzantines, Rapports et Co-Rapports*, III, *Art et Archéologie. Byzance de 1071 à 1261*, Atene, 1976, pp. 159—191 (con bibliografia); Gordana Babić, *La décoration en fresque des clôtures de chœur*, in "Zbornik za Likovnoe Umetnosti", 11, 1975, pp. 3—49.

<sup>22</sup> *L'Evolution de l'Icone*, pp. 178—179.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 179.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 178.

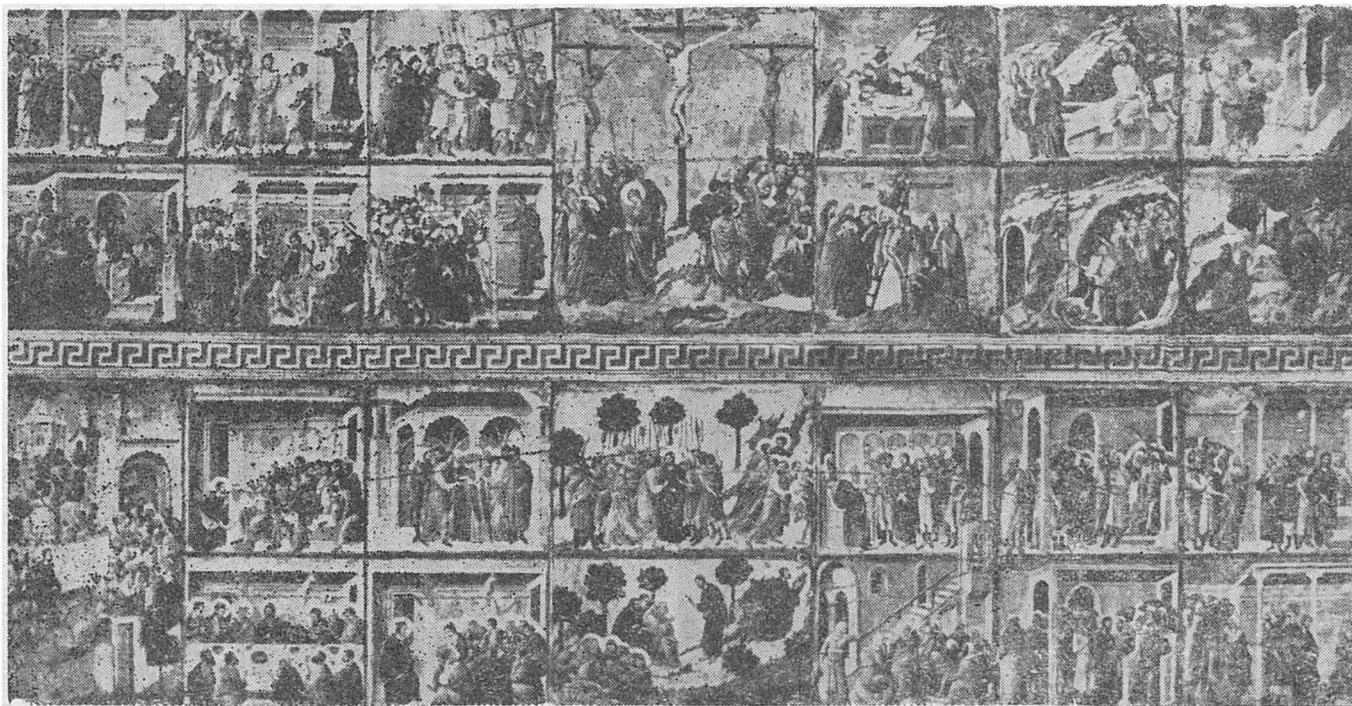


Fig. 6. — Duccio, *Maestà*, verso (senza coronamento e predella).



Fig. 7. — Duccio, *Maestà*, particolare dalla "Negazione di Pietro".

“termine medio” che la *Maestà* assume rispetto alla pittura ed alla miniatura <sup>25</sup>.

Le differenze dovute al ruolo diverso assunto dall' iconostasi, dal paliotto e dalla pala d'altare spiega l'adozione di un programma iconografico specifico nella *Maestà*, che dalla iconostasi o dal paliotto non prende che soluzioni di composizione o soluzioni iconografiche isolate, che saranno poi reintegrate in un ordine dottrinale diverso.

Se l'iconostasi sorge come necessità di aumentare il mistero intorno al sacrificio liturgico, chiudendo, nella fase finale della sua evoluzione, l'accesso visivo all'altare, la Pala di Duccio posta *sull'*altare viene integrata nello spazio sacro, partecipando in un modo specifico allo svolgersi del sacrificio liturgico. Nello stesso tempo un fatto di grande importanza è quello riguardante lo sdoppiarsi della parte raffigurata, il tergo ricevendo, il più ricco complesso narrativo, riservato, nell'iconostasi e nei paliotti al recto.

Le icone a doppia faccia — soprattutto icone di processione — non erano affatto estranee al mondo bizantino, ma il fatto nuovo, implicato dalla composizione delle scene della *Maestà* è quello che si sottintende in questo caso : un periplo obbligatorio dello spettatore intorno alla grande ancona, e dunque, introno allo altare. Si deve notare, anche in questo caso, la somiglianza dell' atteggiamento di fronte all'immagine con quello di fronte alle reliquie, atteggiamento che — come si è visto — sta proprio all'origine della pala d'altare.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 189.

Nel caso della *Maestà* i fatti in proposito sono eloquenti ed assai significativi. Il capolavoro di Duccio, ordinato nel 1308, doveva sostituire l'antica ancona della "*Madonna delle Grazie*" icona miracolosa, dato il fatto che fu essa a portare la vittoria dei senesi a Montaperti. La stessa "*Madonna delle Grazie*" (detta anche „del Voto”) aveva sostituito la più antica "*Madona degli occhi grossi*", il più antico — a quanto sembra — *palladium* di Siena.

A questo punto due sono i fatti che vanno ricordati. Il primo riguarda la primitiva *Madonna*, la quale era un'opera di „mezzo taglio”, una specie dunque di „picto-scultura”, simile tecnicamente agli antichi paliotti. Il trasferimento dei modi dell'*antependium* a quelli della pala (fatto verificato anche nella cultura fiorentina del Duecento nell'opera di Coppo di Marcovaldo) sembra molto chiaro. Nello stesso tempo emerge ancor una volta come la terza icona d'altare (la *Maestà* di Duccio) fosse il risultato di una contaminazione con l'evoluzione delle icone mobili. Il secondo fatto riguarda il significato delle pale messe sull'altare del Duomo senese. La successione "*Madonna degli occhi grossi*" — "*Madonna delle Grazie*" — *Maestà* di Duccio dimostra l'evoluzione del gusto pittorico senese. La "*potenza*" dell'immagine va però trasmessa. Tutte e tre ricalcano il tipo dell'Odegitria ed hanno il carattere di vittoria che le avvicina alla Nikopios. Questo fatto viene ancor più sottolineato dalla confusione fatta già nei tempi antichi tra "*Madonna degli occhi grossi*" e "*Madonna delle Grazie*"<sup>26</sup>. Nella Cronaca anonima del 1310 (1311) dove si parla del trasporto dell'ancona duccesca sta scritto che: "... funne levata quella la quale sta ogi a l'altare di S. Bonifazio, la quale si chiama la Madonna degli occhi grossi e Madonna delle Grazie. Or questa Madonna fu quella la quale esaudì el populo di Siena, quando furo rotti e fiorentini a Monte Aperto"<sup>27</sup>.

La confusione era già in atto agli inizi del Trecento. Nel passo relativo della Cronaca di Niccolò di Giovanni di Francesco Ventura, sul quale attirò giustamente l'attenzione il Brandi<sup>28</sup>, viene messa in luce proprio questa fusione: "Ma prima che io vada più innanzi ti voglio avvertire d'una cosa, cioè: la Madonna, che stava all'altar maggiore in Duomo, là dove fu fatta tale donazione, era una volta più piccola e molto antica con figura di nostra Donna di mezzo taglio, cioè di mezzo rilievo, e così le figure d'intorno: la quale sta attaccata al campanile dentro in Duomo, a lato alla porta del perdonno senza altare, e quella è la Madonna, a cui fu fatta tale donazione. Poi si fè quella che della tavola con quello bello adorno d'intorno per onorare bene la nostra Donna, come quella che merita quello e più dono per la grazia che ella fe' alla città di Siena e a'suoi cittadini"<sup>29</sup>.

Il tramandarsi di entrambe le tavole, nella memoria della Città, sotto lo stesso nome, dimostra che non tanto il contenuto dell'immagine era cambiato, quanto la forma. Il cambiamento avveniva "per onorare bene la nostra Donna". L'Odegitria era però *la stessa*.

<sup>26</sup> C. Brandi, *op. cit.*, p. 120 e ssg.

<sup>27</sup> Cf. G. Milanese, *Documenti per la Storia dell'Arte senese*, I Siena, 1854, p. 169.

<sup>28</sup> *Op. cit.*, p. 122.

<sup>29</sup> *Apud* Brandi, *op. cit.*, *loc. cit.*

La seconda sostituzione, quella duccesca, doveva essere anche essa solo di ordine estetico, ma senza influire (se non casomai, positivamente) sulla potenza dell'immagine. La *Maestà* di Duccio doveva cioè conservare il più fedelmente possibile gli attributi miracolosi della “*Madonna degli occhi grossi*” — “*Madonna delle Grazie*”. Essa stessa era una “*Madonna del Voto*”. L'iscrizione del recto della *Maestà* è assai chiara in questo senso :  
 MATER SCA (= sancta) DEI SIS C(A)USA SENIS REQUIEI SIS  
 DUCIO VITA (T)E QUIA PINXI(T) ITA  
 (“O, Santa Madre di Dio, sii causa di pace per Siena, sii vita per Duccio, poichè egli ti ha dipinta così”).

A parte l'invocazione civica alla “potenza” dell'icona si nota subito l'inserzione di gusto “moderno” delle preghiere del pittore. Ci sembra sorgere in questa inserzione anche qualcosa dei mobili che portarono alla sostituzione. Attraverso l'iscrizione si prega dunque la Madre di Dio di vegliare sulla città (come fecero però anche le precedenti Madonne), di vegliare anche sull'artefice perchè “egli ti dipinse così” — vale a dire quasi : “più bella di prima”. L'iscrizione investe però anche un altro aspetto : non solo quello dell'*eccellenza*, ma anche quello della “dottrina”. Vale la pena qui di riportare il passo, relativo alla commanda, della Cronaca del 1313 :

“E anco nel detto tempo e della Signioria predetta si fornì di fare la tavola dell'altare maggiore e fonne levata quella la quale sta ogi a l'altare di S. Bonifazio [...] e in questo modo fu promutata la detta tavola, perchè fu fatta quella nuova, la quale è molto più bella e divota e maggiore, ed à da lato dietro el Testamento vecchio e nuovo”<sup>30</sup>.

Che la *Maestà* fosse “più bella e maggiore” non stupisce nessuno. Il qualificativo di “più divota” dà però da pensare. Il cronista viene però nel nostro aiuto quando aggiunge “e à da lato di dietro el Testamento vecchio <sup>31</sup> e nuovo”, fatto che sembra sottolineare tutti i qualificativi della *Maestà* e dunque anche il carattere “più devoto”. Questa osservazione non fa altro che sottolineare il carattere di intercessione della rappresentazione della Vergine, l'importanza del legame fra vera e propria *Maestà* e storie di Cristo, il legame già chiarito dal Grabar <sup>32</sup>, tra iconografia mariologica e iconografia della Parusia.

L'importanza della Vergine per la città di Siena sorge a tutti i livelli della lettura dell'opera. Anzi, anticipando, possiamo dire che la maggior parte dei caratteri distintivi — teologici od estetici — della *Maestà* sono dovuti in gran parte al suo carattere di *comanda cittadina*, che arricchisce con un nuovo termine, la dualità bizantina tra cosiddetta arte “aulica” e cosiddetta arte “monastica”.

<sup>30</sup> G. Milanesi, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>31</sup> Si tratta senz'altro di un errore che passerà poi anche nella storiografia artistica (Ghiberti, Vasari). Dal Vecchio Testamento sono rappresentate solo le figure dei profeti che prefirano la Storia di Cristo. Esse per di più si trovano sul recto della *Maestà* e non sul tergo.

<sup>32</sup> A. Grabar, *L'Iconographie de la Parousie*, in *L'Art de la fin de l'Antiquité et du Moyen Age*, I, pp. 569—582 : “Autant que la poésie mariologique, l'iconographie de la Mère de Dieu a pour objet principal, et jamais épuisé, l'apparition sur terre de Dieu incarné (les images de piété qui mettent l'accent sur le rôle d'intercesseur réservé à la Théothocos insistent moins, mais supposent aussi ce thème de base). Il ne serait donc nullement paradoxal d'affirmer que l'iconographie médiévale de la parousie est tout d'abord l'iconographie mariologique, ou inversement, que l'iconographie mariologique est essentiellement une iconographie de la parousie” (p. 575).

Ricordare i fatti più importanti tramandati dai documenti ci sembra più oportuno. Le cronache del tempo (quella del Grasso, quella del cosiddetto Bondoni, e quella anonima in precedenza citata) ricordano tutte, la grande festa che ebbe luogo in occasione del trasporto dell'ancona duccesca dalla bottega del pittore al Duomo, il giorno di 9 giugno 1311 :

“E in quello dì che si portò al Duomo, si serrero le buttighe e ordinò el Vescovo una magna e divota compagnia di preti e frati con una solenne poissione, acompagnata da' Signori Nove in mano tutti e più degni erano apresso a detta tavola con lumi accesi in mano ; e poi erano di dietro le donne e fanciugli con molta divozione : e acompagnarono la detta tavola per infino al Duomo, facendo la poissione intorno al Campo, come s'usa, sonando le chapane tutte a gloria, per divozione di tanta nobile tavola quanto è questa . La qual tavola fece Duccio di Niccolò dipentore, e fecesi in chasa de' Muciatti di fuore della porta a Stalloreggi. E tutto quel dì si stette a orazione con molta limosina”<sup>33</sup>.

Non possiamo qui non ricordare le testimonianze, in un certo senso simili, che ci vengono dai secoli precedenti, riguardanti le peregrinazioni di celebri icone, come la Vergine di Vladimir, o la Sainte Face di Laon <sup>34</sup>. Ma nello stesso tempo dobbiamo osservare, come tratto distintivo fondamentale per la proto-rinascenza toscana l'importanza che si dà alla personalità del pittore, e all'immagine sacra come opera individuale. La partecipazione dell'intera città al trasporto della Maestà dalla bottega dell'artista al Duomo sembra costituire un fatto specifico per una cultura cittadina. La storia di Borgo Allegri riportata dal Vasari <sup>35</sup> nella Vita di Cimabue, non è che un altro aspetto dello stesso nuovo atteggiamento di fronte all'immagine artistica.

A questo proposito non ci sembra inutile ricordare che la grande opera di Duccio precedente alla Grande *Maestà* — oggi perduta —, la *Maestà* del 1302, fu fatta per il Palazzo Pubblico, una collocazione dunque di dichiarata importanza cittadina <sup>36</sup>. La grande *Maestà*, fatta per il Duomo conserva, o anzi, aumenta questo carattere, data la sua collocazione, nel centro sacro della città. La processione del trasferimento o — così come risulta dai documenti successivi — l'integrazione dell'ancona in un complicatissimo rituale liturgico-teatrale, vengono a illuminare anche sul suo contenuto drammatico e sulla sua importanza per la vita dei senesi di quei tempi.

Da quanto si possa leggere dalla tavoletta di Biccherna del 1482, che ci presenta la *Maestà* ancora *in situ*, e da quanto viene riportato nella descrizione del *Inventario* del 1423 <sup>37</sup> risulta che la grande *Maestà* fosse

<sup>33</sup> Milanese, *op. cit.*, *loc. cit.*

<sup>34</sup> Cf. A. I. Anisimov, *Our Lady of Vladimir*, Praga, 1928, p. 11 ; A. Grabar, *La Sainte Face*, p. 15 ; T. Velmans, *Rayonnement*, p. 200.

<sup>35</sup> *Op. cit.* p. 247 e ssg.

<sup>36</sup> Il documento relativo (Siena, Archivio di Stato, Biccherna, n. 117, c. 357), pubblicato da A. Lisini, *Notizie di Duccio e della sua celebre ancona*, in "Bullettino senese di Storia Patria", V, 1898, pp. 20-51, e poi da G. Milanese, *op. cit.*, p. 168, parla di "una tavola o vero Maestà che fecie et una predella che si posero sull'altare ne la Casa de' Nove, là due si dice l'ufficio, ed avemone polizia de' Nove".

Per la collocazione esatta della Maestà del 1302 e per la sua iconografia si veda ora J. H. Stubblebine, *Duccio's Maestà of 1302*, *passim*.

<sup>37</sup> Cf. A. Lisini, *loc. cit.*

coinvolta in una specie di *sacra rappresentazione* permanente, tipicamente occidentale. La pala, costruita secondo un misto *design* bizantino-occidentale doveva chiaramente sostituire con la sua complessa figuratività la mancanza di pitture — inevitabile in una chiesa gotica. L'unico fatto pittorico degno di attenzione era a quei tempi il grande "occhio" della vetrata duccesca (1287)<sup>38</sup>. E sembra molto probabile che nello spettacolo finale vetrata, „macchine" e *Maestà* fossero in una stretta correlazione, fatto che risulta anche dalla tavoletta di Biccherna del 1482.

L'inventario del 1423 descrive così la zona dell'altare "L'Altar Maggiore (ha) una tavola dipinta da ogni parte co' le figure di Nostra Donna e di più santi, co'le voltarelle da capo in quattro bordoni di ferro, con tre tabernacoletti dentrovi tre agnoletti rilevati e dorati, i quali descendono (cioè si calano) a ministrare a la sancta messa colla eucarestia et lambicchi et pannicello per la mani. E più quattro agnoletti, con candelieri in mano che stanno a servitio de' altare; con una tenda vermiglia per cuprire al detto altare; et una tenda per cuprire la predella con franzie di seta di più colori dipenta in mezzo: con due capsetine dipente che stanno in sul ditto altare con l'arme de l'opera, per pigliare le elemosine e due huova di strizo dinanzi per adornatezza d'esso altare"<sup>39</sup>.

Una precisione importante viene fatta dal *Inventario* del 1435 dal quale sappiamo che i quattro angeli davanti e dietro l'altare erano pendenti: "Quatro agnolotti rilevati pendenti co' candelieri di ferro in mani, de' quali ne stanno due dinanzi all'altare e due di dietro, e quali tengono e cieri che s'accendono al detto altare"<sup>40</sup>.

Benchè i due *Inventari* citati siano tardivi, possiamo supporre che già un secolo prima, cioè subito dopo la sua collocazione sull'altar maggiore, la *Maestà* ricevette il "contorno" teatrale adeguato: da una paga del 28 aprile 1339 fatta dal Camarlingo della Repubblica<sup>41</sup> si sa che uno degli angeli dietro l'altare fu fatto quell'anno.

Sorge qui con evidenza la peculiarità del ruolo liturgico della *Maestà*. Se l'evoluzione dell'icona bizantina si trova strettamente legata alla trasformazione del *templon*, portando alla formazione di un organismo figurativo e drammatico atto a velare e a nascondere il mistero eucaristico, l'evoluzione del polittico verso l'apice costituito dalla *Maestà*, benchè subisca l'influsso incontestabile dello sviluppo della pittura bizantina su tavola, si inserisce in un ordine dottrinale ormai diverso, di chiaro sapore occidentale e cittadino. La *sacra rappresentazione* implica inevitabilmente la partecipazione del devoto, sacrificio liturgico e rappresentazione figurata.

Il *design* della grande Pala risente della struttura architettonica gotica<sup>42</sup>, fatto accentuato soprattutto dai pinnacoli ad angolo acuto<sup>43</sup>. Ma, come abbiamo cercato di mettere in luce, questo non è altro che il frutto dell'evoluzione di uno schema già in uso per il reliquario, fin dal periodo carolingio.

<sup>38</sup> Cf. E. Carli, *Vetrata Duccesca*, Firenze, 1946.

<sup>39</sup> A. Lisini, *loc. cit.*

<sup>40</sup> *Ibidem.*

<sup>41</sup> *Ibidem.*

<sup>42</sup> Cf. C. Brandi, *Duccio*, p. 50.

<sup>43</sup> Cf. J. White, *Measurement, Design and Carpentry*, p. 553.

L'attentissimo studio dello White <sup>44</sup> ha dimostrato di recente come Duccio si appoggiò su un complesso sistema proporzionale, in uso nei cantieri gotici, sistema nel quale la sezione aurea e la "serie Fibonacci" giocano un ruolo importante. L'ipotesi dello White secondo la quale l'artista fosse al corrente del sistema conosciuto più tardi sotto il nome del „Segreto dei Costruttori”, lega Duccio ad una ricca tradizione euritmica che va da Vitruvio fino a Villard de Honnecourt e a Matthias Roriczer. Va però notato come già il "Maestro di San Giovanni", presumibile insegnante del giovane Duccio, abbia usato lo stesso sistema proporzionale <sup>45</sup>.

Tornando però alla descrizione del contenuto figurato della *Maestà* ci troviamo di nuovo di fronte ad un impatto evidente con la cultura bizantina, impatto che merita di essere analizzato, fosse soltanto nelle sue linee essenziali.

La struttura compositiva originaria della *Maestà* pone ancor oggi grossi problemi, dato lo smembramento a cui l'opera fu sottoposta nel 1771. I tentativi di ricostruzione <sup>46</sup> hanno cercato di offrire un'immagine di ciò che la *Maestà* dovette essere. I punti più delicati di tali ricostruzioni sono soprattutto l'articolazione della predella e quella del coronamento. Tuttavia, la composizione generale può essere delineata con certi limiti di esattezza.

Il prospetto ospita la rappresentazione principale: cioè la *Maestà* vera e propria, che occupa tutta la larghezza della tavola. Nel mezzo troneggia la Madonna con Bambino, fiancheggiata da Santa Caterina di Alessandria, San Paolo, San Giovanni Evangelista (a sinistra) e San Giovanni Battista, San Pietro, Sant'Agnesa (a destra). Da ogni lato del trono si trovano dieci angeli. Nel primo piano si trovano inginocchiati i Santi Padroni di Siena: Ansano, Savino, Crescenzo, Vittore. Dieci mezze figure di Apostoli (Taddeo, Simone, Filippo, Giacomo Maggiore, Andrea, Matteo, Giacomo Minore, Bartolomeo, Tommaso, Mattia) occupano lo spazio fra *Maestà* vera e propria e coronamento.

Sulla predella vengono rappresentate scene dell'infanzia di Gesù: Annunciazione, Natività, Adorazione dei Magi, Presentazione al Tempio, Strage degli Innocenti, Fuga in Egitto e forse — secondo le ultime

<sup>44</sup> *Op cit.*

<sup>45</sup> *Ibidem*, p. 548. In altra sede (*Ucenicia lui Duccio*, p. 40 e ssg.) abbiamo tentato anche noi di mettere in luce i debiti del Maestro di San Giovanni verso l'arte oltralpina, sottolineando i prestiti tipologici dall'ambito di Villard de Honnecourt.

<sup>46</sup> E. Dobbert, *Duccio's Bild "Die Geburt Christi" in der Königl. Gemälde Galerie zu Berlin*, in "Jahrbuch der Kön. Preuss. Kunstsammlungen", VI, 1885, pp. 153-163; C. H. Weigelt *Contributo alla ricostruzione della Maestà di Duccio di Buoninsegna*, in "Bulletino Senese di Storia Patria", XVI, 1909, pp. 191-214; C. H. Weigelt, *Duccio di Buoninsegna*, Lipsca, 1911; V. Lusini, *I Dipinti di Duccio*, in "Rassegna d'Arte Senese", VIII, 1912 pp. 65-78; E. T. De Wald, *Observations on Duccio's Maestà*, in *Late Classical and Mediaeval Studies in Honor of Albert Mathias Friend Jr.*, Princeton, 1955, pp. 363-386; C. Brandi, *Duccio*, p. 143 e ssg; F. Cooper, "Reconstruction of Duccio's Maestà", in "Art Bulletin", XLVII, 1965, pp. 155-171, J. H. Stubblebine, *The Angels Pinnacles on Duccio's Maestà*, in "Art Quarterly", XXIX, 1969, pp. 131-152; J. White, *Measurement, Design and Carpentry*, passim, J. H. Stubblebine, *The Back predella of Duccio's «Maestà»*, in *Studies in Late Medieval and Renaissance Painting in Honor of Millard Meiss*, New York, 1978, I, pp. 430-436.



Fig. 8. — *Massacro degli Innocenti*, Kahriyé Djami, Istanbul, 1315—1320, particolare.

letture — la Disputa nel Tempio. Le scene vengono intercalate da figure di Profeti (Isaia, Ezechiele, Salomone, Malachia, Geremia, Hosea), come personaggi vetero-testamentari che hanno prefigurato gli eventi rappresentati<sup>47</sup>. Vale la pena di notare come tutte le scene della predella si riferiscano non solo alla infanzia di Gesù, ma anche (e forse più a ragione) alla vita della Vergine. La prima scena (L'Annunciazione) ci introduce proprio in questo ambito mariologico.

Come la predella, anche il coronamento è stato concepito come complemento della scena centrale della Vergine in Maestà. Vengono qui riportate le scene degli ultimi giorni di Maria: Annuncio della Morte, Congedo di

<sup>47</sup> La presenza dei Profeti sulla predella sembra essere un altro elemento di connessione tra Duccio e la pittura bizantina degli ultimi secoli (vedi per questo A. Grabar, *L'Art de la fin de l'antiquité et du Moyen Age*, II, p. 861).



Fig. 9. — Duccio, *La tre Marie al Sepolcro*, particolare dalla *Maestà*.



Fig. 10.—*La Città di Ai*, prima metà del X secolo, particolare dal *Rotulo di Giosua*, Roma, Biblioteca Vaticana.

Maria da San Giovanni, Congedo dagli Apostoli, Morte di Maria, Funerali di Maria, Seppellimento della Vergine.

La parte meno chiara è quella centrale del coronamento, dove — secondo lo White — si trovavano le scene, oggi perdute dell'Assunzione della Vergine, Incoronazione della Vergine e il Redentore.

Il verso della predella contiene scene del ministero e della vita pubblica di Gesù (Battesimo, Tentazione sul Tempio, Tentazione sul Monte, Vocazione di Pietro e di Andrea, Nozze di Cana, Gesù e la Samaritana, Guarigione del cieco, Trasfigurazione, Ressurrezione di Lazzaro).

Il verso della parte centrale contiene il più ampio ciclo narrativo (ventitre scene) della vita di Gesù tra Entrata in Gerusalemme e Crocifissione. Le ultime scene (Noli me tangere, Incontro ad Emaus) stanno iniziando il ciclo delle Apparizioni il quale continua con sei scene nel coronamento (Apparizione di Cristo a porte chiuse, Incredulità di San Tomaso, Apparizione sul lago di Tiberiade, Apparizione sul monte della Galilea, Apparizione durante la Cena, Pentecoste). Le sei scene venivano probabilmente sovrastate da sei busti di angeli di cui sono stati trovati soltanto quattro. Rimane sempre ipotetica la ricostruzione della parte centrale del coronamento, comprendente — sempre secondo lo White<sup>48</sup> — l'Assunzione di Cristo, Cristo in Gloria, L'Eterno.

Certo, questo disporsi generale, basato sull'ultima ricostruzione, non risolve tutti gli aspetti dell'articolazione delle scene e dunque dell'iconografia dell'opera. Enzo Carli<sup>49</sup> ha già messo in luce i maggiori problemi che sussistono nella ricostruzione. A questi problemi possiamo aggiungere anche qualche dubbio che sussiste ancora nella ricostruzione della predella. Infatti nelle ipotesi di Weigelt, Stubblebine e White il recto della predella avrebbe compreso 7 scene, l'ultima essendo „La disputa nel tempio”. Il fatto strano in questo caso, sarebbe la mancanza del commento pre-figurale dei profeti che accompagna tutte le scene del recto della predella. La chiusura del recto fatta dal profeta Hosea sarebbe più adatta al significato di tutto il prospetto della *Maestà*, dove le scene narrative sembrano centrare l'attenzione sull'apologia della Vergine. In questo senso ci sembra che la ricostruzione della predella proposta dal Cooper<sup>50</sup> sia, per molti versi, ancora attuale.

Lo White<sup>51</sup> appoggia la sua tesi sia con degli argomenti basati sulle proporzioni codificate della carpenteria della *Maestà*, sia con degli argomenti iconografici. Perciò la vera struttura compositiva della predella non potrà essere chiarita se non con l'appoggio di uno studio attentissimo delle possibilità geometriche della composizione.

Prescindendo però da questi punti ancora oscuri si può procedere ad una lettura iconografica dell'opera, dove il rapporto emblematico di Duccio sia con l'arte bizantina, sia con quella “occidentale” si fa di nuovo sentire.

La parte centrale del prospetto rappresenta uno sviluppo di eccezionale complessità del tema della *Maestà* della Beata Vergine. L'origine bizantina del tema non deve esser qui ribadito. Giova però insistere su

<sup>48</sup> *Op. cit.* p. 55 e ssg.

<sup>49</sup> *Duccio Di Buoninsegna, l'Opera autografa*, prologo alla scheda 15.

<sup>50</sup> *Op. cit.* p. 163, ssg.

<sup>51</sup> *Op. cit.*, p. 346.

qualche particolarità della rappresentazione. Prima di tutto dobbiamo ricordare il fatto che nel mondo orientale il tipo della Vergine in trono, circondata non solo da angeli, ma anche da Santi, è assai antico e non si limita solo alla decorazione murale dell'abside. La pittura di icone, fin dai primi tempi, riprende questo tema, ricalcando chiaramente una tipologia dell'arte imperiale. Ed è appunto qui che sorgono i caratteri più rilevanti della rappresentazione duccesca, i quali consistono in un rinnovato gusto per la *pompa triumphalis*.

L'apologia della Vergine trova chiari riscontri nella evoluzione dell'iconografia mariologica bizantina contemporanea. La Vergine della *Maestà* di Duccio non è solo la "Regina dei Cieli" ma anche la Regina — Protettrice della Città di Siena. L'omaggio dei santi padroni viene a sottolineare proprio questo fatto. Liturgia celeste e liturgia terrestre sono strettamente legate<sup>52</sup>, come nella contemporanea pittura bizantina. Ancor di più: lo spazio "polifonico"<sup>53</sup> realizzato dall'immagine viene ad essere investito con un significato paradigmatico: la gerarchia celeste forma il modello perfetto del mondo terrestre. Questa corrispondenza verrà sottolineata con maggior precisione da Simone Martini solo qualche anno più tardi, quando egli doveva iscriverne sui gradini del Trono della *Maestà* di Palazzo Pubblico (1315) i ben noti versi:

"Li angelichi fiorecti, rose e gli gli,  
Onde s'adorna lo celeste prato,  
Non mi diletta più ch'è bon consgli . . ."

Da qui al "Buon Governo" di Ambrogio Lorenzetti non fu certo che un passo.

Per il momento siamo però in un'ambito strettamente legato alla contemporanea glorificazione della Vergine nel mondo Bizantino, glorificazione che portò proprio in questi anni alla formazione dell'iconografia dello *Sticheron* della Natività<sup>54</sup>, dell'Inno *Akathistos*<sup>55</sup>, e, più tardi del "Rende grazie a te"<sup>56</sup>. Non è dunque azzardato supporre che l'iconografia della *Maestà* abbia tratto le sue radici da un inno liturgico, forse da una

<sup>52</sup> Cf. T. Velmans, *Une illustration inédite*, p. 157.

<sup>53</sup> Cf. C. Brandi, *Duccio*, p. 46 ssg.

<sup>54</sup> Cf. G. Millet, *Recherches sur l'Iconographie de l'Évangile aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles d'après les Monuments de Mistra, de la Macédoine et du Mont-Athos*, seconda edizione, Parigi, 1960, pp. 163 ssg.

<sup>55</sup> Per la composizione dell'Inno, vedi, E. Wellesz, *The "Akathistos"*. A Study in Byzantine Hymnography, in "Dumbarton Oaks Papers", IX—X, 1956, pp. 141—174; idem, *A History of Byzantine Music and Hymnography*, Oxford, 1971, passim.

Per l'iconografia dell'inno: O. Tafrall, *Iconografia Imnului Acatist*, in "Buletinul Comisiunii monumentelor istorice", VII, 1914; I. P. Kondakov, *Iconografia Bogomateri*, II, Pietroburgo, 1915, pp. 70—375 e 333—390; J. Myslievic, *Iconografia akathistu Panny Marie*, in *Seminarium Kondakovianum*, V, Praga, 1932, pp. 97—127; T. Velmans, *Une Illustration..*; Gordana Babić, *L'Iconographie Constantinopolitaine de l'Acathiste de la Vierge à Cozia (Valachie)*, in "Zbornik radova Vizantoloskog Instituta", XIV—XV, 1973, pp. 173—189; A. Grabar, *L'Hodigitria et L'Eleousa*, in "Zbornik za likovne umetnosti, 10, 1974, pp. 3—14; *Realexikon zur byzantinischen Kunst*, Stuttgart, sub voce *Akathistos*.

<sup>56</sup> Cf. A. Grabar, *L'Art de la fin de l'antiquité et du Moyen Age*, II, p. 950, con bibliografia precedente.

*lauda*, variante locale in “volgare”, ma più presumibilmente in latino, di qualche poesia liturgica di stampo bizantino.

Il legame possibile fra iconografia della *Maestà* e il contenuto della *laudes* in latino fu già messo in luce dal De Wald<sup>57</sup>, solo che lo studioso prova di dimostrare il carattere prettamente “occidentale” di tale tipo di ispirazione. Fatto sta che, anche se assai diffusa in Italia, la *lauda* trova la sua origine negli inni imperiali della tarda antichità dai quali si sviluppa tutta l’innografia e — come riflesso — l’iconografia della glorificazione di Cristo e della Vergine. Anzi, nel caso di Duccio ci sono molti elementi che — alla stregua della pittura paleologa — dimostrano un riannodarsi con i più antichi esempi.

L’Acclamazione dell’imperatore, così come viene rappresentata ad esempio sull’obelisco del Hippodromo di Costantinopoli, si trova in un rapporto di certa ascendenza con la parte centrale del prospetto: il sovrapporsi delle file di personaggi, l’isolamento della figura centrale, perfino le arcatelle cieche della parte superiore — tutti questi sono elementi che traspaiono nella *Maestà* senese.

Nel mondo bizantino paleologo si sviluppano nello stesso tempo i temi fondamentali dell’illustrazione degli inni liturgici. Lo *Sticheron* della Natività, la cui origine imperiale fu già messa in luce da Grabar<sup>58</sup>, è documentato ormai alla fine del Tredicesimo secolo (Peribleptos di Ochrida, 1295), corrispondente al tipo delle *laudes* e celebra la nascita di Cristo; l’*Akathistos* dimostra di essere già stato elaborato nei suoi dati iconografici essenziali nello stesso periodo<sup>59</sup> (affreschi dell’Olympiotissa di Elasson, attribuiti al decennio 1294—1304, o San Nicola Orphanos di Salonicca, 1310—1320), e illustra il mistero dell’incarnazione, corrispondente al tipo della Glorificazione dell’Imperatore.

Le affinità tra gli intenti illustrativi della *Maestà* di Duccio ed il ciclo dell’*Akathistos* sono troppo rilevanti per non esser messe in luce. Esse trovano probabilmente la loro spiegazione nella matrice comune che sia la *lauda* duecentesca sia il poema di Romano il Melodo trovano negli anni imperiali della tarda antichità. L’*Akathistos* stesso era conosciuto nell’Italia trecentesca, fatto provato dalle miniature dell’Escoriale<sup>60</sup>, pubblicate di recente.

Il proemio (*koukoulion*) dell’*Akathistos* (posteriore come si sa alla composizione di Romano il Melodo)<sup>61</sup> riflette lo stesso atteggiamento di fronte alla Vergine che l’iscrizione già citata, della *Maestà* ducesca: „O, prottetrice, capo del mio esercito, a te la vittoria, liberata dalle mie disgrazie, io, la Sua città, Le dedico questo dono, o, Madre di Dio! Ma Lei

<sup>57</sup> *Op. cit.*, p. 366 e ssg.

<sup>58</sup> *L’Empereur dans l’Art Byzantin*, Paris, 1936, pp. 260—261.

<sup>59</sup> Per la discussione delle origini cronologiche dell’iconografia dell’*Akathistos*, vedi M. Chatzidakis, *Classicisme et tendances populaires au XIV<sup>e</sup> siècle. Les recherches sur l’évolution du style*, in *XIV<sup>e</sup> Congrès International des Etudes Byzantines*, Bucarest, 1971, Rapports, I, p. 106, n. 38 e T. Velmans, *Une illustration...*, n. 4, p. 131—132. Recentemente A. Grabar (*L’Hodigitria et L’Eleousa*, p. 9) ha suggerito la possibilità della formazione dell’Iconografia dell’*Akathistos* già nel XII secolo.

<sup>60</sup> T. Velmans, *Deux manuscrits enluminés inédits et les influences réciproques entre Byzance et l’Italie au XIV<sup>e</sup> siècle*, in “*Cahiers Archéologiques*”, XX, 1970, pp. 207—233 e *Une illustration*.

<sup>61</sup> Cf. E. Wellesz, *The Akathistos*, p. 147.

che ha una potenza insurmontabile, libera me di tutti i pericoli, finchè io possa gridare: "Salve, sposa non sposata!" (*apud Wellesz*).

La prima parte, quella narrativa, dell'*Akathistos* ha inizio (come la *Maestà* di Duccio) con un appello all'incarnazione e la scena rappresentata sarà, di conseguenza, l'*Annunciazione*.

La parte, narrativa dell'*Akathistos* segue un ordine specifico, con il quale la predella della *Maestà* ha solo pochi tratti comuni<sup>62</sup>. Il sostrato dottrinale però è per molti versi simile, trattandosi sempre dell'evocazione del mistero dell'Incarnazione. La seconda parte dello Inno ha un carattere prettamente celebrativo. Si riprende il tema dello omaggio alla Vergine (o a Cristo), e si fanno di nuovo sentite le convergenze con il prospetto della *Maestà*. Qui, di nuovo, la tipologia delle *laudes* imperiali gioca un ruolo importante<sup>63</sup>. Soprattutto l'ultimo *ikos* e l'ultimo *kontakion* dell'Inno si trova in una stretta connessione con la scena dell'omaggio alla Vergine della parte centrale dell'ancona duccesca<sup>64</sup>. L'iconografia di queste ultime scene che dotta spesso il tipo dell'omaggio alla Icona dell'Odegitria, non è del tutto estranea a quella della *Maestà*; l'isolamento della figura centrale, e la storia della Madonna delle Grazie (variante locale dell'Odegitria) sono il sostegno di tutte queste convergenze.

La corrispondenza con la decorazione delle conche absidiali, che abbiamo già notato nel caso di Duccio, è stata messa in luce ancor per l'illustrazione delle scene finali dell'*Akathistos*<sup>65</sup>. Il tipo stesso della Vergine Odegitria sembra essere strettamente legato alle origini dell'illustrazione dell'*Akathistos*<sup>66</sup>. Secondo André Grabar<sup>67</sup> fu proprio la cerimonia di Giovanni II Comneno a formare la sostanza della illustrazione dell'ultimo *kontakion*.

A questo punto le corrispondenze tra iconografia costantinopolitana e iconografia senese sembrano palmari: l'omaggio va fatto in una fitta

<sup>62</sup> Le prime quattro strofe illustrano l'*Annunciazione*, seguono poi la *Visitazione*, *I rimproveri di Giuseppe*, *l'Adorazione dei Pastori*, la *Partenza dei Magi*, *l'Adorazione dei Magi*, il *Ritorno dei Magi*, *Maria-Luce della Verità*, *Presentazione di Gesù al Tempio*. Con questo finisce la parte propriamente narrativa che si ispira alla Vita della Vergine e alla Infanzia di Cristo. Dobbiamo ricordare in questo luogo le osservazioni di Jacqueline Lafontaine-Dosogne, *Iconography of the Cycle of the Infancy of Christ*, in *The Kariye Djami, Studies in the Art of Kariye Djami and its Intellectual Background* (Paul A. Underwood Editor), vol. IV, Londra, 1975, pp. 195-241 (specialmente pp. 224-229) riguardanti l'influsso dell'*Akathistos* sull'Iconografia del ciclo della Infanzia di Gesù. Queste osservazioni vengono ad appoggiare la tesi dell'esistenza della convergenza degli intenti illustrativi dell'inno e l'importanza che il ciclo dell'infanzia assume nella predella della *Maestà*. Il posto occupato dalla Presentazione al Tempio, subito dopo l'Adorazione dei Magi può essere, secondo la Lafontaine-Dosogne, un riflesso dell'influsso dell'Iconografia dello *Akathistos*. Nei *Sinaxaria*, il posto usuale della "Presentazione" era dopo la "*Fuga in Egitto*".

<sup>63</sup> Cf. T. Velmans, *Une illustration*, p. 152-153.

<sup>64</sup> Il testo greco in E. Wellesz, *The "Akathistos" . . .*, p. 170. L'ultima strofa suona così: "O, Madre, degna di tutti i nostri canti, tu che hai dato vita al Verbo più santo di tutti i santi, ricevi ora la nostra offerta, libera noi di tutte le sciagure e proteggi della punizione futura tutti quelli che ti gridano: Alleluia!" (*apud Wellesz*), Tania Velmans *op. cit.*, p. 158, sottolinea i legami dell'iconografia delle ultime scene con la miniatura occidentale.

<sup>65</sup> Cf. Kondakov, *op. cit.*, p. 248, 256; O. Tafrali, *op. cit.*, p. 48.

<sup>66</sup> Cf. G. Babić, *op. cit.*, pp. 186-188.

<sup>67</sup> *Ibidem*, pp. 8-11: "La création, sinon de l'Akathiste lui-même, du moins de la "Dédicace", qui le précède, est liée à l'icône de la Théotokos qu'on conservait depuis des siècles au monastère de la Vierge Hodigitria" (p. 8). L'ultimo *kontakion* riprende l'omaggio del prologo.

processione all'immagine più venerata (l'Odegitria) della città (Costantinopoli o Siena). La sacra rappresentazione in cui viene coinvolta l'ancona ducessa è un riflesso della festa liturgica dell'Odegitria (già in atto a Bisanzio nel XII-secolo). La *Maestà* di Duccio ha la stessa potenza della antica madonna "la quale esaudì el populo di Siena, quando furo rotti e' fiorentini a Monte Aperto" — e, ancor più in là, la stessa potenza dell'Odegitria dipinta da San Luca, la quale fin dalla vittoria sui saraceni conservò la sua potenza.

La *Maestà* riflette dunque una interpretazione specialmente italiana dell'omaggio all'Odegitria, omaggio che nei paesi di tradizione bizantina si rinnoverà sempre, in questo periodo, tramite l'*Akathistos*. Molto significativo è anche il fatto che nelle rappresentazioni bizantine compaiono anche i fedeli in una fitta processione. Nella *Maestà* siamo in ambito divino (angeli e Santi), ma questo non impedisce il pittore di rappresentare i Santi Padroni di Siena (dei quali tre sono santi militari) in un atteggiamento, e con una cura ritrattistica, da poter chiaramente dedurre che essi sono gli avvocati di tutti i cittadini senesi. Sorge qui una delle differenze importanti dell'impostazione iconografica ducessa rispetto a quella bizantina. Nella illustrazione dell'ultimo *ikos* dell'*Akathistos* i fedeli sono di solito capeggiati da un imperatore (Heraclio) o da un contemporaneo, per sottolineare il carattere aulico, imperiale, della rappresentazione. Si parte in questo caso dall'antico tema dell'Offerta imperiale<sup>68</sup>. La *Maestà* di Duccio invece, col suo carattere corale, rispecchia una realtà sociale diversa, cittadina, e — in un certo senso — democratica: tutta la città partecipa, attraverso i suoi Padroni all'invocazione fatta alla Vergine.

La novità della *Maestà* di Duccio, rispetto alle altre tavole dedicate alla Vergine fu all'origine di celebri malintesi. L'ampiezza del corteo è — si può dire — unica nelle rappresentazioni italiane del tempo. Fu probabilmente questa la ragione per cui il Ghiberti parlava di una "Incoronazione di Nostra Donna" (fatto ripetuto poi dal Vasari): l'Incoronazione così come veniva rappresentata nel Duecento offriva il *pattern* visuale del prospetto della *Maestà*.

Si può dire che la *Maestà* di Duccio, come l'ultima parte dell'*Akathistos* e come anche lo *Sticheron* della Natività, sottolinea la fusione tra ordine celeste ed ordine terrestre. Tania Velmans ha ribadito di recente questo carattere della poesia liturgica e della sua illustrazione nell'ultimo periodo dell'arte bizantina<sup>69</sup>.

Il coronamento e la predella del prospetto vengono a completare l'esaltazione della Madonna: sulla predella sono figurate le scene dell'Infanzia di Gesù nelle quali la Vergine è sempre presente; il coronamento ne

<sup>68</sup> Cf. O. Treitinger, *Die Oströmische Kaiser und Reichsidee*, Iena, 1938, *passim*; A. Grabar, *L'Empereur*, p. 189 e ssg.; T. Velmans *Une illustration*, p. 155 ssg.

<sup>69</sup> T. Velmans, *op. cit.*, p. 157-158: "Devant les processions impériales du Stichère de Noël, ou celles, plus ramassées et souvent immobilisées de l'illustration des dernières versets de l'Acathiste, cette fusion ou ce parallélisme des valeurs étatiques et par conséquent laïques et juridiques d'une part, et celles d'essence religieuse et mystique d'autre part, devrait rester présente à notre esprit. Des nombreuses hymnes chantées précisément à Noël et à Pâques, expriment dans leur jubilation une mystérieuse unité entre le royaume de Dieu sur terre, représentée par l'empereur, et le Paradis promis à l'humanité grâce à la Rédemption, en les situant, pour ainsi dire, sur le même plan".

rappresenta gli ultimi giorni, con una puntuale corrispondenza alla divulgazione dei testi apocrifi <sup>70</sup> fatta dalla *Legenda Aurea* di Jacopo da Voragine. Il verso della *Maestà*, figurando il ministero, la passione e le apparizioni sta a completare il messaggio del prospetto. Per l'intendimento esatto del significato di questa composizione della *Maestà* dobbiamo prendere in considerazione due fatti importanti. Il primo, già ricordato, è quello del legame tra iconografia mariologica e iconografica della Parusia. Il legame diventa ancor più chiaro, grazie alla corrispondenza tra iconografia dell'*Akathistos* e iconografia della *Maestà*, poichè la sedicesima strofa (ottavo *kontakion*) dell'Inno ribadisce proprio il significato parusiaco dell'omaggio degli angeli: "Tutte le nature angeliche furono commosse dalla grande opera della Sua incarnazione; perchè esse vedevano l'inaccessibile, come Iddio, diventato uomo accessibile a tutti vivente con noi tutti e intendendo tutti: Alleluia".

Il secondo fatto riguarda la funzione liturgica della pala duccesca. La grande complessità raggiunta qui dalla pittura su tavola è dovuta a delle condizioni concrete: l'assenza delle possibilità di decoro monumentale in una chiesa gotica. Sulla pala d'altare tendono a concentrarsi tutte le scene narrative che in Oriente erano ripartite in zone ben distinte del muro. E certo il fatto che l'influsso delle icone bizantine e quello delle miniature ebbe un ruolo di non scarsa importanza nella composizione finale della *Maestà*. Resta però fermo — fatto dimostrato anche dalla decorazione già citata della Sacra rappresentazione — che la *Maestà* riprende la funzionalità liturgica della decorazione murale. E' dunque assai lecito considerare il grande sviluppo delle scene narrative come un riflesso di ciò che succede nel mondo bizantino nel Dodicesimo e nel Tredicesimo secolo <sup>71</sup>. Questo non sarà però nel nostro caso un punto a favore della formazione bizantina, anzi costantinopolitana di Duccio. La vera fonte di bizantinismo resta, a quanto crediamo, sia l'icona sia la miniatura. D'altronde un contatto diretto con la pittura murale bizantina poteva avvenire anche a Siena dove gli affreschi, del sottosuolo del Duomo <sup>72</sup> dimostrano l'esistenza a Siena di maestranze al corrente con le regole del decoro monumentale bizantino. L'Italia offriva poi un ampio campo di possibili infiltrazioni, dalla Sicilia, attraverso Roma e Firenze e fino a Venezia, regioni dove la pittura del XII e XIII secolo era largamente rappresentata <sup>73</sup>.

Un riflesso dell'arricchimento dei programmi iconografici bizantini può dunque essere individuato anche nel capolavoro duccesco: l'importanza assunta ora dalle "feste mobili", dai miracoli e dal magistero di

<sup>70</sup> Notiamo però che accanto alle corrispondenze esatte al testo, incontriamo qualche volta delle incongruenze flagranti: ad esempio l'episodio del prete ebreo Jephonia sembra alquanto stranamente malinteso, il prete essendo sostituito da una figura femminile.

<sup>71</sup> Cf. Suzy Dufrenne, *L'Enrichissement du Programme Iconographique dans les Eglises Byzantines aux XIII-e siècle*, in *L'Art Byzantin du XIII-e siècle. Symposium de Sopočani*, 1965, Belgrado, 1967, pp. 35-46.

<sup>72</sup> Cf. E. Carli, *Affreschi senesi del Duecento*, in *Scritti di Storia dell'arte*, in onore di Ugo Procacci vol. I, pp. 82-93. Milano, 1977.

<sup>73</sup> Ci sembra però molto esagerato il suggerimento dello Stubblebine, *Byzantine Sources*, p. 176 ssg. secondo il quale Duccio sarebbe stato a conoscenza di tutti i grandi monumenti pittorici di stampo bizantino, in Italia, da Sant'Angelo in Formis alla pittura Romana del Duecento e a quella di Giotto a Padova. La mancanza di rapporti stilistici concreti tra Duccio e le dette pitture inferma tale ipotesi. Per ciò che riguarda l'appropriazione dell'iconografia bizantina, essa, certamente, non richiede per niente tale periplo in tutta la Penisola.

Cristo, il complicarsi del ciclo della passione e della resurrezione. Vale la pena di ricordare soprattutto le corrispondenze tra scene di Miracoli e scene di Apparizioni<sup>74</sup> che rispecchiano il susseguirsi delle celebrazioni liturgiche nel periodo tra Pentecoste e Pasqua. Il rapporto tra predella e parte superiore del verso della *Maestà* sembra esser così più chiaro.

L'iconografia delle singole scene è stata studiata più volte attentamente<sup>75</sup> si deve sottolineare però la libertà<sup>76</sup> della composizione duccesca che sa sfruttare il dato iconografico bizantino, spostando le masse cromatiche, equilibrando i volumi, secondo un rigore immaginativo che è già nuovo, proto-rinascimentale. L'appartenenza di Duccio agli albori della civiltà figurativa italiana si fa qui pienamente sentita.

---

<sup>74</sup> Cf. G. Millet, *Recherches*, pp. 33—39 e S. Dufrenne, *L'Enrichissement*, p. 42.

<sup>75</sup> Cf. C. H. Weigelt, *Duccio*, pp. 230—250; R. van Marle, *Recherches, passim*, J. H. Stubblebine, *Byzantine Sources, passim*. G. Millet *Recherches*, indice, s.v. DUCGIO.

<sup>76</sup> Cf. R. Van Marle, *Recherches*, p. 53: "Duccio manifeste plus d'indépendance dans ses compositions que Giotto".

# СИНАЙСКОЕ ЧЕТВЕРОЕВАНГЕЛИЕ X ВЕКА С МИНИАТЮРАМИ ЭПОХИ КРЕСТОНОСЦЕВ (ГНБ, ГРЕЧ. 220)

ВАСИЛИЙ ПУЦКО  
(Калуга)

Заинтересовавшая нас греческая рукопись, казалось бы, ничем не выделяется из массы ей подобных. О памятниках такого рода крайне редко пишут специальные исследования, чаще приходится находить о них сведения в каталогах, где, как правило, художественные особенности оформления определены в самых общих словах. Четвероевангелие греч. 220 из собрания Государственной Публичной библиотеки в Ленинграде хотя и было представлено на выставке «Искусство Византии в собраниях СССР» в Ленинграде (сентябрь 1975 г.) и Москве (май 1977 г.), в ее каталог не вошло. На сегодняшний день самым обстоятельным его описанием является принадлежащее К. Трою, отнесенному рукопись к IX—X векам и высказавшему предположении об ее сирийском происхождении<sup>1</sup>. В Публичную библиотеку кодекс поступил в 1883 году в составе коллекции епископа Порфирия Успенского. Византилисты ее одинаково датировали Четвероевангелие: в «Отчете имп. Публичной библиотеки за 1883 год» (С.-Петербург 1885, стр. 82) оно отнесено к X веку; В. Н. Бенешевич определял время его изготовления датой около 900 года; Е. Э. Гранстрем в одном случае отнесла рукопись к X веку, в другом — к XI веку<sup>2</sup>. Б. Л. Фонкич, осмотревший по нашей просьбе Четвероевангелие греч. 220, на основании палеографических признаков письма отнес его к середине X века, отметив великолепный минускул, которым переписан кодекс.

Еще более скудные данные о Четвероевангелии греч. 220 имеются у искусствоведов: В. Н. Лазарев в «Истории византийской живописи» упомянул его в числе известных ему манускриптов XI века, а двадцатью годами позднее — включил в список рукописей Македонской эпохи<sup>3</sup>; Р. Хаман-Мак Лен предположительно отнес миниатюры к XII—XIII векам, о чем сообщает К. Трой<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> К. Treu, *Die griechischen Handschriften des Neuen Testaments in der UdSSR*, Berlin, 1966, S. 88—90.

<sup>2</sup> Е. Э. Гранстрем, *Каталог греческих рукописей ленинградских хранилищ*, II: *Рукописи X века*, «Византийский временник», 18 (1961), стр. 226; III: *Рукописи XI века*, «Византийский временник», 19 (1961), стр. 225—226.

<sup>3</sup> В. Н. Лазарев, *История византийской живописи*, т. I, Москва, 1947, стр. 316; V. Lazarev, *Storia della pittura bizantina*, Torino, 1967, p. 175 n.

<sup>4</sup> К. Treu, *Op. cit.*, S. 89.

Рукопись имеет 214 пергаменных листов размером 17,3 × 11,6 см, с текстом писанным минускулом коричневыми чернилами, по 27 строк на странице. На листе 198 владельческая запись, отнесенная К. Троем к XVI—XVII векам: 'Εκ τῆς σινάν βιβλιοθήκης σὺν τοῖς λοιποῖς κεκ[τημέ?]/ νοῖς· ὁ δὲ ἀποξενώσας...

Художественные украшения рукописи располагаются следующим порядком, соответствующим распределению определенных текстов: Лл. 1—2 об. Послание Евсевия к Карпиану, имеющее заглавие: Πρόγραμμα εἰς τὸ ἅγιον εὐαγγέλιον. Текст вписан в обрамления, имеющие форму четырехконечного креста с широкими рукавами. Оформления выполнены творенным золотом (сильно потемневшим), с трилистниками на углах и с маленькими шариками посередине концов рукавов креста (рис. 1).



Рис. 1. — Письмо Евсевия к Карпиану. Ленинград, ГПБ, греч. 220, л. 1.

*Лл. 3-6 об.* — таблицы канонов, имеющие ту общую черту, что все они состоят из двух декоративных арочек с утончающимися концами, поддерживаемых массивными колонками, орнаментированными различными геометрического характера мотивами; арочки почти округлой формы, при соприкосновении, отмеченном сердцевидным лепестком, переходящие в тонкую линию, которая, резко расширяясь, образует опору вместе со средней колонкой. В верхней части канонов выполненные унциалом их обозначения, в нижней, разграфленной на клетки, — их цифровые указатели. Десять канонов занимают восемь таблиц. Таблица на л. 3 с колонками орнаментированными ромбами, с сочетанием зеленого, синего и золота; капители колонок зеленого цвета; серповидные завершения арочек — золотые (рис. 2). Таблицы на лл. 3 об. (рис. 3) и 4 имеют колонки, покрытые золотыми и зелеными полосками; капители окрашены синим с зеленым. На л. 4 об. (рис. 4) и л. 5 таблицы с колонками зеленого цвета, декорированными золотыми ромбами. На следующем развороте колонки таблиц (лл. 5 об. -6) украшены золотыми кружками с точками посредине, обведенные синей полоской; поле колонок зеленое (рис. 5). Последняя таблица (л. 6 об.) имеет колонки, покрытые золотыми, зелеными и синими волнистыми линиями, образующими орнаментальный мотив (рис. 6). Кроме отмеченных особенностей следует указать на разнообразные по своему типу базы колонн и капители. Сердцевидные лепестки в месте соединения арочек наверху с серповидными обрамлениями их в одних случаях зеленого цвета, в других — синего. Текст таблиц писан киноварью.

*Л. 7 об.* Вверху скромная заставка, отмечающая начало оглавления Евангелия от Матфея. Она имеет п-образную форму и состоит из чередующихся крохотных розеток в виде кружков с отходящими от них линиями и овальных фигур с точками посредине; внутри писан унциальный текст заглавия. Заставка выполнена пером.

*Л. 10.* В верхней части листа довольно крупная, занимающая около одной трети столбца текста по вертикали, открытая снизу заставка, выполненная золотом, киноварью и фиолетовой краской; состоит из квадратов с чередующимися двумя типами розеток (рис. 7). Заглавие Евангелия от Матфея внутри заставки написано унциалом, с начертанным в начале равноконечным крестом с расширяющимися рукавами. Вынесенный на поля инициал «В» исполнен творенным золотом и производит впечатление образованного из веточки и листьев. Первая строка текста, как и заглавие, написана золотом. Над инициалом поставлена чернилами та же буква, причем повторяющая и характер его начертания, а поэтому вряд ли в ней надо видеть указание для художника, какой следует изобразить инициал. Последующие заглавные листы рассматриваемой рукописи Четвероевангелия аналогичных помет не имеют.

*Л. 66 об.* Перед началом оглавления Евангелия от Марка выполненная золотом п-образная заставка в виде плетенки.

*Л. 68 об.* В верхней части страницы довольно крупная по размерам п-образная заставка, плоскость которой заполнена синими «пластинами», обрамленными плетением, образованным из золотых и киноварных линий, с вкраплениями синих точек; по верхним углам пятилистники; заглавие Евангелия от Марка написано унциалом. Золотой инициал «А», с добавлением синего, ниже заставки.





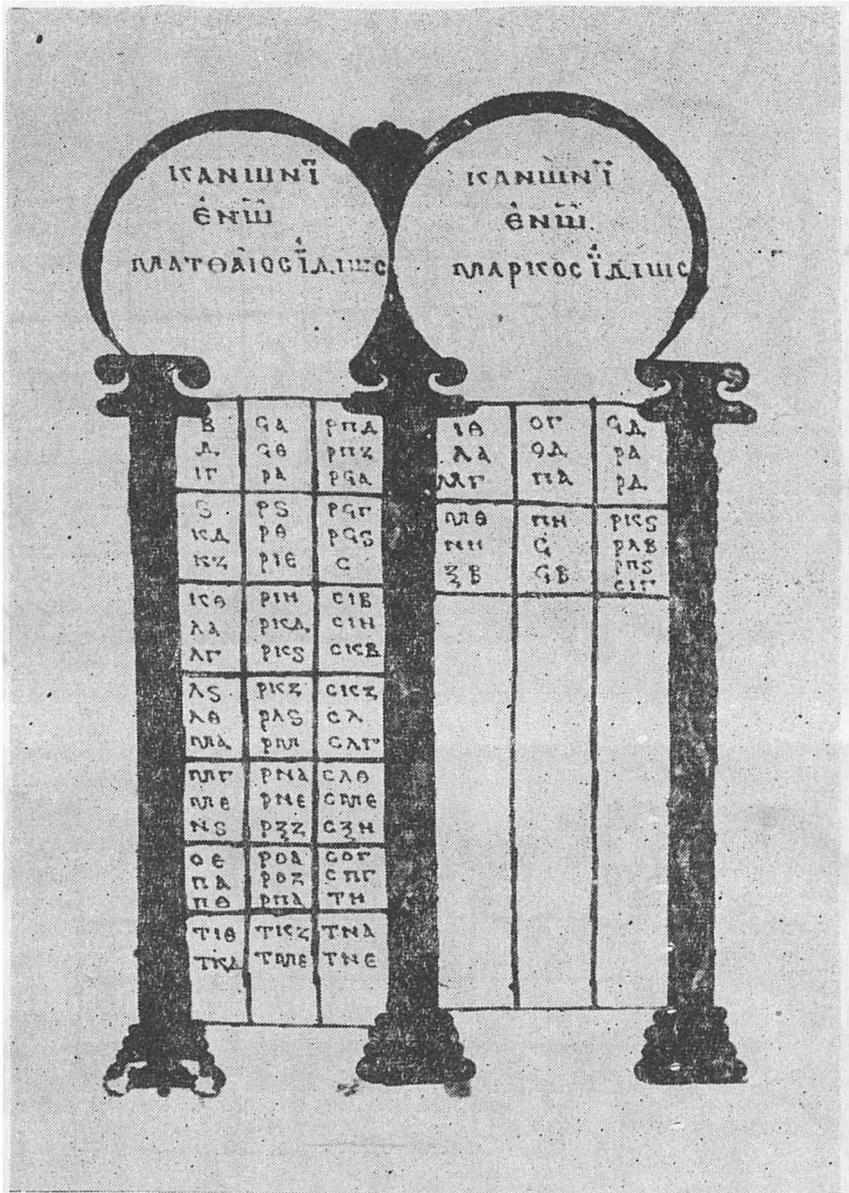


Рис. 6. — Таблица канонов. Ленинград, ГИБ, греч. 220, л. 6 об.

*Л. 103 об.* Плетеночная заставка перед началом оглавления Евангелия от Луки, оканчивающегося на л. 107; заключительная часть этого текста сдублирована более поздним почерком на л. 105.

*Л. 107 об.* В верхней части выполненная золотом, зеленой и синей красками открытая снизу заставка, разделенная пересекающимися под углом линиями на ромбы; по верхним углам стилизованные цветки; в заставку

вписано унциалом заглавие Евангелия от Луки. На полях слева выполненный золотом инициал «Е».

*Л. 167 об.* Узкая с мотивом плетенки заставка перед оглавлением Евангелия от Иоанна.

*Л. 169.* В верхней части листа п-образной формы заставка, плоскость которой заполнена рядами золотых, белых и синих «чешуек», составляющих орнаментальный мотив; по верхним углам заставки — пятилистники. Заглавие Евангелия от Иоанна выполнено золотым унциалом. Инициал «Е» слева на полях, выполненный золотом с синим, соединен с заставкой посредством такого же пятилистника, как вверху, а также справа внизу, почти доходящий до первой строки минускульного текста (рис. 10).

Описанными орнаментальными мотивами и декоративными надписями заглавий оглавлений и евангельских текстов собственно исчерпывается художественный декор рукописи, который мы можем определять как первоначальный. К этому, безусловно, надо добавить, что артистически написан и текст, хорошо распределенный на странице, с вынесенными на поля обозначениями стихов и дней, когда положены определенные чтения. Каллиграф, трудившийся над изготовлением кодекса, обладал высоким профессиональным мастерством и тонким вкусом, но отнюдь не столь рафинированным, как проявившийся при изготовлении так называемых аристократических кодексов, вышедших из придворного константинопольского скриптория. Четвероевангелие греч. 220, снабженное сейчас новым переплетом, с оттиснутыми на нем золотом датой (VIII век) и именем Порфирия Успенского (по-латыни), явно не было предназначено для редких торжественных богослужений. Переписчик весьма экономно использовал пергамен, и поэтому начала евангельских текстов в двух случаях (лл. 68 об., 107 об.) расположил не на лицевой стороне листа. Это обстоятельство также говорит о том, что в кодексе не предполагалось помещение миниатюр, которые к рукописи присоединены значительно позднее ее изготовления.

Поскольку интерес исследователей был направлен преимущественно на великолепные лицевые кодексы Евангелия Македонской эпохи, представляющие достижения книжного искусства этой эпохи, художественное оформление рукописей аналогичных рассматриваемой осталось как бы в тени. Для художественного оформления начального листа текста параллелью может служить хранящаяся в Лауренцианской библиотеке во Флоренции рукопись «Геопоники» (Cod. Plut. LIX, 32)<sup>5</sup>. Тип таблиц канонов в определенной степени может быть сближен с рукописью Четвероевангелия в Университетской библиотеке в Лейпциге (Cod. gr. 6), датируемой третьей четвертью X века и предположительно локализованной Малой Азией<sup>6</sup>. Эта рукопись близка по формату (17 × 13,5 см) и, при всех индивидуальных отличиях, представляет ту же художественную традицию, что и рукопись Публичной библиотеки в Ленинграде. С этими кодексами может быть сближен художественный декор Евангелия лондонского Бри-

<sup>5</sup> K. Weitzmann, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance*, Köln und Opladen, 1963, S. 23, Abb. 17.

<sup>6</sup> K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Berlin, 1935, S. 63—64, Abb. 407—410; Staatliche Museen zu Berlin, *Früchrislich-byzantinische Sammlung. Byzantinische Kostbarkeiten aus Museen, Kirchenschätzen und Bibliotheken der DDR. Spätantike-Byzanz-Christlicher Osten*, Berlin, 1977, № 145 (S. 76), Taf. 47, 48.

танского музея (Cod. Add. 11300)<sup>7</sup>. Хранящаяся в Лондоне рукопись написана сходным почерком и украшена подобными таблицами канонов, заставками и инициалами, с преобладающей в декоре геометрической орнаментикой. К. Вейцман отнес указанный кодекс к числу константинопольских рукописей послеиконоборческого времени. Это Евангелие имеет миниатюры с изображениями сидящих евангелистов, на золотых фонах. Поскольку стиль миниатюр не соответствует характеру художественного декора рукописи, возникает вопрос: не добавлены ли изображения евангелистов позднее, как это имело место в кодексе греч. 220? Для того, чтобы окончательно определить круг памятников, к которому принадлежит рассматриваемое Четвероевангелие, следует сопоставить некоторые мотивы его орнаментики с художественным декором Евангелия-апракоса первой половины X века в Принстоне (Scheide Lib. cod. M2), находившегося в XII веке в монастыре Предтечи в Серрах<sup>8</sup>. Указанный кодекс, лишенный миниатюр, написанный, в отличие от рукописи греч. 220, крупным унциалом, украшенный заставками и инициалами, имеет все особенности, отличающие рукописи, возникшие в Малой Азии и в восточных провинциях Византии в X веке<sup>9</sup>. Владельческая запись, свидетельствующая о принадлежности в начале XII века принстонского кодекса монастырю в Серрах, позволяет отметить еще один факт обращения малоазийских по своему происхождению греческих рукописей на Балканах, оказавших, как известно, сильное воздействие на художественный декор ранних славянских книг, выполненных в Болгарии<sup>10</sup>.

Листы более толстого пергамена, на которых выполнены миниатюры вшиты в кодекс греч. 220 позднее. К их числу относятся лл. 9, 67, 105—106 и 168. На лицевой стороне лл. 9, 67, 106 и 168 современный миниатюрам текст, сопровождающийся рисованными киноварью и зеленой красной узкими концовками, основной мотив которых составляет волнообразная ветка с листком на конце; на лицевой стороне л. 105, как мы уже отметили, повторен текст заключительной части оглавления Евангелия от Луки на л. 107, оказавшейся отделенной от основной части вследствие добавления новых листов; оборотная сторона л. 105 осталась чистой. Хотя все четыре миниатюры с изображениями евангелистов специально выполнены для описанного кодекса Четвероевангелия греч. 220, они легко распознаются в качестве его позднейшего добавления и не являются его органической частью. Поскольку изображения дошли в составе интересующей нас рукописи, оказывается необходимым установить время и место их выполнения, тем более, что они заслуживают того как произведения живописи, хотя и сильно поврежденные осыпями, а также покрытые слоем потемневшей олифы. Миниатюры располагаются в кодексе следующим образом:

*Л. 9 об.* (рис. 7). Евангелист Матфей представлен сидящим у столика с письменными принадлежностями, на массивном табурете с киноварного цвета мутакой. Он одет в светлокоричневый хитон и зеленый с корич-

<sup>7</sup> K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei . . .*, S. 8, Fig. 8, Abb. 37, 38.

<sup>8</sup> *Illuminated Greek Manuscripts from American Collections an Exhibition in Honor of Kurt Weitzmann*, Princeton, 1973, № 3, p. 58—59.

<sup>9</sup> K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei . . .*, S. 65—69.

<sup>10</sup> *История на българското изобразително изкуство*, I, София, 1976, стр. 103 сл. (текст В. Ивановой-Мавродиновой).



невым оттенком гиматий. Правой рукою евангелист придерживает лежащую у него на коленях книгу с киноварным обрезом, левой — касается столика. Голова имеет объемную моделировку. Фигура написана по золотой подкладке; нимб обозначен коричневой линией с синим оттенком. Фон золотой, с киноварной сопроводительной надписью, в которой имя выделено крупным унциалом, с лигатурой А и Т и вынесенной наверх Θ. Обрамление миниатюры орнаментировано чередующимися киноварными и темносиними равноконечными крестиками.

*Л. 67 об.* (рис. 8). Марк изображен сидящим фронтально на массивном троне. Благословляющая правая рука евангелиста отведена в сторону, левой он поддерживает за край стоящий у него на колене кодекс с золотой крышкой переплета. Одежды коричневатых тонов, равно как и трон с положенной на него красной мутаккой. Ноги Марка, обутые в сандалии, опираются на подножие прямоугольной формы. Нимб очерчен линией. Фон золотой сопроводительная надпись с именем евангелиста выполнена киноварью унциалом в два столбца; обрамление с мотивом крестов и парных «тюльпанов», приближающихся своей формой к треугольнику. Складки одежд изображения отмечены широкими графичными линиями.

*Л. 106 об.* (рис. 9). Евангелист Лука сидит в кресле с высокой спинкой киноварного цвета. В одной руке у него писало, другая положена на колени. Одежды составляют зеленый с синеватым оттенком хитон и лиловый гиматий. Рядом с евангелистом стол с письменными принадлежностями внутри и пюпитр с рукописью. Нимб очерчен линией. Фон золотой, сопроводительная надпись двумя столбцами. Изображение выходит с своими краями на бордюр с мотивом синих, киноварных и белых крестов.

*Л. 168 об.* (рис. 10). Иоанн Богослов представлен в зеленом хитоне и лиловом гиматий, диктующим сидящему на табурете юноше, одетому в такого же цвета одежды, с нашитым на плече на хитон киноварным клавом. В правой руке юный Прохор держит писало, в левой — книгу. Рядом столик, на котором флакон с чернилами и чернильница. Справа сверху радужная сфера с благословляющей Десницей Господней. Нимбы обозначены контурной линией. Фон золотой, с пространными сопроводительными надписями, выполненными киноварью минускулом. Обрамление с орнаментальным мотивом из зеленых крестов и киноварных «тюльпанов».

В приведенном описании оказалось возможным отметить лишь основные композиционные черты миниатюр, а также отдельные детали. Об остальном следует сказать в общей характеристике, отчасти затрудненной в данном случае плохой сохранностью изображений, а также покрывающим слоем потемневшей олифы, искажающей колорит<sup>11</sup>. Иконографические типы евангелистов являются традиционными для произведений византийского искусства. Выполнивший миниатюры художник явно располагал образцами, принадлежавшими не к одной серии изображений евангелистов, и это отчасти объясняет разномасштабность фигур, а также их типологическую разнородность. Этому следования различным образцам миниатюрист не смог не обнаружить даже при воспроизведении сопроводительных надписей, оказавшихся представленными в различном порядке и различными типами письма. Предполагать же, что миниатюры принад-

<sup>11</sup> Этот слой олифы не был удален при недавно проведенной работе по консервации миниатюр.



Рис. 8. — Евангелист Марк. Ленинград, ГИБ, греч. 220, л. 67 об.

лежат различным исполнителям вряд ли следует уже хотя бы по той причине, что все изображения выполнены в одной и той же манере, достаточно индивидуальной, даже в такой мере, что нельзя не признать работой



Рис. 9. — Евангелист Лука. Ленинград, ГПБ, греч. 220, л. 106 об.

того же самого художника миниатюры, украшающие Апостол-апракос в библиотеке монастыря св. Екатерины на Синае — Sinait. gr. 283 (рис. 11). Указанная синайская рукопись, датируемая на основании палеографи-



Рис. 10. — Евангелист Иоанн Богослов и Прохор; заставка, инициал. Ленинград, ГПБ, греч. 220, лл. 168 об., 169.



Рис. 11. — Апостол Павел. Монастырь св. Екатерины на Синае, код. греч. 283, л. 107 об.

ческих признаков X веком<sup>12</sup>, украшена двумя миниатюрами с изображением тронных апостолов Петра (л. 72 об.) и Павла со стоящими по сторонам трона донаторами (л. 107 об.). И. Спатаракис, описавший композицию последней миниатюры, высказал предположение, что апостол Павел мог быть патрональным святым изображенного на миниатюре донатора, но совершенно обошел молчанием вопрос о дате изображения, лишь указав на дату рукописи<sup>13</sup>. Между тем, синайский кодекс, имеющий сходные с ленинградским размеры (17,2 × 12,2 см), относящийся к тому же времени и украшенный миниатюрами в одно и то же время и одним и тем же художником, может оказаться второй частью одной и той же рукописи, имевшей ту же судьбу. Но даже независимо от того, как может быть решен последний вопрос, не подлежит сомнению сиайское происхождение Четвероевангелия, принадлежавшего епископу Порфирию Успенскому. К. Трой в своем предположении оказался совершенно прав.

Миниатюры Четвероевангелия греч. 220 и сиайской рукописи построены по одному и тому же принципу, и, при несомненном использовании византийских оригиналов, обнаруживают признаки стиля, которые затрудняют определение места этих миниатюр в собственно византийском книжном искусстве. Изображения фронтально сидящих на тронах евангелиста Луки (рис. 8) и апостола Павла (рис. 11) в типологическом отношении напоминают скорее миниатюры Македонской эпохи<sup>14</sup>, а также латинские лицевые кодексы каролингского и оттоновского периодов<sup>15</sup>. В Византии этот тип изображений снова появляется в книжной миниатюре лишь в XIII веке, а именно в период латинского завоевания<sup>16</sup>. Указанная эпоха явилась временем наиболее органичного сочетания в одних и тех же произведениях элементов как византийской, так и западных художественных традиций, и наиболее полное представление об этом дает именно книжная миниатюра<sup>17</sup>. Благодаря обстоятельному исследованию об источниках стиля произведений византийской живописи раннего XIII века, осуществленному Р. Хаманом-Мак Леном<sup>18</sup>, и наблюдениям над

<sup>12</sup> W. H. P. Hatch, *The Greek Manuscripts of the New Testament at Mt. Sinai*. Paris, 1932, pl. II; K. W. Clark, *Checklist of Manuscripts in St. Catherine's Monastery, Mount Sinai*. Washington, 1952, p. 4, 25; V. Gardthausen, *Catalogus Codicum Graecorum Sinaiticorum*. Oxford, 1886, p. 57.

<sup>13</sup> I. Spatharakis, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*. (Byzantina Neerlandica. 6). Leiden, 1976, p. 55, fig. 23.

<sup>14</sup> K. Weitzmann, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance*, S. 26, Abb. 22.

<sup>15</sup> W. Braunfels, *Die Welt der Karolinger und ihre Kunst*, München, 1968, Taf. 22, Abb. 170, 171, 173, Taf. XXXI; A. Goldschmidt, *Die deutsche Buchmalerei*, Bd. 2. Die ottonische Buchmalerei, München, 1928, Taf. 10 ff.

<sup>16</sup> K. Weitzmann, *Constantinopolitan Book Illumination in the Period of the Latin Conquest*, in: K. Weitzmann, *Studies in Classical and Byzantine Manuscript Illumination*, Chicago and London, 1971, fig. 311, 312, 314; S. M. Pelekanidis, P. C. Christou, Ch. Tsioumis, S. N. Kadas, *The Treasures of Mount Athos*, vol. I, Athens, 1973, fig. 57.

<sup>17</sup> A. Haseloff, *Eine Thüringisch-sächsische Malerschule des XIII. Jahrhunderts*, Strassburg, 1897; H. Swarczewski, *Die lateinischen illuminierten Handschriften des XIII. Jahrhunderts in den Ländern an Rhein, Main, und Donau*. Berlin, 1936; H. Buchthal, *Miniature Painting in the Latin Kingdom of Jerusalem*. Oxford, 1957.

<sup>18</sup> R. Hamann-Mac Lean und O. Rösser, *Der Berliner Codex Graecus Quarto 66 und seine nächsten Verwandten als Beispiele des Stilwandels im frühen 13. Jahrhundert*, in: *Studien zur Buchmalerei und Goldschmiedekunst des Mittelalters. Festschrift für K. H. Usener*, Marburg an der Lahn, 1967, S. 225—250.

формированием стиля раннепалеологовской миниатюры, изложенным в работах В. Н. Лазарева<sup>19</sup>, Г. Бельтинга<sup>20</sup> и Г. Бухталя<sup>21</sup>, мы можем более уверенно определить время исполнения изображений евангелистов, добавленных к Четвероевангелию греч. 220 (рис. 7—10), и изображений апостолов синаяской рукописи gr. 283 (рис. 11). Наиболее вероятным является появление указанных миниатюр в период Латинской империи.

Группа иллюминированных греческих рукописей XIII века с изображениями евангелистов, которая локализована в исследовании К. Вейцмана Константинополем времени латинского завоевания, имеет как черты общности стиля, так и черты различия<sup>22</sup>. Стиль миниатюр Четвероевангелия греч. 220 не столь изящный и утонченный, рисунок фигур далеко не безупречный, в передаче складок одежд художник не обнаруживает того удивительного чувства пластичности, которое отличает кодекс Университетской библиотеки в Принстоне (Ms. Garrett 2), рукописи Иверского монастыря на Афоне (№ 2) и парижской Национальной библиотеки (Cod. gr. 54). По сравнению с этими изысканными образцами столичного искусства миниатюры синаяских рукописей, из которых одна теперь в Ленинграде, кажутся несколько грубоватыми, несмотря на то, что принадлежат кисти художника, хорошо владевшего своим искусством. Возникает вопрос: не могли ли быть миниатюры выполнены на месте, в монастыре св. Екатерины на Синае, в те годы, когда появились и выполненные по заказам крестоносцев иконы?

Если пойти путем сопоставления миниатюр Четвероевангелия греч. 220 с иконами синаяского монастыря, явившимися предметом специального исследования К. Вейцмана<sup>23</sup>, мы должны будем констатировать стилистическое сходство прежде всего с произведениями французских мастеров, оближаемых с группой икон на Синае. И хотя в рассматриваемых миниатюрах нет черт западной иконографии, которые К. Вейцман отмечает в синаяском триптихе<sup>24</sup>, трактовка фигур евангелистов может быть сближена именно с этим произведением, где в композиции «Коронавание Богородицы» можно указать близкую параллель для изображения тронного евангелиста Луки (рис. 8), равно как и для изображения апостола Павла в кодексе, хранящемся в монастыре св. Екатерины на Синае (рис. 11). Сходны и типы апостолов, приемы передачи складок одежд, склонность к выделению фигуры посредством усиления контура. В известной мере дезориентирует колорит миниатюр ленинградской рукописи, потемневшая олифа которых несколько притупляет ощущение объемности,

<sup>19</sup> В. Н. Лазарев, *Новый памятник константинопольской миниатюры XIII в.*, «Византийский временник», 5 (1952), стр. 178—190; его же, *Storia della pittura bizantina*, p. 278—284.

<sup>20</sup> H. Belting, *Das Illumierte Buch in der späbyzantinischen Gesellschaft*, Heidelberg, 1970.

<sup>21</sup> H. Buchthal, *Notes on Some Early Palaeologan Miniatures*, in: *Kunsthistorische Forschungen* O. Pächt, Wien, 1972, p. 36—43.

<sup>22</sup> K. Weitzmann, *Constantinopolitan Book Illumination in the Period of the Latin Conquest*, p. 316—334.

<sup>23</sup> K. Weitzmann, *Thirteenth Century Crusader Icons on Mount Sinai*, „Art Bulletin” 45 (1963), p. 91—108; idem, *Icon Painting in the Crusader Kingdom*, „Dumbarton Oaks Papers”, 20 (1966), p. 51—83; idem, *Four Icons on Mount Sinai: New Aspects in Crusader Art*, „Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik”, 21 (1972), p. 179—293; idem, *Three Painted Crosses at Sinai*, in: *Kunsthistorische Forschungen* O. Pächt, p. 23—35.

<sup>24</sup> K. Weitzmann, *Icon Painting in the Crusader Kingdom*, p. 59, fig. 16, 17.

усиливая силуэтность фигур, а лица евангелистов кажутся смуглыми, словно покрытыми загаром. Но мы знаем, что это временное явление, и когда-нибудь опытная рука реставратора снимет ненужные наслоения с миниатюр, которые должны пополнить собою список произведений книжного искусства, находящихся в советских хранилищах, заняв свое место среди памятников первой половины XIII века <sup>25</sup>.

Этим определением происхождения миниатюр, вшитых в XIII веке в рукопись X века, хранившуюся в монастыре св. Екатерины на Синае (а может быть там же и выполненную) мы исчерпали свою непосредственную задачу. Но ее решение, конечно, не является самоцелью. Установленный факт есть ничто иное, как следствие явления, выразившегося в стремлении к украшению миниатюрами ранних кодексов. Показательно, что появление вшитых новых листов с миниатюрами в греческие рукописи, где их наличие не предполагалось при изготовлении кодексов, наблюдается чаще всего в XIII веке, причем несколько таких фактов оказалось возможным установить даже на материале одних советских собраний <sup>26</sup>. Попытка рассмотреть каждый из известных нам случаев и найти ему объяснение выходит далеко за пределы нашей короткой статьи, касающейся судьбы лишь одной рукописи, не столь романтической, сколько интересной своей сложностью и связью с монастырем св. Екатерины на Синае, собрание иллюстрированных рукописей которого великолепно охарактеризовано К. Вейцманом <sup>27</sup>, чрезвычайно много сделавшим для изучения византийского искусства XIII века. В синайском собрании есть одна рукопись, которая, как нам кажется, подкрепляет наши выводы. Это Псалтирь и Новый Завет, cod. 2123, — кодекс, датированный 1242 годом и также связанный с искусством крестоносцев. Украшающие его листовые миниатюры по стилю довольно близки Четвероевангелию греч. 220 <sup>28</sup>. К. Вейцман отмечает указанный кодекс как единственный в синайской библиотеке связанный своими миниатюрами с искусством крестоносцев. Думается, что к нему можно теперь присоединить два других, миниатюры которых мы рассмотрели в этой статье.

<sup>25</sup> Ср. : А. Bank, *Les monuments de la peinture byzantine du XIII<sup>e</sup> s. dans les collections de l'URSS*, in : *L'art byzantin du XIII<sup>e</sup> siècle. Symposium de Sopoćani, 1965*, Beograd, 1967, p. 91—101.

<sup>26</sup> В. Г. Пуцко, *Греческие лицевые рукописи Нового Завета в собраниях СССР* (в печати).

<sup>27</sup> К. Weitzmann, *Illustrated Manuscripts at St. Catherine's Monastery on Mount Sinai*, Minnesota, 1973.

<sup>28</sup> Idem, p. 24—25, fig. 33. Пользуюсь случаем выразить сердечную благодарность профессору Курту Вейцману за любезно присланные фотоснимки миниатюр этого синайского кодекса.

# LE VOÏVODE DONATEUR DE LA FRESQUE DE SAINT-NICOLAE-DOMNESC (ARGEȘ) ET LE PROBLÈME DE SA DOMINATION SUR VIDIN AU XIV<sup>e</sup> SIÈCLE \*

CARMEN LAURA DUMITRESCU

Une récente étude que nous avons dédiée à un monument depuis longtemps connu par les spécialistes — l'église de Saint-Nicolae-Domnesc de Curtea de Argeș — nous a mené à des résultats assez inattendus qui seront bientôt publiés *in extenso*<sup>1</sup>. Les lignes qui voici sont le développement de l'un des problèmes qui ont surgi lors de notre recherche, concernant un fait d'ordre historique important surtout pour la meilleure connaissance des rapports politiques et du jeu de forces au Sud et au Nord du Bas-Danube aux environs des années 1375.

Dès l'abord il faut préciser que l'événement dont nous allons nous occuper — celui d'une *seconde* domination valaque du territoire de Vidin — a été pressenti et suggéré par G. I. Brătianu<sup>2</sup> et Ilie Minea, il y a plus de cinquante années déjà, mais, depuis lors, personne ne lui a plus accordé l'attention méritée.

Astreints d'approfondir le contexte historique pour essayer d'élucider et de mettre d'accord certaines données résultant de l'étude du monument, avec d'autres qui présentaient un degré élevé de certitude, nous avons examiné de près l'hypothèse ébauchée par les auteurs à peine nommés.

En essayant de circonscrire le moment de la décoration à fresque de Saint-Nicolae-Domnesc et l'identité du donateur il a fallu, naturellement, passer en revue les opinions formulées à ce propos par nos prédécesseurs qui ont avancé des dates se situant entre 1360 et 1380, c'est-à-dire une initiative appartenant soit au prince Nicolae-Alexandru (1352—1364), soit à ses successeurs Vladislav I<sup>er</sup> (1364—1374) ou Radu I<sup>er</sup> (1374—1383).<sup>3</sup>

---

\* Communication présentée en décembre 1978 à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Bucarest.

<sup>1</sup> C. L. Dumitrescu, *Anciennes et nouvelles hypothèses sur un monument roumain du XIV<sup>e</sup> siècle: l'église de Saint-Nicolae-Domnesc de Curtea de Argeș*, « Revue roumaine d'histoire de l'art » (R.R.H.A.), série Beaux-Arts, XVI, 1979, (sous presse).

<sup>2</sup> G. I. Brătianu, *L'Expédition de Louis I<sup>er</sup> de Hongrie contre le prince de Valachie Radu I<sup>er</sup> Bassarab en 1377*, « Revue Historique du Sud-Est Européen », II, 1925, 4—6, p. 73—84. Nous avons utilisé le tirage à part publié à Vălenii de Munte, 1925. 12 p.. L'indication des pages se référant dorénavant à cette brochure. L'hypothèse concernant une domination du voïvode Radu à Vidin se trouve à la page 10 et, là aussi, note 4, est mentionnée la remarque de I. Minea qui mettait en relation les données de l'inscription en slavon de Curtea de Argeș avec cette circonstance.

<sup>3</sup> V. Drăghiceanu, *Curtea domnească din Argeș, note istorice și arheologice*, in *Curtea domnească din Argeș*, Bucarest, 1923, p. 76, proposait Vladislav comme initiateur de la déco-

Avant d'exposer nos propres arguments concernant la date et le donateur des fresques il est pourtant nécessaire de préciser pourquoi nous avons adopté, à l'instar d'autres chercheurs <sup>4</sup>, l'année 1352 comme le *terminus ante quem* de la construction de l'église. En l'occurrence, nous considérons que l'exécution du sgraffite assez connu, inscrit à l'intérieur du naos qui indique l'année et le lieu de la mort du voïvode de la Valachie, Basarab I<sup>er</sup> : **ЛѢТЪ СѢДМѢ | НА ДЛЪГОПОЛѢ ПРѢСТАВИСЯ ВЕЛИКЫ БАСАРАБА КОИВОДА** (année 6860 [1351—1352] à Dlăgopoli [= Câmpulung] est mort le grand voïvode Basarab), est strictement contemporaine à l'événement consigné. Un sgraffite n'est pas une inscription préparée d'avance et donc élaborée avec soin, mais, au contraire, une notation spontanée et urgente, soit du nom de celui qui écrit pour s'éterniser sur le mur d'un sanctuaire, soit d'un événement important qui ne doit pas se perdre dans l'oubli. Le moment de la mort du voïvode Basarab représentait justement un tel événement et sa notation immédiate et rapide — par un clerc ou un prêtre — à l'intérieur du sanctuaire appartenant à la résidence des princes, était la chose la plus naturelle <sup>5</sup>.

L'archéologue N. Constantinescu a remarqué le premier que le sgraffite en question n'est pas inscrit sur le mortier qui relie les couches de briques et de pierres du mur nord, mais sur un enduit de crépi intérieur, égalisé, recouvrant la maçonnerie, ce qui signifie que l'église était non seulement bâtie en 1352 mais que les travaux de finissage étaient aussi terminés <sup>6</sup>. La place occupée par le sgraffite sur le mur nord du naos montre avec évidence qu'il a été écrit par quelqu'un se tenant debout sur le dallage de l'église et qui a choisi un endroit du mur facilement accessible autant pour lui qui écrivait, que pour ceux qui allaient lire le sgraffite.

Puisque Saint-Nicolae-Domnesc était déjà construit en 1352, à qui doit-on attribuer la qualité de fondateur : au voïvode Basarab ou à son fils

ration, qui aurait été achevée par Radu : Gr. Ionescu, *Curtea de Argeș* (Istoria orașului prin monumentele sale). Bucarest. 1940. p. 33—34. inclinait pour Radu, en admettant le commencement de la décoration sous Vladislav : V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române*. I. Bucarest. 1959. p. 388—389. s'est prononcé pour Nicolae-Alexandru : P. Chihaia, *Semnificația portretelor din biserica Mănăstirii Argeș*, « Glasul Bisericii ». XXVI. 1967. 7—8. p. 788—790. 798. affirme que le voïvode représenté dans le tableau votif du naos de Saint-Nicolae-Domnesc ne peut être que Vladislav : N. Constantinescu, *La résidence d'Argeș des voïvodes roumains des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Problèmes de chronologie à la lumière des récentes recherches archéologiques*. RESEE. VIII. 1970. 1. p. 5—31 : idem, *Curtea domnească din Argeș. probleme de geneză și evoluție*. « Buletinul Monumentelor Istorice ». XL. 1971. 3. p. 14—23. considère que Vladislav est tout autant le constructeur que le décorateur du monument : M. A. Musicescu, *Biserica domnească din Curtea de Argeș*. Bucarest. 1976. p. 11. se prononce pour Vladislav comme donateur de la décoration seulement.

<sup>4</sup> V. Drăghiceanu, *op. cit.* p. 76 : Gr. Ionescu, *op. cit.*, p. 7—100 : idem, *Istoria arhitecturii în România*. I. Bucarest. 1963. p. 126—131 (avec les opinions des prédécesseurs, notes p. 127) : V. Vătășianu, *op. cit.*, p. 148 (propose une date très avancée : 1330—1340) : R. Theodorescu, *Bizanz. Balcani. Occident la începuturile culturii medievale românești*. Bucarest. 1974. p. 285.

<sup>5</sup> Voir la photographie du sgraffite chez V. Drăghiceanu, *op. cit.*, p. 16, fig. 9. Nous écartons *a priori* l'hypothèse qui attribue le sgraffite à un maître maçon qui l'aurait incisé au cours des travaux de construction, car il ne faut pas surestimer le degré de culture des ouvriers au Moyen Âge.

<sup>6</sup> N. Constantinescu, *La résidence d'Argeș* . . . p. 16 : pourtant, ses déductions sont différentes, car l'auteur pense — à tort — que cet enduit aurait eu le rôle de support préparatoire pour la fresque, ce qui ne correspond aucunement à la technique de la fresque.

Nicolae-Alexandru ? Il serait logique de nous arrêter à Basarab, mais quelques indices plaident en faveur de Nicolae-Alexandru, en sa qualité de prince-associé au pouvoir, car il est probable que, durant les dernières années de son long règne ( $\pm$  1310—1352) ayant atteint un âge avancé, Basarab s'est retiré dans sa résidence de la ville de Câmpulung, laissant à son fils la résidence principale de Curtea de Argeş et les devoirs du gouvernement effectif<sup>7</sup>. On pourrait ainsi s'expliquer pourquoi dans la composition de la *Déisis* appartenant à la décoration du narthex — exécutée à une date sensiblement postérieure à la construction du monument — à la place de l'intercesseur secondaire habituel — saint Jean-Baptiste — on a représenté Saint-Nicolas. Il est vrai que l'église princière a été dédiée à Saint-Nicolas, mais ça ne nous semble pas une raison suffisante pour justifier une telle dérogation iconographique dans une *Déisis intégrée à un Jugement Dernier*. Par contre, la représentation de l'âme d'un voïvode dans la composition de la *Déisis* constituait une sérieuse raison pour la substitutions de l'intercesseur : le saint patron du prince était en effet le plus qualifié et propice à intercéder lors du Jugement des âmes. Si à ces considérations on ajoute le fait que le voïvode représenté dans la *Déisis* semble avoir eu une épouse de confession catholique puisqu'il est figuré *seul*, nous avons des indices suffisants pour l'identifier à Nicolae-Alexandru dont le saint patron était Saint-Nicolas et dont l'épouse — au moment de la construction de l'église — était la princesse catholique Clara<sup>8</sup>. Nous ne savons pas à quelle confession avait appartenu l'épouse de Basarab — et ce n'est pas impossible qu'elle fut aussi catholique. En échange, le revêtement en argent de l'icône de Saint-Athanase de la Grande Lavra de l'Athos<sup>9</sup> atteste sans équivoque que l'épouse du voïvode Vladislav — donateur de l'icône — *était de confession orthodoxe* puisqu'elle fut représentée, ainsi que son mari, sur le revêtement. Cette circonstance interdit donc l'identification du voïvode représenté seul dans la *Déisis* de Curtea de Argeş avec Vladislav (Vlaico).

<sup>7</sup> Sur le problème de l'association au règne des voïvodes roumains voir O. Iiescu, *Domni asociați în țările române în secolele al XIV-lea și al XV-lea*, « Studii și cercetări de istorie medie », II, 1951, 1, p. 39—60 ; idem, *L'Héritage de l'idée impériale byzantine dans la numismatique et la sigillographie roumaines au Moyen Âge*, « Byzantina », 3, 1971, p. 225—263 ; et surtout Em. Virtosu, *Titulatura domnilor și asocierea la domnie în Țara Românească și Moldova*, Bucarest, 1960, *passim*.

<sup>8</sup> Hurmuzaki — Densușianu, *Documente privitoare la istoria românilor*, I/2, p. 158—159 (Lettre du Pape Urbain V).

<sup>9</sup> P. S. Năsturel, *Aux origines des relations roumano-athonites : l'icône de Saint-Athanase de Lavra du voïvode Vladislav*, in *Actes du VI<sup>e</sup> Congrès d'Études byzantines*, Paris, 1948, Paris, 1951, II, p. 307—314 ; une bonne reproduction de cette icône chez M. Beza, *Urme românești în răsăritul ortodox*, 2<sup>e</sup> édition, Bucarest, 1937, p. 40, 48. Bien que nous connaissons l'icône seulement à travers des photos, un détail nous a frappé : les effigies des donateurs, situées de part et d'autre sur le cadre du revêtement, se trouvent sur deux petits rectangles d'argent qui sont appliqués à l'aide de clous sur ce revêtement. C'est ce qui explique l'inversion des effigies par rapport aux inscriptions en grec qui donnent les noms et titres des personnages. En effet, la facture du revêtement — œuvre de style byzantin — ne coïncide guère avec le style des deux petites plaques portant les effigies des donateurs qui attestent un atelier d'art occidental gothique. L'artiste grec n'aurait pas su d'ailleurs rendre avec fidélité le costume de type occidental des personnages. Le voïvode a dû commander d'abord le revêtement avec les inscriptions en grec à un artiste byzantin et, ensuite, il s'est adressé pour les plaques portant les effigies à un artiste de l'une des villes saxonnes de Transylvanie. L'insertion des donateurs a été faite par l'artiste saxon qui ne comprenait pas les inscriptions déjà existantes et ne connaissait pas la coutume byzantine de figurer l'époux à gauche et l'épouse à droite (du spectateur).

Autrement dit, si entre Basarab et Nicolae-Alexandru on pourrait encore hésiter à se prononcer à qui des deux revient la qualité de fondateur de l'édifice<sup>10</sup>, en ce qui concerne Vladislav, le doute ne nous semble pas permis : il ne peut être considéré comme fondateur de la construction, car Vladislav aurait été représenté dans la *Déisis* avec son épouse Anna.

L'examen des possibilités d'identification offertes par le personnage laïque de la *Déisis*, qui doit être le fondateur de l'église, vient donc à l'appui de notre opinion que le sgraffite discuté date de l'année même qu'il consigne — 1352 — année qui est le *terminus ante quem* de la construction de l'église.

★

Ainsi qu'il ressort des circonstances plus récentes et mieux connues du XVI<sup>e</sup> siècle (*e.g.* l'église du monastère de Dealu, celle de Tismana, fondations voïvodales importantes de Valachie<sup>11</sup>), une église pouvait rester sans décor iconographique des années durant, quelquefois plusieurs décennies, ce manque n'étant pas de nature à affecter le fonctionnement normal de l'édifice de culte. L'église une fois bâtie était consacrée, ce qui la rendait apte au déroulement de l'office. Ce n'est pas la décoration peinte qui confère au monument sa qualité de sanctuaire ; la décoration n'est qu'un surplus de beauté qui, évidemment, contribue à l'exposition de la doctrine, mais la liturgie ne dépend pas de son existence. L'édifice de culte possède et exprime par soi-même une symbolique qui lui assure pleine capacité de fonctionnement après la consécration. Ainsi, Saint-Nicolae-Domnesc a pu remplir son rôle de chapelle de la résidence princière longtemps avant d'être décorée à fresques. Pourtant, l'intérieur devait avoir reçu un enduit de plâtre dont quelques restes subsistent encore (le support du sgraffite déjà mentionné) et qui était ravivé par des motifs décoratifs simples sur

<sup>10</sup> Il y a pourtant un indice qui n'est pas sans signification et qui plaide en faveur de l'inexistence d'un portrait peint au XIV<sup>e</sup> siècle du voïvode Basarab, tant à l'église Saint-Nicolae-Domnesc qu'à celle plus ancienne de Câmpulung. Au XVI<sup>e</sup> siècle, en 1526—1528, le voïvode Radu de la Afumași inaugure la première « suite généalogique peinte » de Valachie en reproduisant sur le mur ouest du narthex du Monastère d'Argeș ses ancêtres en ligne directe (père — grand père — arrière grand père, etc.), copiés d'après les fresques votives existantes à ce moment-là en Valachie. La suite s'arrête à Nicolae-Alexandru ce qui laisse supposer que le portrait du voïvode Basarab I<sup>er</sup> ne figurait dans aucune église plus ancienne d'où il aurait pu être copié. Pour les détails concernant cette généalogie peinte voir C. L. Dumitrescu, *Pictura murală din Țara Românească în veacul al XVI-lea (La peinture murale de Valachie au XVI<sup>e</sup> siècle)*, Bucarest, 1978, p. 46—54 et résumée anglais p. 116—117. Ce que nous aimerions maintenant souligner c'est que, en dépit de l'opinion prévalant chez nos historiens et fondée sur les confusions et incertitudes constatées dans les *Chroniques* valaques pour la période du XIV<sup>e</sup> siècle, les voïvodes du XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> siècle connaissaient très bien leur ascendance, leur liens de famille, la branche à laquelle ils appartenaient. C'étaient des choses d'importance capitale pour ceux qui aspiraient à gouverner le pays un jour ou l'autre et qui savaient être d'origine princière. Tandis que les rédacteurs des *Chroniques* valaques au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui utilisent pour les périodes plus reculées soit de brèves notations éparpillées dans les monastères, soit des chroniques dédiées à un seul règne, ignorent les successions réelles des débuts et les filiations exactes. Autrement dit, les rejetons de la famille voïvodale, jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, étaient les gardiens d'une tradition fidèle sur leurs ancêtres, ce qui ressort d'ailleurs de la façon dont sont rédigés les documents de chancellerie où le voïvode en titre mentionne toujours son père et souvent son grand-père et d'autres parents plus éloignés.

<sup>11</sup> L'église de Dealu, fondation du voïvode Radu cel Mare érigée en 1502, a été décorée par Neagoe Basarab en 1515 ; l'église de Tismana, rebâtie par le même Radu cel Mare vers 1508, a reçu son décor en 1564.

les moulures horizontales des murs. En effet, V. Drăghiceanu<sup>12</sup> et récemment N. Constantinescu<sup>13</sup> ont remarqué que le support de l'inscription peinte en slavon qui se trouve sur la moulure, juste au-dessus du tableau votif du naos, est superposé à un motif décoratif ; or cette inscription a été rédigée au moment de la décoration *figurative* de l'église et son texte se rapporte aux personnages princiers du tableau votif. La coutume de raviver provisoirement la blancheur des murs intérieurs d'une église par de simples motifs décoratifs a été pratiquée au Moyen Age, chez nous et ailleurs, car la décoration iconographique à fresque était très couteuse et les équipes de peintres étaient apportées de loin, ce qui augmentait encore les prix d'exécution. En nous appuyant sur les données mieux connues du XVI<sup>e</sup> siècle, il ne nous semble pas excessif d'affirmer que la décoration iconographique d'une église valait presque autant que la construction de l'édifice. Il n'y a donc pas lieu de nous étonner du fait que parfois le donateur de la décoration était une autre personne que le fondateur du monument et appartenait à une génération différente. En raison même du prix élevé de la décoration, le donateur de la fresque estimait que sa participation à l'œuvre votive se situait sur un plan d'égalité avec celle du fondateur.

Qui a donc décoré l'église de Curtea de Argeș ? Vladislav I<sup>er</sup> ou bien son frère et successeur Radu I<sup>er</sup> ? Car, il n'y a pas longtemps, l'hypothèse de Vladislav en tant que donateur a été proposée et soutenue envers l'ancienne attribution à Radu<sup>14</sup>. Ce qui est certain c'est qu'il ne peut être question des deux voïvodes à la fois — ou l'un continuant l'œuvre commencé par l'autre — car alors, étant associés à la même œuvre votive, nous aurions dû trouver dans l'église soit deux tableaux votifs représentant deux couples de donateurs *portant chacun une maquette* (les deux frères avec leurs épouses respectives), soit un seul tableau dans lequel les deux voïvodes auraient *soutenu ensemble* la maquette de l'église, accompagnés de part et d'autre par les princesses. Nous avons déjà vu que le voïvode représenté dans la *Déisis* du narthex n'est pas Vladislav car celui-ci aurait été figuré avec son épouse de confession orthodoxe. En réalité, dans le naos de l'église il n'y a qu'un seul tableau votif sur le mur ouest, du côté nord, qui présente *un seul voïvode* avec son épouse soutenant la maquette de l'église (fig. 1). Aujourd'hui, les noms de ces personnages sont complètement effacés, pourtant, il paraît que lors de la restauration du monument, effectuée avant la première guerre mondiale, les noms pouvaient être encore déchiffrés : Anna et Radu<sup>15</sup>. Il est vrai que le panneau votif a été repeint au XIX<sup>e</sup> siècle, mais le peintre n'a pas altéré les données iconographiques antérieures, une première preuve étant fournie par les détails du costume de personnages qui sont caractéristiques pour la mode occidentale du XIV<sup>e</sup> siècle, détails qu'un modeste « zographe » d'églises du siècle passé n'était pas en mesure de connaître, et qui ont donc moins d'inventer<sup>16</sup>.

<sup>12</sup> *Op. cit.*, p. 49, fig. 264.

<sup>13</sup> *La résidence d'Argeș . . .*, p. 14, note 25.

<sup>14</sup> Voir *supra* note 3.

<sup>15</sup> O. Tafrali, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș*, 2 vol., Paris, 1931, I, p. 133—135.

<sup>16</sup> Une donnée supplémentaire en faveur de l'exactitude des détails du tableau votif nous a été fournie par l'analyse de l'architecture du monument qui nous a permis d'avancer et de soutenir l'opinion qu'à l'origine l'église de Saint-Nicolae-Domnesc présentait réellement les deux invraisemblables tours-clocher qui figurent sur le dessin de la maquette soutenue par les donateurs. Voir pour les arguments notre article cité *supra*, note 1.



Fig. 1. Curtea de Argeș, Saint Nicolae Domnesc, Naos, mur Ouest, le tableau votif.

La preuve décisive pour établir l'identité de ces personnages réside dans la circonstance qu'ils ont été copiés et introduits dans le narthex de l'église du Monastère d'Argeș vers 1536—1538<sup>17</sup>, donc quelques 160 ans

<sup>17</sup> C. I. Dumitrescu, *Pictura murală . . .*, loc. cit. (*supra* note 10).

seulement après le moment de leur figuration à Saint-Nicolae-Domnesc, intervalle assez court qui ne justifie pas la supposition que les noms sur la fresque de ce dernier monument fussent déjà détériorés. Sur le panneau qui reproduisait le couple princier au Monastère d'Argeş et dont nous possédons un dessin exécuté par le peintre G. Tattarescu en 1860 (avant la restauration radicale de l'église par l'architecte A. Lecomte du Noüy), le voïvode et son épouse étaient représentés dans la même position assez inhabituelle — la dame à gauche, le prince à droite (du spectateur) — avec les mêmes détails vestimentaires, bien sûr sans porter la maquette de Saint-Nicolae-Domnesc qui était ici remplacée par une croix soutenue par le voïvode (fig. 2). Ce même dessin — pièce d'une série exécutée dans le but de recueillir des témoignages documentaires à un moment où la photographie était encore à ses débuts<sup>18</sup> — contient aussi les noms des personnages

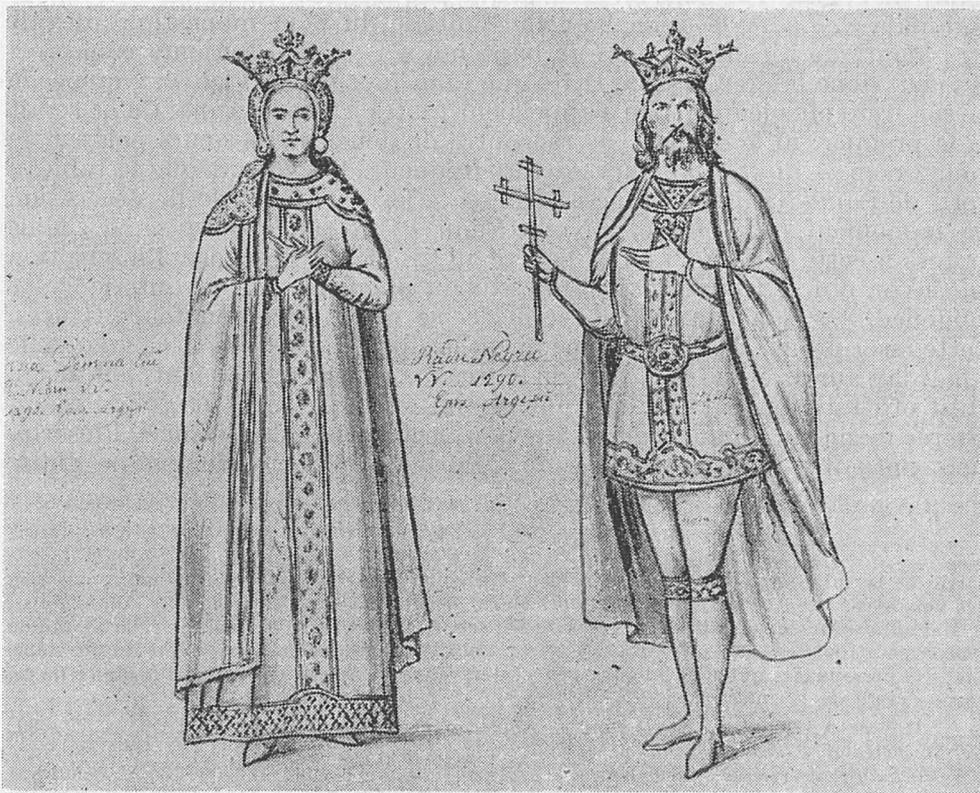


Fig. 2. — Dessin de G. Tattarescu (1860) d'après les fresques du XVI<sup>e</sup> siècle du Monastère d'Argeş : le voïvode Radu I<sup>er</sup> et son épouse Anna.

<sup>18</sup> Les dessins sont conservés au Musée de l'Art de Bucarest dans un cahier intitulé *Albumul național*. G. Tattarescu accompagnait en 1860 le grand érudit Al. Odobescu qui inspectait à titre officiel les monastères de Valachie et qui a rédigé à cette occasion des rapports précieux. À la « restauration » de 1875, qui a détruit et égaré la plupart des fresques originaux du Monastère d'Argeş, ont pourtant échappé quelques panneaux conservés maintenant dans les Musées. Parmi ces panneaux se trouvent aussi quelques portraits de voïvodes qui font

reproduits : Anna et Radu. Pour confirmer ce document il y a aussi les écrits de plusieurs auteurs qui ont visité le Monastère d'Argeş avant la restauration de Lecomte du Noüy, et qui tous sont unanimes à avoir vu et lu, sur le mur sud du narthex, les noms de la princesse Anna et du voïvode Radu, mais qui n'ont jamais parlé d'un couple composé par Anna et Vladislav<sup>19</sup>. Les complications récentes ont commencé d'ailleurs juste à cause du nom de la princesse<sup>20</sup>. Si, près du voïvode Radu au Monastère d'Argeş on aurait trouvé une princesse portant un autre nom que celui d'Anna, personne n'aurait douté que tant là que dans le tableau votif de Saint-Nicolae-Domnesc le couple représenté était celui composé par Radu I<sup>er</sup> et son épouse. Mais on savait et on sait, grâce à l'icône de Saint-Athanase de la Grande Lavra<sup>21</sup> et à un document de Kutlumus, que Anna était le nom de l'épouse de Vladislav, tandis que l'épouse de Radu — en dehors du dessin de G. Tattarescu<sup>22</sup>, des notes des auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle et de l'obituaire de l'église — ne nous est connue que par son nom monastique, celui de Kalinikia<sup>23</sup>. La règle selon laquelle l'initiale du nom monastique devait être identique à celle du nom de baptême n'a pas été toujours respectée. On peut donc inférer, à juste titre, que tant l'épouse de Vladislav que celle de son frère plus jeune Radu s'appelaient toutes les deux Anna. Ce ne serait ni le premier, ni le dernier cas rencontré de deux belles-sœurs portant le même nom — qui par ailleurs est fort fréquent. Il s'en suit que le tableau votif de Saint-Nicolae-Domnesc représente les donateurs de la décoration du monument qui sont le voïvode Radu I<sup>er</sup> et son épouse Anna. Mais arrivés à cette certitude, on se heurte au problème posé par l'inscription en slavon qui se trouve juste au-dessus du panneau votif et qui, de toute évidence, par son contenu et sa place, se réfère aux donateurs figurés. Cette inscription a été la base documentaire pour l'hypothèse selon laquelle Vladislav aurait été le donateur de la fresque et, par conséquent, le tableau votif offrirait son portrait et celui de son épouse<sup>24</sup>. Très fragmentaire et altérée même au moment de sa première lecture et publication<sup>25</sup>, l'inscription contient — nous l'avons vérifié sur place — deux fois le nom de Vidin,

---

partie de la suite copiée par G. Tattarescu. En comparant les fresques originaux conservés (les voïvodes : Mircea cel Bătrîn, Radu cel Mare, Neagoe Basarab et sa famille, Radu Païsie et Marco) avec les dessins de Tattarescu, on observe tout de suite la fidélité remarquable du copiste pour tous les détails de costume, d'accessoires et de position. Il n'y a que les physiognomies des personnages qui sont quelque peu « interprétées ». Mais la valeur documentaire de ces dessins reste de premier ordre.

<sup>19</sup> Voir A. Pelimon, *Impresiuni de călătorie în România*. Bucarest, 1859, p. 79–80 ; Gr. Musceleanu, *Calendarulu anticu pe anulu 1862*, Bucarest, 1862, p. 74 ; L. Reissenberger, *L'Eglise du monastère épiscopal de Kurtæd' Argeş en Valachie*, Vienne, 1867, p. 13 ; Al. Odobescu, *Fpiscopia de Argeş*, « Convorbiri literare », XLIX, 1915, 11–12. p. 1116 (article posthume qui contient les notes prises à l'occasion de la visite faite en 1860).

<sup>20</sup> C'est surtout pour cette raison que certains ont conclu en faveur de Vladislav : une princesse du nom d'Anna à côté d'une voïvode du XIV<sup>e</sup> siècle ne pourrait indiquer que Vladislav.

<sup>21</sup> P. Ş. Năsturel, *op. cit.* ; P. Lemerle, *Actes du Kutlumus*, Paris, 1946, p. 136.

<sup>22</sup> V. Drăghiceanu, *op. cit.*, p. 46.

<sup>23</sup> *Documenta Romaniae Historica*, (cité dorénavant *D.R.H.*) B, I, p. 35. (n° 14), p. 54 (n° 22), p. 105 (n° 53), p. 154 (n° 89).

<sup>24</sup> N. Constantinescu, *op. cit.* ; M. A. Musicescu, *op. cit.*

<sup>25</sup> V. Drăghiceanu, *op. cit.*, p. 50 (avec des erreurs).

la deuxième fois dans le syntagme « et tout le territoire [dépendant] de Vidin ». Voilà les restes de l'inscription copiés par nous-mêmes :

[1] . . . . ДѢРИ . . . . И САМОДРЪЖА . . . . .

[2] . . . ЖРОВА . . . ХИ. ВДИНЮ ЖЕ І ВЪСЕН ОБЛАСТИ ВДИСКОИ . . . . .

[3] . . . ВЪ Х . . . ГА БЛАГОВѢРИИ И ГЪЖА ЗЕМЛИ ВЪЖРОВА ХИИ : І ВЪ . . . . .

Bien que les noms du voïvode et de la princesse n'existent plus dans l'inscription, on a déduit, tout naturellement, qu'il ne pouvait s'agir que de Vladislav car, celui-ci — on le sait avec certitude <sup>26</sup> — a conquis la cité de Vidin et l'a gouvernée durant le laps de temps février — août 1369. Et pourtant . . . D'abord un argument de bon sens : ayant à résoudre les graves problèmes de défense posés par les rivalités déjà existantes dans cette zone, disputée entre le royaume apostolique et le tsarat de Tîrnovo, le voïvode roumain aurait-il eu le temps et la préoccupation de commencer juste à ce moment-là, pendant les quelques mois de sa domination sur Vidin, la décoration d'un édifice qui représente une œuvre de paix et de loisir ? Laissons pourtant de côté une logique qui pourrait paraître spéculative et essayons d'examiner ce que nous savons concernant Vladislav I<sup>er</sup> et Radu I<sup>er</sup>. Tout d'abord que Radu a été associé au règne de son frère aîné Vladislav qui n'avait pas d'enfants. Ainsi qu'il a été établi par le numismate O. Iliescu <sup>27</sup>, il y a des émissions monétaires valaques à partir de 1372, sinon plus tôt, qui présentent sur l'*avers* le nom de Vladislav avec le titre de voïvode tandis que le nom de Radu, avec ou sans titre de voïvode est inscrit sur le *revers*. Une autre émission contemporaine porte sur l'*avers* le nom de Radu, avec le titre de voïvode et sur le *revers* le nom de Vladislav sans titre. Le numismate C. Moisil <sup>28</sup> supposait que cette dernière série monétaire aurait été émise par Radu, en tant que „grand voïvode”, ayant un fils du nom de Vladislav comme associé. Mais O. Iliescu <sup>29</sup> observe que les monnaies portant deux noms de voïvodes n'apparaissent que durant les règnes où l'associé est un frère, et point quand l'associé est le fils du grand-voïvode. Le cas suivant est celui des demi-frères Dan I<sup>er</sup> et Mircea l'Ancien, des émissions monétaires de l'intervalle 1383—1385 montrant de nouveau la position interchangeable des noms sur l'*avers* et le *revers*. Si l'association père-fils se rattachait à une hiérarchie naturelle et ne posait pas le problème de la préséance qui revenait naturellement au père, quand l'association était entre frères, les prérogatives semblent avoir été à peu près égales, ce qui — ainsi que le remarque O. Iliescu — créait une certaine rivalité entre partenaires. En effet, bien que le frère aîné étant le seul investi du titre de « grand voïvode », « autentis » et « samodirjetz » (autocrator), et représentait dans les relations extérieures le vrai chef de l'Etat, à l'intérieur il devait exister une délégation du pouvoir et probablement une division administrative et territoriale du pays. Em. Virtosu, dans son livre dédié aux problèmes du titre des voïvodes roumains et de l'association au règne, remarquait un fait significatif en apportant des arguments à l'appui de

<sup>26</sup> Maria Holban, *Contribuții la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină. Rolul lui Benedict Himfy în legătura cu problema Vidinului*, « Studii și materiale de istorie medie », I, 1956, p. 7—59 (avec la bibliographie antérieure).

<sup>27</sup> *Domni asociați . . .*, p. 42—43 ; *L'Héritage . . .*, p. 256.

<sup>28</sup> *Monetele lui Radu I Basarab, Curtea domnească din Argeș*, București, 1923, p. 130.

<sup>29</sup> *L'Héritage . . .*, p. 258—259.

l'hypothèse que la fondation de la seconde Métropole de la Valachie, en 1370, donc à bref délai après la fondation de la première Métropole en 1359 (ayant son siège à Curtea de Argeș), devait refléter un état de choses qui suppose une division administrative de la Valachie<sup>30</sup>. Le siège de cette nouvelle Métropole était près de Turnu Severin — ainsi qu'il ressort de la dénomination ultérieure utilisée pour la Métropole de Rîmnic : celle « du nouveau Severin », justement à cause du transfert de siège métropolitain de Turnu Severin à Rîmnicu Vîlcea survenu plus tard. La création de la Métropole de Severin (1370) suit de près la conquête de Vidin par le voïvode Vladislav (1369) et précède de très peu le moment des émissions monétaires qui attestent l'association des deux frères : Vladislav et Radu. Les tensions et rivalités existantes entre le royaume hongrois, le « tsarat » de Tîrnovo et les propres intérêts du voïvode de la Valachie se concentraient, bien avant 1369, surtout dans les régions de Severin et de Vidin, et il est compréhensible que la partie ouest du territoire de la Valachie, qui se trouvait dans le voisinage du théâtre des discordes, eut alors besoin d'une administration plus rigoureuse qu'auparavant. Considérant l'importance stratégique de cette partie ouest du pays depuis le règne du voïvode Basarab, mais surtout au cours des années 1365—1369<sup>31</sup>, et le rôle actif joué par Vladislav lors des événements culminant par la conquête de Vidin en février 1369, il est naturel de supposer que Vladislav a été tenu d'associer au règne son frère, soit pour être secondé de près à l'ouest du pays, soit pour lui confier durant son absence la partie est avec la capitale de Curtea de Argeș et les affaires courantes d'administration.

Revenons maintenant à l'inscription en slavon qui se trouve au-dessus du tableau votif. Les mots qui se sont conservés et ceux qui peuvent être restitués sans l'ombre d'un doute sont les suivants : ...samodirja[yniï]// ... [V]iagrov[ah]ii, Bdiiaiu je i vāsei oblasti Vdiskoii... //... va H[rista] Boga blagoviarīi i gospoja zemli Viagrovlahaii i va.... //.

Que peut-on préciser à partir de ces restes ? Qu'il s'agit d'un voïvode *samoderjavny* (autocrator), donc le « grand voïvode » (et non l'associé au règne !) de l'Ongrovlachie (dans la forme archaïque de Viagrovlahia attesté ailleurs<sup>32</sup>, et qu'il gouverne aussi « Vidin et tout le territoire dépendant de Vidin », ensuite on trouve la formule « va Hrista Boga blagoviarīi » qui ici doit concerner la princesse puisqu'elle précède les mots : « *gospoja* de la terre de Viagrovlachie et... ». Pour restituer tant soit peu les parties détériorées sur l'inscription nous pouvons heureusement recourir aux textes inscrits sur le revêtement en argent de l'icône de Saint-Athanase de la Grande Lavra<sup>33</sup>, donation du prince Vladislav et de son épouse Anna.

<sup>30</sup> Em. Virtosu, *Titulatura domnilor* ..., p. 154—165.

<sup>31</sup> M. Holban, *op. cit.*, *passim*; idem, *Contribuții la studiul raporturilor dintre Țara Românească și Ungaria angevină*, « Studii » (Revistă de istorie), XV, 1962, 2, p. 315—347; idem, *Despre raporturile lui Basarab cu Ungaria angevină și despre reflectarea campaniei din 1330 în diplomele regale și în „Cronica pictată”*, « Studii » (Revista de istorie), XX, 1967, 1, p. 3—43.

<sup>32</sup> *D.R.H.*, B, I, p. 18 (n° 6). Le titre de *samoderjavny* exclut l'hypothèse que nous avons envisagée en premier lieu, celle d'une œuvre de décoration patronnée par Radu au temps où il était seulement l'associé de son frère Vladislav.

<sup>33</sup> P. Ș. Năsturel, *op. cit.*, p. 308, qui donne aussi la traduction des titres : « Jean Vladislav, grand-voïvode en Christ-Dieu prince fidèle et autocrator de toute la Hongrovlachie », et « Anne, très pieuse grande-voïvodessa en Christ-Dieu fidèle et autocratorissa de toute la Hongrovlachie ».

Chacun des donateurs bénéficie d'une formule qui représente le titre officiel et diplomatique — transposé en grec — du voïvode de la Valachie et de son épouse. On peut donc inférer, à juste titre, que sur la première ligne de l'inscription de Saint-Nicolae-Domnesc, *samoderjavny* a dû être précédé par : Ioannes + le nom de baptême + grand voïvode + en Christ-Dieu fidèle + prince (gospodari) + autocrator (« samodirjavnii ») ; ensuite était inscrit le nom du pays sur lequel il régnait en autocrator : Ongrovlachie (Viagrovlahia) et ce qu'il gouvernait en plus : Vidin et tout le territoire de Vidin. La troisième ligne de l'inscription concerne l'épouse du voïvode qui semble avoir bénéficié, ainsi que sur l'icône de la Lavra, d'un titre à part calqué sur celui du prince (exceptant le Ioannes) : nom de baptême + très pieuse + grande voïvodessa + va Hrista boga blogoviariii + gospoja (princesse autocratorissa) zemli Viagrovlahăii . . .

A première vue il semblerait en effet que l'inscription de Curtea de Argeş a été écrite dans l'intervalle février—août 1369 — puisqu'elle parle d'une domination du prince valaque sur Vidin — et que le voïvode ainsi impliqué serait Vladislav. Mais alors, comment peut-on concilier ces suppositions avec les témoignages concordants, déjà invoqués plus haut, qui attestent que le tableau votif de Saint-Nicolae-Domnesc représente le voïvode Radu et son épouse Anna ? Et nous avons omis, de propos délibéré, d'ajouter aux preuves citées, *l'obituaire* de l'église de Saint-Nicolae-Domnesc parce qu'il n'est qu'une copie du XIX<sup>e</sup> siècle d'après les obituaires plus anciens ; pourtant ce document présente aussi comme principaux donateurs le voïvode Radu et son épouse Anna.

Ainsi que le remarquait Em. Lăzărescu <sup>34</sup>, la dernière mention documentaire certaine du voïvode Vladislav, comme étant encore en vie, date du 6 juillet 1374. Le document en cause <sup>35</sup> est important aussi pour l'indice qu'il fournit sur un changement d'orientation politique de la part du voïvode roumain qui, jusqu'en 1374, en contraste avec ses rapports fluctuants vis-à-vis de la couronne apostolique, a eu constamment une attitude nettement hostile envers le tsar de Tirnovo et *les Ottomans*. Maintenant — ou peut-être depuis l'année précédente, 1373 <sup>36</sup> — il semble avoir adopté une politique différente et les nouvelles reçues par Louis d'Anjou de source qualifiée (les seigneurs valaques (boïars) réfugiés en Transylvanie, chez le roi), parlent d'une entente du voïvode Vladislav avec les Ottomans et même de sa présence dans la forteresse de Nicopolis <sup>37</sup>. Nous adoptons le point de vue de Em. Lăzărescu <sup>38</sup> selon lequel la mort du voïvode Vladislav a eu lieu à bref délai après cette dernière mention documentaire, peut-être même avant la fin de l'année 1374. Ce que nous connaissons de l'activité de Radu I<sup>er</sup> quand, à son tour, il devint grand voïvode et *samoderjavny* (autocrator) montre justement une continuité dans cette nouvelle direction

<sup>34</sup> *Nicodim de la Tismana și rolul său în cultura veche românească*, I, « Romanoslavica », XI, 1965, p. 273, n. 5 ; l'article propose des solutions nouvelles à maints problèmes d'ordre politique dans l'intervalle 1370—1383.

<sup>35</sup> *D.R.H.*, D, I, p. 107 (n<sup>o</sup> 63).

<sup>36</sup> Em. Lăzărescu, *op. cit.*, p. 257, n. 3 ; Hurmuzaki-Densușianu, *Documente . . .*, I/2, p. 207 (n<sup>o</sup> 152).

<sup>37</sup> Voir *supra* note 35.

<sup>38</sup> *Op. cit.*, p. 273, n. 3 ; p. 274.

politique initiée par son frère. G. I. Brătianu<sup>39</sup> apportait depuis 1925 des arguments substantiels pour étayer les circonstances et la réalité du combat qui eut lieu en 1377 entre Louis d'Anjou et Radu I<sup>er</sup>, combat difficilement, sinon théoriquement, gagné par le roi de Hongrie. La *Cronaca Carrarese* des frères Gatari dont G. I. Brătianu reproduit le passage se rapportant à l'événement de 1377<sup>40</sup>, parle ainsi : « Fu adunque nele parte d'Ongaria una grandenissima bataglia tra la santa maghiestà del re Lodovigo e Radano prinzipo di Bulgaria, infedelle... » (les italiques nous appartiennent). « Nele parte d'Ongaria » doit être interprété comme le propre territoire de la Valachie, car, du point de vue de la couronne hongroise — et donc des contemporains occidentaux — la Valachie était encore la *provincia* Transalpine du royaume de Hongrie. « Infedelle » dans ce contexte désigne en premier lieu la félonie, l'infidélité de Radu vis-à-vis de son souverain : Louis d'Anjou ; mais il n'est pas hors de propos de considérer aussi ce terme comme l'écho d'une alliance turco-valaque<sup>41</sup>, alliance temporairement conclue par Radu pour prévenir la conquête du tsarat de Vidin par Šišman, le « tsar » de Tîrnovo, qui ainsi serait devenu un rival beaucoup trop puissant. Pour maintenir un équilibre de forces au sud du Danube et probablement avec le consentement tacite sinon à la demande expresse du « tsar » Strašimir, — qui préférerait sûrement un protectorat roumain au lieu d'une conquête et d'une annexion définitives de la part de son demi-frère Šišman —, Radu a occupé le territoire de Vidin<sup>42</sup>. Cette circonstance expliquerait bien la formule : *Radano prinzipo di Bulgaria*, car Vidin était la capitale de la « Bulgarie de Vidin ». L'hypothèse d'une domination exercée par Radu sur Vidin a été d'ailleurs esquissée par G. I. Brătianu<sup>43</sup> qui s'appuyait sur les suggestions de I. Minea. L'essor du pouvoir des Ottomans dans la Péninsule Balkanique et, surtout, les avantages que le « tsar » de Tîrnovo avait déjà sû se ménager par le truchement de son alliance avec les Ottomans, ont déterminé un changement dans la politique extérieure des princes de la Valachie dès la fin du règne de Vladislav, dans le sens d'une entente avec les Ottomans contre les souverains de Tîrnovo qui, à partir du moment (1355) où fut répudiée la fille de Basarab (Théodora, la première épouse du tsar Ivan Alexandre), étaient devenus les ennemis naturels des voïvodes roumains. De leur côté les Ottomans préféraient les conflits et les rivalités entre les Etats balkaniques et un équilibre précaire des forces, et on comprend facilement qu'ils n'étaient pas disposés à permettre un accroissement et un raffermissement du tsarat de Tîrnovo que, de toute façon, ils entendaient conquérir dans le plus proche avenir — ce que d'ailleurs ils ont accompli. Sachant tirer le meilleur parti de toutes ces circonstances, Radu a réussi d'imposer son autorité

<sup>39</sup> *Op. cit.* (voir *supra* note 2).

<sup>40</sup> Cf. *Cronaca Carrarese* [di] Galeazzo, Bartolomeo e Andrea Gatari, in *Rerum Italicarum Scriptores*, nuova edizione riveduta, ampliata e corretta, con la direzione di Giosue Carducci e Vittorio Fiorini, Città di Castello, 1910, tomo XVII, Parte I, fasc. 1 (82), p. 145.

<sup>41</sup> Voir G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 4—5, qui utilise les données d'une source plus tardive, la Chronique de Johann Mannesdorfer.

<sup>42</sup> Il ne faut pas oublier que Strašimir était marié à la sœur des voïvodes Vladislav et Radu, relation de parenté qui contribua mieux comprendre les étroits rapports entre la Valachie et le « tsarat » de Vidin.

<sup>43</sup> *Op. cit.*, p. 10, n. 4.

sur un territoire qui s'était déjà trouvé — de façon transitoire — sous la domination de son frère et prédécesseur Vladislav. On ne doit pas oublier d'autre part que, lors de la réinstallation de Strašimir à Vidin par Louis d'Anjou, en août 1369, l'un des « garants » de cette réinstallation avait été le voïvode Vladislav<sup>44</sup>. Or, qu'est-ce que signifiait « garantir » pour Strašimir sinon l'obligation d'intervenir promptement au moment où celui-ci créait des difficultés aux confins du royaume hongrois, soit à la suite d'une initiative personnelle, soit par l'impossibilité où il se trouvait de se défendre tout seul d'une attaque venue du Sud-Est. Dans l'un ou l'autre cas le voïvode roumain devait intervenir car, sur ce point particulier, les intérêts du voïvode et ceux du roi apostolique coïncidaient. C'est de cette perspective qu'il faut considérer la seconde domination valaque sur Vidin, ou plutôt ses prémisses.

Il est nécessaire de nous arrêter aussi au problème du « Banat » de Severin, car on pourrait objecter que l'existence d'un *ban* nommé par le royaume hongrois, Johannes Treutel, commandant de la cité de Severin, attesté le 19 juin 1376<sup>45</sup>, exclut ou met en doute la domination de Radu sur Vidin au cours des années 1375—1377, ou du moins après mai—juin 1376. Pourtant, selon nous, le contrôle du territoire de Vidin par le voïvode roumain n'était pas conditionné par la possession concomitante de Severin et de son hinterland. Il nous semble que les choses doivent être envisagées inversement : la conquête de Severin par les hongrois a été le résultat d'une première riposte de Louis d'Anjou à l'action téméraire de Vladislav qui avait occupé Nicopolis<sup>46</sup>. Radu, élargissant sa domination au sud du Danube, a très bien pu contrôler Vidin — qui se trouve sensiblement à l'Est par rapport à Severin — même après la conquête de ce dernier par les Hongrois.

Evidemment, une quelconque extension du pouvoir et des possessions du voïvode roumain, et réalisés de surcroît à travers une alliance avec les ennemis qualifiés du royaume apostolique, représentait une grave action de lèse-majesté vis-à-vis du roi Louis qui se considérait le souverain légitime du voïvode, offense qui devait être punie de façon exemplaire. C'est ce qu'on essaie d'accomplir au cours de l'été 1377, mais avec des résultats douteux et des pertes substantielles pour Louis.

<sup>44</sup> *D.R.H.*, D, I, p. 95 (n° 54).

<sup>45</sup> Em. Lăzărescu, *op. cit.*, p. 257, n. 1; Hurmuzaki-Densusianu, *Documente* ..., I 2, p. 310—311 (n° 250).

<sup>46</sup> M. Holban, *Contribuții ... Rolul lui Benedict Himsfy*, p. 55, suppose que Jean de Kükülö, dans sa *Chronique*, ayant relaté la campagne de Louis d'Anjou, conduite par le voïvode de la Transylvanie à la fin de 1368 contre le voïvode Vladislav et achevée par une défaite des Hongrois, pour effacer l'importance de ce désastre place, immédiatement après, un épisode favorable aux armées de Louis, mais qui a eu lieu quelques années plus tard, en 1375—1376. Il s'agit de la victoire de Nicolas de Gara, le *ban* de Mačva, sur les armées du voïvode Vladislav près de Severin et de la conquête de cette région. D'abord l'année de cette expédition sur Sévérin n'est pas indiquée ; si l'artifice du chroniqueur n'est pas à exclure, il est pourtant plus plausible, compte tenu de la mention du voïvode Vladislav, que cette campagne de Severin a eu lieu à une date plus reculée, avant la fin de l'année 1374 ; car, après avoir parlé de la conquête de la région de Severin, Jean de Kükülö spécifie que le roi a fait fortifier la cité de Severin et « quelques années après » il a érigé aussi la forteresse de Bran (Therch). Or, nous savons que la forteresse de Bran commence à être bâtie par les Saxons de Brașov à la fin de 1377 ou plutôt en 1378 (*D.R.H.*, D, I, p. 110—111 [n° 67]). Il faut donc admettre un laps de temps de « quelques années » entre la campagne victorieuse de Nicolas de Gara et

Adoptant le point de vue de Em. Lăzărescu <sup>47</sup> qui suppose que Vladislav est mort vers la fin de 1374, et sachant qu'il avait déjà commencé des négociations avec les Ottomans, nous pensons que son frère et successeur Radu a continué avec succès cette nouvelle orientation politique en réussissant même à se faire connaître à l'étranger comme « prince de Bulgarie » : car, pour l'auteur de ce fragment de la *Cronaca Carrarese*, qui tirait ses informations de source hongroise <sup>48</sup>, la Valachie n'était que « la province Transalpine » du royaume apostolique et, dans ces conditions, si Radu n'aurait gouverné que la Valachie il aurait été mentionné simplement comme « il valaco infedele » et sûrement pas comme « prinzipo di Bulgaria ». Une hypothétique confusion entre la Valachie et la Bulgarie, de la part de l'auteur italien, est invraisemblable dans le cas présent compte tenu de la connaissance exacte des autres détails importants : le nom du voïvode (Radano = Radu), le lieu de la bataille (nelle parte d'Ongaria = près des confins du royaume hongrois donc en Ongrovalachie ou Transalpine). En même temps l'information fournie par la même *Chronique* qui parle d'un grand nombre d'armures vénitiennes commandées et achetées par Radu, qui de ce fait a pu tenir tête aux chevaliers de Louis, leur causant même beaucoup d'ennuis, s'avère coïncider avec l'aspect insolite des effigies monétaires de Radu, le seul voïvode roumain qui sur les monnaies valaques soit figuré vêtu d'une armure complète, portant une lance, donc en tenue de guerrier <sup>49</sup>. La valeur déclarative de ces effigies vient renforcer ce que nous sommes en train d'avancer sur les faits et gestes de Radu : son action offensive au sud du Danube ayant comme conséquence une seconde domination valaque sur Vidin qui s'est située avec probabilité entre 1374—1377 (sinon jusque vers 1380). Dans ce contexte, l'inscription en slavon au-dessus du tableau votif de l'église de Saint-Nicolas-Domnesc retrouve son vrai sens qui s'accorde avec l'identité des personnages — établie plus haut à partir d'autres témoignages — et avec l'adjonction dans le titre officiel du voïvode de ses possessions sud-Danubiennes : « Vidin et tout le territoire de Vidin ». Une telle formule modifiée du titre suppose une situation bien établie, un laps de temps dépassant les rapides opérations militaires de Vladislav en 1369 qui n'eut que le temps de conquérir et puis de rétrocéder Vidin <sup>50</sup>.

les travaux de fortification à Bran. D'ailleurs, Em. Lăzărescu s'est déjà prononcé dans ce sens (*op. cit.*, p. 273, n.) en analysant les circonstances de la fondation des monastères de Vodița et de Tismana.

<sup>47</sup> *Op. cit.*, p. 273—274.

<sup>48</sup> *Cronaca Carrarese* (voir *supra* note 40), p. 145 : « ... de la quale vittoria li re d'Ongaria ne scrisse al signore di Padoa, perché l'era cierto che d'ogni sua vittoria ne sarìa gaudioxo : la lettera che scrisse li ditto re hoitra qui è la copia ». Malheureusement, la lettre latine de Louis (Bude, 29 sept. 1377), qui vient à la suite de ces lignes dans la *Cronaca*, parle seulement de victoires et de succès remportés par le roi sur des ducs de Lituanie et de Podolie. G. I. Brătianu opinait pour une méprise du copiste qui aurait inséré une autre lettre portant la même date. Mais il est possible que l'auteur de la *Cronaca*, ayant relaté en détail l'épisode concernant la bataille avec Radano dans le paragraphe antérieur, a omis de propos délibéré de reproduire le passage de la lettre qui le racontait, pour éviter une répétition.

<sup>49</sup> Le fait et ses implications a été déjà souligné par G. I. Brătianu, *op. cit.*, p. 10. Pour le type monétaire en question voir l'article de C. Moisil (*supra* note 28), p. 127, fig. 131, 132.

<sup>50</sup> En août 1369 Strašimir était déjà réinstallé par Louis d'Anjou, donc après cette date Vladislav n'aurait pas pu s'arroger le titre de maître de Vidin. Sachant que les églises étaient décorées seulement durant les mois de la saison chaude, que les travaux de décoration avan-

Considérant que la campagne de Louis d'Anjou durant l'été 1377 a mis fin à la seconde domination roumaine sur Vidin — ce qui d'ailleurs n'est pas certain car les résultats de la bataille semblent avoir été alléatoires — on peut assigner comme *terminus post quem* à l'exécution des fresques de Saint-Nicolae-Domnesc l'année 1375. Une initiative de décoration en 1375 ou 1376 est assez probable. Il ressort avec évidence des documents émanant de la chancellerie de Louis qu'au moment de la campagne punitive de 1377 les mauvais rapports entre le roi et le voïvode existaient depuis longtemps déjà. En effet, le 19 juin 1376<sup>51</sup> le voïvode transalpin est qualifié sans embages : « notre ennemi », tandis que le 30 octobre 1377<sup>52</sup> Louis d'Anjou parle de sa récente campagne en Valachie dans ces termes : « dans notre expédition contre les Valaques transalpins qui depuis longtemps nous étaient infidèles » (« in expedicione nostra contra Olachos Transalpinos, dudum nobis infideles... »). Cette infidélité de longue date doit être mise en relation avec le moment de l'expansion réalisé par Radu au sud du Danube ; en même temps, les années 1375—1377 représentent un délai nécessaire et suffisant pour commencer une œuvre de décoration dont la principale difficulté était celle d'engager et d'apporter une bonne équipe de peintres byzantins, car pour l'exécution des fresques les mois d'été et d'automne d'une seule année étaient suffisants. En passant, rappelons que l'analyse stylistique des fresques de Saint-Nicolae-Domnesc nous a relevé un atelier de peintres au sein duquel on surprend des particularités stylistiques propres à la peinture paléologue constantinopolitaine du dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>.

En accord avec d'autres chercheurs — V. Drăghiceanu, D. Onciul, P. P. Panaitescu, Gr. Ionescu, C. C. Giurescu — nous soutenons donc, à la suite des arguments ci-dessus développés, que la décoration à fresque de Saint-Nicolae-Domnesc est due à l'initiative du voïvode Radu, au plus tôt en 1375. Pour le *terminus ante-quem* on peut s'arrêter ou bien à 1377 si l'on considère que la campagne punitive de Louis d'Anjou a mis fin à la domination de Radu au sud du Danube, ou bien plus tard, vers 1380, si Radu a continué d'exercer son autorité sur Vidin après 1377. La façon dont parle Louis dans un document adressé aux Saxons de Braşov en novembre 1377<sup>54</sup> ; « ... si, deo volente, terra Transalpina, ut speramus, ad manus nostra deveniet », et plus loin : « medio autem tempore, quo ipsa terra Transalpina ad manus nostras deveniet » ne laisse aucun doute possible sur les résultats pratiquement nuls de sa récente campagne contre le voïvode roumain, puisque ce n'est que dans un futur indéterminé et avec l'aide de Dieu qu'il espère soumettre la « terra Transalpina ».

## ★

çaient de haut en bas et se terminaient d'habitude en septembre ou octobre, le dernier registre, dans lequel se trouvent le tableau votif et l'inscription, a dû être exécuté vers la fin de la saison, d'autant plus que l'église de Saint-Nicolae-Domnesc est assez grande. Ce qui nous amène plutôt vers septembre — octobre pour l'exécution du tableau votif, donc après le dernier mois qui aurait permis à Vladislav d'inscrire son titre modifié sur la fresque d'Argeş. Ces précisions sont évidemment superflues si on a saisi et retenu la réelle valeur des témoignages qui attestent l'identité du couple des donateurs de Saint-Nicolae-Domnesc : le voïvode Radu et son épouse Anna.

<sup>51</sup> *D.R.H., D., I, p. 108 (n° 61).*

<sup>52</sup> *Ibidem, p. 109—110 (n° 66).*

<sup>53</sup> Voir *supra* note 1.

<sup>54</sup> *D.R.H., D., I, p. 110—111 (n° 67).*

Bien que l'église était déjà construite en 1352, Nicolae-Alexandru le fondateur de l'édifice, mort en 1364, n'a pas été enterré à Saint-Nicolae-Domnesc mais au monastère du Câmpulung<sup>55</sup>. En cela il imitait son père, le voïvode Basarab, qui s'était retiré à Câmpulung où il avait fini sa vie. En échange, Vladislav et son épouse ont été enterrés à Curtea de Argeș, à Saint-Nicolae-Domnesc, au centre du naos dans le tombeau double qui a livré aussi les fragments d'une inscription lapidaire que V. Drăghiceanu<sup>56</sup> restituait de façon convaincante en lisant le nom de Vladislav.

Enfin, Radu, mort vers 1383, sinon plus tôt, et bien avant son épouse (qui lui a survécu longtemps et a pris le voile sous le nom de Kalinikia) a été enterré seul, dans la tombe située entre les deux piliers sud du naos, la seule de l'église qui est restée intacte durant les siècles et qui a offert, lors de sa découverte par V. Drăghiceanu, un riche inventaire. Les pièces trouvées ont permis des conclusions sûres concernant le costume de type occidental porté par les voïvodes roumains de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, de la richesse de ses accessoires — données qui ont confirmé l'exactitude des effigies contemporaines des voïvodes et, en même temps, le train élevé de vie à la cour des princes valaques. La décoration à fresque de l'église de la résidence d'Argeș, donation de Radu I<sup>er</sup>, se remarque aussi par sa qualité artistique supérieure, en accord avec le nouveau « standing », résultat du moment historique et social qui est celui de l'accomplissement réel de l'indépendance de l'État valaque par rapport à la suzeraineté angevine, maintenant factice ; mais, en même temps, elle reflète l'intégration, non seulement ratifiée mais consolidée de la Valachie dans l'œcuménicité byzantine. Dans leurs efforts d'obtenir ce qui au moyen âge représentait le sceau de la légitimité du pouvoir de type monarchique, l'octroi par l'autorité ecclésiastique suprême de l'investiture *Dei gratia* à celui qui portait une couronne (impériale, royale ou princière), les voïvodes valaques semblent avoir d'abord envisagé de s'adresser au Pape. Mais là ils se sont heurté, tout naturellement, à l'opposition acharnée des rois angevins de Hongrie qui n'avaient aucun intérêt de voir leurs vassaux s'émanciper, s'intégrer et être reconnus dans la hiérarchie des princes occidentaux<sup>57</sup>. Dès lors, une seule solution restait aux princes issus de Basarab : celle de demander la reconnaissance de leur légitimité à l'autre autorité ecclésiastique du monde chrétien : la Patriarchie œcuménique. Cette option leur a valu le droit de porter le nom « théophorique » de *Joannes*, symbole de l'intégration dans « la famille byzantine des princes »<sup>58</sup>, réalisée, évidemment, à travers une réorganisation de la hiérarchie ecclésiastique valaque, ayant

<sup>55</sup> On a trouvé là-bas sa pierre tombale (une bonne reproduction chez V. Drăghiceanu, *op. cit.*, p. 18, fig. 11).

<sup>56</sup> *Op. cit.*, p. 43—44, p. 41, fig. 30 (n° 8 sur le plan).

<sup>57</sup> Nous sommes redevables à notre collègue byzantinologue N.Ș. Tanașoca de nous avoir suggéré une similitude significative de circonstances rencontrée lors des négociations pour l'investiture du premier monarque de la dynastie des Assénides au XIII<sup>e</sup> siècle : voir G. I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, Bucarest, 1945, p. 74—82. Pour les circonstances du XIV<sup>e</sup> siècle en Valachie consulter les documents suivants : *D.R.H.*, D, I, p. 39 (n° 17), p. 60 (n° 32), p. 69—70 (n° 38), p. 73 (n° 40).

<sup>58</sup> Fr. Dölger, *Die „Familie der Könige“ im Mittelalters*, in *Festgabe für R. V. Hechel*. « Historisches Jahrbuch », 60 (1940), p. 399—420 ; G. Ostrogorsky, *Die byzantinische Staatenhierarchie*, « Seminarium Kondakovianum », VIII, 1936, p. 41—61 ; Em. Virtosu, *Titulatura domnilor ...*, surtout p. 83—101.

à sa tête un Métropolitain grec et reconnue par la Grande Église de Constantinople. Si Nicolae-Alexandru est le premier voïvode qui vis-à-vis des dynasties balkaniques put s'intituler, à partir de 1359, *Joannes (Io)*, authentique et autocrator, son fils Vladislav essaie dès le commencement de son règne (1364) de se passer de l'investiture du suzerain angevin et de régner en prince indépendant<sup>59</sup> ; il doit pourtant se plier aux circonstances encore favorables au souverain hongrois et se contenter dans ses documents latins, au temps de ses bonnes relations avec le royaume apostolique, de la formule « *Dei et regis Hungarie gratia* » ce qui représente quand même un progrès substantiel par rapport à son père. Enfin Radu est l'infidèle et l'ennemi notoire, *nomina odiosa*, il semble être tellement abhorré par le roi Louis que les documents hongrois contemporains qui le concernent paraissent éviter, de propos délibéré, de le nommer. Une évolution naturelle des rapports dans le procès d'affermissement et de consolidation de l'Etat situé au sud des Carpates : la transformation inexorable de la « province Transalpine » en Ongrovalachie au cours des années 1352—1377.



Au terme de ces lignes résumons-nous.

Le point de départ et l'axe de notre démonstration résident dans les données qui plaident de façon convaincante en faveur de l'identification des personnages du tableau votif du naos de Saint-Nicolae-Domnesc avec le voïvode Radu (± 1374—± 1383) et son épouse Anna :

- a) la transposition de ces portraits votifs, en 1536—1538, dans le narthex du Monastère d'Argeş ;
- b) la concordance des témoignages de tous ceux qui ont visité le Monastère d'Argeş, avant la restauration de Lecomte du Noüy (1875), sur les noms des personnages transposés : Radu et Anna ;
- c) le dessin exécuté en 1860 par le peintre G. Tattarescu, au Monastère d'Argeş, preuve visuelle de l'identité du couple de Saint-Nicolae-Domnesc avec celui copié au Monastère d'Argeş.

Ayant donc établi l'identité des donateurs de la décoration à fresque de Saint-Nicolae-Domnesc il fallait essayer de mettre d'accord cette identité avec les données de l'inscription en slavon qui se trouve au-dessus des personnages. Puisque celle-ci parle du voïvode représenté (Radu) comme autokrator régnant sur la Valachie et sur Vidin avec tout son territoire dépendant, nous avons examiné les sources et les opinions des historiens, en nous arrêtant à l'hypothèse suggérée par G. I. Brătianu en 1925 et qui s'appuie sur le texte de la *Cronaca Carrarese*. La mention dans cette chronique italienne, juste en 1377, d'un combat entre « Radano prinzipo di Bulgaria, infedelle » et le roi de Hongrie Louis d'Anjou, que nous savons de source directe avoir entrepris une expédition punitive contre les *Olachos Transalpinos* peu avant octobre 1377, nous a déterminé de soumettre à l'examen des historiens contemporains l'hypothèse d'une seconde domination valaque sur Vidin au temps du voïvode Radu. Si le résultat de notre travail sera homologué par les spécialistes, s'il n'y aura aucune source digne

<sup>59</sup> Voir dernièrement Ş. Papacostea, *La fondation de la Valachie et de la Moldavie et les Roumains de Transylvanie : une nouvelle source*, « Revue roumaine d'histoire », XVII, 1978, n° 3, p. 389—407.

de foi qui contredira ce résultat, la personnalité du voïvode Radu, entourée encore du halo d'une prestigieuse légende non dépourvue de signification, prendra enfin les contours nets du personnage historique et, du même coup, l'histoire de la Valachie au cours des années 1374—1380 s'enrichira de faits politiques importants. Car, si du point de vue de l'histoire de l'art une exécution des fresques de l'église de Saint-Nicolae-Domnesc de Curtea de Argeş en 1369, sous les auspices du voïvode Vladislav, ou vers 1376, par les soins du voïvode Radu, est presque sans importance, par contre, pour l'histoire politique, compte tenu des données incluses dans l'inscription du tableau votif, l'attribution acquiert une importance de premier ordre.

## SIGNIFICATION DE L'ENSEMBLE DE PEINTURE DU MONASTÈRE D'ARNOTA

CORNELIA PILLAT

Monté sur le trône de la Valachie après trente années de troubles, de changements répétés de règnes et d'invasions, Matei Basarab (1632—1654), le fondateur officiel du monastère d'Arnota, a consolidé son règne par l'appui des boyards autochtones, réalisant la formule de gouvernement de Neagoe Basarab, qui avait régné plus d'un siècle auparavant<sup>1</sup>, et qui s'est efforcé de donner un nouvel essor à la culture traditionnelle, moyen pour les pays roumains et pour les peuples des Balkans qui se trouvait sous la domination des Turcs de sauvegarder leur intégrité spirituelle. Il est significatif que c'est dans les premières années du règne de Matei Basarab, au monastère du village de Brâncoveni, fief de sa famille, qu'a été rédigée la traduction de la *Vie du patriarche Nippon*, par Gavril le Primat du Mont Athos<sup>2</sup>, ouvrage hagiographique, mais surtout un panégyrique du voïévode Neagoe Basarab, l'illustre représentant de la famille Craiovescu dont dérive la lignée des boyards de Brâncoveni. Car il est évident que la traduction fut commandée dans le but de rappeler l'action culturelle et de large envergure politique de ce voïévode et de la donner en exemple. D'ailleurs, c'est toujours sous le règne de Matei Basarab que furent traduits les *Conseils de Neagoe Basarab à son fils Theodosie*, quintessence de la culture chrétienne orthodoxe à son étape slavonne<sup>3</sup>. Mais Matei Basarab n'était pas un intellectuel et il n'avait pas non plus les ambitions de son contemporain Vasile Lupu, le fastueux prince de Moldavie, qui en 1646, à l'instar des empereurs byzantins de jadis, présida le synode de Iassy, réuni pour ratifier la *Profession de foi orthodoxe* du métropolite de Kiev Petru Movilă<sup>4</sup>. Il comprit fort bien cependant que les meilleurs moyens de maintenir l'intégrité spirituelle du peuple étaient : l'édition et la diffusion de livres de culte et d'enseignement chrétiens — activité dirigée par l'humaniste Udriște Năsturel (beau-frère du prince) et par quelques prélats érudits<sup>5</sup>, la construction et la rénovation des églises ;

<sup>1</sup> Emil Lăzărescu, *Introduction au II<sup>e</sup> vol. de Istoria Artelor Plastice în România* București, 1970, p. 10—12.

<sup>2</sup> Dan Horia Mazilu, *Udriște Năsturel*, București, 1947, p. 278—281.

<sup>3</sup> *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Teodosie*, texte choisi par Florica Moisil et Dan Zamfirescu avec une nouvelle traduction de l'original slavon faite par G. Mihăilă et études introductives dues à Dan Zamfirescu (I) et G. Mihăilă (II), București, 1970.

<sup>4</sup> N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi*, vol. II, București, 1942, p. 95—97.

<sup>5</sup> V. Căndea, *L'Humanisme d'Udriște Năsturel et l'agonie des lettres slavones en Valachie* dans *Revue des Etudes sud-est européennes* VI, 1968, 2, p. 329—387.

l'aide accordée aux pays orthodoxes du sud-est de l'Europe en espèces et par l'envoi d'Évangélistes et autres livres richement enluminés<sup>6</sup>. Malheureusement, l'obligation de faire face aux terribles exigences financières de la Porte et aux dépenses considérables entraînées par l'entretien de son armée de mercenaires empêchèrent le voïevode d'élever des monuments coûteux, de sorte que ses maîtres d'œuvre durent adapter les modèles du passé, devenus classiques, à des moyens matériels modestes. Dans les inscriptions votives de maintes églises, le voïevode est mentionné comme fondateur principal, même si elles étaient l'œuvre de ses boyards, parfois d'anciens adversaires qu'il avait réussi à gagner à sa politique. D'autre part, les monuments à la réfection desquels il a contribué n'étaient pas seulement les fondations de ses prédécesseurs sur le trône, mais aussi celles de ses ancêtres, de la famille Craiovescu, ou encore des boyards d'Izvorani, de Brâncoveni et de Leurdeni, tous liés au passé de la Valachie. Citons parmi celles-ci les églises des monastères de Sadova, d'Arnota, de Strehaiia, de Gura Motrului, l'église Saint-Démètre de Craiova, etc. Les actes de fondation donnés ou renouvelés au monastère d'Arnota, à l'église du monastère d'Argeş ou à celle du monastère de Porceşti, en Transylvanie, refaite par lui « pour tous ceux de race roumaine comme nous établis dans les régions de la Transylvanie », n'étaient que des amplifications, des renouvellements de l'acte de fondation donné par les boyards Craiovescu, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'église du monastère de Bistriţa (dép. de Vilcea)<sup>7</sup>; quelques-uns de ces actes ont été copiés et complétés plus tard, par l'ordre du Constantin Brâncoveanu aussi.

Y figuraient presque tous les « boyards autochtones » avec l'aide desquels il avait gagné la bataille pour le pouvoir et ils symbolisaient la cohésion idéale qui doit exister devant Dieu entre les membres de la noblesse féodale, afin que le pays puisse résister à la fois au permanent danger ottoman et aux courants de la Réforme qui menaçaient l'unité de foi du peuple roumain. Dans les tableaux de fondateurs qui se sont conservés aux monastères de Sadova et d'Arnota, le voïevode n'apparaît plus entouré par ses prédécesseurs, conformément à la conception aulique du tableau votif, maintenue dans l'église de Neagoe Basarab à Curtea de Argeş<sup>8</sup> et qui sera reprise par Constantin Brâncoveanu à l'église du monastère de Hurezi : cette conception médiévale est maintenant remplacée par celle, inspirée de l'esprit de la Renaissance, qui met l'accent sur la personnalité du fondateur et sur la caste dont il fait partie.

<sup>6</sup> N. Iorga, *Muntele Athos în legătură cu ȧrile noastre în AARMSI*, II<sup>e</sup> série, XXXVI, 1913—1914, p. 447—551; T. Bodogae, *Ajutoarele româneşti la sfîntul Munte Athos*, Sibiu, 1941; A. Scrima, *Les Roumains et le Mont Athos*, dans *Le millénaire du Mont Athos*, Venise—Chevone, 1963, p. 145—152.

<sup>7</sup> BARS R. 2105 : à la page 21 se trouve la liste des parents des fondateurs du monastère d'Arnota, liste qui a été donnée abrégée par D. Cristescu dans *Sfînta mănăstire Arnota*, Rimnicul-Vilcii, 1937, p. 21—22; A. Sacerdoţeanu, *Pomelnicul mănăstirii Argeşului « Biserica Ortodoxă Română »*, 1965, 3—4, p. 279—330; A. Gilea, *O ctitorie transilvăneană a lui Malei Basarab din 1653 « Mitropolia Ardealului »*, III, 1958, 1—2, p. 87—96; idem *Pomelnicul ctitorilor din comuna Porceşti scris la anul 1780*, dans « Mitropolia Ardealului », VI, 1961, 7—8, p. 481—483; A. Sacerdoţeanu, *Pomelnicul mănăstirii Bistriţa olteană « Mitropolia Olteniei »*, VII, 1966, 5—6, p. 477—509.

<sup>8</sup> Carmen Laura Dumitrescu, *Pictura murală din ȧara Românească în veacul al XVI-lea*, Bucureşti, 1978, p. 47—52.

Une carte sur laquelle on inscrirait les monuments construits ou refaits par Matei Basarab montrerait que ceux-ci comprennent tous les départements de la Valachie, fait qui représente le résultat de la politique de surveillance et de développement culturel du pays, mais aussi de l'enrichissement considérable des boyards, que le prince, afin de s'assurer leur fidélité, récompensait par des donations de terres où ceux-ci bâtissaient monastères et chapelles pour leurs résidences, d'où la « démocratisation » et la diversification du style artistique traditionnel dans les interprétations variées des artisans locaux. On les trouve dans les cinq départements d'Olténie, dans Ilfov et la nouvelle capitale, Bucarest, dans Dimbovița et l'ancienne capitale, Tîrgoviște, en Prahova, Ialomița et Buzău, et puis en Transylvanie, à Porcești, église dont l'acte de fondation cite comme premiers fondateurs les boyards Craiovescu et Neagoe Basarab, et même à Siștov, Vidin et Nikopol, sur la rive bulgare du Danube<sup>9</sup>.

Les églises des monastères d'Arnota, Plătărești et Topolnița se rattachent par leur histoire et par leurs légendes aux années qui ont précédé l'accession au trône de Matei Basarab et leur réfection est due à l'initiative du voïevode. On a dit des monastères d'Arnota et de Plătărești que le voïevode les a fondés par reconnaissance pour sa victoire sur les envahisseurs. Même si ces légendes ne correspondent pas exactement à la réalité, elles conservaient le souvenir d'un passé de luttes pour le maintien de la foi ancestrale et entretenaient la conviction que la victoire ne peut être obtenue qu'au prix de nouveaux sacrifices. Dans le cas présent toutefois, un certain nombre de faits réels peuvent expliquer la réfection d'Arnota. Ainsi, pour suivre la succession des événements<sup>10</sup>, à partir du mois d'octobre 1630, Matei, « aga » de Brâncoveni, se trouva à la tête des « boyards autochtones » réfugiés en Transylvanie, parce qu'ils ne pouvaient plus faire face aux lourds impôts qu'ils devaient payer au lieu des paysans de leurs terres qui s'étaient enfuis « chacun où il a pu », impôts établis par le prince Leon, protecteur de la faction des « boyards grecs », par l'argent et l'influence desquels il avait obtenu de la Porte le trône de la Valachie. Entre le mois d'août 1631, quand les fugitifs dévalèrent de Transylvanie pour attaquer finalement le prince Leon aux portes de Bucarest — où ils furent battus — et regagnèrent leur point de départ, et le mois d'août 1632, quand ils revinrent à la charge, par le Banat et le département de Mehedinți cette fois-ci, faisant une halte au vieux monastère de Topolnița — où ils obtinrent l'appui des villages roumains de la région —, il se pourrait que Matei Basarab et ses partisans aient traversé le nord

<sup>9</sup> C. C. Giurescu, *Istoria Românilor*, II<sup>e</sup> vol. I<sup>re</sup> partie, București, 1942, p. 70 ; A. ВАСИЛЕВ, КТІГРОСКИ ПОРТРЕТ, 1960, à la page 82, fig. 41 on a reproduit le portrait de Matei Basarab et celui de la princesse Eliana. Voir aussi Valentin Antonov, *Des vestiges roumains à Siștov*, RFSEE, 1978, 1, p. 162—164.

<sup>10</sup> En général on a supposé que Matei Basarab avait fondé le monastère en 1633, comme suite de la légende qui transmettait que le voïevode avait bâti le monument en signe des reconnaissances parce que, là-bas, sur le mont Arnota il s'est réfugié en se sauvant ainsi de Turcs, avec qui il s'est battu dès le commencement de son règne. (Voir : Gr. C. Tocilescu, *Raporturi asupra ctornă mănăstiri, schituri și bisertei din țară*, București, 1887, p. 55 ; N. Ghika-Budești, *Evoluția arhitecturii în Muntenia și Oltenia*, « BCMI », 1932, p. 80 ; idem, *L'Ancienne architecture*, « BCMI », p. 31 ; V. Drăghiceanu, *Monumentele Olteniei, Raportul al II-lea*, « BCMI », 1932, p. 59—63 ; D. Cristescu, *op. cit.*, p. 15—16. En réalité Matei Basarab, en échange d'énormes

du département de Vilcea et qu'ils soient allés, sur le mont Arnota, à l'ancienne fondation du père du futur voïévode. De toute façon, dès que celui-ci monta sur le trône, il fit des donations au monastère<sup>11</sup>, le restaura et le fit peindre, de même qu'il rebâtit en brique à Sadova<sup>12</sup>, non loin du Danube, la fondation en bois des Craiovescu de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, point important pour la surveillance de la plaine olténienne entre Craiova et le Danube.

La destination de l'église du monastère d'Arnota, qui était dédiée aux archanges Michel et Gabriel, était celle d'une nécropole de famille<sup>13</sup>. Si, pour jouer ce rôle, Matei Basarab choisit cette petite et modeste église, perdue dans les forêts du mont Arnota, c'est en rapport avec sa politique traditionaliste, car, par sa proximité de la grande fondation de Bistrița des Craiovescu, elle s'intégrait dans le passé de ceux-ci, avec lesquels le voïévode s'apparentait et par lesquels il pouvait se prévaloir de son ascendance Basarab. Ainsi, une initiative en apparence toute personnelle et gratuite s'intégrait de fait à la raison d'Etat. Du reste, la Chronique de Valachie ne présentait-elle pas Matei Basarab comme «... d'origine de Brâncoveni, fils du „vornic” Danciu, par lequel il descendait de la famille des Basarab »<sup>14</sup> ?

Paul d'Alep, qui visita Arnota en 1658, en a noté la tradition locale, disant que le monastère fut élevé sur l'emplacement d'une église en bois bâtie par le « vornic » Danciu<sup>15</sup>. La tradition de l'ancienneté du monument a d'ailleurs été enregistrée par d'autres voyageurs étrangers et certains historiens l'ont présumée exacte<sup>16</sup>, mais elle ne peut être attestée par les documents, puisque même l'inscription votive de l'église a disparu. Le même Paul d'Alep, qui avait assisté à la cérémonie des obsèques de Matei

---

sommes d'argent et disposant d'une puissante armée, a réussi — par voie diplomatique — d'éviter une guerre avec les Turcs. (Voir C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 55—56).

<sup>11</sup> Le premier document concernant le monastère d'Arnota, date de 11 juillet 1636, et les documents de 16 avril 1637 et 23 avril 1638 indiquent que le monastère a été fondé par Matei Basarab (Voir : *CMXIV BARS R. 1452, Condiica Sfintei mănăstiri Arnota*, copiée par Dionisie eclersiarhul en 1804, file 193—194, file 7 et file 360) ; D. Cristescu, *op. cit.*, p. 59 și p. 113—116 ; N. Stoicescu, *Bibliografia localităților și monumentelor feudale din România*, 1<sup>er</sup> vol., Craiova, 1970, p. 41, note 45.

<sup>12</sup> V. Drăghiceanu, *Inscripții*, « BCMI », VI, 1913, p. 134 ; V. Brătulescu, *Inscripții și însemnări din biserică și mănăstiri*, « Mitropolia Olteniei », XIX, 1957, 11—12, p. 922 ; N. Șerbănescu, *Două știri din vremea regulamentului organic, privitoare la mănăstirea Sadova*, « Mitropolia Olteniei », VII, 1955, p. 475 ; I. D. Ștefănescu, *La peinture religieuse en Valachie et en Transylvanie*, Paris, 1932, p. 158—161.

<sup>13</sup> N. Iorga, *L'Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, București, 1940, V<sup>e</sup> vol. p. 252.

<sup>14</sup> *Istoria Țării Românești...*, p. 100.

<sup>15</sup> *Călători străini despre Țările Române*, VI<sup>e</sup> vol., I<sup>re</sup> partie: Paul d'Alep. Etude bio-bibliographique et traduction : M. M. Alexandrescu-Dersca Bulgaru. Notes, identifications et commentaires : M. M. Dersca-Bulgaru et N. Stoicescu. La confrontation du texte : Aurel Decel ; p. 190—192. Paul d'Alep retient que Danciu Vornicu est mort en Hongrie. Son fils Matei après avoir été élu voïévode a envoyé l'un de ses fidèles pour transporter à Arnota les ossements de son père. Il a fait construire ensuite le monument en le fortifiant avec une enceinte et en lui donnant, avant sa mort, un reliquaire avec des reliques de saints. Paul d'Alep a pris ses notes en hâte sans préciser la chronologie des étapes de construction et des dons, fait observé par N. Stoicescu aussi.

<sup>16</sup> N. Stoicescu, dans *Bibliografie...* p. 41, note 45, enregistre la déclaration de Partenie le Patriarche de Jérusalem, faite en décembre 1645, et selon laquelle le monastère d'Arnota datant des temps inconnus et se trouvant en ruine a été rebâti par Matei Basarab.

Basarab, confirme que celui-ci « avait demandé sur son lit de mort qu'on le prenne et qu'on l'enterre à Arnota », mais son successeur, Constantin Șerban, ordonna qu'il fût enterré dans l'exonarthex de l'Église princière de Țirgoviște, auprès de son épouse, la princesse Elina, et de leur fils Mateiaș<sup>17</sup>. Finalement, ses ossements furent transportés à Arnota, « ainsi qu'il l'avait désiré de son vivant », par le prince Mihnea Radu III, à la suite de l'invasion turco-tatare de 1658, quand sa tombe fut profanée<sup>18</sup>. Sa belle dalle funéraire de style baroque se trouve donc aujourd'hui à côté de celle, toute simple, du « vornic » Danciu (fig. 1) qui, mort en 1595 en Transylvanie, fut d'abord enterré dans la cathédrale d'Alba Iulia par les soins et aux frais de la princesse Stanca, l'épouse de Michel le Brave<sup>19</sup>. L'épithaphe de la pierre tombale de Danciu montre que, en 1649, Matei Basarab fit transporter à Arnota les ossements de son père<sup>20</sup>, tout comme Neagoe Basarab réinhuma dans sa fondation de Curtea de Argeș ceux de sa mère. Le voïevode avait depuis longtemps préparé Arnota pour ce rôle de mausolée de famille. Bien avant de monter sur le trône, en 1622, lui et sa femme avaient fait don à Arnota d'une cassolette en argent<sup>21</sup>. Peu après son avènement, en 1634—1635, il lui offrit des cloches et en 1636 et 1637 il confirma ses revenus. Puis Matei et la princesse Elina achetèrent « de chez les moines du Mont Athos, en les payant fort cher », des reliques des saints : Michel des Synodes, Jean-Chrysostome, Philippe, Marina, Athanase, Cyrille évêque d'Alexandrie, ainsi que du sang des 40 Martyrs de Sébastie, et déposèrent ce trésor à Arnota<sup>22</sup>. Le 5 novembre 1641 fut achevée la châsse pour le bras de saint Michel des Synodes ; le 5 novembre 1646 fut consacrée celle pour le bras de saint Philippe<sup>23</sup> ; l'une et l'autre sont en argent doré serti de gemmes, identiques comme dimensions et comme modèle, mais la seconde est d'une facture inférieure à la première. Tout ceci fut accompli selon un plan établi à l'avance, avant 1649, date à laquelle le « vornic » Danciu fut réinhumé dans le pronaos de l'église, selon la tradition qui veut que la présence de reliques dans le sanctuaire d'une église indique le caractère sépulcral de celle-ci<sup>24</sup>. L'ensemble de peinture

Anton Mario del Chiaro, le secrétaire italien du voïevode Constantin Brâncoveanu déclarait, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, que ce monastère aux monts de Vilcea, où a été enterré Matei Basarab, a été fondé par Negru Vodă qui lui a fait des dons importants. (Voir C. C. Giurescu : *Intemeterea mitropolitei Ungaro-Vlahtei*, « Biserica Ortodoxă Română », 1959, p. 692, note 164 ; A. Sacerdoțeanu : *O hotărnicie a mănăstirii Arnota*, « Revista Istorică », XII, 1937, p. 8—10, était d'avis que le monastère a été d'abord fondation seigneuriale devenant ensuite voïvodale).

<sup>17</sup> *Călători străini...*, p. 251.

<sup>18</sup> Document du 5 août 1661, émis par Grigore Ghica voïevode (Voir : D. Cristescu, *op. cit.*, p. 132) et document du 7 avril 1676 émis par Duca voïevode. (Voir Al. Odobescu : *Arnota districtul Vlciilor*, « Atheneul Român », II, 1869, p. 14, note 2).

<sup>19</sup> N. Stoicescu, *Dicționar al marilor dregători din Țara Românească și Moldova*, sec. XIV—XVIII, București, p. 49 ; *D.I.R., B, Țara Românească*, vol. VI, p. 279—280.

<sup>20</sup> N. Iorga, *Inscripții din bisericile României*, 1<sup>er</sup> vol., București, 1905, p. 205.

<sup>21</sup> Al. Elian, C. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *Inscripțiile medievale ale României. Orașul București*, 1965, p. 568, n<sup>o</sup> 743.

<sup>22</sup> Les reliques ont été décrites par Paul d'Alep, *Călători străini...*, p. 123 ; D. Cristescu dans *op. cit.*, p. 72—73, reproduit l'inventaire des Archives de l'Etat, Ministère de l'Instruction, n<sup>o</sup> 2100 50, p. 30, où sont énumérées les reliques qui avaient appartenu au monastère d'Arnota et qui ont été données par le ban Grigore Brâncovan à l'église Domnița Bălașa de Bucarest.

<sup>23</sup> Al. Elian, C. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *op. cit.*, p. 599, n<sup>o</sup> 818, et p. 600, n<sup>o</sup> 819.

<sup>24</sup> A. Grabar, *Eglises sépulcrales bulgares dans L'Art de la fin de l'antiquité et du Moyen-Âge*, I, Paris, 1968, p. 883—892.



Fig. 1. — Le portrait de Danciu le « vornic ».

fut également achevé avant cette date et conçu de manière à correspondre à un édifice funéraire.

Afin de déterminer les périodes durant lesquelles l'église fut fondée, refaite, peinte et agrandie, il a fallu tout d'abord dater la peinture, non sans recourir pour cela aux notes d'Al. Odobescu<sup>25</sup> et de Gr. Tocilescu<sup>26</sup>. Ceux-ci ont visité, respectivement en 1868 et en 1887, le monastère d'Arnota et ont transcrit les inscriptions marginales des grandes icônes de

<sup>25</sup> Al. Odobescu, *op. cit.*, p. 11—12.

<sup>26</sup> Gr. Tocilescu, *op. cit.*, p. 55.

l'iconostase, représentant saint Nicolas (aujourd'hui au Musée d'art de la République Socialiste de Roumanie), le Christ Pantocrator et la Vierge Hodigitria. Ces deux dernières icônes ont disparu lors de la Première Guerre mondiale, mais nous disposons de leurs photographies et de leurs copies, faites en 1915 par le peintre Belisarie, qui a reproduit telles quelles les inscriptions lues par les deux archéologues. L'inscription de la première icône mentionne qu'elle a été peinte par « Stroe de Țirgoviste » en 1644, alors que le supérieur du monastère était Serapion<sup>27</sup>, également donateur de l'icône ; sur les deux autres, mention est faite qu'elles ont été offertes par Matei Basarab et la princesse Elina<sup>28</sup>. Or, les similitudes de style entre les icônes et la peinture murale ont mené à la conclusion que l'auteur de celle-ci a été le même Stroe de Țirgoviste, hypothèse avancée par Teodora Voinescu<sup>29</sup>. De toute façon, l'ensemble de peinture a été exécuté entre les années 1642 et 1644, période durant laquelle les reliques des saints Michel des Synodes, Jean Chrysostome, la martyre Marina et l'apôtre Philippe furent déposées dans le sanctuaire de l'église d'Arnota et leurs portraits furent peints dans le diaconicon de cette pièce, et durant laquelle Preda Brîncoveanu, le neveu de Matei Basarab, exerça la fonction de grand spathaire (14 janvier 1636—20 décembre 1644)<sup>30</sup>, titre sous lequel il apparaît dans le cadre du tableau votif du pronaos.

On considère généralement que le monastère a été fondé en 1637, date du chrysobulle de donation où il est spécifié qu'il a été « fait et fondé » par Matei Basarab. Or, cette assertion est contredite par l'inscription sur la cassolette en argent offerte en 1622, qui atteste que le monastère existait déjà à cette date. De même, A. Sacerdoțeanu a précisé que le monastère a été à l'origine une fondation de boyard, et n'est devenue fondation voïévodale que plus tard. En 1942, N. Ghica-Budești considérait que l'église semble être antérieure au règne de Matei Basarab, qui n'aurait fait que lui ajouter l'exonarthex<sup>31</sup>. Mais sur le modèle de l'église peint dans le cadre du tableau votif et tenu par le voïévode et son épouse, l'édifice est représenté sans exonarthex<sup>32</sup> (fig. 2). L'architecture de l'église — la plus petite du temps (11,70 × 7,20 m) — représente une interprétation simplifiée du triconque de Cozia. Le naos, surmonté d'une tour sur pendentifs, octogonale à l'extérieur et à l'intérieur, est séparé du pronaos par un mur plein, percé d'une porte sur l'axe de l'édifice. Le pronaos, en forme de rectangle étroit aux côtés longs perpendiculaires sur l'axe, est recouvert de deux calottes sur pendentifs séparés par un arc<sup>33</sup>. Dans le modèle peint sur le tableau votif, l'église présente des façades entièrement crépies,

<sup>27</sup> Al. Elian, C. Bălan, H. Chircă, O. Diaconescu, *op. cit.*, p. 739, n° 1106.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 798, n° 1230 et n° 1231. Au monastère d'Arnota a appartenu aussi l'icône représentant l'archange Michel, qui se trouve maintenant au Musée d'Art R.S.R.

<sup>29</sup> *Istoria Artelor plastice în România*, vol. II, p. 63—64.

<sup>30</sup> N. Stoicescu, *Dicționar...*, p. 125.

<sup>31</sup> N. Ghica-Budești, *op. cit.*, p. 31.

<sup>32</sup> En ce qui concerne le porche, E. Lăzărescu, dans *Istoria Artelor plastice în România*, vol. II, p. 25—26, affirme qu'il a été construit certainement à la place d'un autre, probablement original, dont on ne peut pas savoir, pour le moment, ni le plan ni les dimensions. Ainsi donc, le porche aurait appartenu à une vieille église et il n'a pas été reconstruit lorsque l'église a été restaurée et peinte, parce que dans la maquette peinte il n'a pas été représenté.

<sup>33</sup> N. Ghica-Budești, *Evoluția arhitecturii...*, p. 50 ; Gr. Ionescu, *Istoria arhitecturii în România*, vol. II, București, 1970, p. 25.

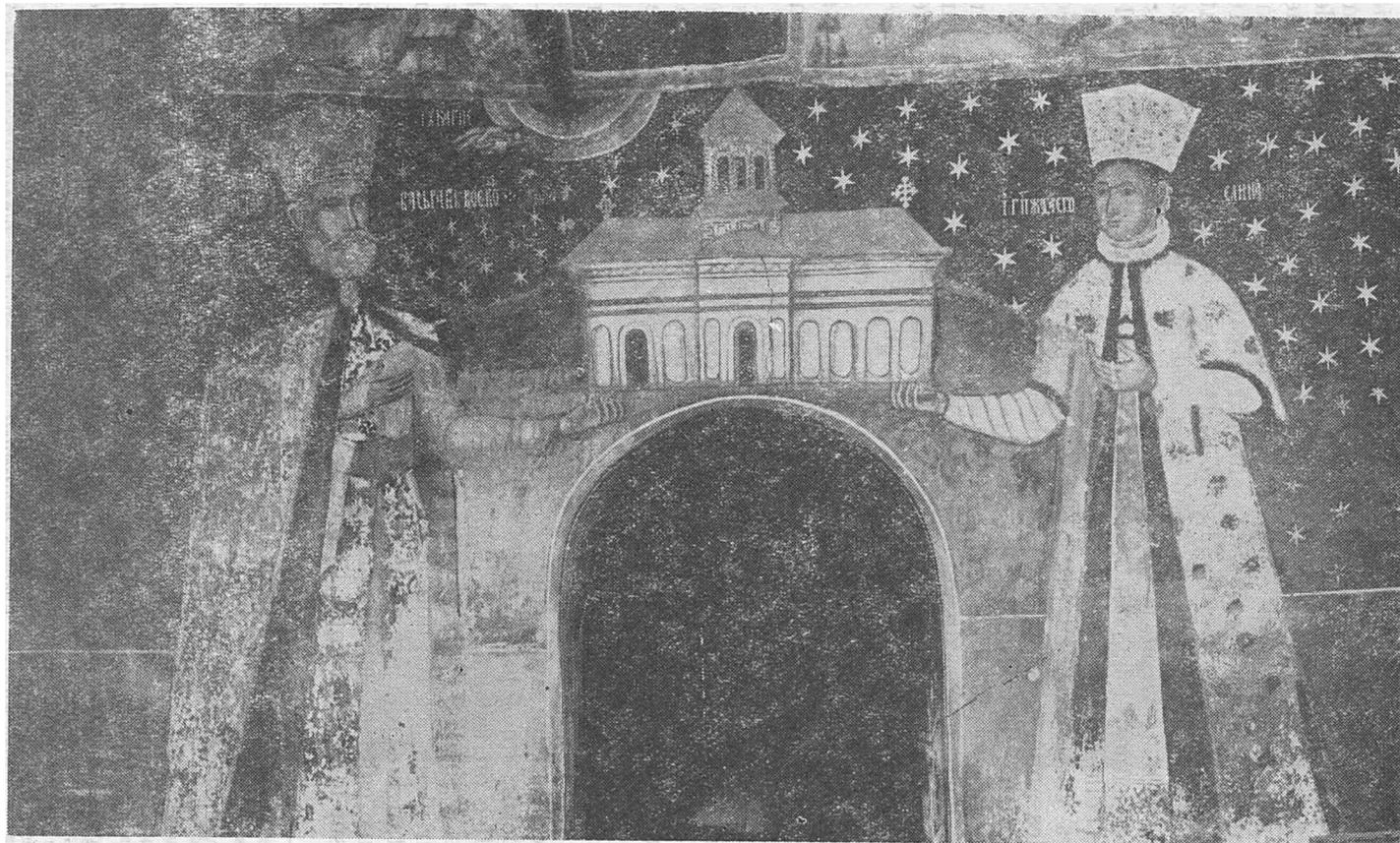


Fig. 2. — Matei Basarab et la princesse Elina.

divisées en deux registres inégaux par un cordon. Le registre supérieur est creusé de longues niches rectangulaires aux angles arrondis. De nos jours, après décapage, on a constaté que le registre supérieur avait été décoré, lui aussi, de courtes niches au bord supérieur en arc de cercle, séparées les unes des autres par des pilastres, et comblées ultérieurement, lorsque l'extérieur de l'église fut crépi. On a constaté de même qu'à l'origine le sanctuaire, le naos et le pronaos ont eu un parement de briques, à la différence de l'exonarthex, construit plus tard en maçonnerie habituelle. La tour, telle qu'elle est représentée sur le modèle du tableau votif et telle qu'elle se présente aujourd'hui encore, a un parement constitué par des assises de briques apparentes alternant avec des bandes crépies, divisées en rectangles par des groupes de trois briques posées de chant. Toutes ces particularités nous confirment dans l'idée que l'égalise a dû exister dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle et que la tour, tombée sans doute dans les premières décennies de ce siècle, a été reconstruite par Matei, le successeur du « vornic » Danciu.

Une fois monté sur le trône, désireux d'élever l'église d'Arnota au rang de fondation voïevodale, mais avec les moyens modestes de l'époque, Matei Basarab a fait crépir les murs extérieurs de l'église, cependant que la tour, s'avérant en bon état, a conservé son parement original. L'exonarthex a été ajouté peu après la réparation et la peinture de l'église, car son architecture est caractéristique pour la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, représentant une interprétation abâtardie du plan en croix grecque inscrite, aux arcades en plein cintre soutenues par de massifs piliers à section octogonale, l'arcade centrale de la façade ouest, plus basse que les autres, servant d'entrée (fig. 3). Il a, vraisemblablement, pu être construit par Preda Brîncoveanu, peu après 1644. Les recherches archéologiques ultérieures préciseront peut-être les étapes de construction.

Le tableau votif, peint dans le pronaos, représente Matei Basarab et la princesse Elina ; les arrière-grands-parents du voïevode : Datco, grand « armaş » d'Izvorani et de Brâncoveni <sup>34</sup>, apparenté aux Craiovescu, et son épouse Calea ; ses parents : le « vornic » Danciu, arrière-petit-fils de Marga, sœur de Neagoe Basarab et de Preda Craiovescu, avec messire Vulsan <sup>35</sup>, enfant, et dame Stanca, épouse de Danciu ; son neveu Preda Brîncoveanu, avec son fils Papa, le père de Constantin Brîncoveanu <sup>36</sup>. Le tableau comprend encore Radu, frère de Danciu, et Barbu, frère de Matei Basarab. L'analogie entre le tableau votif d'Arnota et celui de Sadova, ainsi que, en particulier, la présence dans les deux cas du grand-père, du père et de l'oncle du voïevode confirment la supposition que l'église en bois d'Arnota, dont parlent les voyageurs étrangers, a été à l'origine une fondation des Craiovescu. (On se rappelle la description faite par Gr. Tocilescu <sup>37</sup> d'un tableau, peint probablement au XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il avait vu au monastère de Bistrița et qui représentait le départ de Barbu Craiovescu pour devenir moine. Dans ce tableau on voyait le monastère de Bistrița,

<sup>34</sup> N. Stoicescu, *Dicționar...*, p. 50, 78—79 ; *D.I.R., B, Țara Românească* (1571—1580), București, 1952, p. 219—200.

<sup>35</sup> N. Iorga dans *op. cit.*, supposait que Vulsan était un neveu de Danciu.

<sup>36</sup> St. D. Greceanu, *Genealogiile documentate ale familiilor boeresti*, București, 1913, vol. II, p. 337 ; N. Iorga, *Despre Cantacuzini*, București, 1902, p. 80 ; N. Stoicescu, *op. cit.*, p. 126, 127 et 165.

<sup>37</sup> Gr. Tocilescu, *op. cit.*, p. 191—192.



Fig. 3. — L'Église du monastère d'Arnota.

plus haut celui d'Arnota et plus bas Păpușa qui donc, d'après la tradition, existaient déjà à cette époque). Leurs successeurs l'ont remplacée par une église en maçonnerie, qui a été réparée et peinte par Matei Basarab et Preda Brîncoveanu ; ceux-ci lui ont ajouté des cellules et une tour de clocher à l'entrée dans l'enceinte ; plus tard, l'église a été agrandie par un exonarthex.

Constantin Brîncoveanu, descendant collatéral du fondateur, s'est occupé du monastère « arrivé à un état grave d'abandon et de ruine »<sup>38</sup>, dès le temps où il fut grand spathaire (1682—1686), avant de régner. Dans la prothèse on déchiffre l'inscription « Ianache fils de Preda », identifié par Teodora Voinescu comme l'un des peintres de l'école de Hurezi, chargé par Constantin Brîncoveanu, en 1703—1705, de restaurer la peinture<sup>39</sup>. En effet, on peut faire sans peine des distinctions essentielles dans l'ensemble de peinture. Dans l'épaisseur des fenêtres du sanctuaire, du naos et du pronaos, ainsi que sur l'arc qui surmonte le passage entre le naos et le pronaos, les représentations de saints ont de bonnes proportions, mais les draperies sont d'une élégance stéréotype, leurs mouvements sont figés et solennels, leurs visages présentent des sourcils d'une épaisseur uniforme, des yeux cernés au regard fixe, le relief des lèvres indiqué par une ligne dure, le menton volontaire cerné d'une ombre tranchante : tous ces procédés, qui résultent de la reproduction de modèles corrects, sont caractéristiques pour l'école de peinture « brâncovan » (fig. 4). En échange, le reste de la peinture, là où elle n'est pas trop détériorée pour être prise en considération, présente des caractères stylistiques et typologiques semblables à ceux des icônes « impériales » peintes par Stroe de Tîrgoviște. La figure du Christ sur l'icône (fig. 5) est presque identique à celle qu'il a dans la Déisis (fig. 6), avec l'ovale étroit du visage porté par un cou droit, les yeux en amande dans des orbites légèrement ombrées, aux cernes à peine visibles. Le dessin des sourcils est nuancé, obtenu par des touches fines de couleur. Le nez est droit, avec des narines minces. Les lèvres sinueuses, au relief suggéré subtilement par la couleur, ont les coins droits exprimant le calme. Les têtes des saints, dans la frise, conservent sans raideur la position frontale, tandis que d'autres s'inclinent gracieusement, telle la Vierge Hodigitria de l'icône « impériale ». L'interprétation des anciens prototypes est ici d'une candeur charmante, bien loin de la reproduction mécanique des modèles relevée plus haut.

Quoique la composition du programme iconographique des églises de petites dimensions fût subordonnée, au XVII<sup>e</sup> siècle, à quelques idées majeures, qui continuaient la tradition des siècles antérieurs, chacun des ensembles comportait néanmoins un message particulier, qui ressort de la place et de l'importance conférées à certaines images et du contexte dans lequel elles apparaissaient. Pour atteindre ce but, on recourait autant à d'anciens systèmes d'ordonnance des scènes qu'à d'anciens types iconographiques associés à certains autres de date plus récente<sup>40</sup>. Ainsi, l'unité du programme culturel de l'époque, mais aussi le désir d'innovation, ressortent avec prégnance de la faculté dynamique des artistes d'utiliser le répertoire iconographique traditionnel pour subordonner à l'idée princi-

<sup>38</sup> Lorsqu'il était grand logothète (1680—1688), Constantin Brîncovan a fait don de la porte sculptée, qui se trouve aujourd'hui à l'entrée de l'église, à la place de celle du temps de Matei Basarab. Devenu voievode, il a refait en 1703—1704 la fontaine de Matei et a donné le splendide iconostase en bois sculpté qui se trouve aujourd'hui au musée de Mogoșoaia (Voir : Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 54—55 ; D. Cristescu, *op. cit.*, p. 25, 26, 30).

<sup>39</sup> Teodora Voinescu, *Școala de pictură de la Hurezi* dans *Omagiu lui George Oprescu* (București), 1961, p. 576, n. 9.

<sup>40</sup> C. Pillat, *Tradiție și inovație în iconografia picturii Țării Românești din epoca lui Matei Basarab*, « SCIA, Seria Artă Plastică », XX, 1970, 2, p. 274—294.



Fig. 4. — Archange (peinture refaite au temps de Constantin Brâncoveanu).

pale la solution des problèmes adjacents. Il faut prendre en considération le fait qu'au moyen âge certaines des chapelles de boyards ou des églises conventuelles étaient destinées à servir en premier lieu de mausolées. Certains auteurs ont soutenu qu'au XVI<sup>e</sup> siècle l'idée funéraire n'a pas constitué une préoccupation particulière pour les iconographes de la peinture religieuse valaque, cette idée n'apparaissant même pas dans le pronaos, pièce pourtant destinée, ainsi qu'il est bien connu, aux offices funèbres et aux tombes des fondateurs<sup>41</sup>. Or, affirmons-nous, les différents moyens d'exprimer l'idée de la mort et une méditation sur la mort — et cela non seulement dans le pronaos, mais dans tout l'ensemble de peinture d'une église — n'a rien d'inhabituel au XVII<sup>e</sup> siècle. L'extension de l'idée et la variété des systèmes qui la figurent montrent que, au fil des ans, l'ordonnance iconographique avait perdu de sa rigueur dogmatique, les différentes associations de figures et de scènes témoignant de la mobilité propre à une conception moderne. L'architecture modeste de l'église du monastère d'Arnota ne révèle guère sa qualité de fondation voïévodale,

<sup>41</sup> C. L. Dumitrescu, *Programe iconografice în pronaosul bisericilor de mânăstiri din Țara Românească în secolul al XVI-lea*, « SCIA », XX, 1973, 3, p. 257—271.



Fig. 5. — Icône représentant Jésus-Christ Pantocrator.

qualité qui n'est dévoilée que par le contenu particulier de son programme iconographique et par les mérites de sa peinture. Le programme iconographique, qui à première vue ne présente rien d'inhabituel tout en témoignant d'un subtil raisonnement théologique — qu'il est permis sans grand risque d'erreur d'attribuer à Serapion, le supérieur d'Arnota et le donateur de l'icône de saint Nicolas — reflète la politique culturelle de Matei Basarab, peut-être même jusqu'à un certain point sa conception de la vie ; mais, en même temps, la place occupée par certaines images et les associations entre celles-ci donnent à la peinture le sens funéraire qui convient au décor d'une nécropole.

L'ordonnance du programme ne diffère point de celui de toute église de proportions modestes, mais l'équilibre entre la proportion des registres



Fig. 6. — Déisis.

et le choix du nombre des scènes, de manière à ce que les sujets correspondant au symbolisme architectural soient clairement exposés, est d'une netteté classique. Le système de répartition des scènes rappelant les schémas de certains décors du VII<sup>e</sup> siècle et repris dans la peinture des Balkans du XIV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles <sup>42</sup>, avait été adopté aussi en Valachie au XVI<sup>e</sup> siècle, à Bucovăț, mais sous forme d'une réalisation plus modeste. Dans le naos, les scènes ont été distribuées sur les culs-de-four des absides latérales, sur la voûte en berceau et sur le tympan ouest, pour se continuer sur

<sup>42</sup> A. Grabar, *La peinture religieuse en Bulgarie*, Paris, 1928, p. 250 ; I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 163—166.

le registre de scènes, lui-même séparé de la frise des saints debout par une rangée de médaillons. Dans le sanctuaire et le pronaos, la répartition de la surface des parois est plus ou moins pareille, les scènes commençant dans le sanctuaire sur la conque et dans le pronaos sur la voûte et les tympans, à cette différence près que pour accroître les proportions des saints évêques dans la première des pièces et des fondateurs dans la seconde, la rangée de médaillons a été supprimée.

La hauteur de la tour du naos a permis le déroulement hiérarchique complet des degrés de la révélation divine, dominés par le buste du Christ Pantocrator. Celui-ci est entouré de séraphins et de chérubins, suivis de haut en bas, sur les registres successifs, d'anges, de prophètes et, à la base de la tour, de huit représentations d'apôtres inscrits dans des médaillons. Les symboles apocalyptiques des évangélistes représentés sur les petits pendentifs, des prophètes, des martyrs et des papes, peints sur l'arc triomphal et sur les arcs qui soutiennent la voûte, viennent comme d'habitude s'ajouter à la suite du Pantocrator. Le développement des forces symbolisant le groupement des puissances célestes et des personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament autour du Christ<sup>43</sup> constituait une hiérarchie étroite, ayant sans aucun doute un caractère symbolique dans un Etat féodal centralisé où le voïévode était considéré comme l'oint du Seigneur.

Dans le sanctuaire, vu la surface réduite de la pièce, on a procédé conformément à l'ancien système de peinture de tradition byzantine, en adoptant une version réduite de certaines des scènes et on s'en est tenu à l'essentiel du programme, tout en mettant l'accent sur certaines idées. Ainsi, le rôle de la Vierge de réceptacle du Verbe divin, de symbole de l'Eglise chrétienne alliée à la loi ancienne des prophètes, mais aussi d'intercesseur priant sans cesse pour les croyants, a été figuré par le buste de la Mère de Dieu orante ayant, peint sur sa poitrine, le buste de l'Enfant Jésus tenant en main le rouleau de la nouvelle loi, adorée par les Archanges Michel et Gabriel et flanquée des prophètes Avacuum, Jérémie, Jacob et Isaïe<sup>44</sup>. En échange, la Communion des apôtres connaît une grande extension : on a préféré la représentation du Christ revêtu du *colobium* impérial, de l'omophore et du nimbe crucigère à celle en vêtements antiques réservée à sa vie terrestre ; il est représenté deux fois, de part et d'autre de l'autel gardé par un séraphin, administrant la communion, au vin à droite et au pain à gauche. Le rituel liturgique<sup>45</sup> est, suivant la tradition, amplifié par les dimensions exagérées des évêques, dans leurs riches vêtements sacerdotaux à *polystavrion*, tenant en main des rouleaux ouverts où sont inscrites les prières liturgiques et adorant l'*Amnos*, symbolisé par le Christ enfant couché dans la patène, recouvert et gardé

<sup>43</sup> S. Dufrenne, *Programmes iconographiques des coupôles dans les églises du monde byzantin et post-byzantin* dans *L'Information de l'histoire de l'art*. nov.—déc. 1965. p. 185—199 : idem. *Les programmes iconographiques des églises byzantines de Mistra*. Paris. 1970, p. 21—23.

<sup>44</sup> J. Lafontaine-Dosogne. *Visions auxquelles participent les prophètes dans l'Art byzantin après la restauration des images* dans *Syntronon*. 1968. p. 133—144.

<sup>45</sup> Nicolas Cabasilas. *Explication de la divine liturgie*. traduction et notes de Severien Salaville Paris. 1967. p. 147—149 : G. Babić, *Les discussions christologiques et les décors des églises byzantines au XII<sup>e</sup> siècle*. dans *Frühmittelalterliche Studien* (Berlin). 1968, Band II, p. 368—386 : S. Dufrenne. *op. cit.*. p. 50—56.

par deux archanges. Le sacrifice est représenté de façon naturaliste dans la prothèse <sup>46</sup>, par le buste du Christ mort émergeant du calice et par un ange à genoux recueillant dans un calice le sang qui jaillit de son flanc, le tout encadré par deux anges. La représentation dans le diaconicon des saints Jean Chrysostome, Michel des Synodes, la martyre Marina et l'apôtre Philippe correspondait à l'ancienne coutume consistant à représenter dans les chapelles funéraires les saints dont celles-ci abritaient les reliques, ces saints étant ainsi donnés en exemple et désignés comme intercesseurs <sup>47</sup>. Ainsi, on figurait comme d'habitude le rituel liturgique mais ayant en plus une implication funéraire qui était demandée par la décoration d'un sanctuaire où l'on abritait des saintes reliques.

Dans le naos, le cycle des grandes fêtes — la Nativité sur le cul-de-four nord, la Présentation au temple et le Baptême sur le berceau ouest, la Transfiguration sur le tympan ouest et la Descente aux limbes sur le cul-de-four sud-est nettement séparé du cycle de la Passion, qui se déploie chronologiquement du sud vers l'ouest et le nord, avec les scènes : le Repas dans la maison de Simon le lépreux, le Lavement des pieds, la Sainte Cène, la Prière dans le jardin de Gethsémané, l'Arrestation du Christ, le Jugement de Pilate et le Chemin de croix. Dans le cycle des grandes fêtes, où l'accent a été posé sur l'idée de la Résurrection par la Transfiguration et la Descente aux limbes, il manque la Crucifixion — thème qui justifie la mission du Christ sur terre, le rachat de l'humanité — et qui manque également, comme on l'a vu, dans le cycle de la Passion. Or, ce n'est point par manque d'espace que cette scène a été omise, puisque les autres scènes ont d'assez grandes dimensions, le Repas dans la maison de Simon et le Chemin de croix sont même d'une ampleur particulière. C'est le moment de rappeler qu'aux premiers siècles du christianisme la Crucifixion n'avait été acceptée qu'en tant que figuration de l'accomplissement du dogme, et non comme la représentation de la souffrance humaine du Christ. Il était certes représenté sur la croix, mais avec les yeux grands ouverts et une expression sereine, symbole de l'immortalité et du sacrifice assumé ; la souffrance humaine n'apparaît nulle part <sup>48</sup>. L'absence de la Crucifixion s'explique, selon nous, par le type iconographique choisi pour le Chemin de croix et l'extension remarquable donnée à cette scène, dans le but d'y réunir les concepts de la Dérision, du Chemin de croix, de la Crucifixion et même de la Résurrection (fig. 7). La complexité de la scène est suggérée par la représentation du Christ au nimbe crucigère,

<sup>46</sup> S. Dufrenne, *Images du décor de la prothèse*. « Revue des études byzantines », 1968, p. 297—280.

<sup>47</sup> G. Babić, *Les chapelles annexes des églises byzantines. Fonction liturgique et programmes iconographiques*, Paris, 1969, p. 68.

<sup>48</sup> « L'iconographie primitive du Crucifiement montrait non point Jésus souffrant sur la croix, mais Dieu triomphant par son sacrifice volontaire. Elle s'attachait non au drame humain, mais au dogme. Dès le IV<sup>e</sup> siècle, la mort sur la croix apparût aux théologiens de Syrie comme la suite nécessaire, la preuve de l'Incarnation, comme une manifestation de la puissance divine, descendue sur terre pour ressusciter Adam et relever la nature humaine. Chrysostome donne à cette pensée une forme plastique. « Voir comment, même sur la croix, il faisait tout sans trouble, parlant de sa mère au disciple, accomplissant les prophéties, donnant l'espoir au larron ». (Voir G. Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'évangile au XI<sup>v</sup><sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles*. Deuxième édition, Paris, 1960, p. 396—397) ; L. Bréhier, *L'Art chrétien et son développement iconographique*, Paris, 1928, p. 80—83.

vêtu du *colobium* orné de perles, chaussé de brodequins rehaussés de gemmes, c'est-à-dire le costume dans lequel il avait déjà été représenté dans la Communion des apôtres, où il porte aussi l'omophore. Il avance d'une démarche solennelle, l'expression sereine, parmi les soldats et la foule, dont le cortège est conduit par Simon de Cyrène portant la croix, suivi des deux larrons; il tourne son regard vers la Vierge pour l'encourager et lui faire comprendre l'accomplissement des prophéties et du dogme. Tania Velmans se demandait si, dans la peinture byzantine et serbe du XIV<sup>e</sup> siècle, la représentation du Christ en vêtements impériaux n'était pas un rappel de la scène de la Désision, à moins qu'elle ne marquât le souvenir de quelque roi ou empereur ayant pris part à une procession<sup>49</sup>. Si, en dehors du symbole intrinsèque de la Crucifixion, nous attribuons aussi au Chemin de croix l'idée de la Résurrection, c'est par analogie avec les Crucifixions triomphales archaïques. La Nativité, peinte au-dessus, sur le cul-de-four, complète le dogme de l'Incarnation, qui comprend la Naissance, la Mort et la Résurrection du Christ. Le choix de ce type iconographique particulier révèle, une fois de plus, la conception dogmatique du voïévode sur la foi et le salut de chacun par l'accomplissement de ses devoirs terrestres.

Une autre particularité de l'ordonnance des scènes, c'est que les grandes fêtes ne commencent pas, selon la coutume, sur le cul-de-four sud, par la Nativité, qui est peinte sur le cul-de-four nord, mais par la Descente aux limbes (fig. 8), fait dont nous allons tâcher de déchiffrer le sens. Jaqueline Lafontaine Dosogne estime que la représentation de la Descente aux limbes dans l'abside sud d'une église — qui correspondait peut-être à une nef latérale — lui confère une indubitable fonction funèbre supplémentaire; c'est ainsi, relève-t-elle, que cette scène est située dans le paraklesion funéraire de Karije Djami<sup>50</sup>. Une telle disposition n'était d'ailleurs pas chose exceptionnelle dans la peinture roumaine, car on la retrouve dans le naos de l'église du monastère de Căluui<sup>51</sup>, où le cycle de la Passion commence aussi, comme à Arnota, par le Repas dans la maison de Simon. Dans l'épaisseur de la fenêtre de la même abside sud sont peints les Trois jeunes gens d'Ephèse et Daniel dans la fosse aux lions, thèmes d'évidente signification funéraire. Au sud, sous le cycle de la Passion, le registre des saints debout commence par la Déisis et comprend à son extrémité ouest les portraits des donateurs. Cette ordonnance iconographique fut reprise en 1633 à l'église du monastère de Sadova<sup>52</sup> et, comme à Căluui, sur le même registre que la Déisis, sont les fondateurs qui sont peints à l'extrémité ouest de celui-ci. A Căluui, le cycle de la Passion commence par le Repas dans la maison de Simon, mais la scène est de dimensions réduites, tandis qu'à Arnota elle est particulièrement ample, occupant la moitié du registre sud. L'épisode avait eu lieu quelques jours avant Pâques, quand Marie, la sœur de Lazare, avait répandu du parfum sur le

<sup>49</sup> T. Velmans, *Deux églises byzantines du début du XIV<sup>e</sup> siècle en Eubé*, « Cahiers archéologiques », XVIII, 1968, p. 191—225.

<sup>50</sup> J. Lafontaine-Dosogne, *Notes d'archéologie bulgare*, « Cahiers archéologiques », XVII, 1967, p. 45—58; P. A. Underwood, *The Karije Djami*, vol. I, Bollingen, LXX, New York, 1966, p. 187—268; G. Babić, *op. cit.*, p. 170—172.

<sup>51</sup> C. L. Dumitrescu, *Pictura murală din Țara Românească în veacul al XVI-lea...*, pl. 21.

<sup>52</sup> I. D. Ștefănescu, *op. cit.*, p. 160—161.



Fig. 7. — Le chemin de la croix.

corps de Jésus. Le Christ avait expliqué aux apôtres la signification du geste de Marie comme une préfiguration de l'embaumement de son corps en vue de son enterrement (Matth., 26, 10—13). L'importance donnée



Fig. 8. — La descente aux limbes.

à cette scène à Arnota serait-elle en rapport avec les soins donnés au « vornic » Danciu et avec son enterrement à Alba Iulia par la prévenance et aux frais de la princesse Stanca, l'épouse de Michel le Brave ?

De même qu'à Sadova et à Căluui, le registre des saints commence à Arnota, sur le mur sud, à droite du sanctuaire, par la Déisis sous sa forme impériale, mais il ne comprend plus les fondateurs, qui sont peints ici dans le pronaos. Or, d'après de récentes recherches sur la signification des programmes iconographiques, la représentation de la Descente aux limbes et de la Déisis à côté de scènes de la Passion révèle le caractère funéraire des monuments respectifs<sup>53</sup>. Cette association est évidente lorsque les fondateurs étaient enterrés et représentés dans la pièce en question. Mais, avec le temps, il s'est produit des mutations à cet égard dans la composition des programmes iconographiques, dans le sens que ce n'était plus seulement la peinture d'une certaine pièce qui était impliquée dans l'idée funéraire, mais tout l'ensemble de peinture de l'église, et cette idée y revient comme un leitmotiv, même si les tombes se trouvent presque toujours, en Valachie du moins, dans le pronaos. A l'appui de cette thèse, nous citerons l'ouvrage de Gordona Babić, *Les chapelles annexes des églises byzantines*, qui expose l'évolution des programmes iconographiques des annexes latérales du naos ou du sanctuaire des églises, qui ont remplacé les chapelles dédiées aux martyrs et aux saints, étant construites sur l'emplacement où ceux-ci étaient morts, avaient été enterrés ou étaient représentés par leurs reliques. Avec le temps, le programme a été enrichi par des représentations liturgiques, de sorte que les scènes dédiées à la vie des martyrs furent englobées dans l'ensemble de peinture. Les exemples fournis par l'auteur confirment l'argumentation d'André Grabar quant à la « survivance de l'imagerie créée initialement pour les "martyria" dans les églises habituelles de culte ». D'autre part, si dans ces annexes on enterrait aussi les fondateurs, outre les cycles hagiographiques et les portraits des fondateurs on y peignait aussi des scènes de la Passion, la Résurrection et la Déisis, association de scènes indiquant la fonction funéraire de la pièce. Ainsi, le décor d'une chapelle funéraire formait un ensemble iconographique, lequel pouvait se déployer aussi dans une église de dimensions modestes. Dans d'autres cas, la peinture des annexes latérales a été enrichie par des scènes bibliques préfigurant la Vierge et l'Incarnation, auxquelles on a ajouté des thèmes funéraires, programmes qui par la suite ont été assignés au pronaos, dans sa qualité de pièce où l'on célèbre les offices des morts et où les morts sont couramment enterrés. On pourrait, de même, s'occuper de l'association des scènes peintes dans la chambre des tombeaux des églises moldaves, pièces spécialement introduites entre le naos et le pronaos pour la sépulture des fondateurs. Ainsi, prenant les choses vice versa, on constate comment un ensemble de peinture d'une église normale de culte est peu à peu investie de l'idée funéraire. C'est pourquoi il faut donner une interprétation nouvelle à la Déisis représentée en Valachie, aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, sur la paroi sud du naos, à droite du sanctuaire, Déisis de caractère impérial, avec le Christ trônant en vêtements épiscopaux, la Mère de Dieu en tenue de princesse byzantine et couronnée, le Prodrome en costume antique. Ainsi qu'il

<sup>53</sup> G. Babić, *op. cit.*, p. 174 ; A. Grabar, *Martyrium. Recherches sur le culte des religions dans l'art chrétien antique*, Paris, 1946, p. 103-105.

est bien connu, la Vierge et saint Jean-Baptiste avaient été investis par la théologie byzantine du rôle d'intercesseurs auprès du Christ, empereur céleste, et tous les trois en costume antique et encadrés d'anges formaient le motif supérieur principal de la composition du Jugement dernier<sup>54</sup>. La scène comporte du reste aussi une signification liturgique, car ces personnages sont invoqués dans la prière de la prothèse<sup>55</sup>. Le rôle liturgique de la Déisis était évident lorsqu'elle était peinte dans le sanctuaire, tout en conservant son sens funéraire, d'intercession, dans le Jugement dernier. A partir du XIV<sup>e</sup> siècle, par le fait que le Christ et la Vierge étaient, dans le cadre de la Déisis, représentés en costumes impériaux dans le naos, à côté des représentations en pied des saints et sur le même registre que les portraits des fondateurs, compte tenu aussi de l'inscription « empereur de ceux qui règnent, seigneur de ceux qui dominent et grand évêque », on en a conclu que par là un parallèle a été réalisé entre le monde terrestre et le monde céleste, avec le voievode comme l'oïnt du Seigneur. Une telle interprétation a été possible par le fait que, à la suite de l'enrichissement du programme iconographique du sanctuaire et du transfert de la scène dans le naos, celle-ci a perdu en grande mesure sa signification liturgique et funéraire immédiate pour être mise en liaison avec les fondateurs en tant que « apologie directe du pouvoir autocratique »<sup>56</sup>. La scène n'en conservait pas moins, pour autant, son rôle liturgique et funéraire, y compris l'attribut de *Majestas Domini*. Mais elle apparaissait humanisée, avec un Christ et une Mère de Dieu en costumes byzantins descendus sur terre parmi les saints de la frise. Leur prière s'ajoutait à celle des saints et des anges peints dans l'église, qui selon l'interprétation de Gabriel Millet intercédèrent tous pour le pardon des péchés de l'humanité<sup>57</sup>.

Au cours des trois premiers quarts du XVII<sup>e</sup> siècle, l'idée funéraire n'apparaît pas seulement dans le programme iconographique d'Arnota, mais aussi — avec certaines modifications — dans ceux des églises de Băjești, de Săcuieni et du monastère de Topolnița, qui outre leur fonction normale étaient destinées à remplir celle de mausolées. A Arnota, dans le naos, le triomphe sur la mort était souligné par l'Assemblée des anges<sup>58</sup>, représentée à côté des saints en pied, scène qui conservait son sens militant initial, celui de l'image du Christ imposée par les puissances célestes elles-mêmes, mais aussi sa signification funéraire, puisqu'au Jugement dernier le Christ apparaît de même entouré d'anges. L'invocation, comme intercesseurs et protecteurs dans les combats, des saints militaires peints en frise était renforcée par la représentation de saint Eustache, avec ses fils

<sup>54</sup> Ch. Walter, *Two notes on the Deisis*, « Revue des études byzantines », XXV, 1968, p. 311—330.

<sup>55</sup> I. D. Ștefănescu, *Nouvelles recherches*, Paris, 1929, p. 124—128.

<sup>56</sup> V. Lazarev, *Old russian mural Mosaics*, London, 1968, p. 173; idem *Geschichte der rüssischen Kunst*, Dresda, 1958, II, p. 146 et III, p. 66; P. Mijović, *L'Iconographie impériale dans la peinture serbe médiévale*, « Starinar », XVIII, 1967, p. 103—107; S. Ulea, *Istoria artelor plastice în România*, I<sup>er</sup> vol., p. 354—355; C. L. Dumitrescu, *op. cit.*, p. 28.

<sup>57</sup> Nicolas Cabasilaș, *op. cit.*, p. 286—287; S. Dufrennes, *op. cit.*, p. 61; G. Millet, *La Dalmatique du Vatican*, Paris, 1928, p. 94—98.

<sup>58</sup> A. Grabar, *L'Iconoclisme byzantin dans Dossier archéologique*, Paris, 1957, p. 252; L. Réau, *L'Iconographie de l'art chrétien*, tome II, Paris, 1956, p. 42—43.

Agapios et Theoctistos, tenant le disque à l'insigne du Christ <sup>59</sup>. Sur l'arc large qui recouvre le passage du naos au pronaos, la représentation des sept Maccabées et des Trois jeunes Hébreux dans la fournaise — scènes bibliques préfigurant les martyres de la Chrétienté — soulignaient l'idée de la croyance en l'immortalité de l'âme. Dans le pronaos, la représentation sur l'une des calottes du Christ Emmanuel, c'est-à-dire du Logos, ainsi que du cycle historique de l'Acatliste de la Vierge, qui occupe les tympans et le registre respectif, constituent une ample explication de l'Incarnation, continuant l'idée liturgique exprimée dans le sanctuaire et dans le naos <sup>60</sup>. Sur l'autre calotte, le Christ en grand évêque signifie le retour à sa divinité et à sa dignité de chef suprême de l'Eglise chrétienne. La représentation de saint Nicodème à côté de saint Grégoire le Décapolite atteste la volonté de donner comme exemples le fondateur des monastères de Vodița et de Tismana, organisateur de la vie monastique en Valachie. Le leitmotiv funéraire reparaît dans le pronaos par les scènes habituelles : l'Allégorie de la licorne et le prophète Jonas vomé par la baleine, cependant que le Jugement dernier peint dans l'exonarthex — construit peu après le corps principal de l'édifice — donne à l'ensemble de peinture d'Arnota sa finalité normale.

Pour définir le style de la peinture d'Arnota, nous ne nous arrêterons pas sur les types iconographiques, fort élaborés, qui conservent le caractère classique, conforme à l'esprit sobre de la peinture byzantine, pour souligner plutôt la manière à la fois délicate et naïve dont Stroe, le peintre de Tîrgoviște, interprète les procédés de la peinture traditionnelle. Le charme de sa peinture réside dans la simplification des modèles par laquelle il cherche à décrire, comme dans une ballade populaire, la vie et l'enseignement du Christ. Son dessin, qui n'a rien d'âpre ou de tranchant, vise simplement à styliser et à enjoliver d'anciens prototypes. Dans la Présentation au temple, il cherche par des lignes répétées à rendre l'élégance des mouvements (fig. 9). Les plis des draperies indiquent sommairement le relief des formes, faiblement indiqué par des teintes plates. Les gestes des personnages sont timides, respectueux, y compris ceux des adversaires du Christ. Toutes les figures ont l'expression sage et tranquille d'un monde qui nous semble familier. Les traits du visage sont tracés avec une finesse de miniature, dans des tons d'ocre pâle. Les pupilles ont des transparences d'ambre. L'inclination hiératique des évêques officiant dans le sanctuaire est remplacée par une position légèrement voûtée, par une allure qui, malgré leurs vêtements épiscopaux, fait penser à celle de vieux prêtres de campagne (fig. 10). Les architectures sont archaïques, avec des tours reliées par une courtine servant de fond de tableau. Les personnages se détachent en relief délicat sur le gris ou l'ocre clair des architectures et sur le vert foncé suggérant le sol.

Le goût du peintre pour l'alternance des couleurs complémentaires — rouge, jaune pâle, bleu éteint — est évident, ainsi que celui pour les armures des saints militaires richement ciselées et serties de pierres précieuses,

<sup>59</sup> A. Grabar, *op. cit.*, p. 227 ; L. Réau, *op. cit.*, tome III, Paris, 1958, p. 468—471 ; N. Cartoian, *Cărțile populare în literatura românească*, vol. II, București, 1974, p. 182—190.

<sup>60</sup> S. Dufrenne, *L'Enrichissement du programme iconographique dans les églises byzantines du XIII<sup>e</sup> siècle, Symposion de Sopoćani, 1955*, p. 35—46.



Fig. 9. — La présentation au temple.



Fig. 10. — Archevêques.  
[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

mises en valeur par le rouge, le violet ou le gris de leurs pèlerines. D'autre part, la manière dont le peintre rend les traits du visage par des touches fines, dont il cerne d'une ligne précise les silhouettes, mais passe par des tons fondus de l'ombre à la lumière, la simplification des draperies et du décor, sont autant de signes attestant l'influence de la peinture d'icône sur la fresque.

En ce qui concerne le tableau votif, le peintre a respecté la tradition selon laquelle le voïévode reçoit l'investiture de la main de Dieu sortant des nuages et la bénédiction divine par l'intermédiaire d'un ange volant<sup>61</sup>. Les portraits, finement stylisés, ont une expression spiritualisée et presque incorporelle, bien que Matei Basarab, la princesse Elina et le « vornic » Danciu, d'une part, et le reste de la famille, de l'autre, soient traités de manière un peu différente, les premiers étant idéalisés tandis que chez les autres on sent un effort pour atteindre à la ressemblance. Par exemple, autant Preda Brîncoveanu que son fils, Papa, sont représentés avec un grand nez aquilin, trait de famille que l'on retrouvera dans les portraits de Constantin Brîncoveanu (fig. 11).

La peinture des trois premiers quarts du XVII<sup>e</sup> siècle a été définie dans les termes suivants : « Rien d'individuel dans cette peinture, au contraire la preuve d'un esprit collectif, l'emploi des formules héritées et investies de l'autorité qui offre la tradition qui ne doit plus être vérifiée, donc continuité dans le sens le moins créateur de la notion. Mais continuité au niveau populaire qui emploie le langage du peuple ». On a soutenu, de même, que les ensembles de peinture de la soi-disant « époque de Matei Basarab » ressemblent tous entre eux<sup>62</sup>. Ce n'est point le moment ni le lieu de démontrer combien peu fondée est cette opinion, car l'évolution culturelle, l'élargissement de l'univers mental, le désir naturel d'innovation, propres à la marche des événements et aux clivages qui se sont produits dans la société féodale, ne pouvaient manquer de se répercuter sur le langage figuratif de la peinture religieuse qui, loin de demeurer figée dans des formules sacro-saintes, se chargeait de sens nouveaux imposés par les intérêts politiques, nationaux ou affectifs, reflétant de ce fait autant les préoccupations politiques que les problèmes sentimentaux, l'imagination et le goût des fondateurs, qui appartiennent désormais aux différentes classes sociales et reflètent la vie même de l'époque. Ainsi se poursuivait, dans des réalisations peut-être moins spectaculaires et d'un niveau artistique plus modeste qu'aparavant, le processus de rénovation de l'art traditionnel, fait qui a permis aux peintres roumains de trouver leur propre langage artistique, délivré des principes stylistiques, devenus des lois rigides, qui avaient reflété à l'origine la spiritualité et l'harmonie de l'art byzantin, mais qui s'étaient vidés entre-temps de leur substance, n'étaient plus compris et ne correspondaient plus à la vision moderne du monde et du beau.

Nous souscrivons à cet égard aux idées d'Alexandru Duțu, lorsqu'il déclare qu'en raison des conditions politiques, sociales et économiques

<sup>61</sup> A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*, Genève, 1953 ; T. Velmans, *Le portrait dans l'art des Paléologues*, dans *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Venise, 1971.

<sup>62</sup> A. M. Musicescu, *Étapes du langage pictural aux XVI<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles*, « Revue des Etudes sud-est européennes », 1972, 2, p. 178 et p. 185-186.

existantes, contrairement à l'Occident, « les cultures sud-est-européennes se sont repliées sur les valeurs cristallisées au long des siècles, en leur conférant des sens nouveaux » et lorsqu'il proteste contre les préjugés d'un groupe d'historiens de l'art qui affirment que la peinture post-byzantine a continué à être pratiquée par des équipes d'artisans, et non pas de peintres doués d'une vision personnelle, et qu'elle « s'est décomposée sous l'impact victorieux de l'art occidental »<sup>63</sup>. En ce qui concerne la peinture de Valachie du XVII<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du XVIII<sup>e</sup>, de telles assertions nous semblent bien hasardeuses. Rien de plus édifiant à cet égard — entre autres exemples — que l'ensemble de peinture de l'église du monastère d'Arnota, dont la transformation de sa qualité initiale d'église de boyards en celle de fondation voïévodale, loin de traduire des ambitions traditionnelles et à la volonté du prince de s'intégrer à un passé qui vibrerait intensément dans sa conscience. Nous avons souligné qu'à la base



Fig. 11. — Stanca, le spathaire Preda et son fils Papa.

<sup>63</sup> Alexandru Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, 1978, p. 25.

de l'ordonnance des scènes, de la composition du programme et du choix des types iconographiques, on discerne un raisonnement complexe, mais réalisé avec une clarté algébrique, une méditation absolument indispensable à la peinture d'une église appelée à refléter le programme de politique culturelle du voïevode, le message de sa foi et de sa volonté de défendre les mythes du christianisme orthodoxe, tout en développant aussi l'idée funéraire. L'absence de la Crucifixion et l'apparition triomphale du Christ dans le Chemin de croix — type iconographique repris dans les églises byzantines et serbes du XIV<sup>e</sup> siècle et reproduit dans la peinture de l'église d'Arnota — ne signifie pas le retour à une doctrine hérétique, monophysite du christianisme primitif, qui ne voyait dans le Christ que sa nature divine<sup>64</sup>. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la scène représentant le Christ en costume impérial soulignait, par analogie, la mission des basiléens byzantins et des tsars serbes ; au XVII<sup>e</sup>, elle figurait le triomphe de la résistance spirituelle à la fois à la domination ottomane imposée dans les Balkans et aux infiltrations de la Réforme et de la Contre-réforme. La bonne connaissance du répertoire iconographique, la mobilité d'une pensée en éveil et la souplesse d'une intelligence imaginative se révèlent ainsi dans l'association des scènes, de types iconographiques et de procédés d'autrefois aux exigences et aux significations nouvelles, vitalité qui se manifeste d'ailleurs aussi sur le plan littéraire par le commentaire plein de fraîcheur des textes, manuscrits ou imprimés, dont l'illustration atteste la soif de dépasser les bornes anciennes de l'horizon artistique. L'interprétation stylistique de la peinture évoque la sensibilité, la délicatesse et la discrétion de l'esprit populaire roumain.

---

<sup>64</sup> L. Bréhier, *op. cit.*

# LE COMMENCEMENT DE L'EUROPÉANISATION DE L'ARCHITECTURE DE LA TURQUIE OTTOMANE ET CERTAINS ASPECTS DE SON INFLUENCE SUR L'ARCHITECTURE DES BALKANS

MICHAÏLA STAINOVA  
(Sofia)

Dans l'histoire de l'Empire ottoman, les années '20 du XVIII<sup>e</sup> siècle sont connues comme le *Lâle devri* — la Période des Tulipes, nom tiré d'une mode très répandue dans les milieux aristocratiques et dirigeants, qui consistait à cultiver une grande variété de tulipes. Les fleurs avaient été apportées des Pays-Bas par l'intermédiaire des missions diplomatiques accréditées auprès de la cour impériale, et pendant la saison de la floraison on organisait de grandes réjouissances en plein air, appelées fêtes des lumières, au cours desquelles les meilleurs poètes, chanteurs, musiciens, calligraphes et artistes rivalisaient de talent. Les ambassadeurs et diplomates étrangers assistaient à ces fêtes et la presse européenne, notamment la presse française, consacrait des pages entières à ces mondanités de la vie de cour<sup>1</sup>. Cette période mérite notre attention du fait qu'elle est riche en événements qui ont eu la plus sérieuse répercussion sur la culture matérielle et spirituelle des peuples de l'Empire ottoman et que son influence ne se limita pas à la société ottomane qui s'engage alors dans la voie de l'assimilation de la culture européenne.

La présente étude s'attache à un aspect de l'eupéanisation qui s'ébauche au début du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman — l'influence de l'art de la construction et de l'architecture occidentale postrenaissance dans la capitale, Constantinople, et dans les provinces balkaniques, et plus précisément dans les territoires bulgares.

Les changements qui interviennent au *Lâle devri* se rapportent surtout à la construction d'ouvrages d'apparat, faits à la commande de personnalités haut placées, chez qui se manifeste le désir d'imiter les modes et les usages occidentaux. L'essor de la construction vers les années '20 du XVIII<sup>e</sup> siècle est le résultat d'une période de vingt ans de paix pour l'Empire ottoman. Toutes les ressources et moyens locaux y sont affectés, depuis les matériaux décoratifs jusqu'à la main-d'œuvre la plus qualifiée. Elle est également tributaire d'une aide étrangère, par voie diplomatique — plans et modèles, architectes et maîtres-maçons venus d'Europe, etc. En résultat de cet effort, le *Lâle devri* est marqué par la construction d'un

<sup>1</sup> Cf. M. Stainova, *Tendencii v kulturnoto i ideino razvitie v osmanskoto obcestvo prez dvadesette godini na XVIII vek (1718—1730)* dans « Iz istorijata na Balkanskoto väzraždane », Sofia, 1977, p. 72—73 (Studia balcanica, 13).

grand nombre d'édifices et même de quartiers tout entiers, qui reflètent presque toujours l'esprit des réformes des institutions laïques, entreprises par le grand vizir Ibrahim Damad pacha et ses collaborateurs<sup>2</sup>. Nous en voyons la preuve dans le fait suivant : sur plus de 200 constructions du Lâle devri à Constantinople et dans ses environs, on compte seulement quatre mosquées et édifices culturels, alors que les fontaines publiques, pavillons (kiosques), bibliothèques, magasins, ateliers et palais sont en nombre infiniment supérieur à l'ensemble de ces constructions, réalisées au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Ces monuments, dont une partie n'existe plus, appartiennent aux ouvrages les plus représentatifs conservés jusqu'à nos jours à Constantinople, et allient toutes les composantes de la construction et les détails décoratifs qui caractérisent un style autonome et nettement individualisé de l'art ottoman, le style Lâle. L'élément fondamental qui distingue les monuments de style Lâle de ceux de l'architecture classique ottomane tient à l'alliage de l'architecture locale à l'architecture occidentale postrenaissance, introduite dans l'Empire ottoman, principalement de France.

Jusqu'au Lâle devri l'architecture est soumise aux normes établies sur la base des traditions reçues des peuples soumis et des traditions de l'architecture islamique du Proche-Orient.

L'architecture ottomane cristallise vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle et atteint à son aspect classique pur au XVI<sup>e</sup> siècle ; au XVII<sup>e</sup> siècle, elle reprend l'expérience des plus grands architectes de la période précédente et répète les modèles des plus beaux monuments classiques<sup>4</sup>. Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, on note une certaine influence de l'art moderne persan et, plus tard, de l'art européen, qui déterminé les changements dans l'aspect extérieur des monuments ottomans<sup>5</sup>.

Dans la littérature consacrée à cette période, on admet généralement que c'est au Lâle devri que commença la construction de palais et de kiosques d'après les plans de palais français de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les auteurs constatent que l'architecture de style Lâle disparaît après le Lâle devri et qu'elle devient de type baroque. Le savant turc Arseven, par exemple, a établi une périodisation précise, année par année, de l'architecture ottomane, et fixe les limites du style Lâle de 1703 à 1730, époque des règnes des sultans Mahmud I<sup>er</sup> et Selim III, 1730 à 1808 étant déjà la période du baroque<sup>6</sup>. Cette périodisation de l'architecture ottomane est également adoptée par d'autres auteurs<sup>7</sup>.

<sup>2</sup> A. Refik, *Lâle devri*. Istanbul, 1932, p. 4—5.

<sup>3</sup> M. Erdogān, *Lâle devri baş mimari Kayserili Mehmed āga*. Istanbul, 1962, p. 5—44.

<sup>4</sup> C. Arseven, *L'art turc*. Istanbul, 1939, p. 226—231. B. Unsal, *Turkish Islamic Architecture. Seljuk to Ottoman*. London — New York, 1973, p. 7. Ju. Müller, *Iskusstvo Turcii*. Moscou—Leningrad, 1965, p. 4 et suivantes.

<sup>5</sup> Il s'agit ici du fait que l'on a commencé à changer la décoration des monuments au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui a eu pour conséquence de modifier l'aspect entier de la construction. Cf. A. Roškovska et M. Stainova, *Paralel meždū bālgarskite vāzroždenski cešmi i cešmite v Osmanskata imperija*, dans « Mirogléd, metod i stil v izkustvoto », Académie bulgare des Sciences, Institut d'Histoire de l'Art, Sofia, 1975, p. 322—323.

<sup>6</sup> C. Arseven, *op. cit.*, p. 5—8.

<sup>7</sup> E. Diez, O. Aslanapa, *Türk Sanatı*. Istanbul, 1955 ; S. Yetkin, *Islām — Türk Sanatı*. Istanbul, 1956 ; O. Aslanapa, *Turkish art and architecture*. London, 1971 ; B. Unsal, *op. cit.*, p. 5—8, etc.

En principe, cette périodisation est parfaitement juste si l'on considère l'architecture culturelle et dans une certaine mesure palatine en Turquie ottomane, la construction de résidences impériales ou aristocratiques, certains monuments de la petite architecture comme les fontaines publiques et les sebil (adductions d'eau). Cependant, en ce qui concerne la construction d'habitations que cela soit à Constantinople ou dans d'autres villes de l'empire, on ne saurait fixer des limites aussi catégoriques entre le Lâle devri et la période qui suit, pas plus qu'on ne saurait parler de transition nette entre le style Lâle et le baroque. Autrement dit, on est en droit de se demander si cette périodisation correspond vraiment à l'évolution de l'architecture et de l'art de la construction dans les villes de l'Empire ottoman, en dehors de Constantinople, et même dans la capitale.

Le premier palais construit au Lâle devri à Constantinople pour le sultan Ahmed III fut détruit par un incendie au cours de la révolte de Patrona Halil (1730), date considérée comme limite de la période des tulipes<sup>8</sup>. Sa description nous le présente comme une copie exacte de Versailles et de ses jardins, et le palais portait le nom de Saadabad — la Ville du Bonheur. Les autres palais dont il sera question plus loin ne se différencient en rien, selon les auteurs cités, de ce palais et respectivement de Versailles<sup>9</sup>. Toutefois, si nous retraçons concrètement l'histoire de chaque palais, on constatera qu'ils n'ont pas été tous construits sur les plans de Saadabad, mais qu'ils respectent le modèle ou plus précisément le type de construction palatine du règne de Louis XIV — galeries, portique, colonnes, etc., comme en possèdent un grand nombre d'édifices monumentaux français et occidentaux du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. On constatera, par ailleurs, que ces palais constantinopolitains sont des modèles réduits des palais français de cette époque.

Humayunabad (la Ville Impériale) fut construit immédiatement après Saadabad, à la commande du grand vizir Ibrahim Damad pacha, dans le quartier constantinopolitain de Bebek. A l'heure actuelle il n'en subsiste que les jardins, Bebek köşkü, du nom du pavillon (kiosque) qui se dressait sur l'emplacement d'un ancien saray, en 1725<sup>11</sup>. Le palais avait été construit sur des plans envoyés spécialement d'Europe, mais il ne correspond plus à Versailles et il ressemble plutôt à un château de la Loire, à celui de Fontainebleau, de Marly-le-Roi ou autre. Sous le règne de Selim III, le palais de Humayunabad fut restauré et c'est sous ce dernier aspect qu'il exista jusqu'en 1846<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> M. Aktepe, *Patrona İsyanı (1730)*, Istanbul, 1958. S. Dimitrov, *Vāstanieto na Patrona Halil ot 1730 g. i otzvuikāt mu v Bālgarija*, «Annales de l'Institut d'Histoire», fasc. XII, 1963, p. 129—135.

<sup>9</sup> Miller dans son ouvrage voudrait différencier les palais construits au Lâle devri de celui de Versailles, et souligner qu'ils ont été construits sur le modèle des palais français de cette époque, plus généralement (p. 94). Cette opinion est partagée par E. A. Atıl, *Surname-i Vehbi : An Eighteenth Century Ottoman Book of Festivals*. The University of Michigan, Ann Arbor, Michigan (dr. dissertation), 1969, p. 354—356, mais les deux auteurs n'ont malheureusement consacré que quelques lignes à cette question.

<sup>10</sup> Nous ne nous attarderons pas à la description de Saadabad car il existe des documents à ce sujet. Cf. M. Erdoğan, *op. cit.*, p. 6—8.

<sup>11</sup> M. Z. Pakalın, *Osmanlı Tarih Deyimleri ve terimleri sözlüğü*. Istanbul, fasc. IX, I, 1950, p. 867.

<sup>12</sup> M. Z. Pakalın, *op. cit.*, p. 867.

Un autre palais datant du Lâle devri est celui de Neşabad, appelé plus tard Defterdar burunu (Neşad, en turc, signifie joie, réjouissance). Le palais fut également construit à la commande d'Ibrahim Damad pacha, après Humayunabad<sup>13</sup>, dans les circonstances suivantes : à Ortaköy, au lieu-dit actuellement Defterdar burunu, le grand vizir Şehid Ali pacha possédait une villa<sup>14</sup>, rachetée après sa mort par Meşaleci Hasan pacha. En 1725, Ibrahim Damad pacha, ayant trouvé le site à son goût, ordonna qu'il soit racheté avec la villa et que l'on y construise un palais<sup>15</sup>. Le palais était situé au bord du Bosphore et réunissait la villa de Hasan pacha à laquelle on ajouta un portique à colonnes, un escalier en marbre, un édifice à cloisons ajourées en bois et des dépendances domestiques. Le palais fut reconstruit trois fois. En 1740, Mahmud I<sup>er</sup> le fit remettre à neuf en même temps que les adductions d'eau<sup>16</sup>. Sous le règne d'Abdulhamid I<sup>er</sup>, des travaux de réfection sont entrepris en 1775, et sous Selim III son aggrandissement est confié à l'architecte français Melling, qui lui ajoute un grand salon s'appuyant sur des colonnes et s'avancant au-dessus du rivage du Bosphore (les figs 1 et 2 illustrent ce genre de construction dont il n'existe pas de dessin original). Les fenêtres étaient grandes, non grillagées, les boiseries et châssis de lignes légères et élégantes. A l'intérieur, à la place d'une décoration qui fatigue les yeux par la richesse des dorures, on avait eu recours à des éléments décoratifs floraux — bouquets, rinceaux, vases enrubannés, etc.

Ferahabad — la Ville de la Prospérité, fut également construit par Ibrahim Damad pacha, dans le quartier constantinopolitain de Beşiktaş, spécialement pour les fêtes des lumières, et une description nous en est parvenue<sup>17</sup>. En 1908, on avait construit sur son emplacement le palais de Çiragân, détruit par un incendie vers les années '40 et restauré pour la dernière fois par le sultan Abdulhamid II<sup>18</sup>.

Şerefabad — la Ville de la Gloire, fut construit à l'endroit où se dressait un palais de l'époque de Süleyman le Magnifique. Au XVI<sup>e</sup> siècle, sous le règne du sultan Murad III, le palais porta le nom de Şemsi pacha, qui en était le propriétaire. L'édifice se trouvait dans le quartier de Salacak, à Üsküdar (Scutari), et a subi trois réfections. La première au Lâle devri, lorsqu'il reçut son nom, Şerefabad, la deuxième, en 1775, et la troisième, en 1816, sous le règne de Mahmud II, lorsqu'il fut décoré dans le style Empire<sup>19</sup>. Entre 1861 et 1871, le palais fut détruit et reconstruit par la suite. Sa description, brièvement, est la suivante : le corps principal à deux étages était avancé par rapport aux ailes qui s'appuyaient sur des colonnes et dont le niveau à un étage atteignait celui du bâtiment central.

On sait que le palais de Hüsrefabad a été construit par l'architecte Mehmed Kayserili efendi sur des plans que lui avait remis l'ambassadeur

<sup>13</sup> M. Melling, *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore*. Paris, 1809, fig. 3.

<sup>14</sup> Grand vizir de 1713 à 1716. Tué à la bataille de Petrovaradin, contre les Autrichiens, en 1716, il reçut le titre de « şahid », accordé à titre posthume à celui qui est tombé pour la « vraie » foi.

<sup>15</sup> M. Z. Pakalin, *op. cit.*, p. 867.

<sup>16</sup> M. Erdoğan, *op. cit.*, p. 44.

<sup>17</sup> Pakalin, *op. cit.*, fasc. XVIII, Istanbul, 1953, p. 679.

<sup>18</sup> Pakalin, *op. cit.*, fasc. XXI, Istanbul, p. 339, *ibid.*, fasc. VII, 1949, p. 671.

<sup>19</sup> *Ibid.*

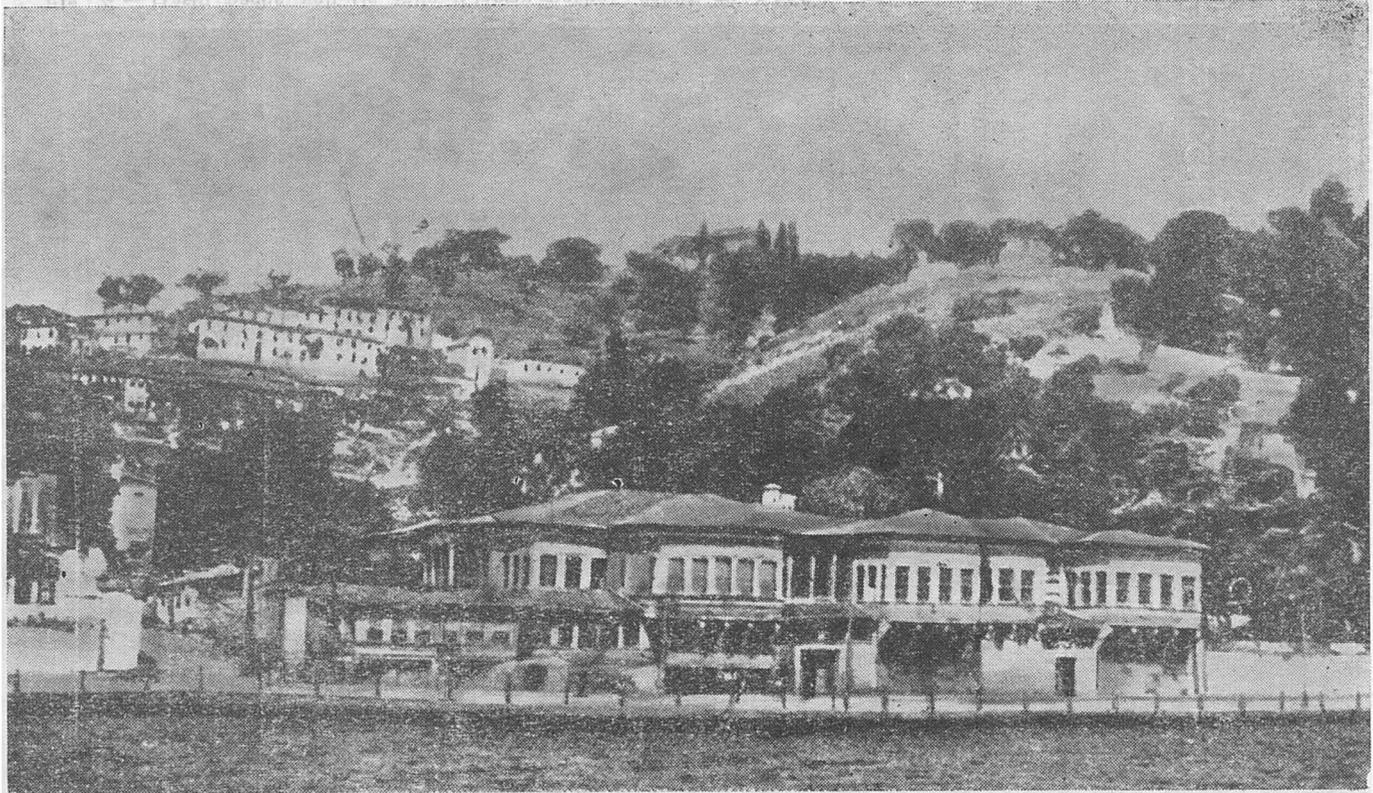
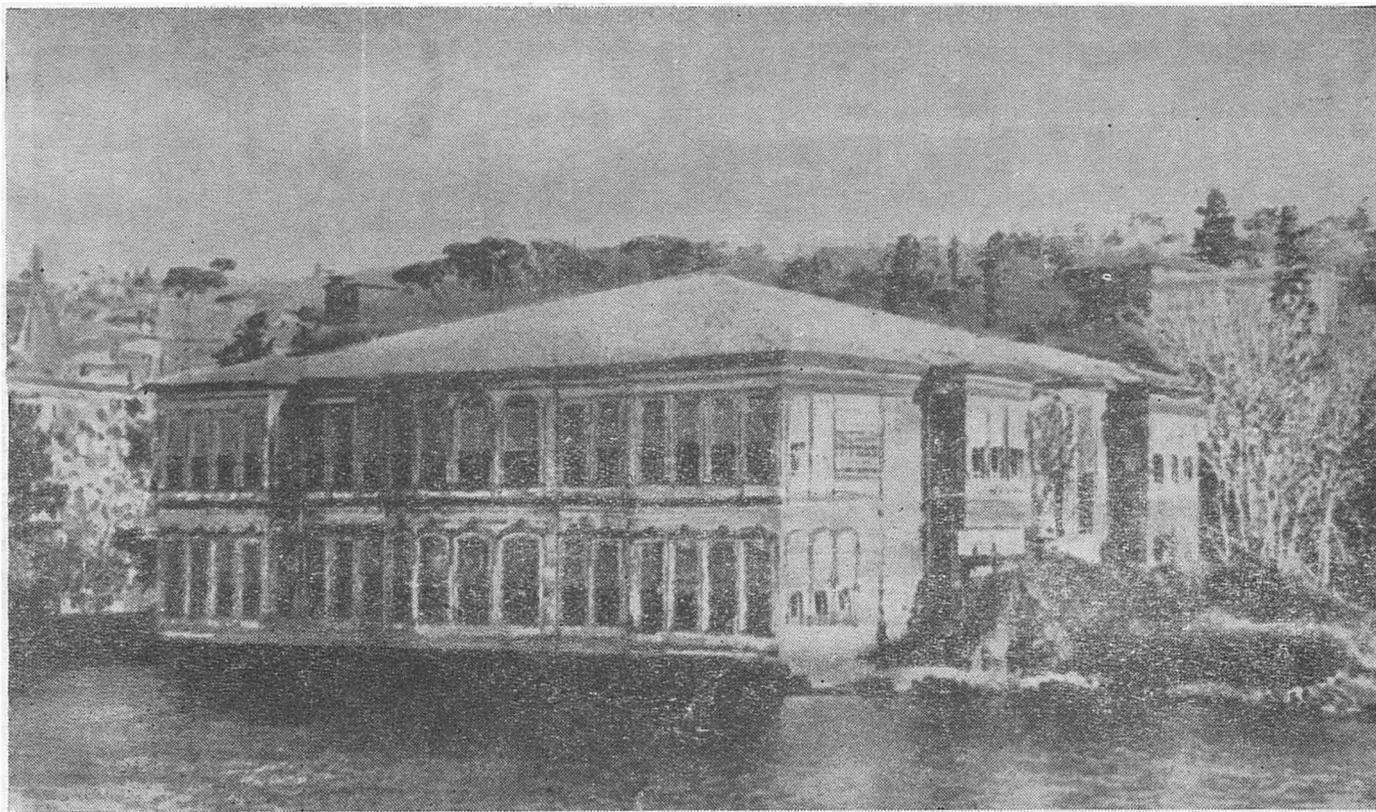


Fig. 1. — Istanbul Köçeoğlu yalısı (la villa de Köçeoğlu), (Unsal) suppl. 122.



**Fig. 2. — Hasip pacha yali (la villa d'Hasip pacha), début du XIX<sup>e</sup> s., Istanbul. Suppl. Goodwin, 113, p. 175**

français<sup>20</sup>. Le palais était situé dans les environs de Kağithane, non loin de Saadabad (Husrev, en persan, signifie soleil, d'où la Ville Ensoleillée).

Emnabad — la Ville du Refuge, fut construit sous le règne d'Ahmed II, sur le Bosphore. A cet endroit, se trouvaient deux villas, la première appartenant à Osman bey et la deuxième à Gümrükçü Hasan pacha, et une boulangerie. Le palais fut construit sur l'emplacement de la villa d'Hüseyn pacha, qui lui fut incorporée et en l'agrandissant d'une construction sur colonnes s'avancant au-dessus du Bosphore. La reconstruction des villas et les travaux de construction furent confiés à l'architecte Mehmed Kayserili efendi, et furent terminés en quelques mois. Emnabad fut offert à Fatma, épouse du grand vizir Ibrahim pacha et fille du sultan Ahmed III.

La description indique que le nouvel édifice occupait une position centrale par rapport aux ailes, reliées entre elles par des galeries. De cette manière, les bâtiments existants furent incorporés dans l'ensemble architectural et formaient un tout *symétrique*.

Bien que nous ayons peu de renseignements sur les autres palais, il semble que ce souci de symétrie ait été voulu et atteint dans tous les palais de cette époque. Ajoutons à cela qu'il existe d'autres palais du Lâle devri : à Çubuklu où se dressait Feyzabad, la Ville de la Tranquillité, à Kandilli — le palais de Nevabad, la Ville Neuve, à Kaplica — le palais Mirabad, la Ville du Maître, etc.<sup>21</sup>.

Les sources indiquent qu'en 1709, un palais en bois fut rattaché à l'ensemble résidentiel de Top kapi et appelé du même nom du fait qu'il se trouvait à proximité d'une porte du mur d'enceinte faisant face à la mer où on avait installé des pièces d'artillerie (en turc, « top » signifie canon). Par la suite, l'usage sanctionna le nom de Top kapi sous lequel les palais impériaux sont connus à l'heure actuelle. C'est approximativement à la même époque que fut construit Incili kasir — le Château de Perle, situé à la limite de Top kapi, actuellement dans les environs d'un quartier d'Istanbul, Ahırkapi feneri. Dans la construction de ces palais, le mur d'enceinte servait de fondations et les édifices s'avançaient vers la mer, les étages supérieurs à encorbellement la surplombant<sup>22</sup>.

Dans chacune de ces constructions, il s'agit plutôt de réaménagement, qui consiste, en partant d'un pavillon (villa ou kiosque) ou de tout autre bâtiment de dimensions relativement modestes, à intégrer dans un nouvel ensemble les constructions existantes. L'aspect original de ces pavillons ou villas est conservé. Ainsi, par exemple, la villa de Silyahdar, incorporée dans l'ensemble Aynalı kavak a gardé son plan en forme de « T »<sup>23</sup>. La construction neuve a toujours pour fonction d'unifier l'ensemble, d'une part, et de mettre l'accent, d'autre part, sur l'édifice intégré à l'ensemble compositionnel. C'est grâce à cela que la symétrie est atteinte : si les bâtiments latéraux sont supportés par des colonnes, le corps central est massif, et si les bâtiments latéraux sont massifs, le volume central est soutenu par des colonnes.

La symétrie est en outre soulignée par la différence d'échelle — l'opposition entre le corps central et les ailes latérales : si ces dernières sont à deux étages, le bâtiment central n'aura qu'un seul étage, et vice-versa.

<sup>20</sup> *Ibid.*, fasc. IX, 1950, p. 870.

<sup>21</sup> *Ibid.*, fasc. XXI, 1955, p. 339.

<sup>22</sup> H. Şehsuvaroglu, *Istanbul'da saraylari*. Istanbul, 1955, p. 69.

<sup>23</sup> E. A. Atil, *op. cit.*, p. 356.

C'est justement dans l'équilibre atteint entre les volumes architecturaux que peut être défini l'élément nouveau dans l'architecture civile : le lien réalisé entre la tradition locale ottomane et l'influence occidentale qui caractérise le *Lâle devri*. Tel est le changement majeur dans l'architecture de l'Empire ottoman, période initiale transitoire de l'art de la construction classique et traditionnelle vers la construction européenne postrenaissance, avec toute sa diversité de styles et de tendances.

Alors que les kiosques et les palais qui furent construits à cette époque sont en partie détruits par des incendies, démolis ou reconstruits à différentes reprises, si bien qu'ils sont rarement parvenus jusqu'à nous dans leur aspect original, l'unique monument du *Lâle devri*, à l'exception des fontaines et autres ouvrages de la petite architecture, est la bibliothèque d'Ahmed III de l'ensemble *Top kapı* (fig. 3). On relèvera trois éléments décoratifs nouveaux : 1. le vestibule vitré qui rappelle les palais de l'époque, 2. les fenêtres de dimensions plus grandes et 3. une décoration intérieure différente — les peintures murales dégagent une certaine parenté avec la décoration picturale européenne qui s'exprime par la stylisation et le coloris des motifs ornementaux. Indépendamment de ces trois éléments neufs, le schéma et le volume de l'édifice sont respectueux du plan classique de l'architecture traditionnelle ottomane en forme de « T » : un bâtiment central à coupole et un vestibule qui lui est surajouté. Le traditionnalisme du schéma de la bibliothèque s'explique facilement : il s'agit d'un édifice public et non pas d'une habitation, et l'architecte s'est conformé à l'usage consacré par des siècles dans la construction de monuments de l'architecture culturelle ottomane.



Fig. 3. — La bibliothèque d'Ahmed III. Suppl. 99, Goodwin, début du XVIII<sup>e</sup> s.

Ainsi, nous abordons la question des modifications que l'influence de la mode occidentale a fait subir à l'architecture culturelle. Nous avons dit que la période du baroque dans l'architecture ottomane a commencé en 1730 et a duré jusqu'en 1808, selon les périodisations généralement admises. Il est toutefois curieux de remarquer que tout au long du Lâle devri (1703—1730), pas un seul édifice culturel — mosquée, meclis, türbe, à Constantinople ou ailleurs n'est de style Lâle. Pendant toute la période des tulipes, on continue de construire ces édifices dans le style classique ottoman, et c'est vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les années '50 et '60, qu'intervient un brusque changement. Cela est notamment vrai des mosquées Nur-i osmaniye, de Constantinople, construite en 1755, et Lâleli (1763), qui sont de style baroque, un baroque absolument pur, venu d'Occident, grâce à des sujets de l'Empire, ayant étudié en Europe et non Turcs — Arméniens, Grecs, etc. Le baroque turc comporte les éléments suivants : la coupole n'est plus soutenue par une colonnade intérieure, mais par des colonnes engagées dans le mur et surmontées de chapiteaux à feuilles d'acanthé. Les minarets ne se terminent plus en cônes effilés, mais adoptent des formes gracieusement arrondies<sup>24</sup>. La décoration intérieure de la mosquée baroque se caractérise par de nombreux éléments de style rococo : grandes sculptures décoratives rocaille et autres. A noter également les fenêtres de ces mosquées du baroque turc qui rappellent celles des palais occidentaux et autres édifices de l'architecture civile (figs 4, 5, 6).

Nous nous sommes posé la question de savoir à quoi ressemble l'architecture culturelle dans les provinces de l'empire et, notamment, dans ses possessions européennes au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Nos exemples se rapportent essentiellement à la construction sur les territoires bulgares. Pendant toute la période allant de 1730 à 1808, on ne saurait parler de style baroque, qui se manifeste beaucoup plus tard et sous une forme assez particulière vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, allié à d'autres éléments, soit locaux soit traditionnels, soit encore neufs et modernes, introduits en Bulgarie par différentes voies. Ainsi, à Šumen, il existe une mosquée parfaitement conservée, construite par Šerif Halil pacha, en 1744 — la Tombul cami, qui réunit en elle les éléments de l'architecture classique ottomane, du style Lâle et du baroque. Le style Lâle est répandu sur l'ensemble des territoires bulgares jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne avant tout le système décoratif, allié toutefois à des formes neuves et originales de la construction qui procèdent de la renaissance artistique à l'époque du Réveil national bulgare. Un autre exemple de ce mode de construction est celui de la mosquée de Plovdiv, construite vers 1829, dans le quartier d'Orta mezar, c'est-à-dire un siècle après le Lâle devri. On y découvre des sculptures décoratives — des tulipes dans les renforcements du plafond, de style Lâle, c'est-à-dire une stylisation en relief à l'imitation de la nature, typique de la sculpture sur bois des années '20 du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman<sup>25</sup>. La décoration de la mosquée est d'une manière générale modeste,

<sup>24</sup> Cf. Miller, *op. cit.*, p. 95. Voir encore pour les mosquées baroques C. Arseven, *op. cit.*, p. 177—178 ; G. Goodwin, *History of Ottoman Architecture*. London, 1971, p. 381—428 ; B. Unsal, *op. cit.*, p. 64—65, etc.

<sup>25</sup> A. Roškovska, M. Stainova, *Dărvorezбата v Osmanskata imperija i bălgarskata ornamentalna rezba*, « Izkustvo », fasc. 9—10, Sofia, 1974, p. 34—42.

dans l'esprit de la conception architecturale globale. Dans certains éléments et parties — plafond, parapet, encorbellement, etc. — l'influence de l'architecture du Réveil national bulgare apparaît et, épisodiquement, du baroque et du rococo constantinopolitains, introduits de l'Occident dans l'Empire ottoman <sup>26</sup>. On découvre également des éléments du style Lâle, combinés au style du Réveil national bulgare dans la mosquée de Samokov, Bayrakli cami, dont la construction a été achevée vers 1845. Ces éléments se rencontrent notamment dans la décoration picturale et sur le plafond (figs 7, 8, 9).

Dans les cas énumérés, le mélange de tendances de style (dont il est bien d'autres exemples) nous donne à penser qu'il est impossible de parler de continuité et de différenciation prononcée entre les tendances de style dans l'architecture ottomane, postérieures à son européanisation — c'est-à-dire aux années '20 du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour prouver leur existence, il faudrait sous réserve se limiter à l'architecture « élitare » de Constantinople, c'est-à-dire à l'architecture de la capitale, et ne pas tenir compte de

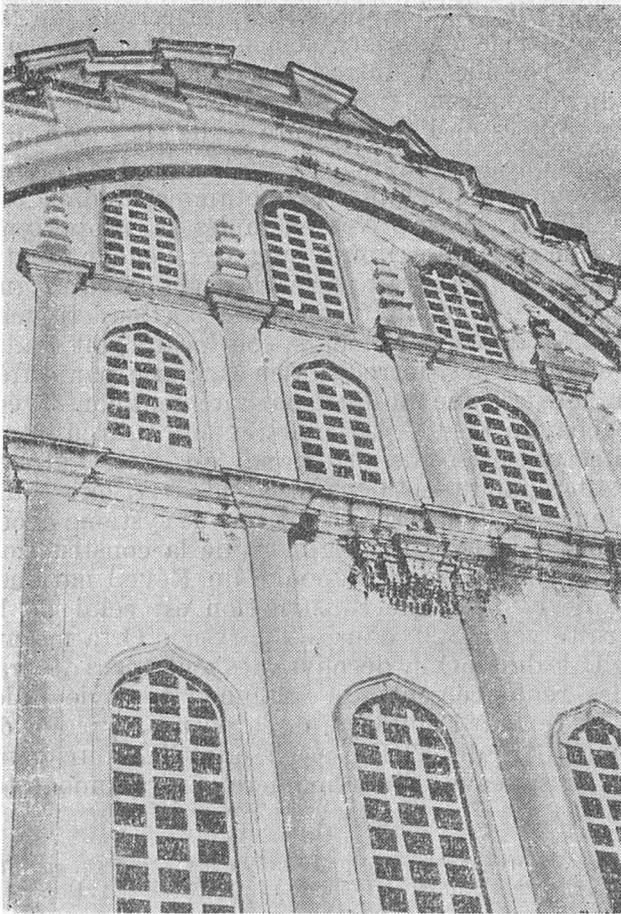


Fig. 4. — Mosquée Ayasma cami, Üsküdar (Scutari), 1757–1760. Construite par Mustafa III. Goodwin, suppl. 103, p. 164.

<sup>26</sup> G. Stoikov, *Mnenie za dzamijata „Orta mezar” v Plovdiv*. Manuscrit, 1968. Conservé à l'Institut des Monuments de la Culture, Sofia.

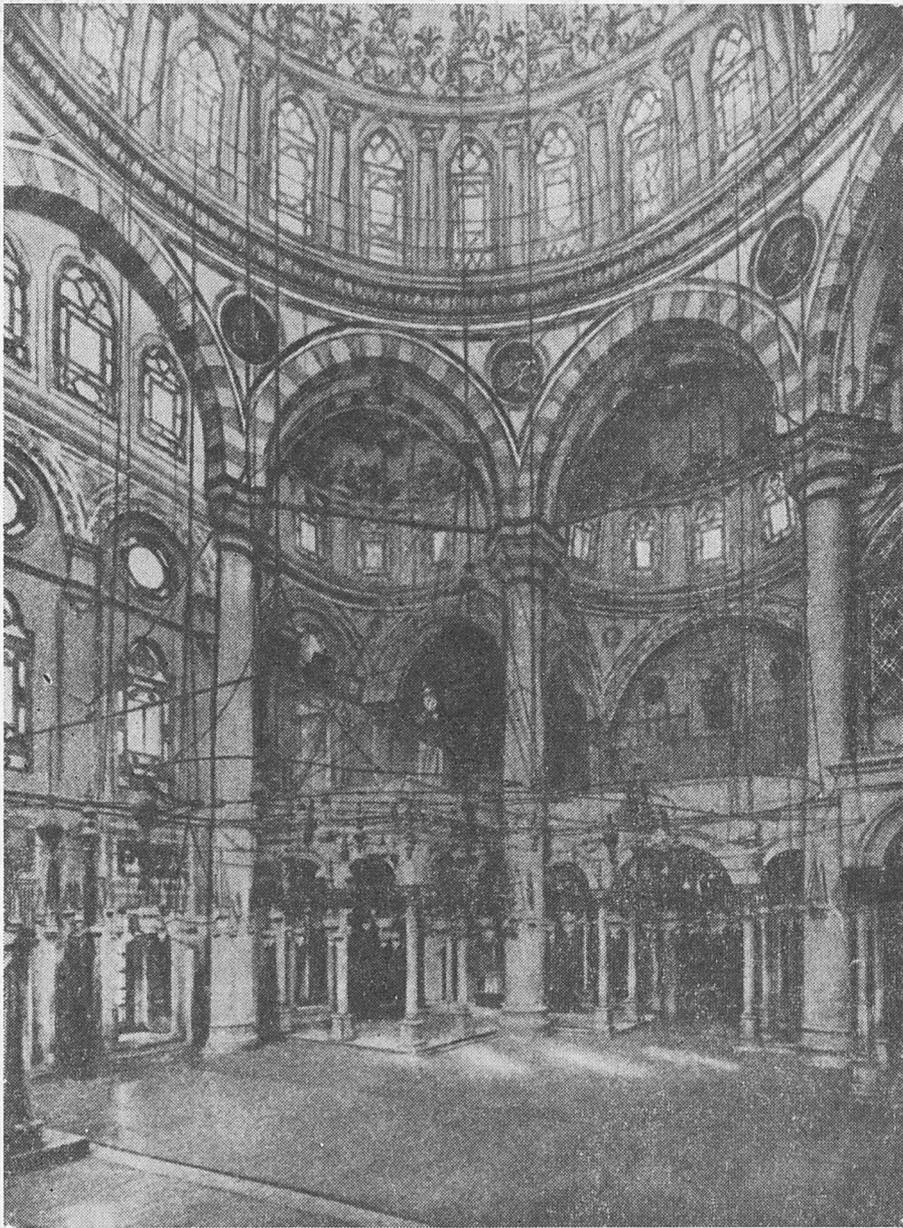


Fig. 5. — Mosquée Lâleli, XVIII<sup>e</sup> s. Intérieur. Istanbul. Miller, suppl. 62.

la diversité et de l'originalité des modèles d'architecture dans les provinces de l'empire. Plus encore, il faudrait également nier le rôle du facteur « infiltration locale » des influences étrangères, celui des usages de construction des peuples, constituant l'Empire ottoman, sans égard à leur origine ethnique, qui participent à la construction d'édifices publics ottomans en même temps qu'à celle d'habitations et autres monuments d'architecture

pour les non-musulmans. Dans le même temps, malgré l'absence d'une délimitation précise entre l'une et l'autre tendance de style dans l'architecture et l'art de la construction monumentale dans les provinces balka-

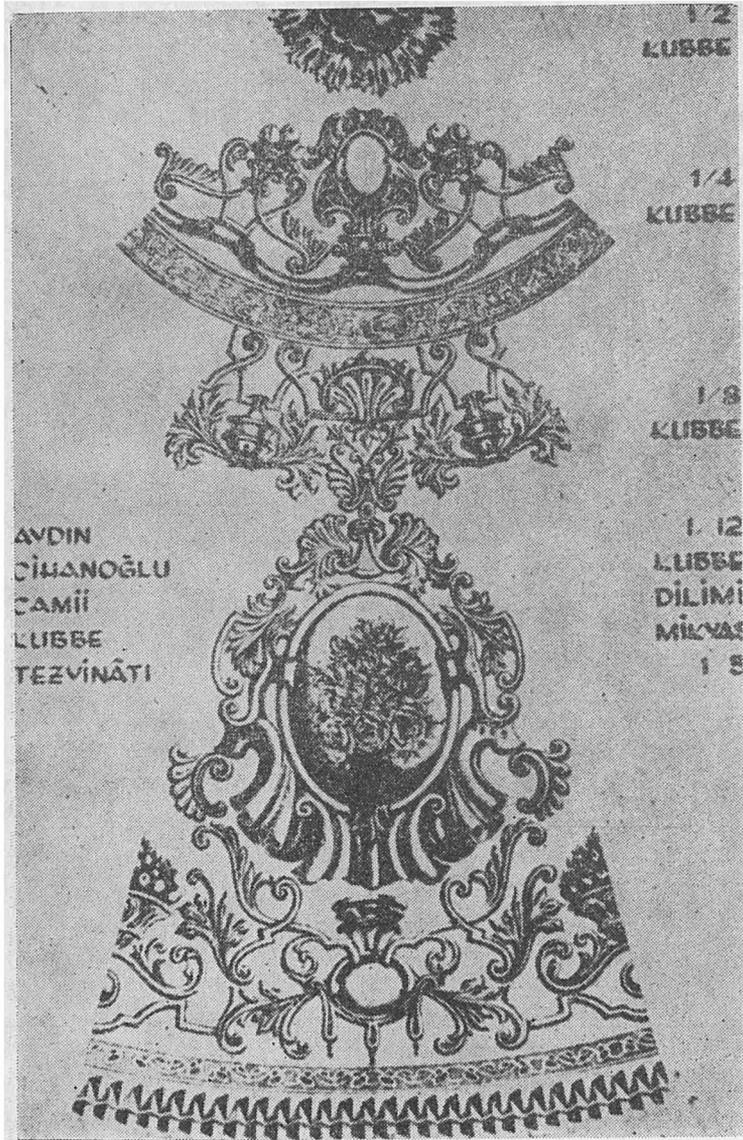


Fig. 6. — Détail du mihrab de la mosquée Cihanoglu, Aydin. Türkiye Vakıf Abideler ve eski eserler. Vakıflar Genel Müdürlüğü Yayınları—Ankara, 1972, suppl. p. 668.

niques, une étape qualitativement nouvelle s'y manifeste, qui est une conséquence de l'eupéanisation ou, plus concrètement, de l'influence de l'art occidental postrenaissance à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman. Cette influence, nous devons la chercher non pas dans l'architec-

ture culturelle et publique ottomane, qui nous permettrait de retracer la continuité de l'eupéanisation de la construction dans l'empire, mais dans l'architecture monumentale et civile, apparue dans les villes otto-



Fig. 7. — Mosquée Bayraklı, Samokov, XIX<sup>e</sup> s. Photo : A. Roškovska — Couverture d'un album avec texte de A. Roškovska. Edition de L'Institut national des Monuments de la Culture. Musée d'Histoire — Samokov (1977).

manes à cette époque. La vitalité et la continuité de cette influence se manifestent dans certaines composantes étroitement liées entre elles, qui se caractérisent par leur fonctionnalisme et correspondent aux exigences nouvelles d'une société qui s'ouvre sur la civilisation occidentale. Comme

nous l'avons relevé, l'élément de symétrie est le changement notable qui intervient dans l'aspect extérieur et le plan de tout ouvrage d'architecture civile. Cette symétrie s'exprime par l'apparition d'un axe principal par rapport à la répartition des locaux. L'habitation conserve la spécificité de son matériau de construction, sa silhouette générale, mais vues de l'exté-

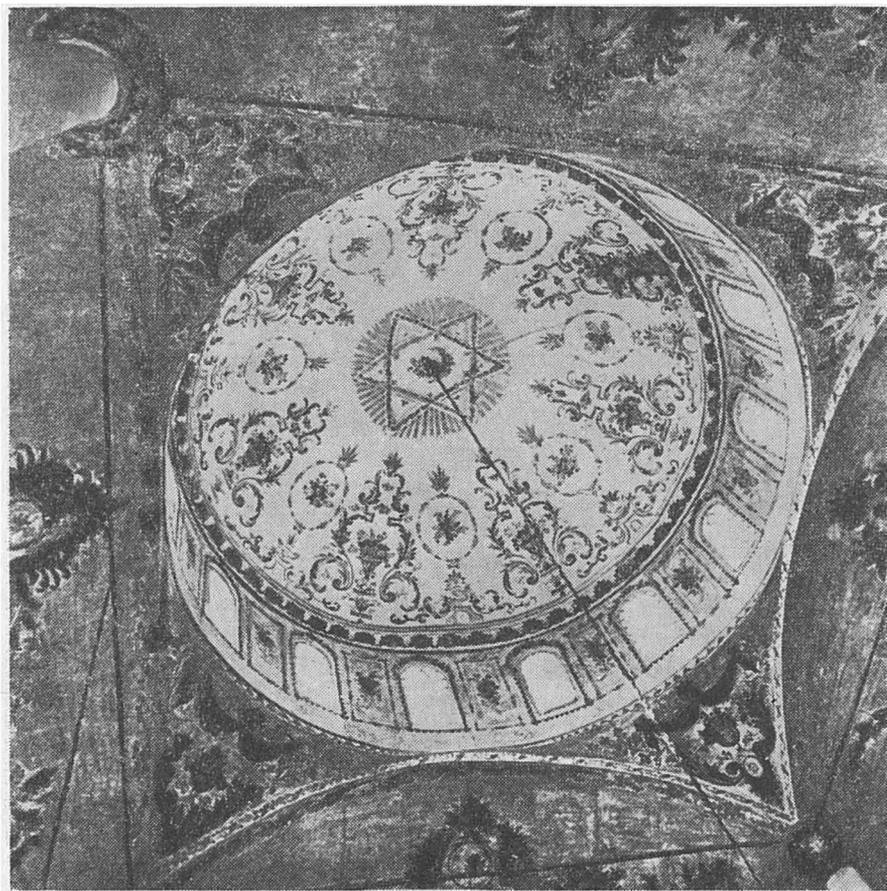


Fig. 8. — Plafond de la mosquée Bayrakli, Samokov. Photo : A. Roškovska. Verso de la couverture de l'album.

rieur, les habitations ont un aspect plus esthétique, évoquent des résidences aristocratiques grâce à l'escalier, au portique ou à un encorbellement avancé. Cette modification de l'architecture, c'est-à-dire sa reconsidération dans l'optique d'une tendance à la symétrie du plan et des volumes, persiste dans les localités des provinces balkaniques de l'empire jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, indépendamment de détails et de certains éléments qui viennent s'y ajouter. En d'autres termes, les ouvrages construits dans l'Empire ottoman au XIX<sup>e</sup> siècle sont l'aboutissement de l'évolution de l'architecture monumentale et civile qui débuta à Constantinople au Lâle

devri. Mais aussi dans les centres urbains de la Turquie d'Europe où cette mode se répandit rapidement. Disons également que cette manière fut introduite dans les Balkans et devint populaire non pas sous le nom de baroque, style Lâle ou autre, mais sous le nom de style sultan yapie ou sultan yapası<sup>27</sup>. Les caractéristiques fondamentales de ce style architectural



Fig. 9. — Fragment de la décoration picturale de la mosquée Bayraklı, Samokov.  
Photo : A. Roškovska. Album, p. 46.

au niveau de la composition et des volumes coïncident avec le type d'architecture apparu pour la première fois dans l'Empire ottoman avec la construction des palais que nous avons cités — Saadabad, Humayunabad,

<sup>27</sup> Sultan yapası est un mot composé qui signifie « édifice, construction du sultan ». C'est ainsi qu'e l'on appelait les demeures de Plovdiv à façade symétrique, construites à l'époque du Réveil national bulgare. Ce fait témoigne une fois de plus de l'origine de cette architecture d'habitations spacieuses comme on pouvait en voir uniquement à Constantinople, Edirné et certaines grandes villes de l'Empire ottoman. Ce mot composé, purement turc, entré dans la langue de non-Turcs, témoigne de toute évidence que ce terme de construction s'était imposé dans l'empire. Cf. au sujet de ce type d'architecture : G. et Otto Rudolf-Hille, *Grad Plovdiv i negovite zgradi*, « Annales de l'Institut bulgare d'Archéologie », VIII, Sofia, 1934, p. 379—425.

etc. De ce fait, le prototype de la demeure bourgeoise balkanique symétrique est dans les ouvrages de l'architecture de palais dans l'empire à partir du moment où cette architecture commence à s'eupéaniser et à inclure des éléments décoratifs, monumentaux et de construction de l'art occidental postrenaissance.

La mode sultan yapası est introduite dans les territoires balkaniques en empruntant les axes de communications Constantinople—Edirné—Plovdiv, Constantinople—Serès—Salonique, etc. Indépendamment de la survie des modèles locaux, vernaculaires, liés aux usages et à la culture matérielle des Balkans, ce mode de construction nouvelle est surtout typique de Plovdiv, important carrefour sur la route de Constantinople et d'Edirné. Par ailleurs, les localités où ce type d'architecture est implanté sont également directement reliées à Plovdiv—Koprivštica, Karlovo, Stara Zagora (figs 10, 11), alors que l'on remarque dans les autres localités bulgares un conservatisme et un traditionnalisme à l'endroit des formes locales de construction. Même lorsque certaines demeures privées (à Samokov, Elena, Sliven, etc.) sont construites dans ce style nouveau, on constate qu'elles appartenaient à des négociants ou des familles bulgares aisées, qui avaient voyagé à travers l'empire et ont fait venir des maîtres-maçons de quelque grande ville <sup>28</sup>.

Nous ne pouvons pas établir quand des demeures de ce type ont été construites pour la première fois dans les Balkans, mais les monuments conservés jusqu'à nos jours ou il n'y a pas longtemps, qui correspondent au style sultan yapıe ou sultan yapası, sont de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire de l'époque du Réveil national bulgare <sup>29</sup> (figs 12, 13).

Il apparaît clairement que, malgré la distance d'un siècle entre la construction de palais au Lâle devri et l'architecture du Réveil national, une relation de continuité existe entre les premiers palais « alafranga » (à la française, à l'eupéenne) du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, entre les maisons symétriques, construites plus tard tout au long du XVIII<sup>e</sup> à Constantinople, Edirné et ailleurs, et les demeures du Réveil national bulgare. Cette continuité n'est pas l'unique voie et moyen d'évolution de l'architecture balkanique. L'architecture symétrique, apparue dans le contexte de la réalité bulgare au XIX<sup>e</sup> siècle, montre qu'elle est sensiblement différente

<sup>28</sup> Un exemple significatif sous ce rapport est la construction d'une série de maisons pour la famille Arie, à Samokov. La ville est célèbre dans toute la Bulgarie du fait que, traditionnellement, une grande partie de la population pratiquait les métiers de la construction. Malgré cela, Arie fait venir d'Edirné et de Plovdiv des maîtres-maçons et leur paye des salaires élevés. Cf. *Archives d'Arie*, Institut d'Etudes Balkaniques, t. III, p. 199, 201.

<sup>29</sup> Il s'agit des maisons de Hadži Lampša — XIX<sup>e</sup> s., Persija — à côté de celle d'Argir Kuyumgioglu — 1847, Hadži Dragan Kalofereca — 1851, Artin Gidikov — 1846, Georgi Pavliti — 1819—1850, etc. D'après M. Apostolidis, la maison de Hadži Lampša, démolie en 1935 et également connue sous le nom de maison de Balabanov, était la copie exacte de la demeure de Çengelköy (Constantinople), sur le Bosphore. Hr. D. Peev, *Plovdivskata kâšta prez Vâzrazdaneto*, Sofia, 1960, p. 126, 134, 135—139, 145sqq.



Fig. 10. — La maison de Ljutov, Koprivštica. Fig. 33, p. 60, G. Kožuharov, R. Angelova.

de l'architecture antérieure, principalement du point de vue de la libre interprétation des modèles d'architecture européens du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Or, le degré d'indépendance et de liberté des conceptions architecturales et décoratives des bâtisseurs, qui ont adopté le schéma symétrique et les autres composantes de ces modèles, tout comme leur combinaison originale aux formes traditionnelles, telles qu'on peut les observer dans l'art des Balkans à l'époque du Réveil national bulgare, était possible uniquement grâce à une tradition profondément ancrée — construire sur des plans et d'après une silhouette dont le prototype se trouve au Lâle devri. Les maîtres-maçons dans l'empire transmettaient cette expérience devenue traditionnelle et continuellement enrichie de génération en génération. Sa réalisation dans les localités bulgares devient possible lorsque les conditions le permettent — avec l'apparition de la bourgeoisie bulgare qui a accumulé déjà des richesses considérables vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle



Fig. 11. — La maison de Kozarev, Karlovo. Fig. 39, p. 63, G. Kožuharov, R. Angelova.

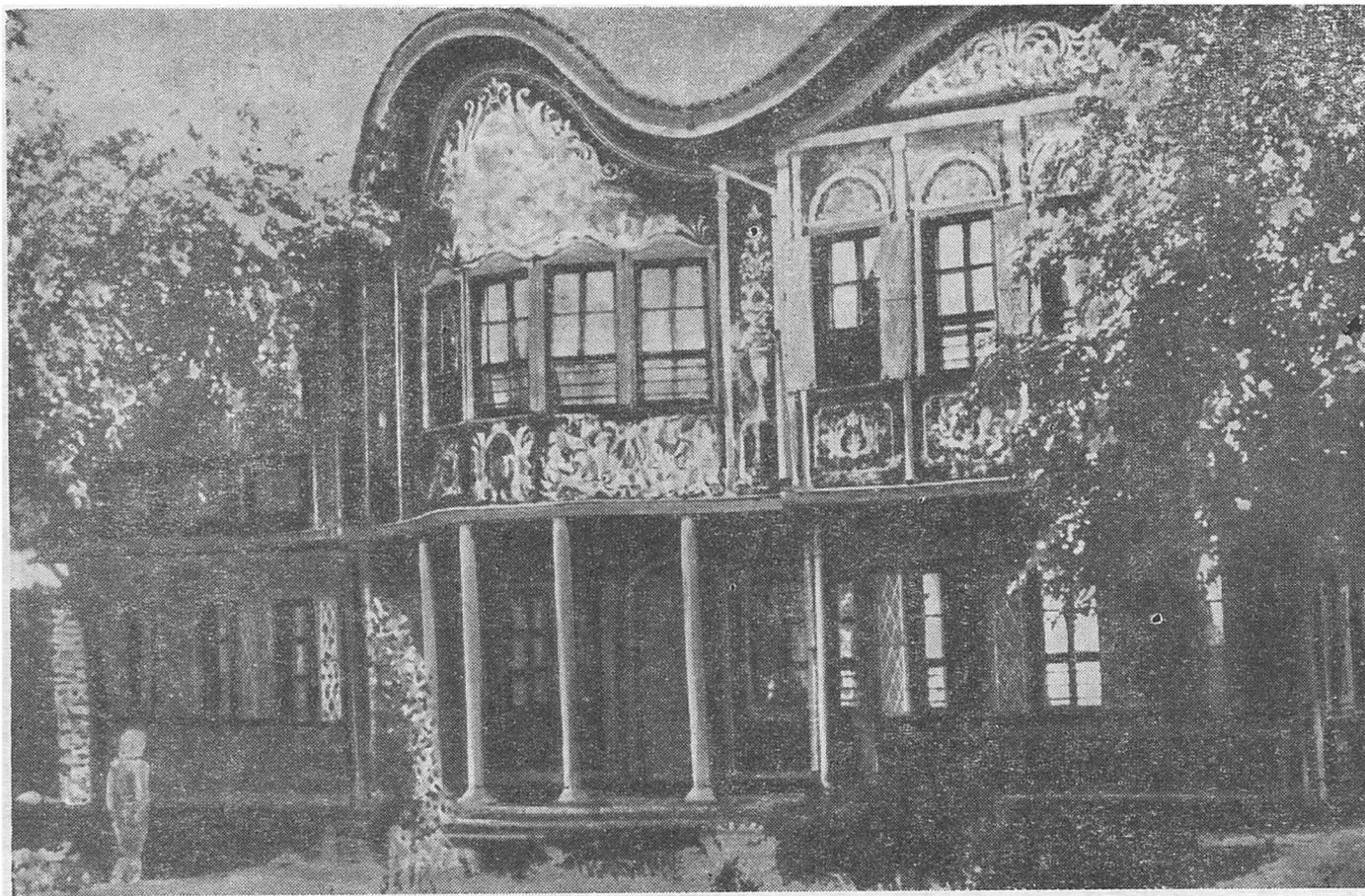


Fig. 12. — La maison d'Argir Kuyumgloglu, Plovdiv, Goodwin, suppl. 123.

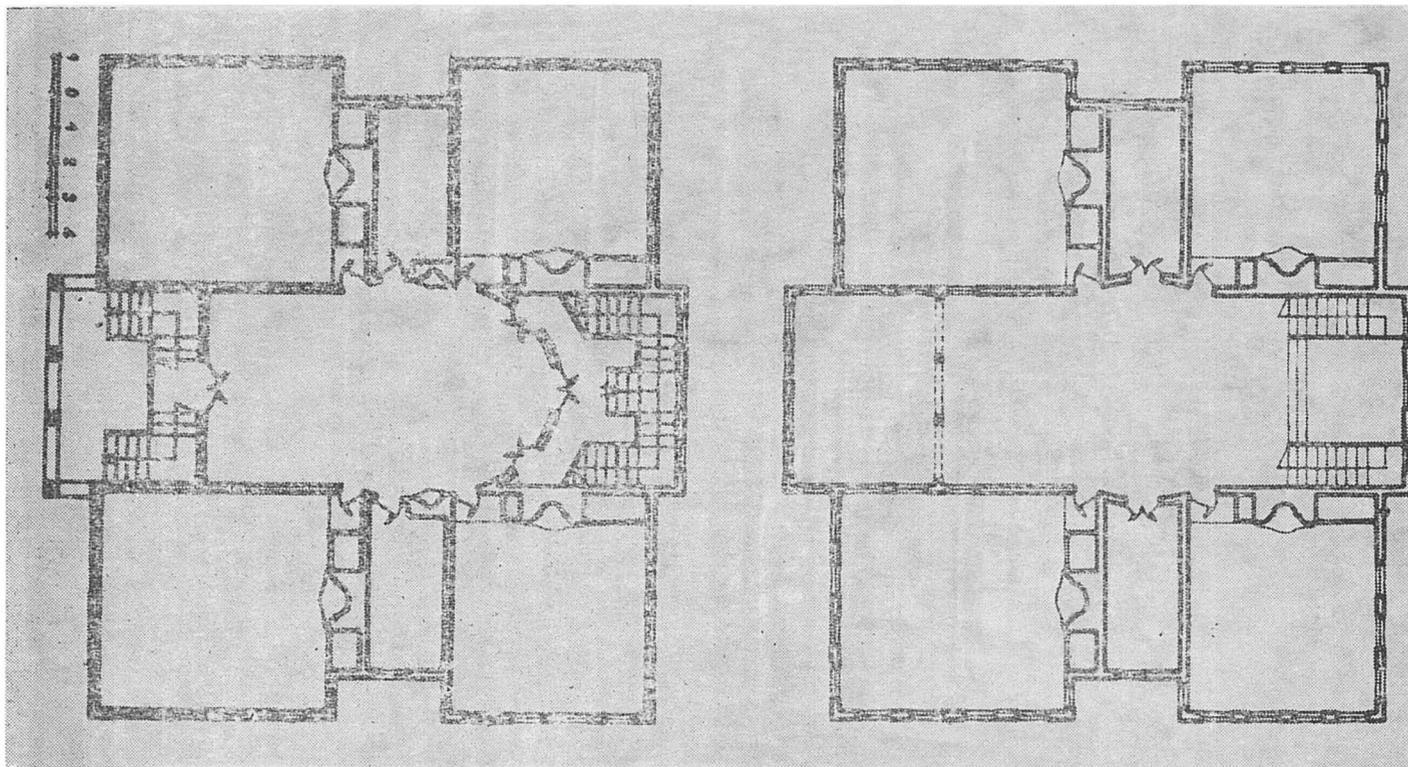


Fig. 13. — La maison de Hadži Dragan Kalofereca. Plan du rez-de-chaussée et de l'étage. Fig. 10, p. 44, G. Kožuharov, R. Angelova.

et qui est liée économiquement aux grands centres de l'empire. Par ailleurs, il faut noter que le modèle de la demeure symétrique ne s'est pas imposé uniquement grâce à l'imitation d'une mode ou à l'introduction d'un modèle nouveau, venu de l'étranger ou de l'empire même. Il s'agit d'un acte conforme à la logique de l'évolution de la construction, qui sanctionne le niveau de culture plus élevé des temps nouveaux, reflète les exigences nouvelles de la société. Si bien que nous pouvons dire que l'architecture du Réveil national bulgare est avant tout le résultat de l'évolution naturelle intérieure de l'esthétique balkanique, de l'art et de l'évolution sociale. Cette architecture n'est pas un phénomène isolé de l'évolution générale de l'architecture européenne chez qui l'on observe tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle une discontinuité de style et un éclectisme décoratif et de construction. Le lien de l'architecture du Réveil national bulgare avec l'art de la construction en Europe est réalisé par le Danube avec l'Autriche, la Roumanie et la Serbie, par la Grèce et par la mer avec l'Italie, la France, la Russie, etc.<sup>30</sup>

De ce qui précède nous pourrions formuler les conclusions suivantes :

1. A la suite de l'eupéanisation de l'art dans l'Empire ottoman au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous pouvons parler de styles et de limites approximativement précises dans la périodisation de ces styles uniquement en ce qui concerne l'art élitaire et culturel, représentatif civil dont on trouve des exemples principalement dans la capitale ottomane. 2. Les habitations et le type d'architecture « palatine » dans la capitale et dans d'autres villes s'eupéanisent à partir des années '20 du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait qui s'exprime non seulement au niveau des indices de la construction, mais à celui de l'ensemble spatial et artistique, qui reflète une aspiration à un espace spatial plus vaste et plus confortablement meublé. Ce fait dégage un des aspects essentiels de l'eupéanisation du mode de vie turc et balkanique dans le cadre de l'empire. 3. Au début de l'eupéanisation de la construction dans l'Empire ottoman, se manifestent les nouveaux signes typologiques dans les conceptions architecturales, reflétant les changements postrenaissances qui apparaissent dans les écoles occidentales de l'art de la construction et dans l'art décoratif monumental. Après le XVIII<sup>e</sup> siècle, nous assistons à une évolution dans ce domaine, la construction acquiert de nouveaux éléments que cela soit dans la décoration, l'aménagement intérieur, etc., qui tient aux tendances européennes à la mode et à l'évolution intérieure des arts nationaux, ainsi qu'à l'enrichissement de la culture matérielle des peuples dans le cadre de l'Empire ottoman.

<sup>30</sup> R. Angelova, G. Kožuharov, *Plovdivskata simetrična kăšta*. Sofia, Académie bulgare des Sciences, 1971, p. 97–162.

## LES MOULINS À PAPIER DES PAYS ROUMAINS

DAMIAN P. BOGDAN

En l'absence d'un ouvrage d'ensemble sur les moulins à papier dans les pays roumains<sup>1</sup>, la présente étude se propose de remplir cette lacune, suivant l'ordre chronologique de leur apparition.

Dès le début, il nous faut préciser que le moulin à papier s'appelait en latin médiéval *mola papyracea* ou *officina chartacea* et, en langue roumano-slave<sup>2</sup>, *hartotvornaja vodnica* et *hartotvornyj mlynũ* (moulin produisant du papier), dénomination parue pour la première fois dans la préface du livre *Antologhion*, imprimé en 1643 dans la typographie du monastère Negru-Vodă de Cîmpulung-Muscel (Valachie) sur ordre du voïvode de Valachie Matei Basarab<sup>3</sup>.

**Le moulin à papier de Braşov.** Le premier moulin à papier dans les pays roumains a été construit en 1545 à Braşov (Kronstadt), dans la province de Transylvanie. Les premières données sur cette unité nous ont été fournies au XVI<sup>e</sup> siècle par le chroniqueur transylvain d'origine allemande Hyeronimus Ostermeyer, dans le texte que nous traduisons à cet effet : « En cette année 1539 a été fondé ici (à Braşov) un moulin à papier, par un Polonais dénommé Hans, en association avec Johann Fuchs et Hans Benkner »<sup>4</sup>. La date mentionnée par H. Ostermeyer est reconnue aussi par Josephus Kemény<sup>5</sup>, Nicolae Cartoian<sup>6</sup>, Mihai Popescu<sup>7</sup>, D. Todericiu<sup>8</sup> Charles Moisi Briquet — le célèbre filigranologue suisse

<sup>1</sup> Par *pays roumains* nous devons comprendre les provinces historiques roumaines : La Valachie avec l'Olténie, la Moldavie, la Transylvanie, le Maramureş, le Banat et la Dobroudja qui, au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la seconde décennie du XX<sup>e</sup> siècle, allaient former l'Etat national indépendant de Roumanie.

<sup>2</sup> La langue roumano-slave est la langue slave contenant des éléments roumains. Elle fut employée pour la grande majorité des inscriptions et manuscrits des X<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles, ensuite pour la grande majorité des documents de Valachie et de Moldavie écrits entre le XIV<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, la même langue étant en usage dans de nombreux manuscrits et documents de Transylvanie et du Maramureş, tout comme dans plusieurs manuscrits du Banat.

<sup>3</sup> Ioan Bianu et Nerva Hodoş, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), Bucarest, I, 1903, p. 129—130.

<sup>4</sup> Apud D. Todericiu, *Filigranele hirtilor fabricate în perioada 1539—1841* (Les filigranes des papiers fabriqués entre 1539 et 1841), « Celuloză şi hirtie », 1962, 8, p. 302.

<sup>5</sup> Josephus Kemény, *Die älteste Papiermühlen des Auslandes Ungarns und Siebenbürgens* « Magazin » édité par A. Kurz (1844), p. 134 sqq.

<sup>6</sup> N. Cartoian, *Istoria literaturii române vechi* (L'histoire de la littérature roumaine ancienne), I, Bucarest, 1940, p. 51.

<sup>7</sup> Mihai Popescu, *Fabrici de hirtie în Transilvania* (Fabriques à papier en Transylvanie), « Artă şi tehnică grafică », cahier 13, 1940, p. 51 sq., avec 22 reproductions de filigranes en transparence.

<sup>8</sup> D. Todericiu, *op. cit.*, p. 302 ; idem, *Din istoria fabricării hirtiei în Țările Româneşti* (Histoire de la fabrication du papier dans les pays Roumains), « Celuloză şi hirtie », 1962, 4, p. 151.

d'origine française<sup>9</sup> — et Aurel Dîmboiu<sup>10</sup>. Cependant, en 1962, Sigismund Jakó réussit, dans une étude bien documentée, à fixer la date de la création du moulin à papier de Braşov en l'an 1545<sup>11</sup>.

Le moulin de Braşov a été fondé par deux Transylvains d'origine allemande associés, Johannes (Hans) Benkner et Jonannes (Hans) Fuchs. Alexandru Mareş réussit à établir que les commencements de la fabrication du papier à Braşov sont liés au nom de Johannes Hokermann, le premier contre-maître du moulin à papier de Balice, près de Cracovie (Pologne), qui s'est, par la suite, réfugié en Transylvanie en 1545, pour cause de dettes contractées en Pologne. Certains indices filigranologiques témoignent que Johannes Hokermann resta peu de temps à Braşov, probablement jusqu'au début de 1547<sup>12</sup>. Le moulin de Braşov eut 8 types de filigranes avec 130 variantes, parmi lesquelles s'imposent : une couronne — le blason de la ville de Braşov, d'où descendent plusieurs racines d'un même arbre, la contre-marque figurant un renard, le patronyme de l'associé de Benkner, Fuchs, ensuite la même couronne avec racines, mais enchâssée dans un écusson. Le moulin à papier de Braşov continue à fonctionner les siècles suivants, en devenant à la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle une manufacture de papier, tout comme les autres moulins à papier roumains à partir de cette date<sup>13</sup>. Toujours sur le moulin à papier de Braşov nous fournissent des études documentées les chercheurs suivants : l'ingénieur Gebhardt Blücher<sup>14</sup>, qui fut un spécialiste

<sup>9</sup> C. M. Briquet, *La fabrication du papier*, dans *Briquet's opuscula*, Hilversum, sans date, p. 2.

<sup>10</sup> Aurel Dîmboiu, *De la piatră la hîrtie* (De la pierre au papier), Bucarest, 1964, p. 242 et 300.

<sup>11</sup> Zsigmond Jakó, *Az erdélyi papirmalmok feudalizmus történetének vázlatá, XVI—XVI Század* (L'histoire de moulins à papier en Transylvanie pendant les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles), « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Series « Historia », fasc. 1, 1964, p. 55 sq., avec 17 fac-similés ; idem, *Az erdélyi papirmalmok feudalizmuskori történetének vázlatá, 1712—1848* (L'histoire de moulins à papier en Transylvanie pendant les ans 1712—1848), « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Série « Historia », fasc. 1, 1964, p. 55 sq., avec 62 fac-similés ; idem, *Filigrane transilvănene din secolul al XVI-lea* (Filigranes transylvains du XVI<sup>e</sup> siècle), « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Series « Historia », fasc. 13, 1, 1968, 3—19, avec 77 fac-similés ; idem, *Începuturile folosirii hîrtiei în țara noastră. Probleme ale istoriei hîrtiei în România* (Les commencements de l'emploi du papier dans notre pays. Problèmes de l'histoire du papier en Roumanie), « Revista bibliotecilor », XXII, 1969, 11, p. 675—678 ; idem, *Începuturile fabricării hîrtiei în țara noastră. I. Morile de hîrtie din Braşov și Cluj în secolul al XVI-lea* (Les commencements du fabrication du papier dans notre pays. I. Les moulins à papier de Braşov et de Cluj au XVI<sup>e</sup> siècle), « Revista bibliotecilor », XXIII, 1970, 3, p. 177—181. Toujours à S. Jakó nous devons une bibliographie complète sur l'histoire du papier en Roumanie : *A româniat papirtörténeti irodalom és a kutatások utja a jövoben* (Bibliographie concernant l'histoire du papier en Roumanie), « Könyvtári Szemle », X, 1966, p. 135—138 ; idem, *Bibliografa privind istoria hîrtiei din România* (La bibliographie concernant l'histoire du papier en Roumanie), « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Series « Historia », fasc. 14, 1, 1969, p. 3—15.

<sup>12</sup> Alexandru Mareş, *Primul meşter de hîrtie din țările române* (Le premier contre-maître en papier des pays roumains), « Limba română », XXII, 1973, 1, p. 59—63.

<sup>13</sup> S. Goldenberg a expliqué ce fait dans *Moara de hîrtie din Sibiu în sec. al XVI-lea*, « Studii. Revistă de istorie », XIII, 1960, 1, p. 116, mais l'explication est valable, comme je l'ai écrit précédemment, pour tous les moulins à papier de notre pays, à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>14</sup> G. Blücher, *Artă albă și izotopii radioactivi* (L'art blanc et les isotopes radioactifs), « Magazin istoric », I, 1967, 2, p. 59—60, avec la reproduction par isotopes du premier et du deuxième filigranes du moulin de Braşov ; idem, *Filigranele braşovene și tipăriturile chirilice din secolul al XVI-lea* (Les filigranes de Braşov et les impressions cyrilliques du XVI<sup>e</sup> siècle), « Revista bibliotecilor », XX, 1967, 7, p. 421—426.

compétent autant dans la filigranologie roumaine<sup>15</sup> que dans la bêtagraphie<sup>16</sup>, Ludovic Demény<sup>17</sup> et Gernot Nussbächer<sup>18</sup>.

Même à l'époque, le moulin à papier de Braşov fut considéré un événement, car les chroniques relatant les luttes du 17 juillet 1603 et de juillet 1611 entre le voïvode de Valachie Radu Şerban (1601—1611) et Moise Székely — puis Gabriel Báthory — précisent que le lieu de la bataille se trouvait « près du moulin à papier »<sup>19</sup>.

**Le moulin à papier de Tălmaei (Tălmaei).** Le deuxième moulin à être connu dans les pays roumains a été construit dans le village de Til-

<sup>15</sup> Sur la vie et l'activité de l'ingénieur Gebhardt Blücher nous possédons les belles pages de l'archiviste de Braşov Gernot Nussbächer; *Gebhardt Blücher: Ein Leben für die Wissenschaft*, « Karpaten-rundschau », II (XIII), Nr. 2 (873), 10. Januar 1969; idem, *Ein Wissenschaftler hoher Reife Gebhardt Blücher zum Gedanken* (15 Januar 1934—5 Oktober 1968), « Neuer Weg », XXI, Nr. 6141, 30 Januar 1969; idem, *Von bleibendem Wert zum 5. Todestag des siebenbürgischer Forschers Gebhardt Blücher*, « Neuer Weg », XXV, Nr. 7599, p. 4.

<sup>16</sup> La bêtagraphie est une méthode photographique avec isotopes radioactifs Calcium 45 et a été créée par le spécialiste soviétique D. P. Erastov (D. P. Erastov, *Betaradiografičeskij metod vosproizvedenija filigranej i dokumentov*, « Noveje metody restavracij i konservacij dokumentov i knig », Moscou—Leningrad, 1960, p. 139—148; idem, *Betaradiografičeskij metod vosproizvedenija filigranej*, « Vsesojuznaja central'naja naučno-issledovatel'skaja Laboratorija po konservacij i restavracij muzejnyh i hudožestvennyh cenostej. Soobščenijsja », 2, Moscou, 1960, p. 55—60. La méthode bêtagraphienne Erastov a été perfectionné en Roumanie par un groupe de chercheurs de Braşov formé par l'ingénieur G. Blücher, T. Coliban, le Dr A. Huttmann, l'archiviste G. Nussbächer et le Dr. I. Gödri. A propos de la méthode bêtagraphique ont écrit, à part ceux mentionnés plus haut, les suivants: V. S. Golyšenko, V. S. Ljublinski — qui a dirigé, plusieurs années, avec une parfaite compétence le laboratoire dont nous avons parlé plus haut (cf. Damian P. Bogdan: *Paleografia româno-slavă* [Paléographie roumano-slave], Bucarest, 1978, p. 37), J. S. G. Simmons, L. Demény et Damian P. Bogdan. Pour J. S. G. Simmons, nous devons mentionner *The Leningrad Method of Watermark Reproduction*, « The Book-Collector », Autumn, 1961, p. 329—330, avec deux fac-similés; cf. aussi le compte rendu dans « Papier-Geschichte », Heft 5—6, Dezember 1961, p. 89. Le contribution de G. Nussbächer à l'analyse de la bêtagraphie se rapporte non seulement à la communication faite le 2.XI.1966 devant la filiale de Braşov de la Société des sciences historiques et philologiques avec G. Blücher, T. Coliban, A. Huttmann et I. Gödri (cf. Damian P. Bogdan *Filigranologia ca disciplină ştiinţifică* [La filigranologie en tant que discipline scientifique]), « Revista arhivelor », X, 1967, 2, extrait, pag. 37), mais aussi à des analyses personnelles: *Betagrafie von Wasserzeichen in Rumänien*, « Karpatenrundschau », IV (XV), Nr. 26 (102), 2. Juli, 1971, p. 4; L. Demény, *Fotografiera şi reproducerea filigranelor cu izotopi* (La prise de photos et la reproduction des filigranes par isotopes), « Revista muzeelor », 6, 1967, p. 521—523 et Damian P. Bogdan: *Filigranologia ca disciplină ştiinţifică*, p. 36—37; idem, *Compendiu al paleografiei româno-slave* (Compendium de la paléographie roumano-slave), Bucarest, 1969, p. 49—50; idem, *Paleografia româno-slavă*, p. 49—50.

<sup>17</sup> L. Demény, *Papiergeschichte des 16. Jahrhunderts im Blickpunkt der historiker aus Rumänien* (Aufgaben und Aussichten), « Revue roumaine d'histoire », VII, 1968, 1, extrait, p. 30.

<sup>18</sup> Gernot Nussbächer, *Johannes Honterus. Sein Leben und Werk im Bild*. Dargestellt von Gernot Nussbächer, Bucarest, 1973, p. 65; idem, *op. cit.*, Zweite Auflage, Bucarest, 1974, p. 69; idem, *Anfänge der Kronstädter Papierherstellung. Die älteste Papiermühle des Landes* (I), « Neuer Weg », XXVI III, Nr. 8448, 13. Juli, 1976, p. 6; idem, *Erweiterung und Untergang. Die älteste Papiermühle Rumäniens* (II), « Neuer Weg », XXVIII, Nr. 8454, 20. Juli, 1976, p. 6; idem, *Verbereitung in den rumänischen Ländern. Die ältesten Papiermühle Rumäniens* (III), « Neuer Weg », XXVIII, Nr. 8464, 31. Juli, 1976, p. 6; idem, *Die mittelalterlichen Städte Siebenbürgens*, « Sächsisch-schwäbische Chronik. Beiträge zur Geschichte der Heimat herausgegeben von Eduard Eisenburger und Michael Kroner », Bukarest, 1976, p. 34—37; idem, *Der Buchdruck*, dans *op. cit.*, p. 77—80.

<sup>19</sup> Cf. Gh. Ionescu, *Contribuţiuni la studiul tnceputurilor întreprinderii hrtiei în cancelartile Valahiei (Țării Româneşti) şi Moldovei* (Contributions à l'étude des débuts de l'emploi du papier dans les chancelleries de Valachie et de Moldavie), « Studii şi cercetări de istorie medie », II, Bucarest, 1951, p. 78.

maciu <sup>20</sup>, situé dans la vallée de la rivière de Sad, département de Sibiu (Transylvanie). Sur ce moulin nous possédons l'étude approfondie de Samuel Goldenberg <sup>21</sup>, enrichie de données inédites découvertes dans les Archives de Sibiu. Ainsi, l'auteur écrit qu'au début de 1573, le « magistrat » de la ville de Sibiu, sous l'administration de laquelle se trouvait le village de Tilmaciu, décide de fonder le moulin mentionné. Le 12 mars de la même année, Etienne Báthory, à la requête des conseillers municipaux Simion Miles et Augustin Hedwygh, accorde aux habitants de Sibiu le droit de construire sur le terrain de la ville une « officinam papyrian in comunem usu et commodum eiusdem civitatis », tout comme le droit de vendre du papier « n'importe où en Transylvanie ou de l'utiliser pour les besoins de la ville » <sup>22</sup>.

Le moulin fut construit sous la surveillance du contre-maître spécialiste dans la préparation du papier Jerg Berger, surnommé Le Malin, originaire de Riedlingen (duché de Wurtemberg). Berger passe un contrat avec le « magistrat » de Sibiu, selon lequel un « livre » de 25 feuilles équivalait au prix d'une poule ou à une mesure d'hydromel ou d'huile, ou au prix de deux « fonți » de suif. Comme on le voit, le papier était assez cher.

En 1588, le moulin de Tilmaciu n'était pas exploité par Berger ou ses héritiers car, la même année, les spécialistes en papier Martin Rewel et Walter Widman le rachètent au magistrat de Sibiu. Le filigrane du moulin de Sibiu était l'emblème de la ville : deux sabres entrecroisés, les manches dans la partie supérieure du champ, enchâssées dans un écusson timbré d'une couronne — cette marque étant connue dans plusieurs variantes <sup>23</sup>. Après 1780, paraît un nouveau filigrane — le nom de la ville de Sibiu en allemand — Hermannstadt <sup>24</sup>.

Sur le moulin de Tilmaciu ont écrit, parmi d'autres, S. Jakó<sup>25</sup>, L. Demény <sup>26</sup> et G. Nussbächer <sup>27</sup>.

**Les moulins à papier de Cluj.** Plusieurs moulins à papier ont été construits dans la ville de Cluj (Transylvanie). Ils s'élevaient le long de la rivière de Someș. Comme nous le montre L. Demény dans son étude de

<sup>20</sup> Tous les chercheurs écrivent que ce moulin était situé à Sibiu ; nous préférons le localiser avec précision, c'est pourquoi nous l'avons désigné comme *Le Moulin de Tilmaciu*.

<sup>21</sup> S. Goldenberg, *op. cit.*, p. 113—118. Dans la note 5, de la page Goldenberg montre qu'il ne sait pas sur quels raisonnements se basait Gh. Ionescu (*op. cit.*, p. 78) en affirmant que la ville de Sibiu fabriquait du papier en 1539.

<sup>22</sup> Cf. Andrei Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești* (Documents sur l'histoire de la Transylvanie, la Moldavie et la Valachie), III, Bucarest, 1930, p. 5—6.

<sup>23</sup> Cf., par exemple, à D. Todericiu, *Filigranele hirtiiilor fabricate în perioada 1539—1841*, p. 302.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

<sup>25</sup> Sigismund Jakó, *Începuturile fabricării hirtiei în țara noastră. II. Moara de hirtie din Sibiu și problema fabricării hirtiei în Moldova în secolul al XVI-lea* (Les commencements de la fabrication du papier dans notre pays. II. Le moulin à papier de Sibiu et le problème de la fabrication de papier en Moldavie au XVI<sup>e</sup> siècle), « Revista bibliotecilor », XXIII, 1970, 6, p. 369—372.

<sup>26</sup> L. Demény, *op. cit.*, p. 30.

<sup>27</sup> G. Nussbächer, « Jerg Berger sonst teuffel genent » *Die Hermannstädter Papiermühle in 16. Jahrhundert*, « Hermannstädter Zeitung », IV, 185, 9. Juli 1971, p. 6 ; idem, *Der Buchdruck » Sächsisch-schwäbische Chronik », citée, p. 77 sqq.*

1968<sup>28</sup>, en 1563 fonctionnait déjà un autre. Le professeur S. Jakó<sup>29</sup> a consacré une étude spéciale à un autre moulin, dirigé en 1584 par le contre-maitre Gaspár Héltai et qui fonctionnait dans la même région<sup>30</sup>. A propos de ce moulin, nous possédons aussi la bonne documentation de G. Nüssbächer<sup>31</sup>.

Le moulin enregistré en 1584, et qui continuait à fonctionner en 1597 possède approximativement cinq types de filigranes, comme nous le prouve A. Dîmboiu par exemple, chaque filigrane ayant à la base l'emblème de la ville de Cluj — Klausenburg — enchâssée dans un écusson<sup>32</sup>.

Le troisième moulin est situé à Mănăştur; en 1635, il avait, en filigrane, l'emblème de la ville de Cluj, deux tours au-dessus desquels flotte un drapeau<sup>33</sup>. A partir de 1797, le filigrane reproduit en lettres le nom allemand de la ville — Klausenburg<sup>34</sup>.

**Le moulin à papier de Moldavie du XVI<sup>e</sup> siècle.** Le grand linguiste et historien Bogdan Petriceicu Hasdeu a soutenu, en 1878, dans son œuvre classique *Cuvente den bătrîni* (Paroles des temps d'autrefois) qu'au XVI<sup>e</sup> siècle existait en Moldavie un moulin à papier, sur la foi d'une charte du 4 août 1583, par lequel le voïvode de Moldavie, Petre Şchiopul, faisait don au monastère de Saint-Sabba des environs de Jérusalem, d'un terrain à Jassy afin d'y bâtir une église; sur le papier qui a servi à la rédaction du document, l'on voit en filigrane l'emblème de la Moldavie — la tête d'un aurochs au museau flanqué d'un soleil et d'un croissant — le tout enchâssé dans un écusson timbré en haut par une couronne. L'assertion de Hasdeu a été combattue par Nicolae Iorga, le titan de l'historiographie roumaine<sup>35</sup>, auquel l'auteur du texte ci-devant<sup>36</sup> se rallie. Nous croyons que l'acte en question fut rédigé sur un autre papier, commandé par le voïvode de Moldavie à l'étranger, avec mention qu'il ait en filigrane l'emblème de la Moldavie; tel est le cas, par exemple, du papier qui possède, en filigrane, un ou plusieurs croissants et qui fut commandé par la Turquie à Venise.

A propos du moulin à papier de Moldavie du XVI<sup>e</sup> siècle ont écrit entre autres, G. Ioanişiu et N. Costache<sup>37</sup>, Gh. Ionescu<sup>38</sup>, A. Dîmboiu<sup>3</sup> et S. Jakó<sup>40</sup>.

<sup>28</sup> L. Demény, *op. cit.*, dans la note 17.

<sup>29</sup> Sigismund Jakó, *Paleografia latină cu referire la Transilvania (secolele XII—XVII)* (La paléographie latine sur la Transylvanie, XII<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles), « Documente privind istoria României », Introducere, I, Bucureşti, 1956, p. 181.

<sup>30</sup> Sigismund Jakó, *Heltai Gáspár papírmalma* (Le moulin à papier du Heltai Gáspár), « Magyar Könyvszemle », LXXVII, 1961, p. 290—295.

<sup>31</sup> G. Nüssbächer, *Heltaiék papírmalma* (Le moulin à papier du Heltai), « Utunk », XXVI, 29 (1185), 16 juillet 1971, p. 6—7.

<sup>32</sup> Aurel Dîmboiu, *op. cit.*, p. 304.

<sup>33</sup> Cf. par exemple, à Aurel Dîmboiu, *op. cit.*, p. 304.

<sup>34</sup> *Ibidem*.

<sup>35</sup> Cf. Damian P. Bogdan, *Filtgranologia ca disciplină ştiinţifică*, p. 26.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 26—27.

<sup>37</sup> G. Ioanişiu et N. Costache, *Industria hirttel în România* (L'industrie du papier en Roumanie), Bucarest, 1929, p. 25—26.

<sup>38</sup> Gh. Ionescu, *op. cit.*, p. 78.

<sup>39</sup> Aurel Dîmboiu, *op. cit.*, p. 304.

<sup>40</sup> Sigismund Jakó, *op. cit.*, dans la note 24.

**Le moulin à papier de Făgăraș.** Aux bords de la rivière de Someș, à une distance d'approximativement 500 mètres de la ville de Făgăraș (Transylvanie) fonctionnait, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, un moulin à papier. En 1599, le filigrane du papier de ce moulin était l'initiale F de la ville, un écusson placé sur le poitrail du vautour bicéphale de la dynastie des Habsbourg au XVII<sup>e</sup> siècle, le vautour fut remplacé par un faucon élané, superposé sur l'initiale F, celle-ci se trouvant, à son tour, sur le sommet d'une montagne ; l'ensemble était encadré dans un médaillon presque circulaire. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le filigrane revient au vautour des Habsbourg, étant timbré, en haut, d'une croix avec, toujours dans sa partie supérieure, mais vers la gauche, le nom de la ville en initiales : F O G A R A S <sup>41</sup>.

**Le moulin à papier des environs de Govora.** Au début du XVII<sup>e</sup> siècle fonctionnait, édifié par le voïvode de Valachie Matei Basarab (1632 — 1654), aux environs de Govora (Valachie), un moulin à papier. En 1638, son filigrane se composait de deux initiales cyrilliques, un N et un D. A propos de ce moulin ont écrit M. Popescu <sup>42</sup> et A. Dimboiu <sup>43</sup>.

**Le moulin à papier de Cimpulung-Muscel.** Parmi les nombreuses réalisations culturelles du prince de Valachie Matei Basarab, nous comptons aussi la fondation du moulin à papier de Govora, ainsi que du moulin de Cimpulung-Muscel, situé sur les bords de la rivière « Rîul Tîrgului ». En 1642, ce moulin fabriquait du papier, ainsi qu'il ressort de la préface de Melchisedec du Péloponnèse, prieur du monastère Negru Vodă de Cimpulung-Muscel ; la préface est signée par Melchisedec, mais fut rédigée par le grand érudit de l'époque, Oreste Năsturel (beau-frère de Matei Basarab). Ce texte, qui figure dans *l'Antologhion* (Triphologion), a commencé par être imprimé, le 13 décembre 1642, sur le papier du moulin mentionné, mais ne fut terminé que le 11 octobre 1643, ainsi qu'il résulte de l'épilogue de la page 43 du livre <sup>44</sup>.

**Le moulin à papier de Cozia.** A propos du moulin à papier du monastère de Cozia (Valachie), dont l'existence est attestée du temps de Matei Basarab, nous possédons les travaux de N. Iorga <sup>45</sup>, Ion Bianu <sup>46</sup> et G. T. Bulat <sup>47</sup>. Nous sommes d'avis qu'au même moulin se rapporte aussi un acte de Matei Basarab, daté du 4 avril 1646, par lequel ordre est donné à l'intendant d'Ocenele Mari de « ne pas importuner les chiffonniers de Călimănești

<sup>41</sup> Cf. Bujor Surdu, *Din istoricul manufacturilor din Transilvania în secolul al XVIII-lea. Manufactura de hîrtie de la Făgăraș* (Un exposé historique sur les manufactures de Transylvanie en XVIII<sup>e</sup> siècle. La manufacture de papier de Făgăraș), « Studii și referate privind istoria României », Bucarest, I, 1954, p. 859—877 ; D. Todericiu, *op. cit.*, p. 151 et Aurel Dimboiu, *op. cit.*, p. 308—311.

<sup>42</sup> Mihai Popescu, *Fabricile de hîrtie ale lui Matei Basarab* (Les fabriques de papier de Matei Basarab), « Revista istorică română », VII, 1937, p. 384 sq. ; idem, *Fabricile românești de hîrtie* (Les fabriques roumaines de papier), « Artă și tehnică grafică », 1939, cahier 9, p. 58 et suiv., avec 6 reproductions de filigranes.

<sup>43</sup> Aurel Dimboiu, *op. cit.*, p. 312.

<sup>44</sup> Ioan Bianu et Nerva Hodoș, *op. cit.*, I, p. 129—132.

<sup>45</sup> N. Iorga, *Moara de hîrtie de la Cozia* (Le moulin à papier de Cozia), « Arhivele Olteniei », II, 1923, p. 345—346.

<sup>46</sup> Ion Bianu, *Despre moara de hîrtie de la Cozia* (Sur le moulin à papier de Cozia), « Arhivele Olteniei », III, 1924, p. 2.

<sup>47</sup> G. T. Bulat, *Știri noi asupra fabricii de hîrtie din Oltenia*, « Arhivele Olteniei », IV, 1925, p. 363—365.

qui avaient travaillé au moulin jusqu'au terme de leur besogne »<sup>48</sup>. Au même moulin se rapporte aussi un document du 5 mai 1654 cité par N. Iorga<sup>49</sup>.

**Le moulin à papier de Micești.** A. Dimboiu affirme, par exemple, que dans le bourg de Micești, près de la ville d'Alba Iulia (Transylvanie), sur la rivière de Mureș, existait, au XVII<sup>e</sup> siècle un moulin à papier, dont le produit avait deux filigranes représentant les initiales du contre-maître, mais d'une grossièreté inhabituelle pour l'époque<sup>50</sup>.

**Le moulin à papier de Bistrița.** Toujours A. Dimboiu écrit qu'au XVII<sup>e</sup> siècle fonctionnait, dans la ville de Bistrița (Transylvanie), sise sur les bords de la rivière de Bistrița transylvaine, un moulin à papier ayant deux types de filigranes<sup>51</sup>.

**Le moulin à papier de Aiudul de Sus.** Une étude due aux archivistes Adam Dankanitz et Ioan Ranca prouve inexacte la supposition de János Herepei publiée dans le périodique « Magyar Könyvar... » (1857) p. 364 — 368, selon laquelle, dès le XVII<sup>e</sup> siècle, un moulin à papier aurait fonctionné à Aiudul de Sus (Transylvanie) et qu'il aurait été fondé par le Collège réformé de la ville d'Aiud. Les auteurs cités réussissent à prouver que ce Collège n'a édifié à Aiudul de Sus un moulin à papier qu'en 1705. Au même endroit fut construit, en 1714, un autre moulin, mais qui fit bientôt faillite. En 1819, le même Collège réformé met de nouveau le moulin en fonction, mais son existence ne durera que de 1822 à 1842<sup>52</sup>.

**Le moulin à papier de Prundul Birgăului.** C'est toujours à A. Dimboiu que nous devons la mention d'un moulin à papier manufacturier, qui fonctionnait en 1768 à Prundul Birgăului, proche de la ville de Bistrița (Transylvanie)<sup>53</sup>. A propos de ce moulin, qui s'est transformé en une fabrique de papier, écrit aussi G. Nussbächer<sup>54</sup>. Une question se pose : ne serait-ce pas le même moulin que celui de Bistrița, erronément localisé ?

**Le moulin à papier de Roșcani.** A. Dimboiu attire notre attention sur l'existence, en 1753, d'un moulin à papier manufacturier à Roșcani, aux environs de Deva (Transylvanie)<sup>55</sup> sur la rivière de Mureș. Ce moulin faisait partie du domaine de Deva, et là travaillait, vers 1750, le contre-maître Mihail Konerth qui « était obligé, par contrat, d'enseigner aux serfs-ouvriers le métier »<sup>56</sup>.

**Le moulin à papier de Fierbinți.** Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les moulins à papier manufacturier commencent à se multiplier dans les pays roumains.

<sup>48</sup> Cf. D. Todericiu, *Din istoria fabricării hârtiei în Țările românești*, p. 153.

<sup>49</sup> N. Iorga, *op. cit.*, p. 345—346.

<sup>50</sup> Aurel Dimboiu, *op. cit.*, p. 306.

<sup>51</sup> *Ibidem*.

<sup>52</sup> [Adam Dankanitz] et Ioan Ranca, *Date privilegiate la moara de hârtie de la Aiudul de Sus* (Dates sur le moulin à papier de Aiudul de Sus), en voie de parution, dans « Apulum » de Alba-Iulia (d'après la communication de l'archiviste Alexandru Pál Antal du 8.IV.1978, que nous remercions à cette occasion).

<sup>53</sup> A. Dimboiu, *op. cit.*, p. 307.

<sup>54</sup> G. Nussbächer, *Ein verfrühtes Jubiläum*, « Neuer Weg », XXI, Nr. 6113, 13 Februar 1969.

<sup>55</sup> Cf. A. Dimboiu, *op. cit.*, p. 311.

<sup>56</sup> *Ibidem*, p. 313.

Comme preuve de leur existence nous avons ceux édifiés au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles à Bistrița ou à Prundul Birgăului, ainsi de Roșcani. En 1768, une pareille entreprise fonctionnait aussi en Valachie, sur la rivière de Colentina du village de Fierbinți (département d'Ilfov, Valachie), aux environs de Bucarest <sup>57</sup>.

**Le moulin à papier de Batiște.** En 1775 fonctionnait en Valachie un deuxième moulin à papier manufacturier. La même année, le prince de Valachie Alexandru Ipsilante émet un décret par lequel pleins pouvoirs sont donnés aux grecs Nicolae et Iane Lazăr de Janina, de construire un moulin à papier à Batiște, sur les bords de la Leuta, département d'Ilfov. En août 1776, le prince encourage le développement de ladite entreprise, en réduisant l'impôt annuel des quarante ouvriers du moulin à la somme de 4 lei, en déchargeant les chiffonniers qui travaillaient au moulin de certains « impôts et corvées » et, simultanément, en diminuant la douane qu'auraient dû payer les entrepreneurs du moulin pour le papier vendu à la Turquie. Il venait ainsi en concurrence avec le papier produit par Venise pour l'Empire ottoman et, en plus, dispensait de toute taxe l'importation de chiffons. Pourtant, malgré toutes ces facilités, le moulin des frères Lazar fit faillite en 1778 <sup>58</sup>.

**Le moulin à papier de Strugari (Strugar).** Un moulin à papier manufacturier est attesté, en 1777, à Strugari (département d'Alba, Transylvanie). En 1873, George Barițiu <sup>59</sup> et Ion Valeriu Barcianu <sup>60</sup> le mentionnent dans leurs travaux. Une étude approfondie sur cette entreprise est due à Elena Limona, qui a entrepris la recherche détaillée d'au moins 557 documents des années 1777—1798 découverts à la filiale des Archives de l'Etat de Brașov <sup>61</sup>. Nous devons retenir aussi l'étude de Ion Raica, publiée un an avant celui de Elena Limona <sup>62</sup>.

**Le moulin à papier de Cațichi (Cațiche).** En 1795 est attesté, en Valachie, un nouveau moulin à papier manufacturier, sur la rivière de Sabar, proche de Ciorogirla. Son existence est confirmée par une ordonnance du prince de Valachie Alexandru Moruzi : l'endroit où fonctionnait le moulin est encore aujourd'hui connu sous le nom de « Au moulin à papier ». A ses débuts, l'entreprise appartenait à la cour princière, par la suite le moulin fut exempt de toute taxe pour une période de 5 ans. Au commencement, le moulin employait des ouvriers de l'étranger ; finalement, ceux-ci furent successivement remplacés par des villageois de la région, parmi lesquels cinquante furent dispensés de tout impôt.

Après une courte période d'activité, le moulin fut vendu à bas prix au métropolitain de Valachie Dositei Filitti, mais à condition « qu'il embauche un contre-maître avisé ». Grâce à l'acquisition de ce moulin, l'activité de

<sup>57</sup> *Ibidem.*

<sup>58</sup> *Ibidem*, p. 313—314.

<sup>59</sup> G(eorge) B(arițiu), *Paptru-Charteta. Fabrica de paptru*, « Transilvania », Brașov, VI, 1873, p. 24—28.

<sup>60</sup> Ion Valeriu Barcianu, *Despre moara de paptru de la Strugar* (Sur le moulin à papier de Strugar), « Transilvania », VI, 1873, p. 82.

<sup>61</sup> Elena Limona, *Documente referitoare la moara de hrtie de deasupra Strugarului* (Documents sur le moulin à papier d'au-dessus du Strugar), « Studii. Revistă de istorie », XV, 1962, p. 155.

<sup>62</sup> Ion Raica, *Moara de hrtie de la Strugar* (Le moulin à papier de Strugari), « Acta Musei Regionalis Apulensis », IV, 1961, p. 293—302.

l'imprimerie du Palais métropolitain de Bucarest croît beaucoup et tous les livres imprimés entre 1796 et 1806 le furent aussi du papier produit par le moulin de Cațichi. Celui-ci a fonctionné jusqu'en 1824—1825. En 1796, le papier avait en filigrane le blason de la Valachie : le corbeau une croix au bec, accroché aux branches d'un arbre, une couronne princière en haut ; en contremarque apparaissent les lettres cyrilliques AL = Alexandru et M — en ligature = Moruzi et, en bas, les initiales cyrilliques BB = voïvoda (prince en langue slave) ; l'ensemble représentait donc le nom du prince et son titre de voïvode <sup>63</sup>.

**Le moulin à papier de Sînmartin-Ciuc.** Dans une étude approfondie, Alexandru Pál Antal prouve qu'en 1831, dans la bourgade Sînmărtin-Ciuc — située, aujourd'hui, dans le département de Harghita (Transylvanie), les contre-maîtres fabricants de papier habitant Brașov, G. Steckbauer et I. Ulcin, avaient fondé un moulin à papier manufacturier. L'auteur étudie l'activité du moulin jusqu'en 1848, les difficultés dues au manque de capital, les dissensions entre les deux entrepreneurs, les procès entre héritiers, etc. Dans ce moulin, tout comme dans celui de Sîncrăieni-Ciuc, ne travaillait, entre la troisième et la quatrième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, aucun spécialiste de l'étranger ; les apprentis étaient des Transylvains, formés dans le pays, le reste des employés autochtones. La paye se faisait soit en espèces, soit en nature. L'approvisionnement en matière première se faisait dans la région, probablement par l'entremise de marchands arméniens. Le principal point de vente était le marché de Brașov (surtout par l'entremise du grand commerçant Radu Orghidan, qui revendait le papier à Bucarest en Valachie) <sup>64</sup>.

**Le moulin à papier de Sîncrăieni-Ciuc.** Le même Alexandru Pál Antal s'occupe, dans son étude, du moulin à papier de Sîncrăieni-Ciuc, fondé en 1835 par Georg Steckbauer <sup>65</sup>. Et c'est toujours Alexandru Pál Antal qui réussira à prouver qu'il n'y a jamais eu de moulin à papier à Miercurea-Ciuc (Transylvanie) ni à Gheorgheni (Transylvanie), comme l'ont soutenu quelques chercheurs (A. Dimboiu par exemple, *op. cit.*, p. 306—308).

★

L'étude des filigranes du papier sur lequel ont été écrits et imprimés les manuscrits, documents et impressions roumains nous permettent de préciser d'où provenait le papier dans les pays roumains avant qu'apparaisse le support graphique autochtone. De ce point de vue, les spécialistes roumains ont apporté une contribution qui mérite toute notre estime.

Le premier apport, dans ce domaine, est celui de B. P. Hasdeu qui, dans son ouvrage célèbre *Cuvente den bătrîni*, reproduit 19 filigranes. Les filigranes reproduits par B. P. Hasdeu seront, ensuite, repris dans le dictionnaire classique du réputé médiéviste russe N. P. Lihatchev <sup>66</sup>.

<sup>63</sup> Cf. A. Dimboiu, *op. cit.*, p. 314—316.

<sup>64</sup> Alexandru Pál Antal, *Date referitoare la istoricul morilor de hrtie din Ciuc* (Données sur l'histoire des moulins à papier de Ciuc), « Studii și materiale », II, Tirgu-Mureș, 1967, p. 121—133, avec 5 reproductions du filigrane du papier fabriqué entre 1833 et 1844.

<sup>65</sup> Cf. Damian P. Bogdan, *Filigranologia ca disciplină științifică*, p. 29.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 21.

Plusieurs filigranes sont reproduits dans le périodique *Rechnungen aus dem Archiv der Stadt Hermannstadt und der sächsischen Nation 1380—1516*, Hermannstadt, 1880. Ces filigranes seront ensuite reproduits par N. P. Lihatchev.

Le prestigieux bibliographe Ion Bianu, qui sut, à son époque, conserver admirablement le trésor inestimable de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, décrit, en 1882, les filigranes du manuscrit de 1632, du scribe moldave Eustratie Logofătul<sup>67</sup>. L'archéologue Grigore Tocilescu — connu entre autres pour la publication des 535 documents — roumano-slaves (un seul est étranger) des XIV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles conservés dans les archives transylvaines de Braşov, Sibiu et Bistriţa-Năsăud, dans la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, dans les Archives d'Etat de Vienne et au Musée National de Budapest — édition créée par les slavistes bien connus Stoica Nicolescu, Polihron A. Sircu<sup>68</sup> et Eugen Kozak<sup>69</sup> — décrit et reproduit en 1883 et 1884 dix filigranes des XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles<sup>70</sup>.

L'érudit Ion Sbiera étudie et reproduit en 1885 les filigranes — au nombre de 8 — du célèbre *Code de Voronetz* utilisant pour son analyse des marques, les travaux et les albums publiés par G. Fischer, Midoux et Matton, Santander, G. Sardini, Schuler Libloy, A. Rauter, H. Luchs, F. Schmidt, Karl Gottlob, Schönemann, W. Wattenbach et W. Ekner<sup>71</sup>.

En grand nombre sont reproduits dans le périodique « *Quellen zur Geschichte der Stadt Kronstadt* » (I et III, Brasso, 1886 et 1896) des filigranes qui seront, ensuite, utilisés par N. P. Lihatchev pour son dictionnaire.

Ilarion Puşcariu analyse et reproduit en 1889 les filigranes et la contremarque du *Code Lazăr* — ainsi dénommé pour avoir appartenu au grand lettré transylvain Gheorghe Lazăr<sup>72</sup>.

Ovid Densusianu étudie et reproduit en 1898 trois des filigranes du célèbre manuscrit, le *Psautier de Voronetz*<sup>73</sup>.

Nicolae Iorga décrit en 1899 et 1900 les filigranes de plusieurs documents roumains et, en 1906, de quelques textes rédigés dans la langue

<sup>67</sup> I. Bianu, *Manuscriptul românesc din 1632 al lui Eustratie Logofătul* (Le manuscrit roumain de 1632 de Eustratie-le-Logothète), « *Columna lui Traian* », nouvelle série, III, 1882, p. 210—217.

<sup>68</sup> Sur P. A. Sircu, voir Damian P. Bogdan, *Polihron Sircu și contribuția lui la cultura românească veche* (Polihron Sircu et sa contribution à la culture roumaine ancienne), extrait de « *Arhiva românească* », VIII, 1942, Bucarest, 1942, 65 pages ; idem, *O ediție de documente slavomuntene din arhivele Sibului și Braşovului a lui Sircu necunoscută la noi*, « *Hrisovul* », II, 1942, p. 41—59.

<sup>69</sup> Cf. Damian P. Bogdan, *Paleografa româno-slavă*, p. 178.

<sup>70</sup> Gr. Tocilescu, *Documente inedite privitoare la istoria românilor* (Documents inédits sur l'histoire des Roumains), « *Revista pentru istorie, arheologie și filologie* », I, 1883, p. 187, 383 et 385 et III, 1884, p. 217.

<sup>71</sup> Ior Sbiera, *Codicele Voronețian* (Le Code de Voronetz), Cernăuți, 1885.

<sup>72</sup> Dr. Ilarion Puşcariu, *Documente pentru limbă și istorie* (Documents pour la langue et l'histoire), Sibiu, I, 1889, p. 3, 397 et 398.

<sup>73</sup> Ovid Densusianu, *Studii de filologie română* (Etudes de philologie roumaine), « *Anuarul Seminarului de istoria limbii și literaturii române de pe lângă Facultatea de litere din București* », 1898, p. 22—23, avec les planches.

roumaine la plus ancienne des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles dont il publie aussi des reproductions <sup>74</sup>.

Grigore Crețu analyse et reproduit 7 filigranes du *Lexicon de Mardarie Cozianul*, écrit en 1649 <sup>75</sup>.

Ioan Bogdan identifie en 1905 la plupart des filigranes des documents roumano-slaves se trouvant dans les Archives de l'Etat à Brașov <sup>76</sup>. La même année — Stoica Nicolaescu, éminent connaisseur des dialectes et langues slaves du Sud <sup>77</sup>, nous fait don des fac-similés des 10 filigranes du papier employé dans les documents moldaves conservés dans les archives de Brașov <sup>78</sup>.

Les recherches approfondies de Nicolae Drăganu permettent en 1914 la reproduction de quatre filigranes du papier des *Codes Todorescu et Marian*, quelques années plus tard la description et la reproduction du plus ancien ouvrage imprimé de Rakoczy, du plus ancien livre de prières roumain, enfin en 1936, du filigrane du papier d'un manuscrit calvino-roumain du XVII<sup>e</sup> siècle <sup>79</sup>.

Très approfondie est aussi la recherche entreprise par I.-A. Candrea en 1916 sur les filigranes du papier des Psautiers du XVI<sup>e</sup> siècle, son étude contenant la comparaison d'une longue lignée de manuscrits roumano-slaves de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ainsi que les marques du papier reproduites par B. P. Hasdeu, I. Kemény, Charles Briquet, etc. I.-A. Candrea dessine aussi 24 filigranes <sup>80</sup>.

Les filigranes du papier des écrits roumains des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles se trouvant dans les archives de la ville de Bistrița (Transylvanie)

<sup>74</sup> N. Iorga, *Documente românești din arhivele Bistriței* (Documents roumains des archives de Bistrița), Bucarest, I, 1899, p. I et II, 1900, p. I, XX et XXI; idem, *Citeva documente de cea mai veche limbă românească. Secolul al XV-lea și al XVI-lea* (Quelques documents sur la langue roumaine la plus ancienne XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), «Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii literare», Bucarest, 1906, p. 100.

<sup>75</sup> Grigore Crețu, *Mardarie Cozianul : Lexicon slavo-românesc și înțelesul numelor din 1649* (Mardarie de Cozia : Lexicon slavo-roumain et l'interprétation des patronymes de 1649), Bucarest, 1900, p. 5 et les tableaux I—III.

<sup>76</sup> Ioan Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării Românești cu Brașovul și Țara Ungurească în sec. XV și XVI* (Documents sur les relations de la Valachie avec la ville de Brașov et la Hongrie aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), Bucarest, I, 1905, p. XVII—XXI.

<sup>77</sup> Nous exprimons ici notre regret que, dans le récent *Dictionar de lingviști și filologi români* (Dictionnaire des linguistes et philologues roumains), Bucarest, 1978 — un ouvrage d'ailleurs méritoire — de Jana Balaciu et Rodica Chiriacescu — on ne trouve aucune mention sur ce slaviste distingué.

<sup>78</sup> St. Nicolaescu, *Documente slavo-române cu privire la relațiile Țării Românești și Moldovei cu Ardealul în secolul XV și XVI* (Documents slavo-roumains sur les relations de la Valachie et la Moldavie avec la Transylvanie au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles), Bucarest, 1905, p. 333.

<sup>79</sup> Nicolae Drăganu, *Două manuscrise vechi: codicele Todorescu și codicele Marțian* (Deux anciens manuscrits : le Code Todorescu et le Code Marțian), Bucarest, 1914, p. 15, 188 et le tableau II; idem, *Cea mai veche carte Rákóczyand*, «Anuarul Institutului de istorie națională. Universitatea Cluj», Cluj, I, 1921—1922, 1922, p. 165 et le tableau IV; idem, *Un fragment din cel mai vechi molițenic românesc*, «Dacoromania», II, 1922, p. 255, 258, 324—326 et les tableaux I—III; idem, *Un manuscrit calvino-român din veacul al XVII-lea* (Un manuscrit calvino-roumain du XVII<sup>e</sup> siècle), extrait du *Volume publicé en l'honneur des frères Alexandru et Ion I. Lăpedatu*, Bucarest, 1936, p. 3.

<sup>80</sup> I.-A. Candrea, *Psaltirea schetană* (Le Psautier de Schelu), Bucarest, I, 1916, p. XCIII—CVIII.

forment l'objet, en 1926, de l'étude d'Alexandru Rosetti, qui reproduit aussi 23 d'entre eux <sup>81</sup>.

En 1939, Ștefan Pașca, s'occupant du plus ancien bréviaire roumain imprimé, étudie autant les lignes horizontales qui s'entrecourent avec les pontuseaux, que les filigranes du papier de ce livre, qu'il fait reproduire ensuite. La même année, Victor Brătulescu décrit et reproduit 26 filigranes et contremarques du papier de plusieurs manuscrits datant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles <sup>82</sup>.

En analysant en 1942 le format de quelques livres roumains des XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, Alexandru Iordan étudie l'emplacement des lignes horizontales, verticales et des filigranes dans le format des imprimés respectifs <sup>83</sup>.

Constantin Turcu découvre en 1946 un manuscrit inconnu de l'époque du voïvode Etienne-le-Grand — 1489 — et décrit et reproduit aussi les deux filigranes du papier utilisé pour le texte <sup>84</sup>.

Les papiers, ainsi que les filigranes du papier de plusieurs documents turcs des XVI<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles conservés dans les archives et les bibliothèques roumaines sont examinés attentivement en 1958 par Mihail Guboglu, qui reproduira ensuite 17 filigranes <sup>85</sup>. Personnellement, nous nous sommes occupé en détail des filigranes dans une étude publiée en 1956, suivie d'autres en 1967, 1969 et 1978 <sup>86</sup>.

Les filigranes de cinq manuscrits roumano-slaves des XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles du monastère de Putna (Moldavie) sont étudiés en détail par Paulian Popescu en 1962 <sup>87</sup>.

Très approfondie est aussi l'étude de Livia Bacâru — apprécié par J. S. G. Simmons comme « une excellente étude »<sup>88</sup> — qui détermine, décrit et identifie d'après des répertoires filigranologiques les filigranes des ouvra-

<sup>81</sup> Alexandru Rosetti, *Lettres roumaines de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle tirées des archives de Bistritza* (Transylvanie), Bucarest, 1926, p. 4—6 et les planches de la fin; cf. l'édition roumaine, Bucarest, 1944.

<sup>82</sup> V. Ștefan Pașca, *O tîpăritură munteană necunoscută din secolul al XVII-lea. Cel mai vechi ceaslov românesc* (Un livre valaque inédit, imprimé au XVII<sup>e</sup> siècle. Le plus ancien bréviaire roumain): Academia Română. «Studii și cercetări», XXXVI, p. 8—11. Victor Brătulescu, *Miniatură și manuscrise din Muzeul de artă religioasă* (Miniatures et manuscrits du Musée d'art religieux), Bucarest, 1939.

<sup>83</sup> Al. Iordan, *Ce este formatul de carte* (Ce qu'est le format du livre), «Hrisovul», Bucarest, II, 1942, p. 87—92.

<sup>84</sup> Const. Turcu, *Un manuscrit slavon necunoscut din vremea lui Ștefan cel Mare* (Un manuscrit slavon inconnu de l'époque d'Etienne-le-Grand), «Hrisovul», VI, 1946, p. 105—107.

<sup>85</sup> M. Guboglu, *Paleografia și diplomația turco-osmană. Studiu și album* (La paléographie et la diplomatique turco-osmane. Étude et album), Bucarest, 1958, p. 23, 34, 35 et fig. 1—11.

<sup>86</sup> Damian P. Bogdan, *Din paleografia slavo-română*, «Documente privind istoria României», Introducere, I, Bucarest, 1956, p. 126—130; idem, *Filigranologia ca disciplină științifică*, p. 1—40; idem, *Compendiu al paleografiei româno-slave*, p. 93—98; idem, *Paleografia româno-slavă*, p. 294—304, 306—310.

<sup>87</sup> Paulian Popescu, *Mărcile de hîrtie filigranate pe manuscrisele slavone din mănăstirea Putna* (Les marques de papier filigranées sur les manuscrits slavons du monastère Putna), «Biserica ortodoxă română», LXXX, 1962, p. 938—957.

<sup>88</sup> Cf. I.P.H. Information, Nouvelle série, I, 1967, 1, p. 10.

ges imprimés roumains du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>89</sup>. Elle a écrit aussi à propos des filigranes des livres imprimés à Cîmpulung-Muscel au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>90</sup>.

Etudiant en 1965 l'Évangélaire roumano-slave imprimé dans la cinquième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle à Sibiu par Filip Moldoveanu, surnommé Maler, Ludovic Demény nous offre la description compétente du papier et des filigranes de ce livre<sup>91</sup>. Le même auteur, dans son étude de 1968 citée plus haut, reproduit quelques filigranes du moulin à papier de Braşov.

Sigismund Jakó, à part les études citées précédemment, publie en 1969 aussi un ouvrage spécial à propos des filigranes transylvains<sup>92</sup>. Gernot Nussbächer analyse le filigrane du papier du pape Jean de Scheii Braşovului, les filigranes d'une impression de Coresi, diacre de Braşov, du plus ancien ouvrage imprimé de Bucarest<sup>93</sup> et de l'Évangélaire slavon de Lavrentie — la première fois en collaboration avec G. Blücher<sup>94</sup>, la seconde fois seul<sup>95</sup>.

Pour les filigranes du moulin à papier de Schweidnitz (Silésie), présentés dans les 50 variantes du papier utilisé dans les textes roumains du XVI<sup>e</sup> siècle, nous devons à Alexandru Mareş<sup>96</sup> une étude très approfondie. Le même auteur entreprendra des recherches très poussées et reproduira aussi huit des filigranes du texte connu sous le nom de *Manuscris d'Ieud*<sup>97</sup>

<sup>89</sup> Livia Bacăru, *Valoarea documentară a filigranelor cu privire spectrală asupra cărţilor româneşti tipărite în secolul al XVI-lea* (La valeur documentaire des filigranes et surtout sur les livres roumains imprimés au XVI<sup>e</sup> siècle), « Studii şi cercetări de documentare şi bibliologie », 7 (nouvelle série), 1965, 3, p. 299—311.

<sup>90</sup> Livia Bacăru, *Filigranele cărţilor tipărite la Cîmpulung în secolul al XVI-lea* (Les filigranes des livres imprimés à Cîmpulung au XVI<sup>e</sup> siècle), « Studii şi cercetări de documentare şi bibliologie », III, 1965, p. 67—114.

<sup>91</sup> L. Demény, *O tipăritură slavo-română precocesiană* (Un ouvrage imprimé slavo-roumain d'avant Coresi), « Studii », 18, 1965, p. 1019—1037.

<sup>92</sup> Sigismund Jakó, *Filigrane transilvănene din secolul al XVI-lea* (Filigranes transylvains du XVI<sup>e</sup> siècle), « Studia Universitatis Babeş-Bolyai », Series « Historia », 13, 1968, 1, p. 3—19, avec 77 fac-similés.

<sup>93</sup> Gernot Nussbächer, *Wann schrieb Popa Jane? Das zweitälteste Kronstädter rumänische Sprachdenkmal nun genau datiert*, « Karpatenrundschaу », II (XIII), Nr. 51 (922), 19 Dezember 1969, p. 7; idem, *Primul document scris în limba română la Braşov* (Le premier document écrit en langue roumaine à Braşov), « Drum nou », XXVI, n<sup>o</sup> 7769, 25 décembre 1969, p. 2; idem, *Datarea documentului popii Jane din Scheii Braşovului* (La datation du document de père Jane de Scheii Braşovului), « Limba română », XXV, 1976, 3, p. 269—274; idem, *Vier wichtige Blätter Identifizierung und Datierungsversuch eines Coresi-Druckes*, « Neuer Weg », XXIII, Nr. 6747, 16. Januar 1971, p. 3—4; idem, *O încercare de identificare a unei tipărituri coresiene* (Un essai d'identification d'un ouvrage imprimé de Coresi), « Revista bibliotecilor », XXIV, n<sup>o</sup> 2, février 1971, p. 114—116; idem, *Coresi-Druck aus Klausenburg?*, « Karpatenrundschaу », IV (XV), Nr. 22 (998), 4. Juni 1971, p. 9; idem, *Das älteste Bukarester Druckwerk* « Karpatenrundschaу », V (XVI), Nr. 10 (1038), 10. März 1972, p. 11—15.

<sup>94</sup> Gebhardt Blücher-Gernot Nussbächer, *Consideraţii filigranologice asupra Evangheltarului slavon al lui Lavrentie* (Considérations filigranologiques sur l'Évangélaire slavon de Lavrentie), « Revista bibliotecilor », XXII, 1969, 12, p. 741—742.

<sup>95</sup> Gernot Nussbächer, *Rätsel um Lavrentie-Druck. Aus welchem Jahr stammt der älteste Bukarester Druck*, « Neuer Weg », XXV, Nr. 7510, 29. Juni 1975. Pour le plus ancien ouvrage imprimé bucarestois, voir aussi la note 93.

<sup>96</sup> Alexandru Mareş, *Cîteva observaţii în legătură cu probabilitatea de datare prin filigran* (Quelques remarques à propos de la probabilité d'une datation par filigranes), « Limba română », XXII, 1973, 4, p. 305—308.

<sup>97</sup> Idem, *Datarea manuscrisului de la Ieud* (La datation du manuscrit de Ieud), « Limba omână », XXIV, 1975, 4, p. 305—311.

(Maramureș) rédigé, selon toute probabilité, dans la troisième ou quatrième décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, selon Mirela Teodorescu et Ion Gheție<sup>98</sup>, qui reproduisent aussi deux variantes d'un filigrane appartenant au papier du Code d'Ieud<sup>99</sup>.

Les analyses faites d'après les études citées sur les filigranes nous permettent de conclure que jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle les pays roumains importaient le papier d'Italie, des pays allemands, de France et de Pologne, tout comme au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Cela signifie que les moulins à papier dans les pays roumains n'étaient pas encore en mesure de satisfaire toute la consommation intérieure de papier.

---

<sup>98</sup> Mirela Teodorescu et Ion Gheție, *Manuscrisul de la Ieud* (Le manuscrit de Ieud), Bucarest, 1977, p. 25. Pourtant l'analyse du texte entreprise par les deux éditeurs laisse à désirer, car ils soutiennent qu'il n'y a pas une graphie cursive dans le Manuscrit de Ieud. Nous prouvons la présence des lettres cursives dans le Manuscrit de Ieud dans notre étude *Grafia manuscrisului de la Ieud* (La graphie du Manuscrit de Ieud), en cours de rédaction.

<sup>99</sup> Mirela Teodorescu et Ion Gheție, *op. cit.*, p. 13.

# LA FABLE EN PROSE, ŒUVRE-TÉMOIN DANS LE PROCESSUS DE L'ÉVOLUTION DE LA MENTALITÉ ET DE LA FORMATION DU GOÛT LITTÉRAIRE À LA FIN DU XVIII<sup>e</sup>—DÉBUT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

GEORGETA LOGHIN

La fable roumaine, ayant une existence attestée dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, a participé, tout comme d'autres genres, durant le processus de son développement, au système culturel et littéraire des différentes époques. Ecrite d'abord en prose, ensuite en vers, la fable, ayant un contenu didactique et moralisateur ou social-politique et satirique, a contribué effectivement à l'affirmation de la nouvelle mentalité, tout en anticipant sur certaines formes du genre épique ou diversifiant, plus tard, et consolidant, d'une façon ou d'autre, les espèces du genre lyrique. C'est là un double aspect distinctif, manifeste dès le commencement de la fable roumaine, qu'on situe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et aux premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, — période dont s'occupe notre recherche — commencement qui s'est concrétisé, pour la plupart, sous forme de pièces en prose.

Bien que dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle s'affirment les premières tentatives de création poétique authentique dans la littérature roumaine (Alecă Văcărescu, Ioan Cantacuzino), on ne peut pas encore parler, et on l'a déjà dit, d'un changement du concept de littérature, d'une autre fonction. « La théorie de l'acte créateur se trouve [...] à peine à ses débuts. Personne ne semble se soucier de l'existence des différentes poétiques, de leur opposition, de l'appartenance à telle ou telle école. Les critères qui ont cours sont élémentaires et élastiques. [...] Si la notion de „classicisme” couvre en partie seulement la littérature de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, et qui plus est en nécessitant de nombreuses adaptations, la notion de „préromantisme” paraît encore moins plausible; d'aucuns en conteste tout à fait l'opportunité et s'en passent dans la description du paysage de l'époque ». <sup>1</sup> Dans ce contexte, le trait principal de la littérature roumaine reste jusque vers 1820, comme on l'a déjà souligné, son caractère moral, didactique, conséquence des écrits plus anciens à caractère édifiant tels que les vies de saints, *Alexandria*, *Esopia*, etc. Cependant, il existe des facteurs favorables à une certaine émancipation du genre moralisateur. L'élargissement des relations économiques et politiques, de l'horizon culturel, la nécessité qui se faisait sentir de connaître sa propre condition modifie le motif des actions morales dont la source cesse d'être uniquement religieuse ou éthique. Une série

---

<sup>1</sup> Paul Cornea, *Originile romantismului românesc*, București, Ed. « Minerva », 1972, p. 88—89.

de préoccupations plus anciennes, mais traversées d'une mentalité en transformation continuelle, deviennent, de plus en plus fréquemment, le motif des écrits moraux et didactiques. Parmi celles-ci, la nécessité de l'affirmation de la continuité historique du peuple roumain et le besoin impérieux du développement de la culture nationale dans toutes leurs implications représentent les problèmes majeurs qui nourrissent à la fois le mouvement d'idées de Transylvanie et des Principautés, en général — développement similaire, en une certaine mesure, dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle et les premières du siècle suivant — et la littérature morale-didactique en particulier.

Les réalités sociales et historiques locales ont privilégié le développement de l'un ou l'autre de ces problèmes capitaux ou certains de leurs aspects. Mais quel que soit le côté prédominant, les Roumains de partout aspiraient à l'union et à l'indépendance, se trouvaient engagés dans un vaste mouvement politique et culturel. Malheureusement, leurs actions se heurtaient aux violences de certaines classes et forces sociales de l'intérieur autant que de l'étranger qui avaient recours à toutes sortes de mesures oppressives destinées à entraver tout progrès. Pour la région de Banat, tout comme pour la Transylvanie, la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est marquée par une vaste politique de dénationalisation menée par l'empire des Habsbourg; les colonisations par les Allemands, parmi lesquels était recrutée la direction administrative, le droit de domination religieuse accordé aux églises serbes de Karlowitz sur les Roumains orthodoxes et la limitation des droits de l'enseignement national, orienté en fonction des intérêts des dominants, représentent quelques-unes des formes multiples de cette politique.

Dans ces conditions, où les éléments d'une nation étaient dispersés ou minés dans leur affirmation, nombre de lettrés de Transylvanie ou de Banat, tels que D. Eustatievici, Ioan Molnar-Piuariu, Dimitrie Țichindeal, Mihail Roșu, Paul Iorgovici, C. Diaconovici-Loga, etc., adeptes des érudits de l'École Transylvaine, ont agi, sous l'influence de la philosophie européenne des lumières, tout comme sous celle de puissants facteurs autochtones — surtout la nécessité d'éveiller la conscience nationale — par tous les moyens pour la cause du progrès et de la civilisation<sup>2</sup>. Outre la création d'écoles roumaines et la vulgarisation des connaissances scientifiques et didactiques, que cette pléiade d'éducateurs<sup>3</sup> s'attachaient à opposer à l'obscurantisme et à d'autres tares, les écrits à caractère moral de l'époque ont considérablement soutenu les impératifs du moment. On peut rappeler ainsi le rôle des *Calendriers*, mais surtout celui des « recueils de sagesse » de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, qui, par leur contenu et par leur large diffusion dans le public, ont constitué une impulsion favorable à l'évolution de la mentalité de l'époque. De nombreux livres de conduite, par exemple, *Miroir offert à l'homme sage*

<sup>2</sup> Ioan Dimitrie Suciu, *Introducere, Literatura bănățeană de la început până la unire 1582—1918*, Timișoara, 1940, p. X—XV.

<sup>3</sup> Voir *Istoria învățământului românesc*, București, Editura Casei Școalelor, 1928; I. Vuia, *Școlile românești bănățene în secolul al XVIII-lea*, Orăștie, 1896; Ileana Bozac et Pompiliu Teodor, *Învățământul românesc din Transilvania în secolul al XVII-lea și începutul secolului al XIX-lea*, în *Din istoria pedagogiei românești*, t. II, București, Ed. pedagogică și didactică, 1967, p. 167.

(Buda, 1807), *Recueil de choses morales* (traduction, Buda, 1808), *Enseignements de multiples sciences* (traduction, Sibiu, 1811), *Sentences morales* (Buda, 1813), *Livret des bonnes mœurs pour la jeunesse* (Sibiu, 1819), *L'homme du monde* (traduction, Vienne, 1819), etc. <sup>4</sup> comprennent ainsi, outre des recommandations de comportement dans la vie quotidienne, de nombreuses normes nécessaires à la formation civique de l'homme moderne, actif. Parmi ces écrits, qui répondaient à des nécessités immédiates, et qui continuaient en même temps la tradition d'un genre littéraire très répandu dans les cultures du Sud-Est européen, genre où les esprits étaient habitués à trouver des principes sans cesse actualisés et utiles <sup>5</sup>, la fable occupe une certaine place. Les nouvelles exigences du développement historique et culturel, les idées de la philosophie occidentale des lumières trouvent — à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle — dans la fable non seulement la modalité la plus accessible au niveau général d'assimilation ; le langage de la fable a constitué pendant longtemps, dans les conditions d'une dure adversité, la possibilité d'exprimer à mots couverts des vérités difficiles à dire tout haut, il a été un moyen excellent d'entraîner de nouvelles attitudes, d'objectiver un fond subjectif d'opposition. « Nulle part, remarquait dans ce sens V. A. Urechia, l'apologue n'a mieux servi que chez les Roumains à l'expression plus libre de la vérité et même des sentiments patriotiques renaissants, devenus autrefois, sous le règne de certains Princes phanariotes, eux-mêmes une véritable fable dans notre patrie. . . » <sup>6</sup>. Des conjonctures défavorables à la liberté et à l'indépendance vont forcer souvent, d'ailleurs, les esprits de se réfugier dans l'allégorie de la fable ; c'est là l'explication principale des vagues de recrudescence du paradigme ésopeque, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais la prédilection assez constante pour la fable, manifeste dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, tient aussi, selon une explication « naturelle » — dirons-nous — de l'esprit des Roumains, moraliste par excellence. Cette motivation pourrait peut-être rendre compte, de façon plus profonde et plus complète, de la série impressionnante des traductions de l'Esopie, par exemple, à partir du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. Aussi a-t-on pu affirmer qu'« Aucun autre texte de littérature populaire écrite n'a été aussi prisé par les masses populaires et n'a été aussi souvent réimprimé » <sup>7</sup>.

La lecture des fabulistes consacrés — comme La Fontaine — inscrits aux programmes scolaires atteste de même une préférence évidente pour la littérature de type classique, morale et formative, où la fable occupe une place importante. Quelques miscellanées manuscrites de l'époque se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie et comprenant des textes et des notes d'élèves qui ont fréquenté l'École Saint-Sava, révèlent ainsi, parmi les lectures des dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, à côté des maximes

<sup>4</sup> Voir la présentation très ample et très pertinente de cette littérature, faite par Alexandru Dușu, *Coordonate ale culturii românești în secolul al XVIII-lea*, București, Editura pentru literatură, 1968, p. 293—327, et *Cărțile de înțelepciune în cultura română*, București, Ed. Academiei, 1972.

<sup>5</sup> *Ibidem*, *Coordonate...*, p. 317.

<sup>6</sup> V. A. Urechia, *Despre fabule în genere și în special despre Cichindel*, București, Tipografia Ștefan Rassidescu, 1866, p. 18.

<sup>7</sup> I. C. Chițimia, *Viața și pildele preatînțeleptului Esop*, *Introducere*, în *Cărțile populare în literatura românească*, București, E.P.L., 1963, p. 114.

et des réflexions de La Rochefoucauld et des principes d'éducation de Fénelon, des fables de La Fontaine <sup>8</sup>. C'est dans cette même période qu'on a identifié aussi la première traduction en vers d'une fable du grand classique, *La cigale et la fourmi* (C I, 1) due au poète Ioan Cantacuzino et insérée dans le volume assez récemment découvert *Poezii noo*, dont la date de parution reste encore approximative : vers 1791, ou, peut-être, 1792 — 1793 <sup>9</sup>. C'est d'ailleurs à ce moment-là que La Fontaine commence sa carrière dans la littérature roumaine <sup>10</sup>.

Sur ce fond d'intérêt effectif envers les attributs de ce genre, qui va atteindre un développement maximum après 1830, on enregistre une série d'initiatives, comme, tout d'abord, celle de Nicolae Oțelea, d'adapter les fables de Phèdre, quatre-vingt-dix sur les cent vingt-trois écrites par le poète latin <sup>11</sup>, parues sous le titre *Fables choisies*, Vienne, Iosif Kuzbeck, 1784, et les adaptations faites par Dimitrie Țichindeal intitulées *Enseignements philosophique et politiques (dispensés) par fables moralisatrices*, parues à Buda, 1814.

La source des adaptations, des lectures et des transpositions réalisées est formée, comme on aura pu le remarquer, des fabulistes antiques et modernes, classiques et de l'époque des lumières. Oțelea procède ouvertement à l'adaptation de Phèdre ; Țichindeal reprend, par l'intermédiaire d'Obradovici, Esope, La Fontaine et Lessing <sup>12</sup>. Ses préférences sont loin de surprendre : l'orientation, générale du goût littéraire de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle va vers les œuvres d'expression classique, humanitaires, rationalistes et moralisatrices comme substance. C'est la période où, à côté des classiques latins, consignés par les catalogues du temps, on lit de la littérature française de facture classique : Corneille, Racine, La Fontaine, La Bruyère, Voltaire, Fénelon, Montesquieu <sup>13</sup>, des auteurs significatifs comme sources de la philosophie roumaine des lumières mais aussi pour les prolongements moraux, didactiques de la littérature roumaine.

Cependant la fable en prose, favorable à cette dernière direction, dépasse plus d'une fois les implications didactiques, formatives, et s'oriente vers les problèmes de la vie sociale et politique du temps dans leur ensemble. Étant donné le niveau récepteur général précaire, non encore émancipé, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les traducteurs et les adaptateurs de fables, conscients de la nécessité impérieuse d'une culture laïque, d'une morale renouvelée, active, choisissent des thèmes visant non seulement des difformités morales, de partout et de toujours, mais également certains thèmes qui répondent aux impératifs du jour, qui puissent épauler les efforts dirigés vers la formation d'une nouvelle éthique, nécessaire au dépassement de l'inertie, du sous-développement.

<sup>8</sup> Cf. Mircea Angheliescu, *Preromantismul românesc*, București, Ed. « Minerva », 1971, p. 31—65.

<sup>9</sup> G. Ivănescu, *Un poet necunoscut*, « Iașul nou », V, 1953, 3—4, p. 244.

<sup>10</sup> Pour une ample analyse, voir notre thèse de doctorat, *La Fontaine en Roumanie*, București, 1978.

<sup>11</sup> La première traduction intégrale ; Fedru, *Fabule*, trad. Aurel Tita et Gheorghe Moraru, București, E.L.U., 1966.

<sup>12</sup> Dimitrie Țichindeal, *Înainte cuvintare în Fabule și moralnice învățături*, Timișoara, Ed. « Facla », 1975, p. 30.

<sup>13</sup> Mircea Angheliescu, *op. cit.*, p. 36—37.

Un nombre considérable de pièces témoignent, dans ce sens, de l'intention des auteurs de cultiver un bon sens nécessaire à la réception réaliste et constructive des choses et des hommes. Dans ses adaptations, Nicolae Oțelea recommande ainsi la prudence, le discernement qui nous empêchent d'être dupe, de nous laisser prendre au piège des apparences (*Le renard et le bouc*<sup>14</sup>, *Le loup et l'outarde*<sup>15</sup>, *Le loup et le cheval*<sup>16</sup>, et *Le chameau*<sup>17</sup>). On prévient, de même, contre le danger des ambitions démesurées et des flatteries exagérées qui mènent les hommes à leur perte (*La grenouille et le bœuf*<sup>18</sup>, *Le corbeau et le renard*<sup>19</sup>).

Parfois, de vieux proverbes de grande circulation, à travers lesquels la morale s'exprime plus aisément, constituent des appels à l'union, à la fraternité, à l'amour, sentiments de nature à préparer l'unité morale, condition impérieuse de la renaissance et du progrès nationaux, idée mère de l'époque : « aidons notre prochain » (*L'âne et le cheval*)<sup>20</sup>, « sagesse passe le péril » (*Un chien, un coq et un renard*)<sup>21</sup>, « tel est pris qui croyait prendre » (*Le lion, le loup et le renard*)<sup>22</sup>, « au besoin on connaît l'ami » (*L'homme qui a mis à l'épreuve ses amis*)<sup>23</sup>.

Opérant une sélection parmi les fables d'Obradovici, Țichindeal adapta lui aussi une série de sujets qui pouvaient soutenir effectivement l'émancipation morale de son peuple. De nombreuses pièces offrent, de manière traditionnelle, des normes de vie universellement valables. L'auteur exhorte à la lucidité dans toutes les circonstances de la vie afin d'éviter le piège des apparences (*Le lion et le taureau*)<sup>24</sup>, met en garde contre la ruse et l'hypocrisie (*Le loup et le cheval*, *Les renards*)<sup>25</sup>, recommande, contre l'orgueil et l'inflexibilité, le sens de la relativité, la circonspection (*Le chêne et le roseau*)<sup>26</sup>, il oppose la modération à la vanité, à l'ambition (*La grenouille et le boeuf*)<sup>27</sup>, etc.

Mais pour la connaissance de la mentalité existante et de son évolution, les fables qui joignent aux moules traditionnels la prédilection pour les aspects sociaux, politiques et satiriques présentent un intérêt particulier. La recherche d'un type humain, d'un modèle de vie, ou bien la nature des préoccupations, d'aspirations et d'idéals qui commencent à s'imposer en s'affrontant, voilà les problèmes auxquels s'attaquent, encore timidement, pour tâcher d'offrir une solution, les adaptations de Nicolae Oțelea et, de façon plus directe et plus vigoureuse, celles de Țichindeal.

La tendance évidente chez Oțelea de l'orientation vers un nouveau comportement capable d'assurer l'engagement de l'individu dans l'immé-

<sup>14</sup> Nicolae Oțelea, *op. cit.*, p. 8–9.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 65–66.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 36–37.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 41–42.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 69–71.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 12–13.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 16–17.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 23–25.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 66–68.

<sup>24</sup> Dimitrie Țichindeal, *op. cit.*, p. 46.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 52–53, 53.

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 130–131.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 96–97.

diat, dans l'histoire se révèle dans le choix fait parmi les fables de Phèdre des pièces qui impliquent l'attitude satirique, l'opposition, la résistance vis-à-vis de ce qu'il y a d'inhumain, d'injuste, d'oppressif, de faux et de rétrograde. D'où le plaidoyer implicite pour la formation d'un homme nouveau, instruit, capable de répondre aux exigences historiques immédiates. La morale de ses fables surtout, qui appartient intégralement à l'auteur roumain<sup>28</sup>, synthétise une série de réflexions dépassant le sujet où l'on décèle des références aux réalités sociales et politiques autochtones : « Beaucoup d'hommes s'enrichissent aux dépens des autres »<sup>29</sup> ; « Les choses humaines gagnent à réunir la réflexion des esprits, mais plus les mœurs se corrompent, plus ces choses se dégradent »<sup>30</sup> ; « Il ne faut jamais reprocher leur déraison à ceux qui en font preuve mais à ceux qui les ont élevés »<sup>31</sup> ; « C'est ainsi que les méchants s'introduisent dans un pays, si la sagesse des gouverneurs n'y veille pas »<sup>32</sup>. « Si les puissants veulent nuire aux faibles, ils y parviennent toujours »<sup>33</sup>. « Bannissons la paresse et mettons-nous à l'ouvrage, car c'est là notre trésor incontesté »<sup>34</sup>, etc. La signification morale et sociale de ces vérités décèle, dans une certaine mesure, étant donné les réalités existantes, la conscience aiguë de la nécessité de préparer les esprits à une nouvelle étape : le passage de la connaissance à l'action en vue de l'imminente renaissance nationale.

Les problèmes vitaux des Roumains au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, celui de la libération nationale et sociale surtout, repris par Țichindeal, plus que par Nicolae Oțelea, dans de nombreuses fables, impriment à ses adaptations un certain caractère spécifique. Dans l'« Enseignement » moral indépendant et dans les « Observations » — un ajout où Țichindeal amplifie certaines idées de l'« Enseignement » — l'auteur développe, le plus souvent dans l'esprit de la philosophie des lumières, des idées dictées par l'histoire même, des problèmes soulevés par la nécessité de la transformation morale et intellectuelle du peuple roumain, transformation requise par le processus d'évolution où il se trouvait engagé.

Une série d'adaptations de Țichindeal exprime, dans ce sens, une certaine attitude morale, usant largement de sous-entendus qui confèrent une valeur militante à ces pièces et renvoyant à des états de fait vécus par les Roumains de Banat, de Transylvanie et des Principautés Roumaines. On peut citer ainsi comme significative l'idée des conséquences de l'avarice et de la cupidité dont traite la fable 111, intitulée *La femme et la poule* ; il s'en dégage la nécessité de l'éducation morale et spirituelle de l'homme de toujours, de la concordance supérieure de la pensée et des impulsions morales. Mais cet effort intérieur, où le jugement l'emporte, Țichindeal l'amplifie conformément à l'esprit rationaliste et l'accorde, dans l'« enseignement » final, aux besoins généraux immédiats de l'instruction. Il exhorte

<sup>28</sup> Comme l'avoue Nicolae Oțelea même dans l'*Avant-Propos* : « Je n'ai rien d'autre fait dans ce livre que de l'habiller à la roumaine, et au bas de chaque fable j'ai ajouté un bref enseignement », *op. cit.*, p. 4.

<sup>29</sup> Nicolae Oțelea, *op. cit.*, p. 18.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 20.

<sup>31</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>33</sup> *Ibidem*, p. 50.

<sup>34</sup> *Ibidem*, p. 64.

ses confrères à s'instruire, ne voyant pas d'autre voie pour les Roumains de se rendre dignes de la grandeur, de la vaillance de leurs ancêtres romains et de s'élever à la hauteur des impératifs politiques et sociaux : l'union et de hauts faits afin de dépasser l'état où ils « sont tombés » et pour affirmer l'éclat de la nation « daco-romaine » : « La raison ! Illustre nation daco-romaine de Banat, de Valachie, de Moldavie, de Transylvanie, de la Hongrie, la raison ! Quand tu te pénétreras de la lumière de l'instruction, des bien-faisantes bonnes actions, tu te rassembleras, il n'y aura pas de nation plus digne que toi sur terre, une fois que tu te seras relevée du marasme où tu es tombée. Car les bonnes actions sont le fait de ton humanité. La grandeur, la noblesse, la vertu, voilà les faits des vieux Romains. Ce sont les diamants inestimables qui appellent cependant la main de la sagesse qui les lave, les purifie, les polisse pour leur rendre leur éclat. »<sup>35</sup>

A un moment où il ne pouvait encore s'agir d'une action politique, le point de vue de l'instruction adopté et préconisé par Țichindeal offrait, en dépit de son côté utopique, la garantie de l'émancipation de la nation, de son union et de son progrès. Dans ce sens, le mérite de Țichindeal est d'autant plus remarquable qu'il est parmi les premiers qui, sans vanités littéraires, a adapté, dans le cadre limité d'un genre à ses débuts, l'expérience intellectuelle de l'Occident, les idées des lumières, aux réalités locales.

Cette recommandation expresse d'être par nous-mêmes, impressionnante comme exaltation patriotique et comme exhortation à l'action, est reprise dans d'autres pièces, comme dans la morale de la fable 144, *Les chèvres et Jupiter*, où le commentaire dépasse hardiment le cadre de l'apologue. La morale traditionnelle — la cupidité, origine du mal — est élargie jusqu'aux dimensions d'un tableau critique direct, où Țichindeal dévoile, avec indignation légitime et des accents véhéments, le substrat de la grande propriété foncière, du servage féodal et de l'oppression nationale, réalité que les écrivains de 1848 vont dénoncer à leur tour : « Est-il juste que mille familles inoffensives périssent pour pouvoir mieux remplir cent panses de fainéants et d'insatiables ? Mais ç'en est la coutume et la mode ! Les grands boyard doivent vivre entourés de tous les honneurs ? Mais cela ne va pas sans dissipation, et comment dissiper sinon en suçant jusqu'à la moelle les pauvres sujets et les laboureurs des villages. Nous voyons que les acquéreurs de domaines sont très emballés pour les villages roumains mais n'en recherchent pas d'autres, car les autres ne sont pas si faciles à soumettre, mais ils crient ensuite contre le Roumain qu'il est paresseux et pauvre. Il doit bien l'être, fatigué qu'il est de tant travailler chez le boyard ; et travaillant si peu à son propre compte, il doit bien être pauvre. Il en est de même pour le service militaire : on dit que le Roumain se dérobe à ses obligations militaires. Il s'y dérobe à n'en pas douter, car personne ne lui a appris à estimer le bien qu'on peut avoir de sa patrie, et pourtant l'armée compte surtout des Roumains et ce sont de bons et de vaillants soldats, fidèles à leur empereur »<sup>36</sup>. L'injustice et les abus qui accablent les compatriotes alimentent la passion civique de l'exposé critique.

<sup>35</sup> Dimitrie Țichindeal, *op. cit.*, p. 135.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 194—195.

Par les références critiques aux réalités locales et le plaidoyer en faveur de l'émancipation nationale des Roumains contenu par la « morale », Țichindeal imprime à la fable un sens politique et social évident, en la faisant dévier, par là, selon l'avis d'Alexandru Dușu, de sa structure classique : « d'une part, l'élément anecdotique inclut la „morale” mais, d'autre part, l'élément moral s'amplifie et aborde des problèmes qui dépassaient auparavant le champ d'observation du fabuliste. [...] l'œuvre d'Esopé — dit encore le chercheur — est utilisée seulement parce qu'elle se prêtait au but poursuivi par l'auteur, mais l'accent tombe sur les questions „philosophiques et politiques” discutées dans le cadre des „enseignements moraux »<sup>37</sup>.

Par cette nouvelle orientation, la fable en prose se rattache à la littérature moralisatrice des « recueils édifiants ». Provenant, comme ces derniers, de sources étrangères variées, comme on l'a vu — grecques et latines, françaises et allemandes par filière serbe — la fable a obtenu droit de cité tout comme les écrits mentionnés, en s'adaptant aux impératifs autochtones : approfondissement du processus de laïcisation de la culture roumaine par la lutte contre l'obscurantisme et la promotion des connaissances scientifiques, d'une nouvelle conception de l'homme et de sa destinée, du travail et de sa finalité, mais surtout l'accomplissement des intérêts vitaux des masses, la libération nationale et sociale. Et si l'analyse des « livres de sagesse » a permis, une fois de plus, de conclure que la littérature roumaine du croisement des deux siècles, le XVIII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup>, apparaît comme le résultat non seulement d'un renouvellement vigoureux mais aussi d'une diversification massive, par l'apparition de nouveaux genres<sup>38</sup>, la fable, par son contenu, de même qu'en tant que genre nouveau, a soutenu et illustré, comme on a pu le voir, selon ses possibilités, ce phénomène d'« explosion » de notre culture, qui s'était trop développée entre des limites pendant trop longtemps conservées pour pouvoir se maintenir dans la même voie »<sup>39</sup>.

Et si Nicolae Oțelea, ne peut témoigner de cette métamorphose de la littérature roumaine qu'en simple amateur de lettres, en ce qui concerne Țichindeal, de nombreux „enseignements” et „observations”, qui font preuve d'une certaine prédisposition pour la prose, lui confèrent, pensons-nous, une certaine place. On est frappé ainsi par l'accumulation, dans la morale ou l'« observation » de ses fables, de dates, de faits et d'événements renfermant des observations critiques pénétrantes sur l'homme et la société, des caractérisations valables de certains états de fait, probantes pour les disponibilités d'un prosateur qui, malheureusement, n'a plus évolué, comme dans la fable 78, *L'homme mordu par les chiens* : « Malheur à la brebis entourée de loups, et malheur à l'homme aimable si là où il se trouve c'est le plus fort qui passe pour vertueux, où l'abus, la grossièreté et la barbarie font la loi et donnent des verdicts et commandent. Car, dans un tel endroit sans loi, le pauvre est forcé par l'implacable nécessité d'obéir aux recommandations de ce médecin, il doit nourrir de son sang celui-là même qui l'étrangle et l'éreinte. Quelle situation avilissante que celle où

<sup>37</sup> Alexandru Dușu, *Coordonate...*, p. 319—320.

<sup>38</sup> Alexandru Dușu, *Cărțile de înțelepciune...*, p. 119.

<sup>39</sup> *Ibidem*.

l'ignare se permet de calomnier, de dénigrer, tandis que l'homme avisé doit se taire et obéir peureusement. De même, celle où l'injuste et l'insensé donnent des ordres auxquels les gens de bien sont obligés de se soumettre. Il convient de citer ici un mot d'Euripide : « Les cours d'eau coulent en amont »<sup>40</sup>. L'« enseignement » des fables acquiert ainsi, plus d'une fois, comme on l'a déjà remarqué<sup>41</sup>, le caractère discursif de prose, d'essai traitant de différents problèmes de la vie sociale et politique contemporaine. Le ton devient, comme on l'aura observé, essentiellement dénonciateur, chaque fois que l'auteur déplore l'oppression générale.

L'on n'a pas laissé de remarquer que l'écrivain évoque volontiers la gloire des ancêtres ou leurs souffrances, les deux états visant à faire sortir le peuple de son immobilisme et de son ignorance pour accéder au rang des nations libres et civilisées d'Europe. Țichindeal réalise une sorte d'incursion historique comparative, où l'antithèse passé-présent, bien-mal, sagesse-sous-développement imprime, en dépit des difficultés de langue et d'expression, du ton de prêche et d'une affectation ecclésiastique, une certaine tension, capable d'émouvoir et de convaincre : « Nos aïeux ont terriblement souffert à cause de toutes sortes d'infamies. Est-ce donc juste et raisonnable que nous en fassions autant ? Nullement. Car si les hommes ne sortaient pas d'un état quelconque, jamais un peuple ne s'enrichirait ni ne s'éveillerait. Les sages vont de mieux en mieux, mais les autres ne font aucun progrès, ou (ce qui est encore plus vraisemblable), s'ils n'améliorent pas leur état, ils vont de mal en pis... Et comme il s'agit ici des bonnes ou mauvaises mœurs, il nous faut y réfléchir et les examiner avec attention pour nous débarrasser de celles dont nous dépisterons l'inutilité absolue, même si elles remontaient à Mathusalem, et conserver les bonnes, les affermir et les enraciner en nous. Et ce faisant, on sortira de la bêtise, de l'enfance, on ne côtoiera plus la barbarie, pour y tomber, bien au contraire, nous serons des hommes parfaits et sages qu'on comptera au nombre des peuples nobles et sages d'Europe »<sup>42</sup>.

Ailleurs, l'allégorie de la fable offre à l'auteur l'occasion de disserter sur les abus cléricaux. Toujours lucide, impitoyable, ironique, Țichindeal exprime son désaccord vis-à-vis de certaines pratiques de l'Église qui ont considérablement nui, des siècles durant, à l'émancipation matérielle et spirituelle de sa nation : « Parmi les ignorants ou les esprits rétrogrades, à l'âme corrompue, moines en Turquie, il y en a beaucoup qui aimeraient mieux que les Turcs dominant encore la terre entière plutôt que leur propre anéantissement. Mais appelle-t-on encore ça amour de Dieu et de la patrie ? Mais ils n'en ont cure, car ils ont renié leurs parents, le patrimoine, leur patrie. C'est pourquoi, ô cher peuple honnête ! Tous les biens appartenant aux monastères sont la propriété du peuple. Il convient d'en faire des écoles pour le peuple, de s'en servir afin d'instruire les instituteurs et les prêtres à venir. Et ce sera alors, comme cela se doit, pour le patrimoine de la patrie et de la nation. Glorieux, le nom des patriotes pleins de sagesse qui s'y emploieront dans l'intérêt général. Le bien qu'on peut réaliser d'ores et déjà, pourquoi attendre qu'on l'accomplisse après nous ? »<sup>43</sup>

<sup>40</sup> Dimitrie Țichindeal, *op. cit.*, p. 97.

<sup>41</sup> Alexandru Dușu, *Coordonate...*, p. 319–323.

<sup>42</sup> Dimitrie Țichindeal, *op. cit.*, p. 150, 153.

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 104.

Les développements de Țichindeal de l'« Enseignement », tangents au corps de la fable ou indépendants, de même que leur structure spécifique anticipent ainsi, par quelques rudiments, parallèlement à bon nombre de « livres de sagesse », sur le genre de l'essai dans notre littérature. Le lettré de Banat ne dispose pas, de toute évidence, d'une technique précise, son style est lourd, l'état précaire de langue lui ôte la possibilité de nuancer sa pensée, la dilution de la phrase noie plus d'une fois le sens. Mais les problèmes sociaux, historiques et moraux abordés, où la personnalité de l'écrivain se révèle, souvent vigoureuse, fébrile, au premier plan, développant des idées, des impressions ou méditant sur certains faits, tantôt posément, à la manière des chroniqueurs, tantôt pathétique, rhétorique à l'excès, représentent des caractéristiques qui font de la morale et des « Observations » des adaptations de Țichindeal de véritables noyaux à partir desquels prendra corps l'essai de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'observation historique, les accents d'opposition, la participation intense, le patriotisme engagé, la fièvre du renouvellement qui caractérise, comme on a pu le voir, certaines pièces, annoncent déjà l'art d'un écrivain comme Negruzzi, par exemple, qui, dans ses *Lettres* initiera avec un certain succès le genre de l'essai<sup>44</sup>. Les passages cités de la morale des fables 144 et 78 renvoient les spécialistes, sans hésitation, à *Un regard rétrospectif* et *Vandalisme*, par exemple, du cycle de Negruzzi *Noir sur blanc*.

À côté des « livres de sagesse », la fable en prose de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIX<sup>e</sup> siècle — celle de Țichindeal surtout — enrichit, comme on l'a vu, la tradition culturelle roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle. On y relève, en même temps qu'une certaine manière de penser et d'agir en vue d'atteindre certains buts vitaux généraux, une certaine préférence pour l'allégorie comme forme d'expression, favorisée à la fois par la tradition et par les conditions sociales et historiques existantes. Bien qu'à ses débuts, la pratique de ce genre ait prouvé, une fois de plus, que depuis Esope et Phèdre, la fable a permis des « déviations » vers d'autres genres, soit par l'élargissement et la diversification de ses problèmes de prédilection, soit par annexion continue des différents aspects des réalités matérielles et spirituelles d'une certaine époque.

Quant à l'évolution de ce genre, en continuant et renouvelant la veine de la littérature morale, didactique, fusionnant de vieilles tendances morales et militantes — de la fable du monde entier, la fable en prose et surtout les adaptations de Țichindeal — ont assuré le devenir du genre. En faisant ressortir les dimensions internes de la fable, les adaptations de Țichindeal y ont introduit certaines particularités que la fable en vers développera plus tard et a préparé le climat spirituel nécessaire à l'affirmation et au développement du genre à l'époque qui succède immédiatement après, celle de 1848, époque relativement glorieuse de la fable roumaine.

La fréquence de la fable dans la période dont nous nous occupons, attestée par les transpositions de plus en plus nombreuses de *l'Esopia*, par les adaptations dues à Oțelea et celles de Țichindeal de 1814, auxquelles succèdera une nouvelle édition en 1838, fréquence qui prépare l'épanouissement sans précédent du genre à la veille de 1848 et durant la période

<sup>44</sup> Liviu Leonte, *Prefață* in Constantin Negruzzi, *Opere*, I, București, Ed. « Minerva », 1974, p. XXX.

connue comme telle, pose en même temps le problème du rapport entre le genre et le public, très important pour la place de plus en plus privilégiée de la fable dans le processus de la formation du goût à l'époque.

Les reprises, les impressions de nouvelles créations, qui se multiplieront considérablement, sont une preuve indubitable du succès de la fable dans certaines couches sociales, capables de la lire, de la comprendre, d'en éprouver la cohérence et signifient en même temps une fusion d'idéaux.

Enfin, il faut préciser que l'affirmation de la fable, bien qu'ayant eu lieu dans le contexte plus large du développement de la culture roumaine, a été conditionnée par le contact avec certaines acquisitions des cultures de l'Europe de Sud-Est, grecque et serbe surtout. Le choix du genre, l'option pour certains thèmes, étant donné le fait que l'œuvre de Dositei Obradovici est faite toujours d'une série d'adaptations d'après certains fabulistes étrangers, témoignent non seulement d'une large circulation de l'apologue chez les peuples de cette région, mais aussi de certaines affinités dans leur structure mentale et ethnique-psychique dans l'ensemble du processus de leur modernisation, qui ont favorisé le langage oblique de la fable. Ce phénomène s'offre ainsi comme un argument important, d'un certain poids, pour les recherches des spécialistes qui se proposeraient d'étudier certaines similitudes des luttes pour l'affirmation nationale et des phénomènes culturels et la mentalité des peuples de cette région de l'Europe.

## A GERMAN PEDAGOGIC WORK WIDELY DIFFUSED IN WESTERN ROMANIA

[Villaume, *Pedagogy and Method*  
(Translator Naum Petrovici), Buda, 1818]

FLORIAN DUDAȘ

As in the other parts of Europe, the Enlightenment incited in the Romanian countries the establishment of schools, the printing of a great number of books and the organization of an important number of libraries. In Transylvania, a Romanian province under the rule of the Habsburg empire, the cultural centres, specialized since ancient times, develop now and express themselves particularly as school centres, contributing to the creation of a climate favourable to the enlightenment and education of the people. Pedagogic thought also develops under the influence of Rationalism and the Enlightenment as reflected in the studies of history, philosophy, languages, pedagogy and method; some of these are original works, but most of them are translations, remakes and adaptations from the foreign<sup>1</sup> literatures, especially French and German according to the needs for developing national conscience with the Romanians.

*Pedagogy and Method*, by Villaume, translated and published in Romanian in 1818 in Buda, Hungary, required by the education of the nation and expressing the moral concerns of the Transylvanians<sup>2</sup>, is such a work diffused at the time of the Enlightenment, a cultural spirit which, by virtue of Transylvania's historical conditions is directly related to the German Enlightenment. The author of this book is a progressive German pedagogue, with an obviously French-sounding name; he is one of the adepts of J. H. Pestalozzi's school. Educator by profession, Villaume worked during the second half of the 18th century in Germany, in Halberstadt, a town sited in the Magdeburg district. Here he inspired respect not only by his tremendous activity, but particularly by his method works, such as *Praktisches Handbuch für Lehre in Bürger und Landschulen*, issued in 1787 in a second edition (Fig. 1); copies of it reached as far as Transylvania and were found by us now, both in the libraries of the Romanian colleges for schoolmasters in Arad and Oradea and in those of some enlight-

---

<sup>1</sup> *Clasici ai pedagogiei universale și gândirea pedagogică românească* (Classics of world pedagogy and the Romanian pedagogic thought) (A study edited by Stanciu Stoian), Bucharest, 1966, *passim*.

<sup>2</sup> Alexandru Duțu, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII (1700—1821), Studii și texte* (Landmarks of Romanian culture in the 18th century (1700—1821), Studies and Texts), Bucharest, 1968, p. 291.

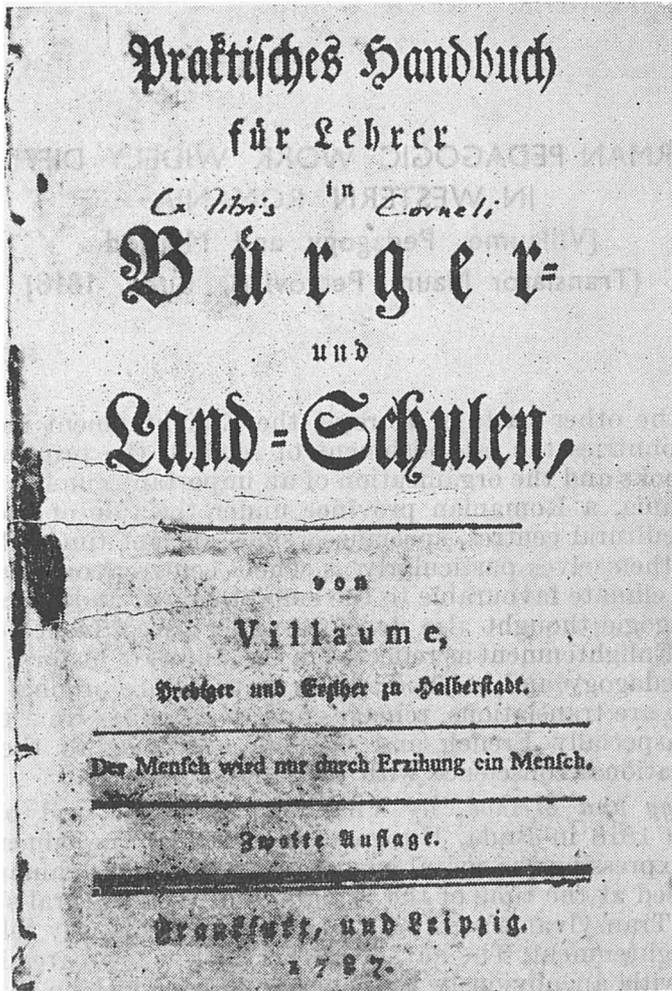


Fig. 1.—Villaume, *Praktisches Handbuch für Lehre in Bürger- und Landschulen*, Frankfurt — Leipzig, 1787.

tened scholars, such as Ioan Corneli<sup>3</sup> and Samuil Vulcan<sup>4</sup>. The Romanian translator of the book is Naum Petrovici, a Romanian pedagogue directly influenced by the German cultural climate. His contribution, in the second half of the 18th and at the beginning of the 19th centuries to Transylvania's educational and cultural life, has not been thoroughly investigated up to now, so that we do not know the date and place of his birth;

<sup>3</sup> Ioan Corneli (1757—1848). Transylvanian enlightened scholar, author of linguistic studies. He collaborated to the *Romanian-Latin-Hungarian-German Lexicon*, published in Buda, in 1825, and wrote a *Methodic Guide To Be Used in National Schools* (Pesta, 1822). His knowledge of Latin, Greek, French, German and Magyar and his cultural concerns helped him gather a valuable library, of which an important number of volumes is presently being investigated by us.

<sup>4</sup> Samuil Vulcan (1760—1839). Well-informed Romanian cleric, exceptionally receptive to the European Enlightenment, a friend and supporter of the leaders of the Transylvanian

researcher Ilie Popescu Teiușan presents him in his dictionary of *Pedagogues and Teachers in Romania*<sup>5</sup> as a pedagogue, teacher and administrative official of the Greek-Orthodox national schools of the Banat, a Romanian region situated west of Transylvania. He considers him an enlightened patriot and emphasizes, among his other activities, the fact that he translated Villaume's book.

From his writings, as far as they have been published, it appears that he was concerned with literature and pedagogy, the first lines published by him being poetic essays. In 1815 he published, in the Buda University Press, *Poems*, dedicated to Uroș Nestorovici<sup>6</sup>, councilor of the Greek-Orthodox schools of Hungary, and a year later, in 1816, another of his books appeared, containing again *Poems*, this time dedicated to Atanasie Grabovici, a Buda merchant "both the administrator of the Romanian national school, and a patron inflamed by the desire to educate the Romanians"<sup>7</sup>. In 1818 the book entitled *Handbook for School Teachers* is published also in Buda in the same University Press. The work consists in a collection of "pedagogic books" most of them from the writings of pedagogue H. Niemeyer<sup>8</sup>, whose translator seems to be this very Naum Petrovici<sup>9</sup>, if we consider the remark made in the foreword about "the lack of knowledge" of pedagogy and method in national schools and about the *Directives in Pedagogy and Method*, which are unfamiliar to all national teachers; for this reason, concludes the author: "it is their duty to occasionally look for items necessary in education and to acquire them", because "there is no doubt that they will strongly influence the improvement of the education of our nation"<sup>10</sup>. We are inclined to think that the author of the translation is indeed Naum Petrovici, while the book whose absence he refers to and which he places next to "our citizens' welfare" can be no other than the one presented here, i.e. the translation of the book by Villaume: *Pedagogy and Method*, issued under his supervision that same year.

The book published in Romanian has the following title:

*"Pedagogy and Method for the Teachers of Town and Village Schools by Villaume, Presently Translated for the First Time in the Daco-Romanian Language, Translated and Arranged by Naum Petrovici of the Foundation of National Greek-Orthodox Schools, Royal Tax Collector in the Hungarian*

school; to him may largely be ascribed the transformation of Oradea city into a centre of Romanian Enlightenment. His library held about 2000 volumes, issued during this time in various parts of Europe.

<sup>5</sup> Ilie Popescu Teiușan, *Pedagogi și oameni de școală din România* (Pedagogues and schoolmasters in Romania), Bucharest, 1975, p. 126.

<sup>6</sup> Ioan Bianu, Nerva Hodoș, Dan Simonescu, *Bibliografia românească veche* (Old Romanian bibliography) (1508—1830), III, 1809—1830, Bucharest, 1936 (continued abbreviated: *BRV III*), p. 124.

<sup>7</sup> *BRV III*, p. 155.

<sup>8</sup> H. Niemeyer, *Über öffentlichen Schulen und Erziehungsanstalten ...*, Halle, 1799.

<sup>9</sup> Cf. N. Istrati, *Priviri asupra bibliografiei pedagogice românești* (Considerations on Romanian pedagogic bibliography), in "Conception of and Achievements in Pedagogy", N° 5, Bucharest, 1929, p. 224; Dumitru Ghișe, Pompiliu Teodor, *Fragmentarium iluminist* (Fragmentary Enlightenment), Cluj, 1972, p. 239.

<sup>10</sup> *BRV III*, pp. 223—224.

*Kingdom, Buda, in the Royal Publishing House of Hungary, 1818*". 8° volume and (12) f + 339 p + (14) f<sup>11</sup>.

In his *A Word to the Readers* Naum Petrovici offers the book "to young teachers and to those... who have the duty to feed the infants with the milk of Christianity and extend advice and a helping hand to the teachers who educate youngsters", to priests and catechists and also to parents.

Although the source is established, it being the book with the same title by the German pedagogue Villaume, the book published in Romanian in Buda in 1818 represents more than a mere translation; Naum Petrovici himself emphasized in the title and foreword that it had been "translated and altered", "that he was so bold" as to adapt it "in several points" to the realities of the Romanian school and to the requirements of those commissioned to educate young people. So, in order to systematize the content of the two pedagogic disciplines, the book was divided by school years into "parts", "divisions", "chapters" and "paragraphs" containing school regulations, the educators' tasks in and out of school, study "method", with practical advice on how to teach certain tuition items, sanitary regulations, regulations of economic interest, etc.

As we do not propose to deal with the contents of the book this being strictly of pedagogic literary interest, we shall discuss in short some insertions, doubtlessly introduced by the Romanian pedagogue, encountered in the text or in the notes of the book<sup>12</sup>. In chapter 3, *For Punishments and Gifts*, for instance, in paragraph 51, referring to punishments, the pedagogue Villaume indicates, obviously influenced by John Locke that "if you see somebody (a pupil n.n.) making fun or playing, do not do anything to him except order him to play a little farther away, and hearing this the child will soon lose the envy to play". Conversely, Naum Petrovici observes: "but be very careful by this not to incite other children to play; for the teacher's will is that no child should act according to his own mind. Therefore if the teacher sees that his will is not accomplished, he must order the combative child to keep his peace and punish the disobedient one" (p. 55). In chapter 4 *About Morality* he writes addressing the Romanian teachers: "Our aim, beloved teachers, is not only to educate the children well, but also to enlighten them so that in time they become good and honest men. Their soul and happiness, both worldly and eternal, are committed to you. Oh! May God help that the importance of the hostage entrusted to you stimulate you to manliness and industry". And in paragraph 106, where Villaume, just like John Locke, proposes that the study of morals be carried on by living examples taken from the "stories" of moral happenings and gives D. Rohov's book: *The Children's Friend* (Der Kinderfreund) and the *History of the Bible* as bibliographical material, Naum Petrovici adds to this "the booklet useful in any circumstance under the title: *Advice for a Perfect Happiness*" (p. 103). In the "third division

<sup>11</sup> The book has been bibliographically described for the first time in BRV III, p. 237—250. After 1818 Naum Petrovici succeeded in publishing only a pamphlet in German, entitled: *Neujahrs Geschenk* (Buda, 1819), containing verse and explanations about an Association of Romanian Women in Budapest. He died in 1824. On that occasion the Romanian student Toma Popovici (Damaschin Bojincă) wrote and printed a *Speech at the Bural of Naum Petrovici* (Buda 1824).

<sup>12</sup> These are signed with the initial P (i.e. Petrovici).

of the book" concerning the teacher's duties, Villaume indicates for reading the very writings he had consulted when elaborating his book, priority being given, as may be seen, to works of the German pedagogic school: *The School Book* by D. Rohov; *Description of the School Organization*, by F. Riman, systematized by D. Recan; *Training of the Citizen* by D. Reshevitz; the *Catechism of Moral Teaching for the Peasants* by P. Sloser and *Questions for Infants* elaborated by the Monks' Society of Zürich, an important city in Switzerland. Following this Naum Petrovici notes: "I much regret that these books for the education of Romanian youngsters are in no way available and not yet translated into my mother tongue, but do not grieve, beloved Romanian scion, for I shall give them to you in a short time, interpreting them in your language" (p. 111).

The insertions of the Romanian pedagogue are again quite obvious in the second part of the book: *Dispositions and division of tuition*, dealing with book reading, concerning, however, books with a pedagogic content. Instead of the *Bible* and *Catechism* which "are not exactly books to be read by children", it would be advisable and desirable to take up the reading of beautiful short stories. A book has been introduced in all the schools of Austria, named: the *Children's Friend*, and is now frequently read (the Romanians do not yet have this book! And they will find it difficult to get!) And in the foot-note on the same page Naum Petrovici adds: "I said that the Romanians will have difficulties in getting this book, namely the *Children's Friend* (*Der Kinderfreund*) because the Romanian young people do not specially choose to read moral books.

The mentioned examples as well as the hope expressed in the last lines show us Naum Petrovici — although he sometimes seems skeptical — as a disciple of the new rationalist current and simultaneously as a convinced progressive-minded man just like all other Romanian scholars of the time who upheld that "knowledge is acquired by the frequent reading of books"<sup>13</sup>. The book he suggests to the Romanian reader is a pedagogic treatise, It is not a foreign "novel", neither is it a behaviour book or a book of moral wisdom; it is a transposition, for educational purposes, of the experience of an enlightened pedagogue — as the translator himself notes — for the new organization of Romanian schools, meaning by this a bourgeois-oriented school, realistic in substance.

Once translated, the book had to be printed. As most of the Romanian scholars of Transylvania, Naum Petrovici had not the means to publish the book; he, therefore, resorted to a method frequently used at the time, i.e. to readers' subscriptions to the book. From the introduction we learn that the translation was ended in 1816 and on that occasion Naum Petrovici circulated a *Notice*, no doubt with a view to starting subscriptions for the book.

This notice has not been found up to now, so that we do not know if it was handwritten or printed. It certainly represented a manifest appeal to all ranks of the nation, to school civil servants in the first place, asking them to contribute to, and support the publication and dissemination of the book which was this time the translation of a peda-

---

<sup>13</sup> We find this opinion expressed in the foreword to the Romanian *Prayer book* printed in Blaj, in 1784.

gogic work. The Romanian scholar was, therefore, proposing the reception of the educational model advocated by Villaume for his own society, having obviously in view an effervescent, enthusiastic and receptive cultural activity, anxious as he was that we should catch up with western civilization.

The subscription initiated by Naum Petrovici developed during 1816 and 1817. We do not know the Romanian regions which initially covered the subscribing, neither do we know the names of the persons commissioned to do the lists — but this activity certainly developed, induced and helped by the Romanian school authorities, represented by Naum Petrovici himself. We know, in exchange, the conclusion of the action, the diffusion area, the name and number of subscribers — these data being particularly precious in mirroring the cultural state of the Romanian society at that time<sup>14</sup>; they figure in the *Subscription List*, printed by Naum Petrovici at the end of the book (Fig. 2). The list holds two divisions. The first one, entitled *Clerical Persons* records the subscribers of the clergy of the Romanian Greek-Orthodox Church, while the other division, entitled *Secular Persons*, holds the subscribers of the “Literary Category”, i.e. from the Romanian Greek-Orthodox school districts and the “Citizen Category”. In its totality it represents a genuine cultural document which we shall further estimate by analysing the connection between the creator — in our case the translator — and the recipient, simultaneously emphasizing the commandments that led to the issue of the book and its reception by the public, or the social categories which formed the readers in the Romanian society of those days.

The subscription list outlines, in the first place, the area in which the book spread. It shows that the subscriptions covered the western regions of Romania whereto the gravity centre of Romanian culture in Transylvania shifted at the beginning of the 19th century. Thus in Crişana and Banat the action included 470 localities, nearly all of them rural settlements. But the subscription had been organized by the cultural centres of these regions, as were Timişoara, Arad and Oradea — towns that asserted themselves; jointly with the old Transylvanian cultural centres they established the guidelines of a new cultural policy. We are, however, certain that the number of localities in which the book arrived and was read was much greater; many readers obtained the book after its issue through the town “libraries” or through book shops when large fairs were held. The number of printed copies, which must certainly have by far exceeded the number of subscribed copies, had certainly contributed to its diffusion in the centre and south of Transylvania as well as in Wallachia and Oltenia. Concerning the spreading of the translation in Moldavia we shall see that

<sup>14</sup> Particularly precious data when stressing the Romanian cultural environment in the first half of the 19th century; they are founded on the analysis of the subscription Lists for the books published by the Romanians in that time, and mentioned by researchers Cătălina and Victor George Velculescu in the articles: *Livres roumains à listes de souscripteurs (Première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)* in “Revue des études sud-est européennes”, 1974, 2, pp. 205–220, and *Configuration culturelle roumaine dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Analyse des listes de souscripteurs*, in “Synthesis,” II, 1975, pp. 86–96. We also mention the competent study by Nicolae Bocşan, *Carte şi cititori la începutul secolului al XIX-lea (Books and readers at the beginning of the 19th century)*, in “Studia Universitatis Babeş-Bolyai. Historia”, Cluj-Napoca, XXI, 1976 pp. 24–38.

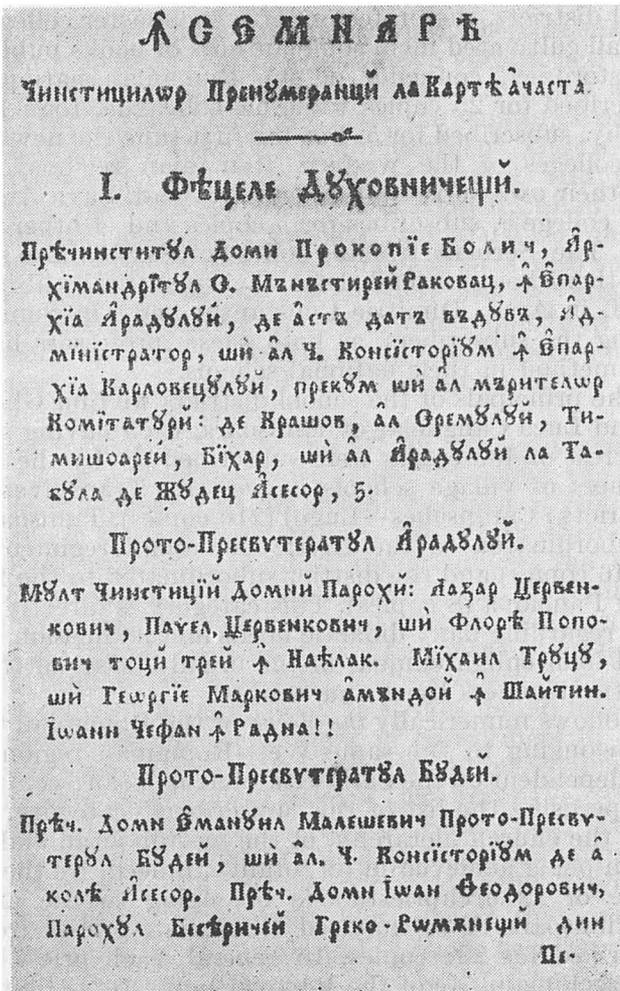


Fig. 2. — Villaume, *Pedagogy and Method* (Translator Naum Petrovici), Buda, 1818 — the Subscription List.

no other than Zaharia Carcalechi, the employee of the Buda printing house, who was in close contact with the Jassy scholars, contributed to it; the list becomes here a precious document concerning the assertion of a cultural unity.

The *Subscription List* records, in the second place, the social categories which supported the publishing of the translation, giving the name, profession and locality where the direct recipients of the cultural action had their residence.

Weightiest among these — and an explanation to this is the dedication of the work — is the educational world where we detect several reader categories. The list is headed by the managing, guiding and checking bodies of the Romanian Greek-Orthodox schools, the inspectors, the prin-

cipals of school districts, the professors of schoolmaster colleges in western Transylvania, all cultivated men, some authors of books published in those days. Uroş Nestorovici, counselor of the Romanian national schools in Hungary subscribed for 25 copies while his colleague, Ioan Berici, professor of philosophy, subscribed for 5. For the first time the newly established schoolmaster colleges of the western Romanian regions, in Arad and Sombor, form their own subscription lists. In Arad, Sava Arsici, principal of the training college<sup>15</sup>, subscribes for 5 copies and 4 other professors for one copy each. The Serbian training college of Sombor also subscribes for 9 copies, 4 of them being intended for the "institute" library. It is but natural to find, in Arad, Dimitrie Constantin and, in Sombor, Dimitrie Isailovici among the subscribers, as both these professors had advocated pedagogy and method in their national schools.

Among the principals of the school districts we find Gheorghe Petrovici of Buda and Luca Canghelaş of Timișoara, each having subscribed for 10 copies. The rest of 400 copies were subscribed for by the same number of school teachers of village schools in western Transylvania, included in 5 school districts: Caransebeş—Lugoj (210 copies), Timișoara (90 copies) the district subordinated to the Illyric-Romanian regiment (60 copies), Oradea Mare (46 copies) and the district subordinated to the Banat-Teutonic regiment of Panciova (8 copies). This category is directly interested in the book, both regarding daily didactic needs and its mission of permanent education, that is of enlightenment of the broad masses of the population among whom the teachers lived and worked.

Further follows numerically *the clergy* of the Romanian Greek-Orthodox Church, belonging to the same West-Romanian regions, spiritually and culturally dependent on the Carlowitz metropolitan see. It is surprising to note, when perusing the list of this subscribers' category, the absence of the heads of the church hierarchy, of the metropolitan and the bishops, the subscription being achieved in its totality, indeed, by the lower clergy in the expanse of 12 archpriesthoods belonging to the archbishoprics Virșeţul and Timișoara. Two hundred Romanian priests from over 166 localities subscribed for 227 copies. In general, each priest paid for one copy, only the archimandrite of the Racovăţ monastery (Banat), Procopie Bolici, paid for 5, while Petru Iorgovici, the archpriest of Oravița (Banat) subscribed for 20 copies for the priests of the district.

The contribution of the Romanian *nobility* from Hungary's capital and from the western Transylvanian towns remains significant in the case of this book, not so much on account of the number of subscribers, as by their presence in the list. There are but 6 subscribers designated as "aspiring towards national culture", in other words supporters of the Romanian spirit. Close to each other by their wishes and concerns regarding

---

<sup>15</sup> Educational institution established in 1812 for the training of the staff necessary for the Romanian schools in western Transylvania. V. Dimitrie Țichindeal, *Arătare despre starea acestor noue introduse scolasticești Instituturi ale Nației românești, sârbești și grecești* (Description of the condition of these newly established educational institutions of the Romanian, Serbian and Greek nations), Buda, 1813; Teodor Botiș, *Istoria școlii normale (Preparandiei)* (History of the Schoolmasters training College (Preparandia) and of the Romanian Greek-Orthodox Theological Institute in Arad, 1922; Vasile Popeangă, Eduard Găvănescu, Victor Țircovnicu, *Preparandia din Arad* (The Arad Schoolmaster Training College), Bucharest, 1964.

the interests and aspirations of the middle-class, the *administration officials* who support the publication of the book have various activities and positions. In Vienna there is the assessor Constantin Ghica who subscribes, while in Lipova and Oradea Mare there are the senators Ioan Atanasievici, Radivoi Topal, Gheorghe Ursu and Radovici Mihail. They are joined by the Romanian mayors of Oradea Mare (Nicolae Mărcuț) and Ghioroc towns, the judge of Lugoj and Făget towns, the jurymen Mihail Bica of Oradea Mare and Constantin Ionescu of Ceacova (Banat). Two inhabitants of the Miniș and Cuvin villages (in the Arad vineyard zone) also subscribe, entitling themselves simply "citizens", then there are 12 "honest and highly regarded" Romanians from Pesta and another one from Lipova. Altogether these social categories, close in views and concerns, have subscribed through the agency of 47 subscribers, inhabitants of the 10 mentioned towns, for a number of 67 copies.

A place of its own is held in the list by the Romanian and Macedo-Romanian *merchant and artisan class*. They represent the young Romanian middle-class, receptive to the demonstrations of Romanian cultural life, particularly if these demonstrations tally with their aspirations. In Arad, next to the professors of the training college, the Romanian merchant, Atanasie Cristian, subscribes for the book; in Nădlac (near Arad) the merchant Gheorghe Mihailovici; in Ceacova, the merchant Atanasie Barbulov, and in Oradea, Ioan Bandici. The contribution to education and enlightenment brought by the solid and prosperous merchant class of Lugoj borough (Banat) is impressive. It strikes not so much by the value of the subscription as by the number of subscribers in this Romanian borough 150 years ago; there are no less than 10 merchants and an artisan recorded in the subscription list (Nicolae Ijac, Iefta Ilie, Nica Costea, Grigore Constantin, Gheorghe Ilie, Constantin Stoia, Ioan Atanasie Bancea, Ioan Milancovici, Axente Samarția, Anastasie Samarția and Teodor Nedelcu). Another artisan, namely a furrier, (Ezechil Popovici), is among the Lipova subscribers. In Ceacova borough we find even a merchant apprentice subscribing for the book and in Pesta two bursars. All inhabit the prosperous towns and boroughs of western Romania, they have a certain standing and the possibility of getting educated.

Among the *Romanian scholars* integrated in school life and clergy we find the priest Ioan Teodorovici of Peste,<sup>16</sup> the brilliant chronicler and highpriest Nicolae Stoica of Hațeg,<sup>17</sup> Iosif Iorgovici, Dimitrie Constantin and Constantin Diaconovici-Loga,<sup>18</sup> professors at the Arad headmaster

<sup>16</sup> Romanian vicar and censor, translator of the book by Millot, *World History*, issued in Buda in 1824. He collaborated to the elaboration of the *Buda Lexicon* (1825).

<sup>17</sup> Archpriest and well-informed scholar from Banat. He wrote *The Banat Chronicle*, a valuable document informing about this Romanian province in the 18th century. V. Nicolae Stoica of Hațeg, *Cronica Banatului* (The Banat Chronicle). A study and edition by D. Mioc. Buc., 1969; Florian Dudaș, *Nicolae Stoica, cronicar al Banatului* (Nicolae Stoica, a chronicler of the Banat), in "Orizont", Timișoara, 1975, 13, pp. 6—7.

<sup>18</sup> Author of an important book: *Gramatica românească* (Romanian Grammar) (Buda, 1822) and of a great number of school handbooks. V. *BRV III*, pp. 221, 376, 395, 434, 514; *BRV IV*, pp. 136, 305.

training college, the school principals Ioan Mihuţ of Caransebeş and Luca Canghelaţ of Timișoara, who all help in the publication of the translation made by their colleague Naum Petrovici. In Vienna, professor Mihail Boiagi<sup>19</sup> subscribes and so does Zaharia Carcalechi<sup>20</sup> of Buda, the "distributor of books" of the publishing house. His contribution is so emphasized: "The very wise and regarded distributor of books from the Buda publishing house, has received for the Romanian nation of the Moldavian Principality 200 copies". (Fig. 3).

The subscription finally records women's contribution. Three women subscribers pay 8 copies. Their modest contribution however forecasts woman's assertion in Romanian social life.

Statistically the subscription book appears as follows :

Social category	No. of subscribers	No. of copies	No. of localities
School representatives	423	479	412
Clergy representatives	198	225	171
Representatives of the ruling class and state administration	47	67	10
Merchants, artisans, bursars	19	19	7
Scholars	9	209	8
Women	3	8	2
TOTAL	699	1007	610

From what has been shown above it appears that about 700 readers from the western parts of Romania subscribed for the *Pedagogy and Method* treatise by Villaume, translated and published in Romanian in 1818 and that these readers came from nearly all categories of the literate population. The book's issue was supported 60 percent by teachers and professors, this expressing the progress of Romanian education,<sup>21</sup>

<sup>19</sup> Romanian scholar, professor of Greek and neo-Greek languages at a Vienna secondary school, where he published in 1813 *Gramatica română sau macedo-română* (Romanian or Macedo-Romanian Grammar), and in 1823 *Short Neo-Greek Grammar* (in both Greek and German). He also translated in 10 languages the didactic work of J. A. Comenius. V. Jana Balaciu, Rodica Chiriacescu, *Dicţionar de lingviştă şi filologi români* (A dictionary of Romanian linguists and philologists), Bucharest, 1978, p. 76.

<sup>20</sup> He worked at the Buda University Press. Acting as "ferlegher" (publisher) he provided the manuscripts and took care of the editing and dissemination of Romanian books. In 1821 he founded the periodical *Biblioteca Românească*. V. Ioan Lupaş, in "Anuarul Institutului de Istorie Naţională" I. 1921-1922, Cluj, 1922, pp. 120-138; Florian Dudaş, *Biblioteca Românească, 1821* (The Romanian Library, 1821) in "Revista Bibliotecilor" 1971, 12, pp. 736-739.

<sup>21</sup> Cf. Lucia Protopopescu, *Contribuţii la istoria învăţământului din Transilvania, 1774-1805* (Contributions to the history of education in Transylvania, 1774-1805), Bucharest, 1966; V. Țircovnicu, *Contribuţii la istoria învăţământului românesc din Banat (1780-1918)* (Contributions to the history of Romanian education in Banat 1780-1918), Bucharest, 1970.

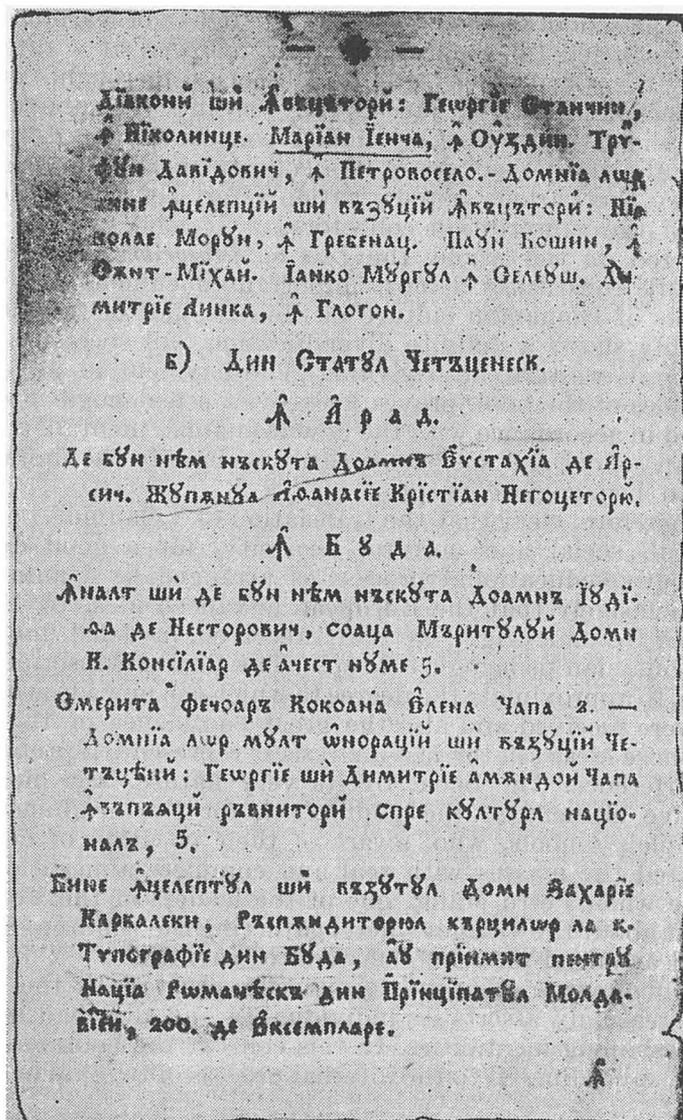


Fig. 3. — Villeneuve, *Pedagogy and Method* (Translator Naum Petrovici), Buda, 1818—the Subscription List.

the assertion of a new generation of intellectuals, completely aware of the school's role and of the necessity to get involved in the national cultural movement so as to encourage Romanian publishing and to assimilate and spread the Enlightenment ideology.<sup>22</sup> The clergy supports the publication 30 percent; this clergy is mainly formed of village priests who, in close

<sup>22</sup> Alexandru Dușu, *op. cit.*, p. 301–302; *Lumières et préromantisme dans la culture roumaine*, in "Cahiers roumains d'études littéraires", 1977, 2, p. 51 and ff.

contact with the school teachers, spread "the light" of learning among the people they belonged to. Their example is followed at a rate of nearly 10 percent by the social layer of the middle-class, merchants and artisans in the first place, and next by various civil servants. The above-mentioned data clearly show the greater or smaller concern of the different social categories in the book's subjects; this concern may have been certainly determined by the various popularization efforts of the author and the endeavours of the subscription collectors.

Considered on the whole, the *List of Subscribers* to the German pedagogic work constitutes a most important document for establishing the landmarks of Romanian culture in the first half of the 19th century and perceptibly shows a definite diversification and specialization of the reading public of western Transylvania. The payment in advance of the over 1000 copies of the book proves, moreover, a pedagogic literary inclination formed in accordance with the new Romanian mentality,<sup>23</sup> enabling the Romanian school and society to easily assimilate the moral values of the European pedagogic concept.

It is, therefore, clear that the translation of Villaume's book was due to a practical, social and cultural necessity, for a good development of the instructive-educational process as arranged by Naum Petrovici; it proves conclusively that the European advanced ideas of French, and particularly of German origin, were well received, modeled and integrated within the Romanian pedagogic concepts. The List of Subscriptions allows us, moreover, to approximate the degree to which the new ideas of enlightened Europe were received and also the great confidence of the Romanian teachers in those ideas; in the last analysis it represents a probative act of cultural interference. The book, by its very nature, was meant for the most receptive element of the population, for the headmasters of the national people's schools, who, aware of their vocation of cultural militants, educated the masses with zeal and complete abnegation; for now was the time when Petru Maior, one of the leaders of the Transylvanian school, "went about the villages where, gathering the children, he examined them . . . and arranged for schoolmasters to teach them"<sup>24</sup>. It is to these Romanian schoolmasters that we thus owe the progress of the new literature that increasingly asserts its individuality and that had major consequences on reshaping mentalities. In this context the book realized a spiritual contact, subordinated to the internal process of renewal of the cultural profile.<sup>25</sup>

<sup>23</sup> See also the recently published book of Alexandru Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă* (Romanian culture and modern European civilization), Bucharest, 1978, p. 93 and ff.

<sup>24</sup> Petre Maior, *Răspunsul la critica carea s-au dat asupra persoanei lui Petru Maior, autorul istoriei ceii pentru începutul românilor în Dacia*, (Answer to the criticism addressed to the person of Petru Maior, author of the History about the origins of the Romanians in Dacia), Cluj, 1929, p. 11.

<sup>25</sup> Alexandru Duțu, *op. cit.*, p. 93; Idem, *Carte și societate în secolul al XVIII-lea* (Books and society in the 18th century) in the volume *Explorări în istoria literaturii române* (Excursions in the history of Romanian literature), Bucharest, 1969, p. 155.

## UN DÉBAT: CONSCIENCE NATIONALE ET MOUVEMENTS DE LIBÉRATION

Le 1<sup>er</sup> février 1979, l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest a organisé un débat autour du thème « La conscience nationale et les mouvements de libération dans le Sud-Est européen ».

Le plan de travail, proposé déjà depuis quelque temps aux participants par Alexandru Duțu — afin d'assurer l'unité des discussions — et développé par les considérations de son auteur au cours de l'exposé introductif, s'est proposé de surprendre les aspects spécifiques dans la formation de la conscience nationale au Sud-Est européen.

De la sorte, la première question concernait les étapes dans le développement de la conscience nationale des peuples sud-est européens, ainsi que le moment à partir duquel on peut parler de l'affirmation effective de la conscience nationale.

Par la suite, l'importance du courant intellectuel dans le mouvement politique a été envisagée sous quelques aspects tels que : l'image du passé dans les luttes nationales, l'art et la littérature au service de l'affirmation nationale, les idées des hommes de lettres et les aspirations des masses populaires, la théorie et l'action politique.

La discussion du rapport entre le processus interne et le modèle externe a surpris la création de nouvelles solidarités politiques : d'une part, celles qui furent établies consciemment sur la langue, l'origine et la patrie communes, sur les traditions ; d'autre part — les solidarités résultant de la connaissance et du contact avec les mouvements révolutionnaires occidentaux.

Enfin, le problème précédent exige aussi des recherches plus approfondies sur la typologie de la formation des nations afin de mieux comprendre et de mieux relever le fait que dans le Sud-Est européen — la lutte contre les grands empires n'a pas répété le modèle occidental.

Aux discussions ont participé des spécialistes de différents domaines — histoire économique et histoire politique, histoire de la culture et histoire littéraire, histoire de la langue, histoire de l'art — qui, de cette manière, ont assuré des cadres élargis et enrichis d'une analyse menée au carrefour de plusieurs disciplines.

Les participants ont souligné l'importante distinction entre la conscience de l'appartenance à un peuple et la conscience nationale (la première ayant été nommée aussi, au cours des interventions, *conscience d'une identité propre*). Cette distinction, établie sur une différence d'intensité, permet une meilleure connaissance des réalités des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (surtout du XIX<sup>e</sup>) comparées à celles des siècles antérieurs. D'ailleurs, on a également soutenu la nécessité d'étudier les traditions des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, conservées par le processus de l'affirmation de la conscience nationale. Le problème de la continuité et de la novation a été posé, par exemple pour les Pays Roumains, dans les termes de l'analyse contextuelle du lexique de la révolution de 1848 par rapport au lexique des représentants de « Școala Ardeleană » et par rapport à celui de la révolution de 1821 conduite par Tudor Vladimirescu.

De même, les discussions ont accentué la relation entre l'État et la nation. Il s'agit du rôle que joue l'évocation de l'organisation d'État au Moyen Âge pour les Grecs, les Serbes et les Bulgares, ou du maintien de l'État chez les Roumains (on a évoqué aussi le rôle des autonomies balkaniques).

Une place importante a été assignée au phénomène complexe de la modernisation au XIX<sup>e</sup> siècle pour les nations balkaniques.

Plusieurs participants ont discuté des aspects moins généraux : le rôle de la migration intellectuelle pour l'éducation de la conscience nationale, le rôle de la culture orale pour le maintien, jusque tard au XIX<sup>e</sup> siècle, de la conscience d'une identité propre (chez les Albanais, par exemple), les efforts communs des nations balkaniques au commencement de leurs luttes d'affirmation nationale, l'effort pour la réalisation de leur unité, etc.

En relevant ces aspects, et d'autres encore, les discussions ont essayé de surprendre le modèle sud-est européen, par des sous-modèles spécifiques (roumain, grec, serbe, bulgare, albanais, turc) dans le processus de la formation des nations.

Vu l'importance et le caractère utile de cette discussion, on va publier dans le prochain numéro de la « Revue des études sud-est européennes » quelques interventions des participants — *Damian Hurezeanu, Eugen Stănescu, Al. Niculescu, Răzvan Theodorescu, Ana Maria Musicescu, Valentin Al. Georgescu, Ion Matei, Cornelia Papacostea-Danielopolu, Paul Cernovodeanu, Nicolae Șerban Tanașoca, Elena Siupiur, Andrei Pippidi, Cătălina Vătășescu, Constantin Iordan-Sima*— et les interventions que leurs auteurs n'ont pas eu la possibilité de soutenir oralement pendant le débat, mais qui les ont déposées ensuite à la Rédaction de la revue.

*Cătălina Vătășescu*

ALEXANDRU NICULESCU, *Individualitatea limbii române între limbile romanice* (L'individualité de la langue roumaine entre les langues romanes), vol. II, Bucarest, 1978, 334 p.

Le premier ouvrage roumain d'envergure dans le domaine de la sociolinguistique constitue une première de la recherche interdisciplinaire. Paru en 1965, le premier volume de cet ouvrage traitait de certaines questions liées à l'évolution qui devait conduire du latin au roumain, dans la conjoncture d'un milieu non latin notamment en ce qui concernait les structures linguistiques orales — morphologiques ou syntaxiques. Il s'agissait d'une étude que l'auteur avait menée dans un cadre et au moyen des méthodes strictement linguistiques. Or, dans le présent volume, il donne encore plus d'ampleur à la thématique abordée, en poussant plus loin son investigation grâce, entre autres, à une méthodologie complexe, interdisciplinaire.

Dégager les traits individuels d'une langue prise dans l'ensemble de la famille linguistique à laquelle elle appartient comporte une problématique en direct rapport avec l'histoire de la séparation des langues d'un tronc initial commun et de leur devenir en ce qu'il a eu de particulier. Le contexte généalogique fait que l'individualité de chaque langue en soi se détache plus nettement.

Prudent ou modeste, l'auteur estime sa contribution comme « une expérimentation qui attend d'être confirmée et validée » (p. 8). Sans doute, au point de vue de l'usage combiné de plusieurs méthodes et de la recherche d'éléments appartenant à différents domaines, cet ouvrage pourrait être taxé d'expérience, mais une expérience tenant du laboratoire intime de la recherche. Toutefois, la connaissance approfondie de l'histoire de la langue roumaine, de l'histoire de la culture roumaine, ainsi que l'étude concomitante de leur développement dans la perspective de l'histoire comparée des langues romanes ont permis à Al. Niculescu d'opérer non avec de simples hypothèses, mais avec des éléments bien fondés. Le postulat sociolinguistique affirmant que le « language is the mirror of both history and culture »<sup>1</sup> s'y trouve actualisé dans le sens que son analyse porte sur « les contextes, interactions et co-variantes sociaux et culturels qui créent et conditionnent les actes du langage » (p. 7).

On pourrait synthétiser comme suit la problématique des études sociolinguistiques dont on dispose jusqu'à présent : a) l'interprétation du fait linguistique du double point de vue de sa fonction référentielle et des règles qui le caractérisent dans le plan linguistique et social en lui fixant sa propriété et ses dimensions ; b) l'interprétation des variantes linguistiques comme reflets des changements sociaux ; c) la reconsidération des concepts sociologiques jugés axiomatiques jusqu'à présent compte tenu de la théorie linguistique (qui offre les indices de contrôle et de vérification) ; d) les problèmes d'acculturation, acquisition et classification, ainsi que ceux de l'enseignement des langues étrangères ; e) l'interaction entre les réalités micro- et macrosociales d'une part et la linguistique d'autre part, ainsi que leur connexion avec la culture<sup>2</sup>. En traitant de manière inédite cette dernière question, l'ouvrage de Al. Niculescu vient d'introduire dans le débat une nouvelle dimension : la diachronie. On vient donc d'appliquer pour la première fois les principes sociolinguistiques à la recherche diachronique de la langue roumaine et dans le contexte comparatiste roman. L'analyse socioculturelle porte sur le statut colloquial du latin dans les régions danubiennes, sur le contact avec le latin de Byzance, sur la continuité d'une *langue loyalty* et la discontinuité d'une *culture loyalty* de l'héritage latin, etc.

Les termes de la linguistique actuelle imposent la remise en question des concepts selon lesquels on avait conçu *l'histoire de la langue roumaine*, et c'est justement Al. Niculescu qui pose les premiers jalons de la nouvelle direction. Il est avéré que les plus strictes analyses ont précisé sans contester la structure latine du roumain. Les locuteurs du pays roumain n'ont jamais abandonné l'usage du latin, par conséquent le roumain est justement cette langue latine parlée sans cesse des siècles durant dans les limites du même territoire, avec la conscience de sa continuité et en pertinente opposition avec les autres langues du Sud-Est européen (p. 18). À chaque

<sup>1</sup> J. H. Greenberg, *Language, Culture and Communication*, Stanford, 1971, front flap.

<sup>2</sup> D. Chițoran, *Obiectul sociolingvisticii. Aspecte metodologice*, chez Liliana Ionescu-Ruxăndoiu, D. Chițoran, *Sociolingvistica*, Bucarest, 1975, p. 39—40.

instant de son existence millénaire cette langue n'a pas cessé de se « forger » en tant qu'instrument de communication approprié, comme c'est du reste le cas de toute langue vivante. C'est pourquoi Al. Niculescu nie, à juste titre, l'existence d'un moment spécial de « formation » de la langue roumaine, estimant superflue toute discussion à ce propos. Par conséquent, l'histoire de la langue roumaine suit en tout point le processus évolutif propre aux langues romanes. Ajoutons que l'argumentation d'un slavisant tel I. Pătruț converge vers cette même conclusion<sup>3</sup>. Par ailleurs, Al. Niculescu pense aussi « que les contacts roumano-slaves auraient besoin d'une révision dans les termes de la sociologie linguistique et des théories actuelles sur le bilinguisme. Là où la linguistique étymologique (généalogique et comparative) n'arrive plus à offrir des résultats nouveaux, la sociolinguistique peut ouvrir des perspectives innovatrices »<sup>4</sup>.

L'usage de la méthodologie propre à la sociolinguistique dans une perspective diachronique entre dans le trame de toutes les études de ce volume, mais surtout dans celles intitulée *Latin vs. romanian* ou comprises dans la seconde partie du livre, qui traite de *L'occidentalisation romane de la langue et de la culture roumaine moderne*. Grâce à l'étude parallèle de la situation existante dans l'Est de l'Europe, dans la zone dite de la romanité balkanique, et de celle de l'Occident, on constate que jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle la romanité sud-est européenne a bénéficié également de l'appui byzantin. Cette romanité devait rester au niveau du parler des groupes de populations. Et reprenant l'idée de Sextil Pușcariu, l'auteur pense que « le latin était susceptible de se transformer plus rapidement en langue romane dans (la région du) cours inférieur du Danube et non dans les pays occidentaux » (p. 49).

D'une valeur toute particulière pour la recherche linguistique s'avère la conclusion de Al. Niculescu, qui pense que le roumain a conservé et consolidé son caractère roman par des contributions non romanes. L'étude poursuivie dans son premier volume conduit l'auteur, à la suite de l'analyse de toute une série de faits, à la conclusion que « l'épanouissement dans la langue roumaine justement des traits latins avec des correspondances dans les langues non latines des environs peut constituer une preuve que ces identités résultent du parler de ceux qui, en apprenant le latin, ont consolidé dans le latin dont ils se servaient les traits caractéristiques de leur langue maternelle. La force individuelle du roumain réside donc dans sa capacité de faire de l'assimilation de certains éléments étrangers nouveaux une modalité renforçant sa structure latine : l'absorption augmente sa force de conservation » (I, p. 142, II, p. 19). Cette conclusion se vérifie aussi par les recherches lexicales, notamment par l'analyse des rangées synonymiques. Les termes latins couvrent une aire de diffusion plus large que ceux avec d'autres origines, leur fréquence dans le parler est plus grande et ils ont une valeur stylistique différente. C'est surtout dans le contexte onomasiologique que l'on peut étudier la stratification du lexique selon ses origines ; c'est dans ce contexte qu'on peut dégager les mécanismes préférentiels pour les termes d'une certaine origine. Il est vrai que l'expansion du lexique roumain a eu lieu « à travers un processus d'acculturation orientale, byzantino-slave, qui confère une infériorité numérique de plus en plus grande au noyau latin originaire » (p. 21). Ajoutons que l'auteur avait en vue le fait que l'acculturation touchait des groupes sociaux avantagés au point de vue culturel. Mais, il est avéré que les éléments de l'acculturation sont toujours modelés par le milieu qui les réceptionne, en fonction de son propre système et que, par conséquent, assimilé dans le milieu latin, ils ont reçu une interprétation qui devait aboutir à la consolidation de sa romanité.

Les contacts des provinces roumaines avec l'Occident roman se sont perpétrés entre les représentants de différentes couches sociales, selon l'époque historique respective. En Transylvanie, aux XVIII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles, ce furent les couches moyennes et les intellectuels qui ont imposé la culture roumaine. Là, l'emphase culturelle était l'expression du processus d'occidentalisation car, ainsi que Al. Niculescu le montre, « le peuple roumain trouvait dans l'Occident latin la confirmation de son histoire » (p. 68), alors que les boïards éclairés de la Moldo-Valachie tâchaient de trouver en Occident seulement la contemporanéité.

Le profit de la recherche de l'histoire de la langue roumaine tiré de certains concepts « lancés » par Al. Niculescu est indéniable. Entre autres, particulièrement riche en possibilités de développement ultérieur se révèle son point de vue en ce qui concerne « la circulation interzonale de la langue de la culture roumaine ». Par exemple, l'adaptation des latinismes de type *-(t)io*, *-(t)ionem* a suivi certains modèles internes, propres à l'espace culturel roumain ; c'est ainsi que le prestige nimbant les œuvres de Démètre Cantémir, lues et citées par les protagonistes de l'École transylvaine, allait imposer les formes en *-fte*, alors que de son côté Cantémir avait usé de formes en usage chez les chroniqueurs valaques et moldaves. Et ce ne sont pas seulement les formes lexicales de Démètre Cantémir qu'on constate adoptées et valorisées en Transylvanie,

<sup>3</sup> I. Pătruț, *Studii de limba română și slavistică*, Cluj, 1974.

<sup>4</sup> Al. Niculescu, *Avant-propos* à la version roumaine de l'ouvrage de C. Tagliavini sur l'origine des langues néo-latines : *Originile limbilor neolatine*, Bucarest, 1977, p. IX.

mais l'idée même de la latinité et de la continuité des Roumains en Dacie, qui devait constituer une « idée-force » du mouvement socio-culturel et national de Transylvanie<sup>5</sup>. C'est pourquoi la terminologie du prince érudit a constitué un modèle dont les ouvrages de l'École transylvain ont assuré la diffusion et l'entrée dans le langage courant.

Il va sans dire que l'efficacité sociale de la littérature historique constitua la pierre angulaire de l'activité développée par les intellectuels transylvains. Il convient de mentionner en outre que l'Occident fait son entrée en Valachie non seulement à travers les livres de délectation, mais aussi par les livres « de sagesse », et on trouvera chez Alexandru Duțu l'analyse de la manière dont, au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle « le goût pour la littérature d'imagination se développa parallèlement à l'essor des préoccupations éthiques »<sup>6</sup>.

La perspective socioculturelle d'une histoire de la culture traitée à travers le prisme linguistique permet l'appréciation nuancée de la modalité dont une langue adopte un quantum nouveau d'éléments lexicaux, des procédés inédits de dérivation et de composition, etc. Des indices d'une grande précision sont fournis par les listes dressant l'inventaire des catégories d'écrits traduits par les « agents » ayant introduit la littérature romane moderne et surtout la liste des catégories qui ont réceptionné cette sorte d'écrits<sup>7</sup>. La datation des néologismes est un fait accompli. A une phase où certaines traductions des langues romanes utilisent des mots du fonds existant de la langue, uniquement chargés de « sens néologiques », cet aspect lexical se doit d'être retenu — à notre avis — par l'étude de la démarche de l'occidentalisation. Dans une première étape, la transformation de la mentalité s'est opérée avec le matériel préexistant du langage, aussi les intellectuels roumains ont-ils le grand mérite de n'avoir pas « étouffé » leur langue sous une avalanche informationnelle de néologismes par trop imposante et qui n'aurait pu entrer dans le circuit de la communication.

Les aspects romans comparatistes sont amplement débattus dans la III<sup>e</sup> partie du livre, dédiée à la *Syntaxe romane dans la perspective roumaine*. Il y a un lien évident entre les deux faces de la recherche conduite par Al. Niculescu (l'aspect diachronique et l'aspect comparatiste). On voit les types oraux génétiquement spécifiques du roumain trouver leur place dans une hiérarchie synchronique des phénomènes propres à différentes langues — comme dans le cas de la détermination (p. 210), pronominalisation (p. 244) ou de la complétivisation (p. 272—273). L'une des conclusions de l'auteur est que : « la pronominalisation française par l'ordre relatif des clitiques au point de vue [+ Cas] (fr. « je le lui dis ») et par leur position quasi exclusivement préverbale (à l'exception du verbe impératif [+ Négation]) s'avère presque de type non roman (cf. l'allemand « ich habe es dir gesagt »), alors que les structures pronominales roumaines se situent entre le type italien et celui espagnol, attestant sa spécificité dans l'inventaire des unités avec lesquelles elles opèrent, mais attestant aussi en même temps leur adhésion et concordance avec toute la Romania, par le fonctionnement roman des mécanismes généraux » (p. 244).

Comme de juste, vue l'économie de l'ouvrage, le paragraphe consacré à la situation particulière des langues sud-est européennes d'origine diverses considérées au point de vue de leurs relations avec le roumain est réduit au minimum (p. 17—18). Toutefois, le rapporteur roumain au III<sup>e</sup> Congrès international des études sud-est européennes n'a pas manqué de relever dans son exposé les oppositions attestées avec le temps entre le roumain d'une part et les langues sud-est européennes d'autre part (p. 22, 30—31, 47—48, 96, 181, 278, etc.). Il est à souhaiter que les recherches de Al. Niculescu soient une invite à appliquer la méthodologie sociolinguistique également à l'étude de certaines réalités du Sud-Est européen. En effet, il y a des prémisses favorables en ce qui concerne les recherches interdisciplinaires et l'ouvrage de Al. Niculescu est le témoignage à cet égard fourni par une réussite de prestige.

Zamfira Mihail

<sup>5</sup> Voir la récente étude fort minutieuse et comportant quantité d'informations sur la manière dont fut réceptionnée l'œuvre de Démètre Cantémir dans les pays roumains, rédigée par Alexandru Duțu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, Bucarest, 1978, p. 119—145, le chap. sur l'image renouvelée du passé (*Imaginea reînnoită a trecutului*).

<sup>6</sup> Alexandru Duțu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, p. 183—184.

<sup>7</sup> A étudier avec profit les listes de souscriptions chez Cătălina Velculescu et Victor George Velculescu, *Libres roumains à listes de souscripteurs (première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle)*, RESEE, XIII, 1975, 4, p. 539—548.

*Akten des Internationalen Albanologischen Kolloquiums Innsbruck 1972 zum Gedächtnis an Norbert Jokl* herausgegeben von HERMANN M. ÖLBERG. Innsbruck 1977, XV, 784 pp. (Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft 41).

Par sa richesse et la variété de son contenu, le présent volume constitue un événement important pour les études d'albanologie. Les meilleurs spécialistes dans ce domaine, ressortissant de dix-neuf pays, se sont réunis à Innsbruck les 28 septembre—3 octobre 1972, afin de commémorer le trentième anniversaire de la mort du savant Norbert Jokl (1877—1942). Ce fut une occasion pour rendre également hommage à deux autres albanologues, les Autrichiens Gustav Meyer (1850—1900) et Maximilian Lambertz (1882—1963), tout en procédant aussi à la revue des résultats obtenus par l'albanologie depuis sa fondation jusqu'à l'heure actuelle. Cette discipline a été créée, pourrait-on dire à juste titre, par Johann Georg von Hahn (*Albanische Studien*, I—III, Jena) et illustrée par des érudits tels Holger Pedersen, Gustav Weigand, Alexandru Philippide, Petar Skok, Henrik Basić, Carlo Tagliavini, W. Cimochoowski, Eqrem Çabej, A. V. Desnickaja, etc. De nos jours, ces études sont en plein essor et objet d'enseignement supérieur, dans les universités de Tiranë, Prishtinë et quelques autres encore.

Les Actes du Colloque qui nous occupe se composent de cinquante-sept contributions, classées sous sept rubriques comme suit : 1) biographie et activité scientifique de Norbert Jokl ; 2) stade actuel de l'albanologie dans différents pays ; 3) problèmes de grammaire albanaise, fonds indo-européen et langue actuelle ; 4) diffusion de l'albanais ; 5) dialectologie ; 6) patrie primitive des Albanais ; 7) évolution de la langue littéraire. Du fait que chacune de ces rubriques offre l'apport des meilleurs spécialistes du domaine, l'ouvrage dans son ensemble devient une synthèse compétente de ce qui a été réalisé en la matière, avec une vue cavalière des tendances et des courants de la recherche actuelle.

Rien d'étonnant à ce que l'albanologie ait eu pendant longtemps son centre spirituel à Vienne, la capitale autrichienne qui attirait les étudiants de tous les pays du sud-est de l'Europe par son climat scientifique de haute tenue. C'est à Vienne qu'ont travaillé ou se sont formés des spécialistes dans les langues indo-européennes de la taille d'un Paul Kretschmer, Otto Haas, Eqrem Çabej et Vladimir Georgiev ; des slavissants comme F. Miklosich, V. Jagić et W. Vondrák ou des romanistes tels W. Meyer-Lubke, Sextil Pușcariu, Léo Spitzer, Eugène Herzog, Mateo Bartoli et des historiens en renom dont C. Jireček, C. Patsch, etc. Le portrait de Norbert Jokl présenté par Eqrem Çabej (Tiranë), Otto Haas (Salzbourg), Lazar Dodić (Bochum) et Hermann Ölbeg (Innsbruck) ne saurait être oublié car c'est le portrait d'un véritable savant : modeste et compréhensif dans ses rapports avec autrui, sincère, dévoué à jamais à la cause qu'il a choisie de servir, travailleur infatigable, disposant d'une information aussi vaste que variée mise au profit par une grande aptitude à l'analyse et une toute aussi grande capacité de synthèse, sans oublier un souci particulier pour la communication et ses moyens. Norbert Jokl était avant toute chose l'homme de son temps, c'est-à-dire un historien de la langue, étudiée avec méthode à force d'arguments concrets, selon les exigences du positivisme épanoui à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et à l'aube du nôtre. Mais ceci n'est pas tout, car le savant qu'il était recherchait aussi des analogies et des repères dans les disciplines contiguës — l'ethnographie, le folklore —, ainsi que dans les œuvres matérielles. Il était curieux de la dynamique et de la direction des courants culturels. On le voit s'attachant à pénétrer l'âme et à saisir la mentalité des locuteurs. Il s'efforce, surtout, de trouver les liens entre les phénomènes et leurs explications les plus vraisemblables. Sa personnalité évoque d'autres savants de grande réputation qui ont travaillé en Autriche : Franz Miklosich (1813—1891), Hugo Schuchardt (1842—1927), Wilhelm Meyer-Lübke (1861—1936), bien que sous le rapport de son œuvre globale les vicissitudes du temps l'aient empêché de les égaler.

La rubrique suivante est celle des comptes rendus sur le stade actuel de l'albanologie dans différents pays européens : la région autonome de Kosovo, englobée dans la fédération yougoslave (Shefqet Pllana), la Grèce (Titos Jochalas), la Pologne (Waclaw Cimochoowski), l'Allemagne Fédérale (Lazar Dodić et Norbert Reiter), l'Allemagne Démocratique (Wilfried Fiedler), la France (Christien Gut), la Belgique (Guy Jacquois), l'Autriche (Fritz Lochner von Hüttenbach), la Tchécoslovaquie (Václav Polák), la Roumanie (Ariton Vraciu) et l'Union Soviétique (A. V. Žugra). Après l'Albanie, c'est dans la région autonome de Kosovo que ces études connaissent le plus grand développement, étant habitée par plus d'un million d'Albanais ; il y a là une université enseignant en albanais et faisant paraître des revues spécialisées, de contenu très riche et divers.

Pour ce qui est de la rubrique consacrée à la langue et à la grammaire, elle comporte deux sous-divisions, à savoir : a) le fonds indo-européen et b) la langue albanaise actuelle. La contribution de Vittore Pisani au sujet de la genèse de cette langue embrasse un vaste champ,

tout en fournissant une série de suggestions précieuses, sans arriver pourtant à résoudre les problèmes fondamentaux à cause de la carence des sources d'information disponibles. L'hypothèse sur l'origine grecque des deux sens du mot *gjuhë* (1 — « Zunge » et 2 — « Sprache ») reste douteuse, du fait qu'ils apparaissent séparément dans plusieurs autres langues. Quant aux causes des changements phonétiques intervenus dans l'albanais, elles devraient être cherchées dans le système même de cette langue, plutôt que dans quelques influences étrangères. La même remarque peut s'appliquer à la genèse de l'article postposé, qui est né probablement de manière indépendante en albanais, bulgare et roumain. Le genre neutre, considéré par A. V. Desnickaja comme une création du domaine de la langue albanaise (et non un héritage indo-européen) trouve une confirmation par le neutre du roumain (lui aussi une création du domaine de la langue roumaine et non un héritage latin). L'exposé de Vladimir Georgiev sur certaines questions de phonétique historique de l'albanais continue les efforts antérieurs de Holger Pedersen et rejoint les conclusions d'Eqrem Çabej. Remarquable nous paraît la tentative d'expliquer l'origine et l'ancienneté du phonème *ÿ* en albanais due à Bahri Beci (Tiranë). De son côté, Norbert Boretzky (Bochum) cherche des repères dans les emprunts linguistiques pour l'approfondissement de l'étude des structures — effort judicieux, digne d'être retenu. L'étude de Shaban Demiraj sur le genre neutre en albanais fait partie des préoccupations constantes de cet érudit, développées dans son ouvrage de morphologie historique de la langue albanaise (Tiranë, 1973). Les contributions de Roger Bernard (Paris), Eqrem Çabej (Tiranë), Guy Jacquois (Louvain), Johann Knobloch (Bonn) et Demetrios Mutsos (Rochester) portent sur les différents aspects étymologiques de la langue albanaise et s'avèrent utiles au dictionnaire étymologique de l'albanais en train de paraître à Tiranë. L'exposé d'Emanuelle Banfi (Lecce) sur les aires de la latinité sud-est européenne offre un juste résumé de nos connaissances dans ce domaine : l'aire à la base de la langue roumaine et celle à la base du dalmate se rattachent aux aires des dialectes sud-italiens ; les éléments latins de l'albanais comportent certains traits archaïques antérieurs aux éléments latins du dalmate et du roumain ; les éléments latins du grec byzantin représentent toute une série de reflets successifs de la latinité de l'ensemble de l'Empire romain et ne sauraient être pris pour les repères d'une aire géographique indépendante. L'exposé de Harold Haarmann (Hambourg) relatif aux éléments latins de l'albanais relève d'une juste combinaison des méthodes de la linguistique historique et de la linguistique structurale ; opérant avec minutie, son auteur procède à l'analyse attentive des termes empruntés et délimite les champs sémantiques, pour aboutir à quelques conclusions prudentes. Les contributions portant sur la grammaire de l'albanais actuel traitent des problèmes divers, comme : la quantité vocalique (Rexhep Ismajli), l'accent (Guy Bevington), les règles phonologiques et morphologiques (Wolfgang Dressler). Elles s'occupent ensuite de sa syntaxe (Spiro Floqi, Oda Buchholz, Wilfried Fiedler, Emil Lefe), du lexique (Iosif Koçe, Jani Thomaj), de la stylistique (Henri Boissin) et de la tradition manuscrite de la bible au XIX<sup>e</sup> siècle (Xhevat Lloshi).

Déficitaire, la rubrique de la diffusion des Albanais à l'extérieur des frontières de leur pays ne comporte que deux contributions. La première étude est due au regretté orientaliste Hasan Kaleshi avec pour objet les Albanais de Kosovo au XV<sup>e</sup> siècle. L'auteur de la deuxième étude de cette rubrique (Titos Jochalás) se penche sur la toponymie des communautés albanaises siciliennes. On se ressent de l'absence des contributions sur les Albanais du reste de la Yougoslavie, de Grèce, d'Italie méridionale et d'Amérique.

Par contre, la dialectologie manifeste des progrès remarquables et les spécialistes les plus compétents la représentent au mieux : A. V. Desnickaja, Jorgji Gjinari et Latif Mulaku. Les spécialistes albanais de ce domaine travaillant à Tiranë ont effectué de nombreuses enquêtes, réunissant un matériel très riche. Ils sont en train de faire paraître un Atlas linguistique albanais comptant plusieurs volumes. D'autre part, l'ouvrage qui fait l'objet du présent compte rendu comporte plusieurs études valorisant les recherches dialectales poursuivies dans les colonies albanaises de Bulgarie (Bojka Sokolova), Sicile (W. A. Borgeaud) et Ukraine (I. I. Voronina). Enfin, une liste des manuscrits albanais de Copenhague a été dressée par Giuseppe T. Gangale.

On a beaucoup écrit — et d'une manière bien controversée — sur la patrie primitive des Albanais. Mais ces derniers temps, la balance penche de plus en plus en faveur de la thèse qui les considère autochtones dans leur actuel pays. Quelques idées en ce sens, dégagées de l'étude des toponymes antiques sont présentées par Hermann M. Ölberg. L'étude bien documentée et très utile sur l'éthnogenèse des antiques Dardans écrite par Zef Mirdita s'achève sur la conclusion suivante : « Die Dardaner sind illyrischer ethnischer Herkunft mit einem ausgesprochenen paläobalkanischen ethnokulturellen Element und einem bestimmten Zusatz thrakischen Elementen in den am weitesten östlichen Gebieten ihres Territoriums » (p. 660). Plusieurs toponymes albanais du Monténégro sont étudiés par Idriz Ajeti. De son côté, Ivan Duridanov fournit quelques précisions intéressantes sur un certain nombre d'emprunts antiques dont le slave est redevable à l'albanais. Les considérations de principe en ce qui concerne le substratum linguistique du rou-

main et des autres langues sud-est européennes avancées par Arifon Vraciu sont dignes d'être retenues et examinées attentivement, car des différences de vues importantes persistent à ce propos entre les linguistes.

Mais, l'évolution de la langue littéraire est peut-être le chapitre le plus digne d'attention de notre part, en raison des conséquences pratiques particulièrement importantes auxquelles il peut donner lieu. Jusqu'à la dernière Guerre mondiale, le dialecte guègue servait de langue littéraire albanaise — c'était là le parler du centre et du nord de l'Albanie. Après la guerre, l'idée dominante fut celle d'une langue littéraire fondée sur le dialecte méridional, le tosqe, mais enrichi d'éléments originaires de toutes les régions habitées par des Albanais. Cette expérience dure de plus de trois décennies et elle semble destinée à réussir, grâce aux moyens efficaces de diffusion qui sont le propre de notre époque, c'est-à-dire l'enseignement obligatoire, la presse, la radio, la télévision, etc. Il importe de constater ce fait remarquable que de nos jours les Albanais du sud, du centre, du nord et du nord-est parlent et écrivent une même langue, dans une parfaite solidarité. L'information sur ce processus historique d'importance fondamentale est fournie avec toute la compétence désirée par Androkli Kostallari. À celle-ci s'ajoute la contribution de Robert Schwanke traitant des questions liées à l'historique de l'albanais littéraire pendant les premières décades du XX<sup>e</sup> siècle.

H. Mihăescu

DAMIAN BOGDAN, *Paleografia româno-slavă* (La paléographie roumano-slave), București, 1978, 392 + 100 p.

L'importance croissante des disciplines auxiliaires de l'historiographie est également soulignée par la parution au cours des dernières dizaines d'années de toute une série d'instruments de travail. Pour ce qui est du domaine de la paléographie, on compte en Roumanie l'excellent compendium destiné à l'étude de l'écriture grecque rédigé par Al. Elian (*Elemente de paleografie greco-română* [Éléments de paléographie gréco-roumaine], Bucarest, 1956), le premier manuel de paléographie latine paru dans ce pays, dû à Sigismond Jakó et à Radu Manolescu (*Scriterea latină în evul mediu* [L'écriture latine au moyen âge], Bucarest, 1971, 2 volumes), alors que le regretté Emile Virtosu faisait paraître le premier ouvrage complet de paléographie roumanocyrrillique (*Paleografia româno-chirilică*, Bucarest, 1968). En 1969, D. Bogdan donnait de son côté le premier volume de son Compendium de paléographie roumano-slave (*Compendiu al paleografiei româno-slave*).

Avec le présent ouvrage, le même spécialiste bien connu, Damian Bogdan, usant de sa grande expérience dans ce domaine, réalise une vaste synthèse. Cette œuvre d'envergure met à jour tous les problèmes de la paléographie roumano-slave, tout en témoignant avec éloquence de son opportunité. L'auteur commence (chap. I) par présenter l'historique de la paléographie roumano-slave, en faisant état de l'apport des savants roumains et étrangers dans ce domaine. L'initiative de la rédaction des instruments de travail, répertoires et catalogues de manuscrits, appartient à Al. I. Odobescu, qui la prend en 1861. Il fut suivi dans cette voie par l'évêque Melchisedec, le professeur Ioan Bogdan et la pléiade de spécialistes de l'entre-deux-guerres. Parmi les étrangers, le premier savant avec des contributions méritoires fut Barski; d'autres spécialistes devaient lui succéder, dont Joseph Dobrowsky. Les études sur les manuscrits et les documents roumano-slaves, les divers albums et éditions depuis celles de Ioan Bogdan jusqu'aux ouvrages de P. P. Panaitescu, E. Turdeanu, etc., de même que les contributions de l'étranger, dont celles de V. Jagić et A. Jacimirskij ont jeté le jour sur la plupart des aspects présentés par l'écriture slave en Roumanie. Toutefois, il n'en reste pas moins encore beaucoup à faire. C'est que l'inventaire complet des pièces documentaires slavonnes conservées en territoire roumain n'est pas encore accompli (bien que l'Association des Slavisants de Roumanie ait mis sur pied une entreprise d'envergure en ce sens depuis quelques années), ni du reste celui des documents qui pour une raison ou une autre ont abouti dans des collections de l'étranger.

Traitant ensuite des « sources de la paléographie roumano-slave » (chap. II), l'auteur entend délimiter le champ de son investigation de manière à envisager seulement les sources de l'étude des manuscrits et documents slaves écrits en territoire roumain. Pour la Moldavie, les manuscrits remontent au XV<sup>e</sup> siècle et D. Bogdan dresse la liste des dix-sept manuscrits de Gavril Uric, datés de la période 1424—1449. Il date douze autres manuscrits de l'époque d'Etienne le Grand, en leur ajoutant aussi le commencement de l'Obituaire du monastère de

Bistrița. Aux manuscrits d'Athanase Crimca, dont on avait étudié vingt-deux jusqu'à présent, l'auteur ajoute six autres pièces étudiées par lui. Il énumère ensuite plusieurs autres manuscrits du XVII<sup>e</sup> siècle, écrits sous les règnes de Vasile Lupu, Istrate Dabija et quelques autres princes. La série des manuscrits paléoslaves s'achève avec ceux provenant de l'école de Paisij Veličkovski, du monastère de Neamțu, de la skite de Poiana Mărului et de Trăisteni. Presque tous les manuscrits slaves sont des copies d'après les originaux, alors que les manuscrits religieux sont copiés d'après d'autres copies avec pour archétypes des traductions du grec datées des IX<sup>e</sup>—XII<sup>e</sup> siècles.

La grande majorité des manuscrits roumano-slaves vient de Moldavie et D. Bogdan estime leur nombre à deux mille, alors que les codex valaques ne montent, selon lui, qu'à environ 200 pièces. On trouve ensuite la liste de quelques-uns des dépôts de manuscrits du pays et de l'étranger, cotés parmi les plus importants. A l'étranger, le Musée d'Histoire de Moscou compte dans la collection Oubarov 2434 pièces, dont plus de huit cents sont des codex moldaves des XV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles, sans parler aussi des autres collections du musée (Barsov, Karskij, Hloudov ou Sëukin), qui comportent également des manuscrits roumano-slaves. En Bulgarie, la bibliothèque du monastère de Ryla à elle seule compte quatorze manuscrits roumano-slaves rapportés par les moines de Neamț, venus là chercher refuge lors de l'invasion turque de 1783. Quantité d'autres manuscrits sont conservés dans les bibliothèques des couvents athonites.

Un paragraphe spécial est consacré par l'auteur aux manuscrits slaves des « Enseignements » du prince Neagoe Basarab destinés à son fils. Il formule une nouvelle hypothèse quant à la genèse de cet ouvrage : selon lui, le prince aurait dicté tout d'abord un archétype slavon de ses « Enseignements », qu'il adressait à tous ses fils ; par la suite, ne lui restant en vie que Théodose, il aurait entrepris de dicter un second archétype, celui-ci adressé au dernier rejeton qui lui restât. A sa mort, les copistes auront combiné et interpolé les deux archétypes, dont les originaux se sont perdus.

Bien que ce soit là une hypothèse séduisante, elle exigerait une étude beaucoup plus poussée des différents aspects de la question. Nous attendons donc une telle étude de notre auteur. Ceci n'empêche que cette hypothèse constitue l'un des côtés inédits de l'ouvrage qui nous occupe, ouvrage par ailleurs avec un profil « technique » nettement délimité. C'est pourquoi nous plaidons en faveur de la reprise du débat à ce sujet dans un ouvrage qui lui soit entièrement consacré.

Une autre catégorie de sources roumano-slaves est celle des documents. Le premier en date remonte en Valachie à Vladislav I<sup>er</sup> (1374) et en Moldavie à Petru Mușat (1388). Quarante-trois documents sur parchemin se sont conservés d'Alexandre le Bon. Selon l'auteur, les documents roumano-slaves de Moldavie se chiffrent à quatre mille, ceux de Valachie à environ trois mille, alors que ceux originaires des autres provinces roumaines sont de beaucoup moins nombreux. Ces documents sont conservés au pays et à l'étranger, par exemple les Archives centrales des documents antiques de Moscou compte 8711 documents originaires de Moldavie et datés du commencement du XV<sup>e</sup> siècle jusque vers le milieu du XIX<sup>e</sup>. On trouve à Athos, Istanbul et en Pologne d'autres dépôts riches en documents provenant des pays roumains.

Les deux chapitres suivants du livre de D. Bogdan sont dédiés à l'étude de l'histoire des alphabets slaves (chap. III) et aux débuts de la graphie roumano-slave (chap. IV). L'auteur propose une nouvelle chronologie pour l'introduction de l'alphabet slave chez les Roumains, en datant ce phénomène de la première moitié du X<sup>e</sup> siècle. Etant parvenu à slaviser et à convertir les Bulgares au christianisme pendant la première partie de son règne, c'est-à-dire jusqu'en 913, le tsar Siméon réussira, durant la seconde partie de son règne, dans l'intervalle des années 913—927 à introduire les offices en slavon. Au cours de la vingtaine d'années suivante, les troubles qui sévirent dans le Royaume bulgare ont déterminé un certain nombre de prélats de se réfugier dans les territoires des Roumains du nord du Danube. Ce serait là le commencement du culte et de la culture slaves dans ces régions, par conséquent l'origine de la graphie en caractères slaves (p. 175).

L'évolution de l'écriture des textes roumano-slaves est étudiée tout au long des chapitres V—IX (p. 177—392). On y trouve la classification des abréviations et des cryptogrammes, de même que l'étude du support graphique. Comme on le sait, le parchemin a constitué de tous temps un matériel assez cher. Celui confectionné dans les couvents de Moldavie (mince et la surface blanchie) était recherché en Pologne et en Biélorussie.

En guise de conclusion, l'auteur procède à la revue des diverses étapes enregistrées par l'écriture cyrillique durant son évolution, depuis l'onciale, la demi-onciale, la minuscule antique et moderne de plusieurs genres, jusqu'à l'italique. Le présent ouvrage précise pour la première fois qu'il n'y a pas de type graphique pur. L'écriture roumano-slave s'est développée sous l'influence de la graphie gréco-byzantine. Comme l'auteur le souligne à juste titre, « une

contribution roumaine au développement de la paléographie slavo-cyrillique réside dans le fait que la majorité des manuscrits de Moldavie en demi-onciale ont eu une calligraphie si prégnante qu'ils ont conduit non seulement à l'imitation de la graphie respective dans certains pays slaves mais aussi à la confection des flans de la première imprimerie de Moscou du XVI<sup>e</sup> siècle d'après les caractères calligraphiques des codex de Moldavie » (p. 322).

Des résumés français et russe, ainsi qu'une riche bibliographie et un Index général complètent l'ouvrage. La seconde partie de celui-ci se compose d'un album avec LXVIII planches dont quelques-unes en couleurs reproduisant, dans d'excellentes conditions graphiques, divers types d'écritures depuis la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle et jusqu'en 1780.

Imprimé sous l'égide de la Direction générale des Archives d'Etat, cet ouvrage se recommande par la richesse de son information, autant que par sa rigueur et sa haute tenue scientifique. On serait en droit d'affirmer que la présente contribution de Damjan Bogdan marque un stade supérieur de la paléographie roumano-slave en Roumanie, étant apte à servir de modèle même aux spécialistes des pays slaves du sud-est de l'Europe.

Paul Mihal

A. H. S. MEGAW and E. J. W. HAWKINS : *The Church of the Panagia Kanakariá at Lythrankomi in Cyprus (Its Mosaics and Frescoes)*, Dumbarton Oaks Studies XIV, Dumbarton Oaks Center for Byzantine Studies, Washington D.C., 1977, XX + 173 p.; schémas : A-O; 143 pl. hors texte (134-143 + frontispice, en couleurs)

Paru dans la prestigieuse série DOS du Centre d'Etudes byzantines du Dumbarton Oaks, le livre de A. H. S. Megaw et E. J. W. Hawkins, que nous nous proposons de présenter, est le résultat final d'une participation des auteurs aux travaux de restauration d'un monument situé dans la péninsule NE de l'île de Chypre : l'église monastique Panagia Kanakariá de Lythrankomi. L'ouvrage débute par une *Préface*, une *Liste d'illustrations*, une *Liste d'abréviations* (p. I-XX), une *Introduction* (p. 1-9), et comprend trois parties : I *L'Eglise et son histoire structurelle* (p. 11-36); II *La mosaïque* (p. 37-145); III *Les fresques* (p. 147-159) — chacune des parties divisée en plusieurs sections — suivies par un *Appendix* et un *Index sélectif* (p. 161-173).

Parmi d'autres détails, la *Préface* (p. VII) spécifie que la première partie (p. 11-36) est due à la collaboration des auteurs, tandis que A.H.S.M. est le rédacteur des autres parties de l'ouvrage, à l'exception des sections concernant la *description* et la *technique de la mosaïque* (p. 37-61; 132-136) et la *description des fresques* (p. 147-159) qui sont dues à E.J.W.H. Evidemment, l'ensemble du texte a été revu par les deux auteurs.

Les études concernant la Panagia Kanakariá, en commençant par celle de J. Smirnov parue en 1897, sont évoquées dans l'*Introduction* qui présente aussi les étapes des travaux de restauration du monument après la seconde Guerre mondiale sous les auspices du Département des Antiquités de Chypre, ainsi que l'histoire du monastère et de la région à travers les siècles, pour conclure par une énumération des hypothèses formulées à propos de la signification du nom de Kanakariá. Pour les auteurs, l'application doit être cherchée plutôt dans la forme byzantine de *καβάκι*, mot qui signifie « caresse » et qui a dû être utilisé pour définir une qualité de la Théotokos, donc un équivalent sémantique — sinon iconographique — de la *Glykophilousa*. A l'origine de cet appellatif de l'église chypriote on suppose l'existence d'une icône portative de la Vierge appartenant à un type de « tendresse ». Pourtant, il nous semble que la Vierge trônant de l'abside du monument — qui, sans être une *Glykophilousa*, n'est pas, non plus, une sévère *Hodigitria* — aurait pu être désignée et connue *localement* comme la Panagia « Kanakariá », d'autant plus que l'icône processionnelle appartenant aujourd'hui à l'église et qui porte le nom de « Kanakariá » reproduit, à peu près, le type iconographique de la Vierge de l'abside (cf. p. 7, n. 39).

L'aspect actuel de l'église qui combine les éléments d'une basilique avec d'autres qui sont propres à la « croix grecque », est le résultat final des réfections subies depuis la construction, vers 500, du premier monument : une basilique à trois nefs et colonnes, recouverte de toits en charpente. L'abside centrale du sanctuaire est la seule partie qui subsiste maintenant de cet édifice originel. Une première restauration a eu lieu autour de 700, après l'incursion arabe : les colonnes ont été remplacées par des piliers qui supportaient toujours une toiture en bois, mais d'un type différencié, probablement avec une couverture transversale et surélevée au-dessus du bema. La deuxième restauration doit être située après le grave séisme de 1157 et d'un

autre attesté quelques années plus tard, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle. L'introduction d'un système de voûtes, en berceau sur les collatéraux, d'une coupole sur la nef principale et d'une calotte sur le béma, ainsi que la forme actuelle du narthex, sont les principaux éléments structureaux de cette nouvelle réfection. Une phase subsidiaire concerne le collatéral sud, entièrement refait au XIII<sup>e</sup> siècle. A la dernière grande intervention, autour de 1500, est due la reconstruction de la coupole de la nef, épaulée par des arcs supplémentaires. Pourtant, en 1779, l'abbé Chrysanthos doit refaire à nouveau la coupole sur tambour et effectuer quelques autres réparations. Cette succession de phases est établie à la suite d'une rigoureuse analyse des éléments structureaux, rendue possible par les travaux de sondage et de restauration.

L'intérêt principal de cette église chypriote réside toutefois dans les mosaïques qui décorent la conque de l'abside centrale : une image frontale de la Vierge trônant, avec le Christ assis sur ses genoux, entourée d'une mandorle bleue, flanquée de part et d'autre par les archanges dans un paysage qui suggère le Paradis ; cette théophanie centrale est séparée au moyen d'une bande décorative de la zone marginale de la conque où sont figurés, dans des médaillons à fond d'azur reliés par des motifs d'acanthé, les bustes des douze apôtres. D'après les restes découverts sur place, on suppose que la décoration à mosaïque se prolongeait aussi sur le mur est au-dessus de la conque. Bien que détériorées et fragmentaires, ces mosaïques permettent des considérations qui, à travers une description minutieuse, une ample étude des thèmes — tant du point de vue du programme d'abside que de celui proprement iconographique —, enquête menée avec une profonde érudition et qui ne laisse de côté aucun indice significatif (ainsi le type des lettres et le système *kionedon* de l'écriture), aboutissent finalement aux caractères stylistiques et à la technique de la mosaïque. Toutes les données ainsi relevées sont corroborées à la fin de ce chapitre pour résoudre deux problèmes majeurs : 1) la date et la place de cette mosaïque dans l'histoire du décor byzantin ; 2) la sphère à laquelle on peut rattacher cette décoration de Lythramkomi — celle de Constantinople ou celle d'une province byzantine. On ne saurait mieux résumer les conclusions que ne le fait l'auteur même du texte à la page 145 : « Les fragments de l'abside de Lythramkomi [...] appartiennent à une mosaïque vraiment métropolitaine quant au thème et à la composition, mais incorporant des particularités iconographiques qui, dans une œuvre datant probablement des premières années du règne de Justinien [526—530] doivent être considérées comme conservatrices et provinciales. Celles-ci, autant que les contradictions dans le style — par exemple entre le strict « formalisme » des traits et le rendu réaliste des chairs dans la figure des apôtres — ne sauraient surprendre à Chypre dans l'œuvre d'un maître local. Ce qui ne se laisse pas nécessairement déduire de l'habileté dans l'exécution qui est d'une qualité supérieure, inattendue dans une église d'importance secondaire. En effet, tandis que cette mosaïque d'époque justinienne, l'une des rares qui ont survécu dans la sphère byzantine dans la forme originelle (pour les parties conservées) est d'une importance majeure en tant que reflet rapproché de l'art de Constantinople, elle est en même temps un témoin précieux pour la haute qualité de la décoration d'église provinciale, même dans les zones relativement isolées, au cours du VI<sup>e</sup> siècle ».

La troisième partie du livre est dédiée aux fresques qui existent aujourd'hui à l'intérieur de l'église, restes des diverses étapes de décoration et importantes surtout pour mieux déterminer les étapes de l'histoire structurale du monument. Il ressort de l'examen d'une inscription grecque, peinte sur le premier pilier ouest du côté sud de la nef, et des restes d'une croix en torsade, qu'elles peuvent se situer au IX<sup>e</sup> ou X<sup>e</sup> siècle, donc entre la première et la seconde restauration. Une décoration qui, cette fois-ci, semble avoir eu un caractère plus étendu est attestée par quelques fragments de panneaux (Gabriel, sainte Barbara) datables au XII<sup>e</sup> siècle, donc après la seconde restauration. Un panneau représentant saint Georges à cheval aide à dater la reconstruction du collatéral sud entre les limites du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que les fragments d'un Jugement Dernier dans la nef centrale semblent appartenir au XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin, la dernière décoration à fresque, ayant un programme complexe, a été réalisée vers le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, en relation avec la troisième restauration. Le *terminus ante quem* est, de toute façon, établi par un sgraffite portant la date de 1598.

L'*Appendix* offre une discussion critique des possibilités d'identifier la mosaïque de l'abside de Panagia Kanakariá avec une œuvre chypriote en mosaïque, mentionnée dans une liste d'œuvres « miraculeuses » rédigée en vue de la lutte contre les iconoclastes au IX<sup>e</sup> siècle.

Puisque la valeur scientifique d'un livre ne ressort pas toujours de l'exposition de son contenu, nous voulons insister sur le caractère poussé et fouillé des analyses de chaque problème envisagé, sur l'appareil critique exhaustif et *up to date* dont on se sert pour les analogies et les comparaisons tant iconographiques que stylistiques, bref, sur l'érudition de la recherche. Le spécialiste trouve dans cette exemplaire monographie non seulement les particularités du monument et de la décoration exposées de façon précise et claire, mais aussi des discussions d'un caractère plus ample et historique concernant les programmes, les thèmes iconographiques,

le style, la technique de la mosaïque avant et au temps de Justinien, en Orient et en Occident. Les schémas graphiques (plans, coupes, etc.) et les planches en noir et blanc et en couleurs offrent les riches repères visuels à l'appui des données exposées. La haute qualité graphique de la publication et des reproductions n'est pas dépourvue d'importance pour un livre concernant l'art et surtout la mosaïque de la première époque byzantine. En effet, le frontispice en couleurs — une tête de jeune apôtre — donne la mesure d'un art qui, acheminé vers des formes d'expression plus rigides, garde encore les charmes de l'Antiquité tardive.

Carmen Laura Dumitrescu

KEITH HITCHINS, *Orthodoxy and Nationality. Andreiu Şaguna and the Rumanians of Transylvania, 1846—1873*, Harvard University Press, Cambridge—Massachusetts and London, 1977, IX + 332 S. (Harvard Historical Studies, 94).

Für das wachsende Interesse welches die europäische und amerikanische Geschichtsschreibung der rumänischen Geschichte in den letzten Jahren beigemessen haben, zeugt das unlängst einem wichtigen Zeitabschnitt der rumänischen Nationalbewegung aus Siebenbürgen von Keith Hitchins gewidmete Buch. Die vom amerikanischen Hochschulprofessor von der Universität Urbana/Illinois verfaßte Monographie ist kein einzelstehendes Ergebnis seiner nun schon langjährigen Studien auf dem Gebiete der neuzeitlichen rumänischen Geschichte, sondern erscheint als eine natürliche, erwünschte Fortsetzung seines 1969 veröffentlichten Buches (*The Rumanian National Movement in Transylvania, 1780—1849*, Harvard University Press, Harvard—Massachusetts, 1969). Eingehende Archiv- und Bibliotheksforschungen in Wien, Budapest, Bukarest, Cluj-Napoca und Sibiu ermöglichten dem Verfasser sowohl bisher unbekannte Quellen als auch eine Neuwertung der schon erschlossenen zum Ausbau seines Buches heranzuziehen. Und Keith Hitchins hat es mit hervorragendem Sinn verstanden aus der Fülle der ihm zur Verfügung stehenden Auskünfte nur jene in sein Studium aufzunehmen, die Ideen, Ereignisse oder Menschen der erforschten Zeitspanne treffend charakterisieren sollten oder jene in ein neues Licht zu stellen vermögend waren. Dem hier besprochenen Buch kann unter diesen Umständen eben die geschickte Verflechtung von Analyse und Synthese, mit einer gewissen Vorliebe des Verfassers für die letztere, als einen der Hauptverdienste angerechnet werden.

Keith Hitchins hat seine Untersuchungen in einer eigenartigen aber dafür umso mehr eindrucksvollen Art und Weise aufgebaut. Das Leben und Wirken von Andrei Şaguna boten dem Verfasser eine willkommene Gelegenheit die einer Persönlichkeit, wenn auch erstrangiger Größe, gewidmete Monographie in ein tiefgehendes Synthese- und Analysewerk eines für die rumänische Nationalbewegung aus Siebenbürgen maßgebenden Vierteljahrhundertes zu gestalten. Es kann darum kaum überraschen, daß im Laufe des Buches, wenn dieses auch die Vorschriften einer Biographie folgt, die Hauptfigur den Ereignissen der allgemeinen rumänischen Nationalbewegung öfters die führende Stelle berechtigterweise einräumen muß. Indem Keith Hitchins das Denken und Schaffen von Şaguna in seiner Zeit- und umständebedingten Entwicklung verfolgt, bringt er die Kraftvektoren der rumänischen Nationalbewegung aus Siebenbürgen in den Vordergrund, hebt aber zugleich auch die neuen, von denjenigen Şagunas unterschiedenen Erkenntnisse, welche für die kommenden Jahre ausschlaggebend wurden, hervor. Und wenn Keith Hitchins sein Buch *Orthodoxism and Nationalität* betitelte, so tat er es mit vollem Recht, denn dem Leser wird nicht nur ein alleinstehender Kirchenmann und Politiker, sondern die gesamte Ideenbewegung, die politischen und sozialen Triebkräfte der Siebenbürger Rumänen durch das Prisma der traditionellen Kircheninstitution, welche sie der politischen Macht des Habsburgerstaates gegenüber vertrat, geschildert. Von diesem Gesichtspunkt aus sind auch die über Şagunas Ideen und Wirken gefällten Urteile umso vielfältiger, als der Verfasser die Seiten der Dualität seines Helden, als Kirchenwürdenträger und politischen Führer, immer zusammenspielen läßt, u.zw. in engem Zusammenhang mit den Ereignissen seiner Zeit. Dabei hat Keith Hitchins die von den vorangehenden Werken der Geschichtsschreibung übernommenen Wertschätzungen kühl abgewogen — wenn er auch Şaguna eine gewisse Sympathie zollt — und uns ein eindeutiges Zeugnis historikritischen Beurteilungsvermögens geliefert.

Mit gutem Recht betont Keith Hitchins (S. 7) eine Realität die sich weitwirkend auf die rumänische Wiedergeburtbewegung aus Siebenbürgen bis zur 1848-er Revolution, und auch noch darüber hinaus, ausgewirkt hat, u.zw. den doppelten Charakter ihrer ideellen und faktischen Äußerung: einerseits, durch die, auf Erhaltung ihres Vorranges im Nationalleben bedachte, Kircheninstitution, welche auf Tradition und auf eine gewisse Organisierung zurückblicken

konnte, andererseits aber, durch die beständig wachsende Mehrheit der in den Ideen des Vormärzes geformten Intelligenz, welche tief unter dem Einfluß der moralischen und geistigen Werte der Aufklärung, wie auch unter jenen des wirtschaftlichen und politischen Liberalismus', stand. Von dieser Feststellung ausgehend läßt uns der Verfasser in der Folge den geistigen Werdegang Şagunas, dessen praktische Auswirkungen — mit helleren und dunkleren Seiten — in ihrer gegenseitigen Bedingtheit verfolgen. Der Verfasser hat gutes Recht festzustellen (S. 283), daß Şaguna von manchen seiner rumänischen Zeitgenossen oder in manchen Kreisen der Wiener- und Siebenbürger Öffentlichkeit mit Unrecht allem zuvor als politischer Anführer betrachtet wurde. Es kann nicht bestritten werden, daß Şaguna an die Politik als Laufbahn oder als Mittel zur Erfüllung mancher politischer Zielsetzungen gedacht haben könnte. Dabei muß aber — zusammen mit Keith Hitchins (S. 284) — betont werden, daß der hohe Kirchenvorsteher niemals ein besonders reges Interesse der Heranbildung einer regelrechten politischen Nationalpartei beigemessen hat. Şaguna war unvermögend seinen orthodoxen Traditionalismus zu überwinden und konnte sich infolgedessen mit Aufgabe seiner führenden Rolle in der rumänischen Nationalbewegung aus Siebenbürgen, die doch seines Erachtens nach der Kirche zukommen mußte — nicht zufrieden stellen.

Man kann den von Keith Hitchins unternommenen Versuch, den von Şaguna und der orthodoxen Kirche aus Siebenbürgen im rumänischen Nationalkampf geübten Beitrag kritisch zu untersuchen, nur willkommen heißen, zumal die Perspektive der vorgenommenen Analyse sichtlich erweitert und vielfältiger ist, mit besonderem Bedacht die Investigation sowohl auf die innerrumänischen Probleme als auch auf jene des Habsburgerstaates auszurichten. Der Verfasser hat volles Recht festzustellen, daß die von Şaguna geleitete Kirche nicht ausgesprochen politische Ziele verfolgte, auch wenn sie solche zwar nicht verkannte. Damit wäre eine Erklärung geliefert, daß sich die siebenbürgische Orthodoxie in keinen vorwiegend politischen Kampf einließ, umso mehr als sie sich nicht als Erbe der Tradition scharfer Trennung der geistlichen und der zeitlichen Macht berufen konnte. Dadurch mochte sich die orthodoxe Kirche an die Spitze des Widerstandes gegen den fremden konfessionellen Druck setzen, wobei sie es aber sorgfältig vermied eine absolute geistliche Macht, welche den politischen Gegebenheiten getrotzt hätte, auszuüben. Sie überließ den Vorrang im Nationalkampf der aus der '48-er Revolution herangereiften Intelligenz, die ihr dafür — in den neuen politischen und wirtschaftlichen Bedingungen aus der Monarchie und aus ganz Europa — gewachsener erschien. Am einleuchtenden Beispiel von Şaguna ermöglicht uns Keith Hitchins eine bisher weniger erforschte und berücksichtigte Mutation aus der Geschichte des siebenbürgischen rumänischen Nationalkampfes zu erkennen — den allmählichen Prozeß während dessen die bis dahin traditionelle Kircheninstitution der im Aufstieg begriffenen bürgerlichen Generation die führende Stelle eingeräumt hat. Tatsächlich gestattet uns der Verfasser den Augenblick des Überganges in der Leitung des rumänischen Nationalkampfes von den Händen einer traditionellen Institution, die über eine weitschichtige organisatorische Struktur verfügte, in jene einer Laiengruppe, die den modernen Formen des politischen Kampfes mächtig war, deutlich zu erkennen. Wie schon erwähnt, bot der „Fall“ Şaguna Keith Hitchins die willkommene Möglichkeit diese tiefgehenden Umwälzungen — an denen jedoch auch der rumänische Kirchengvorsteher maßgebend beteiligt war — treffend zu charakterisieren. Dabei rückte der Verfasser die Hauptfigur seiner Studie, Şaguna, immer wieder geschickt in den Vordergrund, ohne aber dadurch den allgemeinen Verlauf der Ereignisse zu verwirren oder zu unterbrechen, sondern um ihn umso mehr klarer, inhaltreicher, verständnisfähiger zu gestalten. Nicht zu übersehen ist der zwischen Şaguna und Cavour gezogene Vergleich (S. 52), welche „sich beide im Rahmen der betreffenden Nationalbewegungen als Organisatoren und Diplomaten ausgezeichnet haben, wenig aber vom Enthusiasmus des Augenblickes (die 1848-er Revolution) mitgerissen wurden“. Mit dieser Gelegenheit unternimmt Keith Hitchins auch den Versuch die Stellungnahme von Şaguna während der Revolutionsjahre zu begründen und in unmittelbarer Abhängigkeit von den Ereignissen zu nuancieren. Dabei wünscht der Verfasser Werte herauskristallisiert zu wissen, die das weitere Verhalten seines Helden bestimmt haben könnten. So wären für Şaguna — laut Keith Hitchins — sowohl die 1848-er Revolution als auch die späteren Nationalbewegungen nur eine Seite eines und desselben vielfachen Prozesses sozialer Umänderungen aus Europa. Şaguna anerkannte die Nationalidee als die dominierende Triebkraft seiner Zeit, wertete aber deren Tendenzen und Fortschritte nur in Verbindung zu seinen eigenen „ewigen Werte“ — die christliche Lehre und jene weltlichen Ideen, die ihre Gültigkeit schon im Laufe der sozialen und politischen Entwicklung bewährt hatten. Es war sein fester Glaube, daß jeder Fortschritt für die Siebenbürger Rumänen von dem Wohlergehen der orthodoxen Kirche und der Treue zum Herrscherhaus abhängig sei (S. 46). Dies erklärt die beschwichtigende Politik Şagunas, seine ausgesprochene Vorliebe für den gesetzlichen Weg und den Abscheu gegenüber jeder Gewalttat, sei sie auch berechtigt. Şaguna hat aber mit der Interessenlosigkeit und der zwiespältigen Politik des Wiener Hofes

den Siebenbürger Rumänen gegenüber nicht gerechnet. Als er, nach Schließung des dualistischen Paktes von 1867, seinen Mißerfolg doch einsehen mußte, war die Führung der politischen rumänischen Bewegung schon in die Hände der reif gewordenen 48-er Generation übergegangen. Şaguna scheiterte — wie es Keith Hitchins andeutet — an seinem Glauben, daß die Rumänen durch eigene Kräfte nicht fähig sein würden sich als eine wirkliche, unabhängige politische Macht durchzusetzen.

Das auf objektive Darstellung eingerichtete Buch von Keith Hitchins, ein merkwürdiger Gewinn und Fortschritt im Studium der rumänischen Nationalbewegung aus Siebenbürgen, empfiehlt sich als eine von nun an unausbleibliche Lektüre sowohl für die rumänische als auch für die fremden Geschichtsschreibungen.

*Costin Feneşan*

ŞERBAN RĂDULESCU-ZONER, *România și tripla alianță la începutul secolului al XX-lea (1900—1914)* (La Roumanie et la Triple Alliance au début du XX<sup>e</sup> siècle (1900—1914), Bucarest, Ed. « Litera », 1977, 189 pages

Si l'étude de la politique étrangère de la Roumanie pendant la période de l'entre-deux-guerres a fait naître une riche bibliographie, l'activité de la diplomatie roumaine à la veille de la Grande Guerre est restée en marge de l'intérêt de l'investigation historiographique. Le fait trouve, sûrement, son explication dans l'opinion, devenue conviction, que les antécédents de l'entrée en guerre de la Roumanie étaient trop bien connus pour permettre un renouveau du sujet<sup>1</sup>.

Heureusement, ce point de vue ne fut pas partagé par Şerban Rădulescu-Zoner qui a repris l'étude des relations entre la Roumanie et la Triple Alliance durant la période qui précéda immédiatement (1900—1914) la Grande Guerre. Son enquête porte sur les circonstances dans lesquelles la Roumanie a abandonné l'alliance avec les Puissances Centrales — alliance se trouvant en conflit avec les intérêts du parachèvement de l'unité de l'Etat national roumain — et l'attitude des facteurs politiques de Bucarest face à cette alliance avec ses avantages et ses désavantages.

Pour l'étude de ce problème essentiel de la politique étrangère roumaine à l'époque moderne, l'auteur a utilisé une bibliographie d'une remarquable richesse. En dehors des ouvrages classiques — les éditions bien connues des documents diplomatiques et les livres publiés après la Grande Guerre — l'auteur a puisé aux fonds inédits d'archives, surtout roumaines (les Archives du ministère des Affaires étrangères, les Archives historiques centrales, la Section des Manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie), aux fonds de microfilms des archives étrangères, conservés aux Archives d'Etat de Bucarest, à quoi se sont ajoutées ses propres recherches aux archives hongroises. Eu égard à cette solide base d'information et à la parfaite maîtrise de la bibliographie on peut affirmer que le livre de Şerban Rădulescu-Zoner défient, sous l'angle de l'information, un véritable primat par rapport aux autres ouvrages dédiés au même sujet.

L'enquête de l'auteur débute par l'étude de contexte européen auquel appartient l'alliance conclue par la Roumanie le 18/30 octobre 1883 avec l'Autriche-Hongrie (alliance à laquelle ont adhéré l'Allemagne et l'Italie). Les traits caractéristiques de ce contexte sont ceux du dernier stade du capitalisme, l'impérialisme, surtout l'exportation du capital et l'aggravation de la lutte pour une nouvelle distribution des sources de matières premières et des marchés. Une fois ce cadre établi, l'auteur analyse la manière dont se reflétait à Bucarest le rapport des forces sur la scène européenne, la dépendance économique de la Roumanie envers l'Allemagne, l'intérêt manifesté par la Roumanie pour une politique des compensations visant à empêcher le changement du rapport des forces dans les Balkans et, finalement, ce qui fut la pierre d'achoppement de l'alliance, le problème de la Transylvanie et de la lutte d'émancipation nationale des Roumains de Transylvanie, problème que l'auteur considère à juste raison comme « un élément de structure de la mentalité collective roumaine » qui « a influé d'une manière appropriée et de façon permanente sur les rapports diplomatiques roumano-austro-hongrois » (p. 42).

<sup>1</sup> Voir surtout N. Iorga, *Comment la Roumanie s'est détachée de la Triple Alliance*, 2<sup>e</sup> éd., Bucarest, 1933.

Nous croyons que cette analyse remarquable par sa sagacité aurait gagné par un examen des conditions qui ont engendré l'alliance de la Roumanie aux Puissances centrales, car la simple mention des « garanties de sécurité et de stabilité politique » aussi que des « intérêts économiques » (p. 5) reste insuffisante même pour un lecteur avisé. Même si la conclusion de cette alliance dépasse les limites chronologiques de l'investigation de l'auteur, la poursuite de sa formation — même très brève — nous semble obligatoire pour la compréhension des circonstances dans lesquelles elle a pris fin. De telles pages sont d'autant plus nécessaires que l'auteur lui-même a fourni des contributions substantielles à l'étude de cet aspect de l'histoire diplomatique de la Roumanie.

L'analyse des relations entre la Roumanie et la Triple Alliance dans les années 1900—1914 suit de près les trois épisodes majeurs de la vie internationale de l'époque: la crise bosniaque, les guerres balkaniques, le déclenchement de la Première Guerre mondiale.

Abordant l'attitude de la Roumanie pendant la crise bosniaque, l'auteur cherche à répondre à la question si cette attitude peut être jugée comme « engagement, non-conformisme ou détachement » (p. 46). Sa réponse convaincante, parce que étayée de nombreuses sources, est que les événements de 1908—1909 ont inauguré une nouvelle phase dans les relations de la Roumanie avec la Triplice, caractérisée non point par une réorientation de la politique étrangère roumaine, mais par un non-conformisme à l'égard des objectifs de l'Autriche-Hongrie dans les Balkans, surtout en ce qui concerne le conflit austro-serbe, la Roumanie étant hostile à une guerre entre les deux Etats et considérant l'existence de la Serbie comme un facteur indispensable à l'équilibre balkanique. La multiplication des actions et des manifestations en faveur de l'union de la Transylvanie à la Roumanie mettait en lumière, conclut l'auteur, le caractère anachronique du traité d'alliance qui se trouvait en conflit avec « les intérêts fondamentaux de la société roumaine, face à l'impératif du parachèvement de l'unité nationale, dicté par un processus socio-politique objectif » (p. 68).

Les guerres balkaniques ont engendré une nouvelle aggravation des rapports entre Bucarest et Vienne, qui auraient pu être jugés par un observateur resté à la surface des choses, comme les indices d'un détachement de la Roumanie de la Triplice. L'auteur réfute cette opinion et s'appuyant sur une documentation ample et édifiante à la fois démontre que la Roumanie a gardé l'ancienne orientation de sa politique étrangère, un facteur de grande importance étant le rôle et le poids de l'Allemagne dans la vie économique et politique de la Roumanie. L'éloignement de la Roumanie de l'Autriche-Hongrie pendant la crise balkanique fut la conséquence de la politique du comte Berchtold, qui rencontra aussi l'opposition des autres partenaires de la Triplice: l'Allemagne et l'Italie. L'attitude de Vienne envers la politique balkanique de la Roumanie a accru l'hostilité de l'opinion publique roumaine à l'égard de l'Autriche-Hongrie, hostilité déterminée par plusieurs causes, dont la plus importante était la lutte pour le parachèvement de l'unité de l'Etat national roumain.

L'année qui s'est écoulée entre la signature du traité de paix de Bucarest (10 août 1913) et le déclenchement de la Grande Guerre représente pour l'auteur « le passage du non-conformisme au détachement » (p. 127). Sans pouvoir déceler dans la politique étrangère roumaine, jusqu'au début des hostilités, les signes d'un renversement des alliances, il était de plus en plus clair que, dans le cas d'une conflagration européenne, redoutée par les uns et désirée par les autres — l'attitude de la Roumanie devait être décidée non point par le roi ou le gouvernement, mais, suivant l'expression du chef de l'état-major austro-hongrois, Conrad von Hoetzendorf, « par la volonté du peuple » (p. 137). Opinion partagée aussi par le roi Charles I<sup>er</sup>, qui déclarait au ministre de l'Allemagne à Bucarest: « Il ne suffit pas d'avoir des traités, il faut aussi qu'ils soient populaires » (p. 138). Quand l'attentat de Sarajevo mit feu aux poudres, la politique du premier ministre de la Roumanie, I. I. C. Brătianu, avait pour but d'éviter tout développement susceptible de déclencher un conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Russie en attendant qu'un nouveau cadre international permette la réalisation des aspirations du peuple roumain à l'unité mais que disparaisse également l'opposition du roi Charles I<sup>er</sup> à la répudiation d'une alliance qui constituait le fondement de sa politique étrangère.

La proclamation de « l'expectative avec la défense des frontières », position adoptée par la Roumanie au début de la guerre, a mis fin à l'existence réelle du traité d'alliance avec la Triplice, dont l'existence cessait aussi avec la proclamation de la neutralité de l'Italie. La Roumanie s'engageait dans une nouvelle voie qui allait aboutir aux événements de l'année 1918 où l'on vit se parachever l'unité de l'Etat roumain.

Le livre de Șerban Rădulescu-Zoner est une synthèse entre le courant traditionaliste de l'histoire diplomatique — enquête dédiée surtout à l'activité des chancelleries diplomatiques et le courant novateur, intéressé par l'action des « forces profondes » depuis les structures

économiques jusqu'aux passions collectives<sup>2</sup>. Au-delà des actions des diplomates, l'auteur cherche le rôle des facteurs économiques et le poids de l'opinion publique. L'attention accordée à l'opinion publique est d'autant plus justifiée qu'elle a joué un rôle de premier plan dans l'abandon de l'alliance aux Puissances Centrales. Mais — à notre avis — une recherche plus étoffée de l'impact de l'opinion publique sur les décisions de politique étrangère aurait permis une meilleure compréhension de la désagrégation de cette alliance.

Maître de la documentation, sûr dans ses conclusions, clair dans les formules, l'auteur a donné un livre qui apporte du nouveau — tant dans la documentation que dans l'interprétation — tout en réalisant une analyse remarquable de la politique étrangère roumaine dont le résultat fut le détachement de la Roumanie de la Triple Alliance.

*Fl. Constantiniu*

---

<sup>2</sup> Cf. P. Renouvin et J. B. Duroselle, *Introduction à l'histoire des relations internationales*, Paris, 1964.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.); OCTAVIAN ILIESCU (O.I.); ANCA GHIAȚĂ (A.G.); H. MIHĂESCU (H.M.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.); EMANUELA POPESCU (E.P.); NESTOR CAMARIANO (N.C.); TEODOR BODOGAE (T.B.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.-D.); PAUL MIHAIL (P.M.); ANDREI PIPPIDI (A.P.); CONSTANTIN IORDAN-SIMA (C.I.-S.); ELENA SIUPIUR (E.S.)

Publiées par les soins de *Zamfira Mihail*

*Știința literaturii*. Coordonator : AL. DIMA. *Istoriografia de artă*. Coordonator : MIRCEA POPESCU. Bucarest, Ed. Academiei, 1979, 192 p. (Istoria științelor în România)

Ce petit volume se propose de présenter l'histoire des recherches littéraires et de l'historiographie de l'art. Son mérite est d'avoir synthétisé un matériel très riche et d'avoir systématisé les résultats des études qui au long de plus d'un siècle ont abordé des aspects variés du phénomène culturel roumain et d'une manière très diverse. Démarrée au 19<sup>e</sup> siècle, la recherche penché sur la littérature et l'art a connu ses premiers tâtonnements à l'époque de l'humanisme, à la fin du 17<sup>e</sup> siècle ; mais, à partir du siècle passé, on peut parler de courants et d'écoles (quoique, parfois, la personnalité qui a initié les recherches dans un domaine réapparaît aux sources des explorations faites dans l'autre domaine, comme, par exemple, Alexandre Odobescu ou Nicolae Iorga).

L'histoire littéraire et la théorie littéraire sont présentées par Ovidiu Papadima et, pour l'époque d'après Août 1944, d'une manière moins sûre et parfois même superficielle, par Florin Mihăilescu. Heureusement, une bonne bibliographie se trouve à la fin de cette première partie. Plus précises sont les études sur les recherches concernant l'art médiéval (Vasile Drăguț) et l'art moderne et contemporain (Theodor Enescu et Amelia Pavel). On lira avec profit le dense chapitre sur les études consacrées à l'art européen (Remus Niculescu) et sur l'art populaire (Paul Petrescu). S'y ajoutent les bilans sur l'histoire du théâtre (Simion Alterescu et Anca Costa-Foru), l'histoire du cinéma (Manuela Gheorghiu et Olteea Vasilescu), l'histoire de la musique (Mircea Voicana et Clemansa Fircă).

Le volume a paru quelques semaines avant la disparition prématurée du professeur Alexandre Dima (le 19 mars 1979), lui-même un grand animateur des recherches littéraires et un comparatiste dont la réputation a dépassé les frontières de son pays.

A.D.

Connu surtout pour ses *Psaumes en vers*, le métropolite de Moldavie, *DOSOFTEI* a toujours occupé une place de choix dans les histoires de la littérature roumaine. Mais, curieusement, son œuvre n'a jamais été éditée dans son entier. C'est une grande lacune que vient de combler l'édition savante du spécialiste de Iași : N. A. Ursu qui a fait paraître le premier volume des *Opere. Versuri*, București, Editura Minerva, 1978, CI + 544 p. Parmi les vers de ce lettré de l'époque de l'humanisme roumain du 17<sup>e</sup> siècle figurent l'introduction en vers à la traduction du « Synopsis historique » écrit par Matheos Tzigalas de Chypre et le prologue à la tragédie « Ero-phili » de Georgios Chortatzis. Mais, remarque l'éditeur, ces vers sont loin de la perfection atteinte par quelques psaumes versifiés par ce métropolite d'origine aroumaine.

A.D.

Dans le tome XV (1977), n° 2, de cette revue, le regretté prof. MIHAI BERZA analysait deux livres récents consacrés à Vlad Țepeș : les monographies de Ștefan Andreescu et de Nicolae Stoicescu. La dernière a paru en anglais, toujours aux Editions de l'Académie : NICOLAE STOICESCU, *Vlad Țepeș. Prince of Walachia*, București, Editura Academiei, 1978, 194 p. L'auteur a mis au jour son livre, en tenant compte des remarques faites par ses commentateurs et a ajouté à la fin une très utile chronologie de la vie du prince. Cette édition est préfacée par le prof. Ștefan Ștefănescu.

A. D.

Auteur d'une bonne présentation de l'Evolution de l'Historiographie Roumaine (1976), LUCIAN BOIA a mis à la disposition des étudiants un dictionnaire précédé d'une dense esquisse de l'Evolution de l'Historiographie universelle : *Mari istorici ai lumii*, București, 1978, 224 p. (Universitatea din București. Facultatea de Istorie-Filozofie). Plusieurs historiens du Sud-Est européen figurent dans cette récapitulation qui englobe Hérodote, Grégoras, Stojan Novaković, Vasil Nikolov Zlatarski et autres.

A. D.

*Lexikon des Mittelalters*. Erster Band/Erste Lieferung : Aachen — Ägypten ; Zweite Lieferung : Ägypten — Almohaden ; Dritte Lieferung : Almojarifazgo — Anatomie/Abkürzungen, 1978, Artemis Verlag, München und Zürich.

Les Editions Artémis de Munich — Zurich ont pris l'heureuse initiative d'entreprendre la publication d'un Lexicon du Moyen Âge, qui sera sans doute un utile pendant du *Reallexikon der Vorgeschichte* édité par Max Ebert en 1924—1932 et de la célèbre *Realencyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft* fondée par Pauly et Wissowa. Selon les informations fournies par le prospectus diffusé l'année dernière, la rédaction du nouveau Lexicon a été confiée à une équipe d'environ 50 savants provenant de dix pays et représentant plus de 70 disciplines et spécialités. Basé donc sur une large coopération internationale, cet ouvrage embrasse, tout en sélectionnant les données essentielles, tous les aspects du Moyen Âge, considéré dans ses limites chronologiques établies en Occident, à savoir entre les années 300 et 1500. Il devra comprendre, à la fin de la publication, six volumes dont cinq concernant le texte, chacun à 1 128 pages, tandis que le dernier sera réservé aux indices (*Registerband*).

Tout d'abord, nous désirons exprimer notre sincère gratitude aux éditeurs du nouveau Lexicon ; grâce à son large éventail de préoccupations et à la haute qualité de la rédaction, ce précieux instrument de travail sera dorénavant indispensable à toutes les recherches vouées au Moyen Âge. A en juger d'après le contenu offert par les trois premières livraisons déjà parues, on aimerait néanmoins obtenir quelques éclaircissements sur l'étendue du glossaire établi par les rédacteurs. Certes, il s'agit d'un lexicon limité à cinq volumes de texte et par conséquent, il faudra opérer au préalable une sélection des termes qui devront y être enregistrés. On se demande dans ce cas quels sont les critères adoptés pour en établir la sélection. Un seul exemple suffira, à notre avis, comme preuve du sérieux de cette question. L'histoire du Sud-Est européen est à la charge d'un seul rédacteur principal, le professeur Ivan Dujčev de Sofia, qui en est sans doute l'un des meilleurs connaisseurs. Mais l'histoire du Sud-Est européen implique un grand nombre d'aspects très variés, qui font l'objet d'une multitude de domaines de recherches assez spécialisés : l'histoire sociale, politique et administrative, l'histoire économique, l'histoire de la culture et de l'art, la géographie historique, la byzantinologie, les sciences auxiliaires, etc., tout cela embrassant un espace dont les particularités régionales voire locales ont souvent un caractère distinctif bien accusé. S'il est difficile d'en broser une image autant que possible complète, il est encore plus difficile d'en établir une sélection adéquate, à l'abri de toute discussion. Tout dépend de la rigueur et la justesse des critères qui devront régir la sélection des termes destinés à figurer dans le Lexicon du Moyen Âge en train d'être élaboré.

Revenons maintenant au texte déjà publié et qui fait l'objet, comme nous l'avons mentionné plus haut, des trois premières fascicules. On y constate à notre avis quelques lacunes difficilement explicables dont voici les plus importantes :

— toponymes : Abrittus, Abrud, Aegyssus, Alud, Amlaş (ce dernier nom désignant un duché roumain en Transylvanie);

— noms de personnes : Ahtum (voïvode roumain du XI<sup>e</sup> siècle); Alexandre, Anastase II (empereurs byzantins); Alp Arslan (sultan seldjoukide); Aëtius, le célèbre général romain, vainqueur des Huns; Abul Feda, historien et géographe arabe; Adorno, famille génoise;

— institutions : *Academia Platonica* de Florence;

— noms de monnaies : akchè, altun, ambrosino.

D'autre part, on rencontre quelquefois dans le texte déjà publié des lacunes d'information, glissées dans la rédaction de maints termes enregistrés par le *Lexikon des Mittelalters*. On peut citer les exemples suivants :

*Ad vocem Abgaben* : on n'y trouve aucune information concernant le système fiscal chez les Slaves du Sud, dans les Pays roumains et dans l'Empire ottoman.

*Ad vocem Adel* : lacune pareille.

*Ad vocem Adler* : on devrait préciser que l'aigle à deux têtes a été adoptée à Byzance par Andronic III, en 1325; antérieurement, les Paléologues, pareillement aux derniers Anges et aux Laskarides, avaient employé comme armes l'aigle à une seule tête; v. en ce sens B. Hemmerding, in *BZ*, 61, 1968, p. 305—309. En outre, on n'y trouve aucune mention relative à l'aigle contournée et croisée de Valachie, qui pourtant représente une création très originale dans le domaine de l'art héraldique au Moyen Âge.

*Ad vocem Alba Julia* : on aurait dû peut-être mentionner l'existence d'une unité pondérale locale, équivalente au marc de Transylvanie (206, 76 g) et signalée de 1329 à 1342 sous le nom de *marca ponderis Albensis* (Hóman Bálint, *Magyar pénztörténet 1000—1325*, Budapest, Ed. de l'Académie hongroise des sciences, 1916, p. 92, 123).

Il semble que les remarques exposées plus haut puissent justifier une proposition adressée aux éditeurs de faire communiquer à des cercles plus larges la liste des voix destinées à être enregistrées dans les volumes prochains, afin qu'un nombre plus grand de spécialistes aient la possibilité d'y apporter leurs suggestions. En tout cas, on peut estimer, dès ce moment, que des livraisons supplémentaires, concernant des Addenda et corrigenda, soient nécessaires.

#### O. I.

PHOTIOS PETSAS, *Pella. Alexander the Great's Capital* (Institute for Balkan Studies, 182), Thessaloniki, 1978, 164 p., illustrations dans le texte et deux cartes hors texte.

Cet élégant volume, paru justement au moment où l'on commémorait en Grèce 2300 années écoulées depuis la mort d'Alexandre le Grand, réunit une série de rapports et articles publiés par M. Petsas de 1958 à 1975. En voici le sommaire :

— *Alexander the Great's Capital Discovered. A first report on the excavations at Pella, near Thessaloniki* (p. 11—22; publié antérieurement dans « *Illustrated London News* », August 2, 1958, p. 197—199);

— *New Discoveries at Pella, Birthplace and Capital of Alexander* (p. 23—30; « *Archaeology* », 11, 1958, p. 246—254);

— *Pella. Literary tradition and archaeological research* (p. 31—55; « *Balkan Studies* », 1, 1960, p. 113—128 et pls. 1—8);

— *Few Examples of Epigraphs from Pella* (p. 57—82; « *Balkan Studies* », 4, 1963, p. 155—170 et pls. 1—14);

— *Mosaics from Pella* (p. 83—114; *La mosaïque gréco-romaine*, Paris, 1965, p. 4—56 illus.);

— *Ten Years at Pella* (p. 115—129; « *Archaeology* », 17, 1964, p. 74—84);

— *Pella* (p. 131—136; Ch. Delvoye — G. Roux, *La civilisation grecque de l'antiquité à nos jours*, II, Paris, 1969, p. 389—393 et pls. 140—143);

— *Archeological Chronicles 1951—1965* (p. 137—142); *1966—1967* (p. 143—151); *1968—1970* (p. 153—164) (résumés en anglais des articles publiés en grec dans la revue « *Makeдонika* », 7, 1967, p. 306—307 et pls. 17—23; 9, 1969, p. 170—175 et pls. 77—79 α—β; 15, 1975, p. 182—193 et pls. 100—103 α).

Fondée vers 400 av. n.è. par le roi Archélaos, Pella devint capitale du royaume de Macédoine sous le règne de Philippe II. Lieu natal d'Alexandre le Grand et point de départ de sa célèbre campagne contre les Perses, qui devait porter sa gloire et la culture hellénistique jusqu'aux bords de l'océan Indien, les sources littéraires de l'Antiquité concernant Pella sont pourtant assez maigres pour la période comprise entre l'avènement du grand roi et la prise de

la ville par les Romains, en 168 av. n. è. M. Petsas suppose que Pella atteignit son plus haut niveau de développement culturel sous le règne d'Antigone Gonatas (277—239 av. n. è. ; p. 33 de l'ouvrage qui fait l'objet de cette note).

La prise de Pella, en 168 av. n. è., est racontée par Tite-Live (XLIV, 46), qui donna également dans ce contexte une brève description de la ville macédonienne. Sur la base de cette description, on tenta plusieurs fois, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'identifier les vestiges de l'ancienne Pella, tombée dans l'oubli ; pourtant, les recherches entreprises en ce sens n'aboutirent à aucun succès (p. 33—35).

Les fouilles archéologiques furent initiées à Pella en 1914 par le professeur G. Oeconomos, mais le déclenchement de la première guerre mondiale devait les suspendre aussitôt. Les résultats de cette première campagne archéologique ont été publiés par G. Oeconomos de 1914 à 1926 ; il s'agit de vestiges archéologiques et d'un trésor monétaire au sujet duquel l'auteur donne une information erronée<sup>1</sup>.

Après plus de quarante années, grâce à la passion et les efforts déployés par M. Petsas, les fouilles archéologiques recommencèrent à Pella en 1957. Les articles réunis dans ce volume nous offrent une ample description des monuments archéologiques plus importants, découverts à Pella au cours de douze années de travail. Cette description est complétée par une riche illustration dont les conditions techniques sont vraiment irréprochables. Il suffira de signaler ici notamment le grand péristyle restauré sur place et les célèbres mosaïques, surtout la chasse au cerf, qu'il faut voir nécessairement, à Pella même<sup>2</sup>, privilège que nous avons eu en 1969, à l'occasion d'un colloque international organisé à Salonique.

O.I.

PARS TUĞLACI, *Büyük Türk Ansiklopedisi* (La Grande Encyclopédie Turque), vol. I, Istanbul, 1978

Publiciste connu, Pars Tuğlacı, en véritable spécialiste du domaine de la langue et du vocabulaire, s'est imposé comme encyclopédiste de prestige par ses recherches. Notons parmi ses ouvrages déjà parus : *İngilizce — türkçe deyimler sözlüğü* (Dictionnaire de termes anglais-turcs), I<sup>re</sup> éd. 1968, 8<sup>e</sup> éd. 1974, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> éd. 1978 ; *Büyük türkçe — ingilizce sözlük* (Le grand dictionnaire turc-anglais), I<sup>re</sup> éd. 1966, II<sup>e</sup> éd. 1973 ; *İngilizce — türkçe resimli sözlük* (Dictionnaire illustré anglais-turc), I<sup>re</sup> éd. 1965, III<sup>e</sup> éd. 1973 ; *Büyük türkçe — fransızca sözlük* (Le grand dictionnaire turc-français), I<sup>re</sup> éd. 1968, II<sup>e</sup> éd. 1974 ; *İktisadi ve hukuki terimler sözlüğü* (Le dictionnaire des termes économiques et juridiques), I<sup>re</sup> éd. 1968 ; II<sup>e</sup> éd. 1978 ; *Tıp sözlüğü* (Dictionnaire médical), I<sup>re</sup> éd. 1961, II<sup>e</sup> éd. 1973 ; *Türkçe de anlamdaş ve karşıt kelimeler sözlüğü* (Le dictionnaire des synonymes et antonymes en turc), 1965. Enfin l'encyclopédie *OKYANUS ansiklopedik sözlük*, I<sup>re</sup> éd. 1971—1974, 6 vol., II<sup>e</sup> éd. 1978, 6 vol. est aussi le plus vaste dictionnaire étymologique de la langue turque actuelle. Les diverses éditions de ses dictionnaires sont rédigées suivant les méthodes les plus modernes, aussi Pars Tuğlacı réussit-il à offrir aux lecteurs des instruments de travail des mieux outillés.

Grâce à un travail de longue haleine, impliquant des années d'études dans les bibliothèques, les archives et les musées de Turquie et de l'étranger, grâce aussi aux liens qu'il a su nouer avec les spécialistes des diverses disciplines du milieu scientifique international. Pars Tuğlacı a pu réunir un immense matériel documentaire et bibliographique en vue de la première, qui est également la plus vaste, encyclopédie nationale de Turquie, la « *Büyük Türk Ansiklopedisi* » (BTA), qui comptera 24 tomes, plus un tome supplémentaire. Son premier volume est entièrement consacré à la lettre A (jusqu'à Abdülhamid).

<sup>1</sup> Ph. Petsas, *op. rec.*, p. 35, où le trésor en question est cité de la manière suivante : « a hoard of silver coins of Cassander ». En réalité, ce trésor comprenait une seule pièce d'argent, à savoir un tétradrachme d'Alexandre le Grand, et 231 pièces de bronze de Cassandre dont on ne connaît jusqu'à présent aucune émission en argent. Voir *An Inventory of Greek Coin Hoards*. Editors Margaret Thompson, Otto Mørkholm, Colin M. Kraay, New York, 1973, n° 442 ; le trésor y est daté : 295 av. n. è.

<sup>2</sup> Précisons qu'à Pella, on a trouvé en 1957, à l'occasion de la reprise des fouilles archéologiques, un second trésor monétaire ; celui-ci est composé de six tétrabolos d'argent, émissions autonomes de Macédoine, datant des années 175—165 av. n. è. (datation établie par Margaret Thompson ; *ibid.*, n° 477).

C'est une édition scientifique fondée sur l'étude minutieuse des sources (documents, mémoires de voyage, chroniques, documents archéologiques), qui adopte en outre les interprétations les plus récentes et impartiales. Chaque article est rédigé avec acribie, en vue de bien dégager l'essentiel. La *BTA* fournit des références relatives à l'histoire des pays et des peuples, à l'histoire de villes, ainsi qu'à l'histoire de l'art, complétées par la biographie des personnalités marquantes du monde scientifique et politique, de la philosophie (à commencer avec Démocrite, Platon, Aristote), des grands voyageurs, etc., le tout s'accompagnant d'illustration en quantité. Les paragraphes consacrés aux peuples des cinq continents comportent des précisions démographiques et économiques, politiques et culturelles, avec la précision des liens réunissant ces domaines différents à travers les diverses périodes historiques. Une attention spéciale a été accordée à l'histoire et à la culture turque antérieures à l'an 1071 (à partir d'Alp Arslan, l'installation des Turcs en Anatolie). La biographie des 36 sultans ottomans est traitée en grand (puisqu'une chaque micro-monographie couvre environ 300 pages). Tout aussi riches sont les articles relatifs à la Turquie contemporaine, exposant les événements qui devaient conduire à l'avènement de la République de Turquie et son programme de réformes économiques, politiques et culturelles, depuis 1923 à nos jours. L'ouvrage comportera donc des documents et des renseignements sur l'histoire de Turquie couvrant une période de plus de 950 ans, en mettant à profit de manière sélective et en complétant par la même occasion les *İslâm Ansiklopedisi* et la *Türk Ansiklopedisi*. Par l'esprit scientifique dans lequel elle a été conçue, par la richesse et la variété des données qu'elle fournit, la *BTA* est un véritable monument de la culture turque, enrichissant le patrimoine culturel universel, au même titre que les autres grandes œuvres du genre (Le *Grand Dictionnaire encyclopédique* de Pierre Larousse ou l'*Encyclopaedia britannica*) dont son auteur s'en est du reste inspiré.

A.G.

SEMAVI EYICE, *Byzans devrinde BOĞAZIÇI* (Le Bosphore à l'époque byzantine), Istanbul, 1976, 112 p. + illustrations p. 113—184.

Avec l'esprit de suite qui le caractérise, l'historien de l'art Semavi Eyice poursuit ses recherches sur l'art byzantin, en fixant également son attention sur ses expressions micrasiatiques, ce qui nous vaut un précieux ouvrage de synthèse concernant les monuments d'époque byzantine des deux rives du Bosphore. Après un tour d'horizon complet des sources et de l'historiographie du sujet, l'auteur nous donne l'exposé succinct des événements historiques liés au Bosphore (depuis Justinien jusqu'à la conquête ottomane de Constantinople en passant par les croisés, c'est-à-dire à une époque où le Bosphore avait commencé à tenir un rôle stratégique pour la sécurité de la capitale impériale et à contrôler l'accès de la mer Noire).

Cette entrée en matière fournit le cadre des monuments civils, militaires et religieux d'époque byzantine, morceaux architectoniques, pierres funéraires, chapiteaux, frises et autres fragments de pierre, présentant dans la plupart des cas des ornements et des inscriptions et qui, à l'heure actuelle, se trouvent soit à leur ancienne place veillant sur le Bosphore, soit exposés dans les musées d'Istanbul; les deux chapitres à part sont réservés l'un aux vestiges de la rive européenne du Bosphore (p. 15—48), l'autre à ceux de la côte micrasiatique (p. 49—102), contribuant à la datation plus exacte de certains documents archéologiques et formulant quelques jugements de valeur quant à leur portée pour l'histoire de l'art. Le volume s'accompagne de 133 photos, reproduisant les principaux édifices dont les traces sont encore visibles de nos jours sur les deux bords du Bosphore, ainsi que plusieurs gravures, qui remontent au XIX<sup>e</sup> siècle et fournissent une image de la topographie locale à l'époque ottomane, le tout complété de deux cartes — l'une avec la toponymie byzantine de la région du Bosphore, l'autre avec leurs correspondants dans le turc actuel, ce qui permet la localisation sans difficulté des principaux monuments présentés par l'auteur. Aussi le présent volume se révèle comme un véritable ouvrage de référence.

Fidèle à sa méthode de toujours — qu'il a déjà mise à l'épreuve dans toute une série d'articles (par exemple ceux de la *İslâm Ansiklopedisi*), brochures et ouvrages d'envergure consacrés aux monuments byzantins, seldjoucides et ottomans des diverses régions de la Turquie, méthode qui enchaîne tout naturellement les données historiques et celles de caractère artistique, partant du document écrit ou archéologique —, le prof. S. Eyice met à profit tout renseignement susceptible de préciser une date, de relever une modification ou une réfection. Cartes, estampes et gravures d'époque trouvent toujours leur place dans un ouvrage de ce

genre — qu'il nous soit permis de citer en ce sens celui, épuisé, intitulé *Galata ve kulest — Galata and its tower*, Istanbul, 1969, édition bilingue, ou encore la brochure *Tarihî Küçük Çekmece*, Istanbul, 1978. Grâce à leur méthode d'étude comparatiste, tout en tenant compte aussi de la chronologie, les ouvrages du prof. Semavi Eyice sont non seulement des contributions scientifiques de valeur, mais constituent aussi un guide excellent des monuments byzantins et ottomans.

A.G.

*Balkan-Archiv*. Neue Folge herausgegeben von JOHANNES KRAMER. Romanisches Seminar der Universität Köln, t. II (1977), 192 p.

Ce nouveau périodique se propose de poursuivre l'activité commencée par Gustav Weigand, surtout dans le domaine de la dialectologie, avec un regard spécial pour la romanité sud-est européenne. En effet, le journal de voyage rédigé par Johannes Kramer fait souvent penser aux descriptions de l'illustre balkanologue, avec beaucoup de leur charme. L'équipe de spécialistes mise sur pied par l'Université de Cologne a visité pendant deux ans d'affilée non moins de 20 villages aroumains, situés entre les lacs Prespa-Ochride et le port Volos, notamment dans les massifs montagneux du Pinde et de l'Olympe. Toute une série d'informations inédites sont fournies par les matériaux ainsi récoltés et publiés dans la présente revue, enrichissant nos connaissances en ce qui concerne le dialecte aroumain surtout au point de vue de l'espace. Grâce à eux, l'on peut entrevoir maintenant la possibilité d'envisager un atlas linguistique aroumain — naturellement, si les efforts en ce sens ne resteront pas sans lendemain. Inutile de souligner l'avantage que retirerait d'un tel ouvrage non seulement l'étude de la langue roumaine, mais aussi celle des autres langues sud-est européennes.

Un autre mérite de cet ouvrage réside dans ses informations d'ordre ethnographique et statistique. Elles rendent compte du nombre et de la situation économique des Aroumains à l'heure actuelle. Les recherches de W. Dahmen — J. Kramer sur le vocabulaire de l'istroroumain ; celles de Thomas Lambertz sur le roumain, l'aroumain et le néo-grec ; de Žarko Muljačić sur le dalmate, ainsi que les fréquentes références à l'albanais et au néo-grec sont un indice du fait qu'on tiendra compte de l'interdépendance des langues sud-est européennes, dans le temps comme dans l'espace, et que l'équipe se propose d'appliquer une gamme variée de méthodes de recherches, choisies selon le cas, tantôt parmi celles ayant déjà fait leurs preuves, tantôt parmi les toutes dernières expérimentées.

Des comptes rendus et des illustrations viennent compléter heureusement l'information, recommandant à tous points de vue ce périodique qui débute sous le signe d'une idée on ne peut plus positive, à savoir de récolter sur place des matériaux aussi abondants que variés. C'est la seule manière d'approfondir l'étude très instructive de l'ensemble sud-est européen.

H.M.

JOHANN THUNMANN, *Über die Geschichte und Sprache der Albaner und Wlachen*. Nachdruck der Ausgabe von 1774 herausgegeben und mit einer Einleitung versehen von Harald Haarman.

Helmut Buske Verlag, Hamburg, 1976, p. 1—21, 171—466. (Romanistik in Geschichte und Gegenwart, 4)

Né et instruit en Suède, à l'Université d'Uppsala, le savant Johann Erich Thunmann (1746—1778) enseignait la rhétorique et la philosophie à l'Université de Halle et publiait en 1774 à Leipzig son ouvrage généralement connu, intitulé *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen europäischen Völker*, dont le présent volume reproduit les fragments se rapportant à l'histoire et à la langue des Albanais et de Vlaques (p. 169—366). Dans son introduction, l'éditeur Harald Haarman expose avec méthode les idées et les acquis scientifiques de Thunmann, tout en soulignant leur portée, voire leur actualité, et en fournissant aussi une riche bibliographie.

De nos jours encore, l'ouvrage de Thunmann produit une impression excellente. Prenant pour point de départ la philologie, c'est-à-dire le contact étroit avec la langue des Alba-

mais et des Vlaques du Pind, l'auteur sait tirer le maximum des sources historiques, notamment des littératures grecque, latine et byzantine, afin de retracer une image vivante, véridique et originale de ces populations, qui constitue un exploit jamais si réussi avant lui. Aujourd'hui encore son ouvrage se lit avec le plus grand intérêt, dû à la forte personnalité de son auteur et au large esprit philosophique, tout à fait moderne, qui l'anime, uni à un style agréable et très clair. Il semble que Thunmann ait prévu de façon géniale le développement ultérieur de la science, s'adressant directement aux sources. Il s'entend à placer les événements dans un vaste contexte, qui tient compte des facteurs espace et temps, aussi bien que de la production des biens, des échanges commerciaux, des influences culturelles, sans négliger les analogies possibles avec la vie contemporaine. On ne saurait accorder à la lecture de son œuvre l'intérêt distrahit suscité par nombre d'essais aventureux et vides de contenu du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, l'ouvrage de Thunmann se montre plutôt à la hauteur de nos écrivains contemporains : sage et pondéré, notre auteur déborde d'idées et s'avère capable de formulations brillantes.

H.M.

EQREM ÇABEJ, *Studime gjuhësore (Etudes linguistiques)*, I—VI, Rilindja, Prishtinë, 1976—1977, t. I = XXII. 392 p. ; t. II = 509 p. ; t. III = 410 p. ; t. IV = 405 p. ; t. V = 360 p. ; t. VI = 348 p.

Les six tomes qui totalisent 2424 pages dans un tirage de cinq mille exemplaires réunissent pour publier dans des conditions techniques excellentes l'ensemble de l'œuvre scientifique du réputé savant et chef de l'albanologie actuelle. L'idée de réunir ces contributions fort précieuses, mais dispersées dans différentes publications — parfois d'un accès difficile — est vraiment heureuse et mérite toute notre gratitude. Dans son introduction, le professeur Idriz Ajeti, membre de l'Académie et ancien recteur de l'Université de Prishtinë, souligne la portée de cette œuvre, tout en donnant aussi un bref exposé de son historique. Une équipe de rédacteurs, composée de Ahmet Kelmendi, Sulejman Drini et Mehmet Gjevori s'est attachée à réunir le matériel et à en surveiller l'impression. On a réimprimé entièrement aussi bien le dictionnaire étymologique de Çabej, que ses autres contributions, sans autre omission que celle toute naturelle du texte de Gjon Buzuku paru dans une édition magistrale à Bucarest, en 1968. Le V<sup>e</sup> tome de cette série comprend la bibliographie des œuvres d'Eqrem Çabej parues dans l'intervalle des années 1929—1976, totalisant 173 titres.

De cette manière, nous disposons à présent d'un ensemble cohérent et facile à manier. Il offre un instrument de travail indispensable aux spécialistes, qui se trouve être en même temps un guide sûr pour les étudiants et les futurs chercheurs, grâce à la clarté et à l'impartialité de l'auteur. Celui-ci aborde un vaste champ d'investigation, en usant des méthodes modernes de recherche, sans négliger l'exploitation critique des acquis dus à ses prédécesseurs, qu'il a synthétisé avec brio en leur ajoutant ses propres résultats. De ce fait, l'albanologie comme discipline scientifique s'élève à un degré supérieur.

H.M.

HARALD HAARMANN, *Balkanlinguistik (1). Areallinguistik und Lexikostatistik des balkanlateinischen Wortschatzes*. Verlag Gunter Narr, Tübingen, 1978, 315 pp. (Tübingen Beiträge zur Linguistik, 93)

Les synthèses dans le genre de celle-ci, avec des applications dans les domaines de la linguistique spatiale, de la statistique lexicale et de la fréquence considérée d'un point de vue interdisciplinaire et comparatiste suppose la parfaite connaissance des faits particuliers. Il est nécessaire que l'analyse précède la synthèse, que les méthodes nouvelles alternent avec celles traditionnelles et notamment avec la méthode historique comparative,

Avec le clair sentiment des difficultés qui l'attendent, l'auteur a consulté patiemment les œuvres fondamentales, ainsi que les contributions traitant des détails de ces thèmes, comme l'atteste sa bibliographie. Aussi, s'est-il engagé dans cette voie muni d'un bagage théorique suffisant. En même temps, il a fixé les limites de son champ d'observation, en s'occupant du

lexique d'origine latine des langues roumaine et albanaise, parce que mieux connu, laissant de côté les langues dalmate, grecque et sud-slaves.

Le lexique d'origine latine du roumain et de l'albanais est comparé avec celui d'une même origine des langues romanes occidentales, afin d'en saisir les similitudes et les différences. Son but final semble avoir été d'en dégager les lois du comportement linguistique propres à certains espaces, époques et situations donnés, plutôt que de reconstituer le point de départ, c'est-à-dire le latin vulgaire de telle ou telle région. C'est une vision large, ambitieuse; le recours aux disciplines apparentées se justifie et l'application des méthodes complexes facilite l'approche de la vérité. Néanmoins, tout dépend de l'état actuel des recherches dans le domaine des faits concrets. Or, sous ce rapport, il nous faut constater non sans regret que dans la sphère de la lexicographie sud-est européenne il reste encore beaucoup à faire: il y a encore bon nombre de lacunes, d'incertitudes qui font périliter les essais de synthèse. C'est pourquoi il serait bon de fixer notre attention pour le moment sur les recueils des matériaux informationnels, sur l'analyse des données — notamment dans un domaine aussi difficile que l'étymologie.

Par exemple, la liste des 145 étyma qui figure aux pages 23—25 est éloquent en ce sens, de même que celle des 89 étyma illustrant d'autres erreurs. Même de nos jours, un dictionnaire étymologique comme celui d'Al. Ciorănescu (La Laguna, 1958—1966) comporte des erreurs dans le genre de \**abhorire* > *bori*, \**ad rectum* > *arept*, *apricu* > *aprig*, \**campia* > *cimpie*, \**certipollitum* > *cimpoi*, *coopertorium* > *ctrpător*, *deruncinare* > *dărăpăna*, *fraternu* > *frăşine*, \**gardea* > *barză*, *mala signa* > *mărăsin*, \**pervescire* > *perverti*, *ralare* > *arăta*, \**reemendare* > *răbda*, *vapore* > *boare*, \**vocolare* > *bucura*, etc. Le mot *nastula* « bouton », attesté dans les sources tardives, peut servir d'étymon au roumain *nasture*. Quant aux mots *acetum* > *ojet* et *Rosalia* > *Rusalii*, ils sont entrés dans la langue roumaine par le truchement du slave et non par la filière byzantine. Comme le mot *radicula* > *ridiche* contrevient à la règle *d + i* > *dz + i* = *dico* > *dzic*, *zic*, son étymologie s'avère douteuse. L'étymon *adde quod* > *adecă*, *adică* est plus vraisemblable que *ad aequae*. Une inadvertance à la p. 207 *atque tale* > *atare*, de même que *ecum tale* > *atare* de la p. 222, en réalité *cutare*. A la p. 207 *assediare* > *asedia*, alors qu'en réalité c'est *aseza*. A la p. 210 *caballarius* > *călare*, plus probablement *cuballaris*. Quant au terme de *fortuna* (p. 227) dans l'acception de « tempête en mer, orage », il n'apparaît dans les littératures italienne et byzantine qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, donc il est entré en roumain par la filière byzantine.

H.M.

A. V. DESNICKAJA, *К вопросу о балканизмах в лексике восточнославянских языков. „Славянское языковедение. VIII Международный съезд славистов Загреб — Любляна, сентябрь 1978 г.“*, Moscou, 1978, p. 145—171.

L'élaboration d'un atlas linguistique des Carpates septentrionales remet en discussion la question de l'influence roumaine, notamment dans le domaine de la vie pastorale. Il va de soi qu'un tel atlas se doit de préciser l'étendue réelle de cette influence. Quant à sa chronologie relative: à cet égard, l'hypothèse qui fait dater la diffusion de cette influence au XIV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles ne saurait être attestée en toute certitude; en effet, le rayonnement qu'elle a exercé a pu avoir lieu auparavant aussi. Le lexique mis en discussion appartient entièrement au dialecte daco-roumain, autrement dit au roumain littéraire, et il est de diverses origines, à savoir: latine (*bouar* = bouvier; *văcar* = vacher), autochtone (*barză* = cigogne; *ciut* = écorné; *gălbază* = douve), grecque (*argat* = valet; *drum* = chemin; *frică* = peur), slave (*colindă* = Noël; *Rusalii* = Pentecôte), turque (*mahala* = faubourg; *maidan* = terrain vague) ou cumane (*odate* = chambre, pièce). Du fait que certains termes d'origine latine circulent aussi en albanais (*frasin* — *frashër* = frêne; *furcă* — *furkë* = fourche) comme dans d'autres langues romanes, on ne peut pourtant guère conclure qu'il s'agit de « balkanisms ». Un nombre réduit d'éléments latins sont entrés dans la langue roumaine par le truchement du slave (*acetum* — *ojet* = vinaigre; *Rosalia* — *Rusalii*). Par ailleurs, il y a un certain nombre de termes grecs et turcs qui ont pénétré dans toutes les langues du Sud-Est européen, de même qu'on retrouve un certain nombre d'éléments autochtones chez les Roumains aussi bien que chez les Slaves méridionaux et les Grecs. Quel fut leur point de départ et qui les a véhiculés — ce sont des points difficiles à préciser. En tout cas, ce sont les Roumains qui ont assuré la liaison entre les Carpates septentrionales et le Sud du Danube. L'ensemble nord-carpatique deviendra plus facile à étudier par suite de la parution d'un atlas linguistique développé, c'est pourquoi l'événement est attendu avec intérêt. Ce fut par l'intermédiaire de cet ensemble qu'une partie du lexique originaire du Sud a pu rayonner jusqu'à un certain point dans les langues des Slaves orientaux.

H.M.

THOMA KACORI, *Contribution à l'étude de l'origine des noms 'Αλβανοί et 'Αλβανοπολις*, « Etudes Balkaniques », XIII, 1977, 1, p. 122—129.

Dans le problème fort controversé concernant l'étymologie du nom de la tribu illyrienne 'Αλβανοί et du nom de la ville 'Αλβανοπολις, Th. Kacori propose une nouvelle explication qui a comme point de départ l'hypothèse de K. Jireček : « Παρθινι. Parthini, nördlich und östlich von Dyrrachium, mit einer Stadt Παρθος (Polybios). Bei Ptolemaios in den Bergen des Nordens, nahe bei der Grenze von Dalmatia der Stamm 'Αλβανοί mit der Stadt 'Αλβανοπολις. Erste Spur des sp. ma. und modernen Namens. . . albanesis *barth*, bestimmt *bardhë*, *alb Weiss* : Parthinen und Parthos würde der lat. Bdtg. von *alban*, Albanopolis entsprechen » (cité par l'auteur p. 125 et note 40).

En faisant la remarque que les noms en discussion sont attestés une seule fois, au II<sup>e</sup> siècle n.è., chez le géographe grec Ptolémée, qui en même temps omet le nom d'une autre tribu illyrienne, bien connu aux auteurs qui le précèdent, celui de *Parthins*, Th. Kacori suppose qu'en effet 'Αλβανοί et Παρθινι sont tous les deux les noms de la même tribu. Ainsi, 'Αλβανοί représente la traduction en latin du nom autochtone Παρθινι. L'auteur sépare la racine \**Parth-* qu'il compare à l'adjectif albanais contemporain (*i, e*) *bardh* « blanc », tout en considérant *parth-* comme la forme ancienne de l'actuel (*i, e*) *bardh*. L'évolution *parth-* > *bardh* est expliquée à l'aide de l'assourdissement de la consonne *b*, qui a lieu en albanais contemporain.

Ainsi donc, 'Αλβανοί serait de cette façon la forme latine *Albani*, adoptée par l'auteur grec, forme qui traduit l'illyrien *Parthini*.

Selon l'avis de Th. Kacori — comme un argument de plus — les Parthini (ou bien les Albani) auraient habité la région autour de l'actuel Kruja et se sont les montagnes blanches de calcaire tout autour, qui auraient donné le nom à la ville Παρθος — 'Αλβανοπολις. L'opinion de l'auteur est que la forme *alb-* est antérieure à la forme *arb-*, qu'il explique tant comme le résultat d'une transformation plus tardive caractéristique pour le grec (*l > r*), que par une transformation phonétique identique, moins usuelle, en albanais. De même, l'expression albanaise *mal e arb* ne se traduirait pas par « montagne et plaine » (v. E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, Tirana, 1976, II, A—B p. 61 et suiv.), mais par « descente en bas dans la ville ».

L'explication essayée par Th. Kacori, selon laquelle le nom d'*Albani* serait d'origine latine et pas d'origine autochtone, mérite toute l'attention. Il reste pourtant quelques points insuffisamment éclaircis et quelques affirmations qui ont besoin de preuves supplémentaires. Ainsi, nous n'avons qu'une seule attestation du nom *Albani*, à ce qu'il paraît, au lieu de Parthini. Il aurait été besoin d'autres preuves aussi, afin d'être sûr qu'il s'agit d'une seule tribu et pas de deux tribus distinctes. (Il semble, de même, que Ptolémée utilise pour les autres tribus illyriennes leurs dénominations autochtones et pas de traductions; ce fait mériterait peut-être un examen attentif).

Il est difficile à préciser avec exactitude le lieu où se trouvaient les Parthins (ou 'Αλβανοί); on peut donc se demander si le sens « blanc » est probable pour le nom propre illyrien en discussion. On se pose aussi la question si on peut expliquer une forme illyrienne (*parth-*) par une transformation caractéristique pour l'albanais contemporain (*b > p*).

L'essai de Th. Kacori, fondé sur l'enquête des textes antiques et la considération des faits extralinguistiques soulève une série de questions intéressantes pour l'histoire du mot 'Αλβανοί.

C. V.

N. P. MATSES, Τὰ σχόλια εἰς τὴν Ἐξάβιβλον τοῦ Ἀρμενοπολοῦ καὶ ἡ Ἐκλογή τῶν 10 πρώτων βιβλίων τῶν Βασιλικῶν (*Ecloga librorum I—X Basilicorum*), « Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher », tome 21 (1971—1976), Athènes, 1976, p. 169—176.

C'est le mérite de N. P. Matses d'avoir repris l'étude des scolies à l'Hexabibl d'Harménopoulos, œuvre juridique qui, malgré son importance pour l'histoire du droit byzantin à la fin de l'Empire et à l'époque postbyzantine, attend encore son édition critique définitive. La fatigue de ses recherches n'a pas tarder d'être récompensée par une importante découverte: un grand nombre de scolies de l'Hexabible est tiré de l'*Ecloga librorum I—X Basilicorum*, œuvre juridique encore inédit, rédigé au XII<sup>e</sup> s. à Constantinople. La comparaison des scolies de l'Hexabible avec celles de l'*Ecloga des Basiliques* dans la version que nous conserve le Cod. Ottobo-

nlanus gr. 439 (XV<sup>e</sup> s.) a eu comme résultat une liste de 61 scolles du texte d'Harménopoulos et 8 de l'Appendice, qui ont été tirées, le plus souvent mot pour mot, de ladite Eclogue.

Cette découverte n'est pas seulement une contribution à la meilleure connaissance des sources utilisées par Harménopoulos à la rédaction de son manuel, mais elle permet aussi, comme le remarque l'auteur lui-même, de reprendre la discussion sur quelques problèmes qui ont trait à la genèse de cet ouvrage. Parmi eux, le lieu où l'Hexabible a été rédigé par son auteur. Sur la base des deux scolles (a. 1, 2, 1 et m. 2, 4, 14), K. Triantaphyllopoulos a formulé l'hypothèse que l'Hexabible a été rédigé à Constantinople. Mais la liste dressée par Matses prouve que la scolie a. 1, 2, 1 est tirée de l'Eclogue des Basiliques, qui a été véritablement rédigée à Constantinople. Par conséquent, l'hypothèse de Triantaphyllopoulos n'a plus la chance d'être acceptée par les spécialistes.

E.P.

M. LOOS, *Quelques remarques sur les communautés rurales et la grande propriété terrienne à Byzance (VII<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> siècles)*, « Byzantinoslavica », tome XXXIX (1978), fasc. I, p. 3—18.

L'étude de M. Loos vient enrichir la bibliographie d'un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre : l'histoire de la communauté rurale byzantine et de ses rapports avec la grande propriété terrienne aux VII<sup>e</sup>—XI<sup>e</sup> s. Elle représente une prise de position de l'auteur sur quelques problèmes très débattus par les spécialistes et autour desquels la discussion reste toujours ouverte à cause de la parcimonie des renseignements que nous offrent les sources byzantines. L'auteur ne verse pas au dossier de la communauté agraire des documents nouveaux. Il se penche sur les plus importants textes, utilisés bien avant lui par les byzantinistes comme argument en faveur d'une théorie ou d'une autre, pour formuler son opinion à lui. Mettant à profit d'une manière critique la bibliographie sur le sujet, M. Loos nous donne une courte et utile synthèse de principaux aspects de l'histoire de la communauté rurale byzantine libre jusqu'à son asservissement par les grandes propriétaires. Citons parmi les problèmes discutés par l'auteur : l'importance des sources hagiographiques qui, à la différence des sources juridiques, donnent au spécialiste la possibilité de surprendre sur le vif les réalités sociales byzantines ; le régime des terres qui constituaient la propriété commune d'un village (l'auteur est d'avis qu'il n'y a pas une opposition entre la notion de τόπος κοινός et τόπος ἀμέριστος) ; l'appauvrissement des paysans à cause des exigences du fisc, des calamités naturelles ou des incursions arabes et en conséquence, le déclin de la communauté rurale libre dont les terres ont été accaparées par les puissants (les δυνατοί. La notion de δυναστεία se rapporte d'après l'auteur à l'exercice des hautes fonctions, accompagnées de dignités correspondantes) ; l'inefficacité de la politique des empereurs macédoniens favorisant la petite propriété paysanne, qui n'a pas réussi à contre-carrer l'action des facteurs qui ont déterminé l'évolution de la paysannerie indépendante vers la paréquie byzantine.

E.P.

HARALAMBOS PAPASTATHIS, *Τὸ νομοθετικὸν ἔργον τῆς Κυριλλομεθοδιονῆς ἱεραποστόλης ἐν Μεγάλῃ Μοραβίᾳ* (L'œuvre législative de la mission chyrillo-méthodienne dans la Grande Moravie), Thessaloniki, 1978, 142 p. + 1 carte.

L'auteur, l'un des peu nombreux slavistes de la Grèce, a réussi à mettre à la disposition des spécialistes un ouvrage d'érudition où il expose avec beaucoup de compétence des solutions pour les problèmes de droit canonique et politique — qui ont préoccupé dans le passé beaucoup de savants grecs, russes, tchèques, bulgares, allemands, etc. — à partir des monuments médiévaux, tels l'Homélie anonyme du Codex Clozlanus, le Nomocanon de Méthode et le Zakon Sudnyĭ Ljudem. Dans les cinq premiers chapitres de son ouvrage, Papastathis s'occupe amplement du contenu de ces trois œuvres médiévales, ajoute des commentaires précieux et apporte des précisions importantes. Dans le chapitre VI, il insiste sur les sources de ces monuments et dans le chapitre VII, sur l'auteur et l'endroit d'élaboration de l'Homélie anonyme, ainsi que sur les monuments slaves comparativement avec la vie et l'activité de Cyrille et Méthode.

Dans la préface de l'ouvrage, l'auteur précise qu'il s'agit de sa thèse de doctorat, élaborée sous la direction du professeur Nicolas Pantazopoulos. Pour la mise au point de cet ouvrage, Papastathis a entrepris de minutieuses recherches d'archives et a utilisé une riche bibliographie grecque et surtout des travaux rédigés dans les langues slaves. Sans doute, les spécialistes, ne manqueront pas de prendre la parole et de faire connaître leur opinion.

N.C.

ARISTIDE PASADEOU, *Ὁ πατριαρχικός ἴκος τοῦ Οἰκουμενικοῦ Θρόνου* (La résidence patriarcale du siège œcuménique). Thessaloniki, 1976, 160 p., 35 esquisses et reproductions dans le texte + 12 pl. dans l'annexe

Paru aux Éditions d'Études de la Péninsule Balkanique, l'ouvrage décrit les avatars de la Patriarchie œcuménique au cours des 1500 ans d'existence. L'auteur emploie 64 études grecques et 92 divers autres travaux publiés surtout par des chercheurs occidentaux (français, allemands, anglais et américains), en tenant aussi compte des résultats obtenus par les instituts archéologiques et byzantins, étrangers et indigènes (turques) auxquels il ajoute toute une série d'esquisses propres ou de reproductions photographiques d'anciennes estampes ou photos plus récentes concernant les différentes étapes de la longue histoire de cette résidence. Malheureusement aucune étude ou, du moins, aucun souvenir de voyage écrit par quelque auteur roumain ou russe ou par d'autres chercheurs du S-E de l'Europe n'y est mentionné. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas puisé pour les informations documentaires dans les volumes XI et XIV de la collection Hurmuzaki où il est fait souvent mention de Vlah Saraï ou Bogdan Saraï qui ont abrité la résidence patriarcale d'Istanbul entre 1578 et 1599. L'auteur n'aurait pas affirmé erronément : « Il ne nous reste aucun témoignage de ces constructions en bois qui ont ensuite brûlé sans trace » (p. 101). De même, il ne nous dit rien des contributions en argent, ou d'autre nature, recueillies durant cette période par les patriarches de passage dans les Principautés Roumaines pour des aumônes. Ainsi, Meletie Pigas, l'administrateur du siège patriarcal (lequel entretenait d'étroites relations avec le voïvode Mihai Viteazul (Michel le Brave)) réussit à aménager la résidence de l'actuel quartier du Phanar autour du monastère Saint-Georges. « Le complexe des maisons autour de l'église Panagia Paramithia de Vlah Saraï », de même que « le groupe de constructions pour bureaux situées autour de l'église Sf. Gheorghe de Phanar » n'étaient pas spacieux, bien qu'en 1652 le diacre Paul d'Alep décrivât avec enthousiasme « la perspective grandiose » que le patriarche avait sur la capitale de sa résidence située sur un piédestal élevé comme une citadelle. Pourtant, dans l'esquisse qui nous a été conservée par le prêtre anglicain Covel et reproduite par l'auteur on voit que les sièges des voïvodes vlaque et moldave occupaient dans l'église la première place, vis-à-vis du siège patriarcal, de même qu'il en était à Andrinople (Edrene), où « stationnaient » les voïvodes roumains avant qu'ils n'eurent reçu leur caftan de la part du sultan. A 1680 remonte aussi le siège patriarcal de la résidence actuelle, tel qu'il ressort de la photo publiée par M. Beza. On sait encore que les voïvodes Suțu et Caragea possédaient même différentes villas et propriétés situées autour de la résidence, lesquelles eurent à subir aux XVII<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles quelques incendies destructeurs.

En 1797, le grand patriarche Grigorie V a opéré des transformations fondamentales dans cet ensemble de constructions, ayant reçu d'importantes aides de la part des Principautés Roumaines. Les constructions de la résidence sont ainsi devenues assez spacieuses, tel qu'il ressort de la description faite par le publiciste anglais R. Walpole en 1817. Les constructions datant de 1797 ont subsisté presque 150 ans, jusqu'en 1941, lorsque furent détruits quatre bâtiments de l'ensemble, ainsi que tout ce qu'on y avait édifié en bois, seuls restaient à la partie ouest de la cour deux bâtiments — tel qu'il ressort de l'esquisse du plan n° 10 reconstituée en 1974.

L'ouvrage se divise en deux parties bien distinctes dont la première va de l'an 195 à 1453 (p. 27—81), et la seconde — de 1453 à 1975. Il y a assez de lacunes dans la longue histoire de la résidence patriarcale à cause du manque d'informations écrites, mais aussi à défaut de données résultant des fouilles archéologiques. L'ancienne résidence avait été elle aussi à plusieurs reprises en proie à l'incendie et à la destruction. En 403 (au temps de la révolte, lors de l'exil de saint Jean Chrysostome); en 532 (pendant la révolte « Nike », sous l'empereur Justinien), en 1180, à l'occasion de la révolte provoquée par les deux partis, pro-occidental et orthodoxe. Il était tout naturel, affirme l'auteur, que la résidence du patriarche ait été étroitement reliée au palais sacré, à l'Augustaion, au « singlit » (salle des séances appartenant au sénat), mais dès le XVI<sup>e</sup> siècle toutes ces constructions sont tombées en ruines ou bien ont été démolies par la domination ottomane. Le même sort eut au XV<sup>e</sup> siècle l'église des Saints-Apôtres et au XVI<sup>e</sup>

siècle (en 1578), la troisième résidence de la Patriarchie, l'église Panmakaristos, sur l'emplacement de laquelle a été bâtie l'actuelle mosquée Fetije-Gıamı. Voilà pourquoi il n'est pas toujours facile de représenter l'état de choses réel. Nous ne savons pourquoi on n'a pas reproduit d'après Hartmann Schedel (*Liber chronicarum* — paru en 1493) la carte d'Istanbul.

Ainsi, en utilisant une riche information de spécialité fournie par les instituts assomptionniste (R. Janin), allemand (Schneider), américain (T. Rice), turque (Dirimtekin), et parmi les auteurs grecs surtout German, métropolitain des Sardes, l'auteur est parvenu à présenter un ouvrage assez important.

Après l'abolition de l'Empire ottoman et du régime théocratique, pendant les six dernières décennies le nouvel État turque organisé d'après le modèle occidental (qui n'établit pas de discrimination entre les citoyens d'après les critères de la nationalité et de la religion), a aussi limité le rôle du patriarche œcuménique à la direction purement religieuse des paroisses qui lui sont confiées. Dès maintenant, la nouvelle résidence devra être reconstruite selon une architecture conforme au passé et à sa destination d'ancien établissement d'orientation spirituelle. Cette tâche revient non seulement à l'actuel patriarche Dimitrios auquel est dédié le livre, mais à toute l'Église chrétienne de ces régions-là.

T.B.

DIMITRIS SPATHIS, « Τόμυρις, βασίλισσα τῆς Σκυθίας », μιὰ θεατρικὴ μετάφραση τοῦ 18<sup>ου</sup> αἰῶνα, dans « Νεοελληνικὸς Διαφωτισμὸς, Ἀφιέρωμα στὸν Κ. Θ. Δημαρᾶ ». Athènes, 1977, p. 238—263

On peut dire que cette intéressante identification d'une pièce dramatique manuscrite anonyme était attendue depuis longtemps. Il y a quelques années, un feuillet photocopié, rédigé par M. Dimaras, posait aux néo-hellénistes un petit questionnaire des plus stimulants au sujet de ce texte. C'est donc avec joie que nous autres — qui avions déposé les armes — lisons aujourd'hui, si clairement exposée, la solution de ce qui nous semblait alors un véritable casse-tête.

Décrit une première fois par Panos Moullas, le codex Iliaskos, typiquement phanariote, a un contenu des plus variés : pièces de théâtre de Metastasio et Georges N. Soutzo, *La Bergère des Alpes* de Marmontel, de nombreuses chansons et quelques écrits anonymes, dont 'Ο Τυγράνης καὶ ἡ Μερώνη. Ayant pour thème un sujet qui a inspiré une vingtaine de pièces de la littérature occidentale et dont le noyau existe dans Hérodote, ce dernier texte est l'histoire d'un amour impossible que Tomyris, reine des Scythes, nourrit pour Tigranis, sans savoir qu'il est son propre fils. D. Spathis a trouvé le modèle de cette pièce dans *L'Amor di figlio non conosciuto* de Domenico Lalli, publié à Venise en 1715. Une analyse très poussée — filologique et littéraire — nous apprend le sujet de la pièce, sa ressemblance avec les textes néo-grecs de l'époque, ses succès et ses éclipses et surtout l'intention didactique du traducteur. Il s'agit donc de cette littérature favorisée par les « Lumières » néo-helléniques, qui ouvrait « de nouveaux espaces sociaux et d'autres horizons idéologiques, sans dépasser les tendances modérées phanariotes ».

Des remarques particulièrement pertinentes portent sur la fonction éducative de ces traductions de pièces de théâtre destinées à la lecture et non aux spectateurs. En même temps, on souligne leur importance pour l'essor du théâtre néo-grec du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mais la présence de *Tygranis et Mèrone* (que Pollzols Lampanitzlotis avait annoncé dans un projet éditorial sous le titre de *Tomyris, reine des Scythes*) dans un codex phanariote provenant, selon toute probabilité des Principautés danubiennes, pose également le problème de sa circulation. C'est avec une compétence de grand spécialiste que D. Spathis en suit les méandres en répondant à toutes les questions possibles : Pourquoi le traducteur grec avait-il choisi une pièce tombée dans l'oubli en Italie ? Quels furent les facteurs déterminants de son entrée dans la culture grecque ? Ces facteurs jouèrent-ils un rôle pour la circulation d'autres textes du codex Iliaskos également ? A quelle date doit-on placer la rédaction du codex ?

Arrêtons-nous aux moments essentiels de cette ample démonstration. Le choix de *Tomyris* par le traducteur est dû à un concours de circonstances qu'on ne pouvait mieux reconstituer. 1) C'est l'apparition de Métastase qui réhabilita ce genre de pièces cultivé par Lalli et c'est associé à l'œuvre du premier que Lalli fit son entrée dans la culture grecque. 2) Le facteur déterminant semble être l'intérêt montré par Lionardo Panzini, le professeur des fils d'Alexandre Ypsilanti à Bucarest, en 1776—1778. Ayant fait la connaissance de Lalli peu

avant son séjour en terre roumaine, Panzini était bien « le seul homme des Principautés danubiennes à avoir connu et apprécié ce dernier ». *Tomiris* avait été choisi dans des buts pédagogiques, pour ses exemples d'abnégation et de droiture, le précepteur princier étant connu pour ses vues favorables aux principes des Lumières. 3) On peut même lui attribuer, en même temps que l'initiative de cette traduction, celle des autres pièces du codex Iliaskos aussi. 4) C'est la présence d'une version roumaine manuscrite de la pièce de Métastase *Achille à Skyros*, datant de 1783 qui permet de dater la traduction de Tomiris vers cette date. Les deux pièces allaient être annoncées par Lampanitziotis 11 ans plus tard.

Il nous faut donc remarquer, cette fois aussi, combien fertiles pour l'histoire des idées s'avèrent ces codex manuscrits phanariotes des pays roumains. Par leur contenu varié, qui mettait à la portée des lecteurs des vers et des pièces de théâtre choisis pour leur rôle éducatif, ces miscellanées ont eu une contribution réelle au développement du goût pour la lecture et aux progrès d'une culture laïque. C'est une belle étude, bien nuancée, que nous offre D. Spathis. Nous aurions pourtant aimé y trouver un démenti plutôt qu'un acquiescement à l'opinion de Panzini sur le niveau culturel si bas de la Valachie (« τη φοβερή πνευματικό έρημο που βλέπει παντού γύρω του »). Rien qu'en pensant à la traduction roumaine manuscrite citée plus haut et à celle que Iordache Slătineanu faisait imprimer à Sibiu, en 1797, de la même pièce (qui eut aussitôt une chronique favorable dans le journal saxon local) et nous nous rendons compte que ce « terrible désert spirituel » dont parle Panzini avait d'incontestables oasis de culture !

C. P.-D.

MARGARITA KOEVA, Паметници на културата през българското възраждане (Monuments culturels de la renaissance bulgare), Sofia, 1977, 330 p. + 152 illustration et 114 pl.

Historien en renom de l'architecture bulgare, Margarita Koeva a élaboré une vaste synthèse de l'évolution parcourue par l'architecture bulgare pendant les derniers siècles. Dans les trois chapitres de son ouvrage, l'auteur examine le développement de l'architecture et de l'art religieux jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, au cours d'une période comprise entre le début du XVII<sup>e</sup> siècle et le milieu du siècle suivant, pour achever cet examen par un regard d'ensemble sur l'architecture religieuse bulgare de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Si l'historien a fixé son attention sur l'architecture religieuse, c'est parce que durant le demi-millénaire de domination ottomane la première place dans l'architecture bulgare revient justement à cette branche, les uniques monuments officiellement admis pour les Bulgares étant ceux de caractère religieux. C'est pourquoi ces monuments adoptèrent les formes de l'architecture civile, accomplissant la transition de la manière médiévale à celle moderne. L'art religieux devait infuser un nouveau contenu dans les types iconographiques traditionnels, revêtant lui-même un aspect civil-didactique et rompant avec l'art médiéval bulgare. Les bâtisseurs de la période du renouveau ont transformé les monuments religieux en des espaces bien éclairés, leur conférant un aspect pas toujours conforme à leur contenu. De là l'introduction toute naturelle des traits folkloriques dans l'art religieux. Graduellement, les archétypes moyenâgeux revêtent des traits nationaux. En réalité, les églises se cachent à l'intérieur des habitations et ce n'est qu'en y pénétrant qu'on découvre les chefs-d'œuvre de l'art décoratif et de l'artisanat.

La classification des œuvres d'architecture bulgare est redevable aux facteurs historiques. Dans l'intervalle des XV<sup>e</sup>—XVI<sup>e</sup> siècles, le type principal est celui de l'église à une nef unique et sans coupole, généralement à demi ou entièrement enfouie sous terre. Quelques modifications sont à relever au XVII<sup>e</sup> siècle, les églises gagnant en dimensions. L'auteur considère ce siècle comme « précurseur de la Renaissance ».

Grâce à la coutume juridique en vigueur dans l'Empire ottoman qui protégeait les édifices culturels, les églises et les monastères orthodoxes de Bulgarie ont accédé à une certaine autonomie, polarisant la vie sociale et culturelle des Bulgares. Aussi, l'architecture religieuse de la Renaissance bulgare a-t-elle tenu réellement un rôle civique et patriotique.

Parfaitement adapté à ce rôle civique allait se révéler le type d'église à trois nefs. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, autour de ces monuments surgissent des écoles, des maisons habitées par les artisans ou les marguilliers — tout un peuplement développant aussi une activité culturelle. Selon M. Koeva, l'ensemble de Saint-Nicolas à Melnik, édifié en 1756, s'avère tout à fait représentatif pour l'architecture de la Renaissance bulgare.

À l'intérieur, la peinture des murs cède le pas au revêtement en bois ouvragé. La première place revient aux iconostases sculptées. Par exemple celles de Sozopol et Samokov, expression parfaite de l'école athonite dont sortiront les rejetons indigènes.

Suite à une analyse rigoureusement conduite, l'auteur aboutit à la conclusion que l'architecture de l'église à trois nefs culmina durant la troisième décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est qu'après 1860 que la Bulgarie reçoit la permission de bâtir des églises à clochers et coupes — à ce moment-là, plusieurs édifices antérieurs seront dotés de voûtes. Leur dignité nationale incita les Bulgares à concurrencer par leurs édifices culturels les mosquées musulmanes et — l'ouvrage le souligne — pour certains de ces bâtiments de caractère monumental, leur raison d'être serait plutôt politique que religieuse.

Par la minutie de l'étude, que complète une bibliographie d'une grande richesse, ce coup d'œil synthétique sur l'histoire de l'architecture bulgare semble destiné à devenir une véritable « pierre angulaire » de la littérature spécialisée.

P.M.

B. G. SPIRIDONAKIS, *Essays on the Historical Geography of the Greek World in the Balkans during the Turkokratia*, Thessaloniki, 1977, 172 p. (+ 8 cartes dans le texte)

L'auteur de ce livre, dont les lecteurs de notre revue connaissent déjà un ouvrage précédent, le précieux *Inventaire des mémoires et documents sur l'Empire ottoman aux archives du ministère des Affaires étrangères de France* (Thessaloniki, 1973), est un universitaire canadien d'origine grecque. Ce qui fait que ces essais sur la géographie historique du monde grec des Balkans à l'époque de la domination ottomane soient écrits loin de la Grèce (du moins, la déconcertante bibliographie le ferait croire) et s'adressent à un public qui n'aurait à leur sujet que des vagues notions. Il n'est pas fréquent de lire un texte qui témoigne d'une telle capacité d'énoncer des idées générales, facilité qui, on s'en doute, n'est pas exempt de dangers. Bornons-nous à dire que ce volume est loin de tenir toutes ses promesses (notamment celle de présenter « a personal view and interpretation of some human events connected with the geography of a part of the Greek world »).

Pourtant, on ne saurait lui disputer la justesse de certaines vues, celle, par exemple, exposées dans le chapitre « Europe or Asia? », qui souligne l'unité égéenne que forment les îles et la côte. Or lorsqu'à la suite du Prof. Zakythinos, l'auteur parle de l'action modeluse de la mer sur le peuple grec : là, il nous semble nous souvenir de ce que disait sur « les horizons » scandinaves, ibériques ou balkaniques, N. Iorga dans sa communication de Zürich (1938) *Les permanences de l'histoire*, dont les idées se retrouvent, à peu de différence près, chez G. Vernadsky (cité par Spiridonakis, p. 16). A ce propos, tiraillé entre l'interprétation « continentale » et celle « maritime » de l'histoire grecque, l'auteur a raison de reconnaître leur complémentarité. On est moins sûr du bien-fondé de telle autre de ses opinions, selon laquelle « in Greece, as in the rest of the Balkan Peninsula, the mountain became the cradle of nationality » (p. 45). A voir trop souvent assigner aux montagnes — ou aux forêts, en pays boisé — ce rôle protecteur, nous arrivons à nous demander avec quelque agacement quand cessera ce culte inébranlable (et primitif, n'est-ce pas?) de la Mère Nature? Et les villes, on les compte donc pour rien? Bien sûr, elles sont plus vulnérables, plus ouvertes aux éléments étrangers, mais en même temps on ne peut dissocier conscience de l'identité ethnique et milieu culturel urbain. Seraient-ils restés éternellement sur leurs cimes rocheuses, les bergers ne seraient pas parvenus tout seuls à ressentir leur propre ethnicité, faute d'opposition à une autre nationalité.

Avant de quitter les montagnes, relevons encore deux autres passages, B. Spiridonakis saisit bien le moment de saturation démographique dans les régions grecques de haute altitude : c'est le XVII<sup>e</sup> siècle, sinon même un demi-siècle plus tôt. Nous serions tentés d'en juger d'après l'immigration grecque dans les pays roumains, qui est d'abord épilote. Mais il y a là également le facteur linguistique aidant à expliquer ce flux dirigé vers la Valachie et la Moldavie. Ces montagnards parlaient un dialecte proche du roumain, ce qui contribuait à leur rapide assimilation. Cependant, l'auteur nous assure que « the Kutsovlachs of the Pindus mountain range, in particular, played an important role in the diffusion of Greek culture in the Balkans, becoming the champions of modern Hellenism » (p. 94). Là-dessus, qu'on veuille se rappeler, en quels termes Lucien Febvre posait la question : « Il faut, pour qu'une mutation de langue soit possible, la complicité du sentiment. Il faut que les dominés sentent, et se trouvent disposés à reconnaître le prestige des dominants. Ou plutôt il faut que renonçant à tout particularisme irréductible, national et religieux, ils aspirent à ne plus se distinguer des dominants, à se fondre avec eux et en eux de plus en plus intimement, à participer à leur civilisation reconnue supérieure, à leur culture morale, scientifique, littéraire, artistique, religieuse, considérée comme enviable et belle » (*Combats pour l'histoire*, Paris, 1965, p. 178). Or, en dépit de l'ambiguïté

de leur position, les Aroumalns ont longtemps résisté aux efforts acculturants des Grecs et Constantin Cantacuzène, constatant l'hostilité entre Grecs et «Koutsovlaques», n'avait aucune peine à identifier dans ces derniers des représentants de la romanité orientale au même titre que les habitants de l'ancienne Dacie. Il s'exclame éloquentement : « c'est un véritable miracle qu'ils se soient maintenus jusqu'à nos jours, conservant leur langue et certains de leurs coutumes ». Si telle était la situation à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il est évident que l'hellénisme moderne devait chercher ailleurs ses champions. On pourrait plutôt prêter aux Aroumalns une sorte d'« ambidex-terité » culturelle.

Finalement, le titre du livre est un prétexte pour y former un « essay for the definition of the Greek people » (hum ! hum !), des considérations sur les grandes routes sillonnant le sud de la Péninsule balkanique — beau sujet qui eût exigé à lui seul une étude infiniment plus approfondie (la monographie de Sullivan sur la Via Egnatia n'est même pas citée) — et des chiffres démographiques. Ce dernier chapitre s'achève sur cette remarque, parfaitement justifiée mais par laquelle on aurait dû commencer : « The statistical approach is an excellent tool of analysis, provided of course we have the pertinent statistical data to analyse ». Le moins qu'on puisse dire des cartes, c'est qu'elles n'éclairent en rien le texte qu'elles accompagnent.

Nous estimons trop l'auteur pour le juger d'après ce livre.

A.P.

BASIL KONDIS, *Greece and Albania 1908—1914*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki, 1976, 151 p.

A l'origine, une thèse soutenue à l'Université de New York, le récent ouvrage dû à Basil Kondis, maître de recherches à l'Institut d'études balkaniques de Thessalonique, représente indubitablement la première analyse rigoureuse d'un chapitre important de l'histoire du Sud-Est européen au début de notre siècle.

Aborder l'étude des rapports complexes, compliqués et contradictoires de la Grèce avec l'Albanie pendant les années 1908—1914 suppose de la part de l'historien une excellente connaissance des sources — pas toujours accessibles — et des conclusions des historiographes nationales, une méthodologie appropriée et surtout l'absence des préjugés. De ces points de vue, les efforts de l'auteur sont tout à fait remarquables, malgré les obstacles inhérents, particulièrement l'accès aux sources albanaises. La valeur des informations inédites utilisées par Basil Kondis s'impose toutefois à l'attention du lecteur : des documents de Public Record Office de Londres, des Archives du ministère des Affaires étrangères de Grèce, des collections de manuscrits du musée Bénaki d'Athènes. L'auteur a également fouillé les principales collections des documents diplomatiques édités, en accordant, en même temps, la place nécessaire à l'analyse critique des résultats des historiographes grecque et albanaise.

Délimitée chronologiquement par la révolution des Jeunes Turcs et le déclenchement de la Première Guerre mondiale, l'évolution des rapports gréco-albanais pendant les années 1908—1914 a été dominée par le problème majeur de l'établissement de la frontière au moment où le peuple albanais luttait pour la création de l'État national indépendant tandis que le gouvernement grec, animé par une conception maximaliste, envisageait l'achèvement de l'unité politique de l'hellénisme. Basil Kondis cherche à discerner les origines du litige sur le sud de l'Albanie ou l'Épire du Nord, en considérant que ce problème a découlé de la pratique islamique sur la classification des peuples selon leurs croyances religieuses. Les principaux obstacles surgirent effectivement lorsque les Grandes Puissances ont compris, aux buts visant l'hégémonie, l'importance stratégique du contrôle ou de l'influence en Albanie et sur le canal Otrante.

L'auteur souligne que la première difficulté — celle de définir la nationalité selon le critère de la langue et non de la religion — a été dépassée ; il soutient avec beaucoup d'arguments la thèse en vertu de laquelle les milieux politiques grecs ont promu envers les Albanais une politique de conciliation, en encourageant la fondation de l'État sans pourtant renoncer à la revendication de l'Épire du Nord. Par cette attitude-là, le gouvernement d'Athènes a poursuivi le but de trouver un allié naturel contre ses voisins de Balkans. Si l'Autriche et l'Italie ont soutenu la création de l'Albanie, leurs objectifs ont été bien différents : l'établissement d'une nouvelle base pour la future expansion dans le Sud-Est européen.

En même temps, Basil Kondis fait l'analyse des positions des Grandes Puissances dont les ingérences ont aggravé le litige gréco-albanais. Dans le contexte de la crise balkanique des années 1912—1913, les solutions trouvées à ce problème ont eu un caractère provisoire. Les négociations de la conférence de Londres et enfin le protocole de Corfu du 17 mai 1914 ont fixé

le cadre d'une réglementation réciproquement acceptable, mais la conflagration mondiale a privé les deux Etats et non seulement eux, de la paix désirée et nécessaire.

La nouveauté du sujet, une base documentaire précieuse, une structure interne marquée par l'équilibre, les interprétations sobres et bien nuancées, la concision et la clarté sont bien des qualités qui donnent les dimensions de la valeur réelle du livre signé par Basil Kondis ainsi que de son utilité pour l'historien préoccupé de l'évolution politique du Sud-Est européen au début de ce siècle.

C.I.-S.

CONSTANTIN PASCU, *Cartea românească veche în biblioteca Muzeului Brukenthal* (Le livre roumain ancien à la bibliothèque Brukenthal), Sibiu, 1976

À notre siècle, alors que les statistiques dressées par les sociologues nous glissent candidement que sur dix européens huit ne lisent pas même un volume par an, grâce aux efforts appliqués de ceux qui aiment encore le livre, nous recevons des nouvelles bien meilleures des époques « où le papier était un produit de luxe ». Le livre, celui des bibliothèques qui comptent souvent à peu près deux siècles, comme les 15 000 tomes des débuts de la bibliothèque publique du Musée Brukenthal de Sibiu, le livre donc nous est révélé, au-delà de son texte et de sa lettre, avec ce que son existence comporte de charmant et de sensationnel, tout aussi important en tant que phénomène et en tant qu'objet de la recherche. Le livre nous est révélé, disions-nous, par les hommages qu'on lui rend en tant qu'expression d'inestimable utilité de l'intelligence humaine. Un tel hommage rendu par l'érudition au livre, à son histoire et à ses destinées, s'avère aussi le dernier ouvrage du spécialiste de Sibiu, C. Pascu. Son ouvrage s'inscrit sur la ligne de la belle tradition inaugurée par Ion Bianu (qui, faisant équipe avec Nerva Hodoş, a commencé l'édition de la monumentale *Bibliographie du livre roumain ancien*). Cette tradition a été fidèlement conservée et l'œuvre de ces devanciers fut patiemment continuée et complétée jusqu'à nos jours pour mettre à notre disposition la carte du livre roumain, son mouvement et son dépôt dans différentes collections constituées par les divers milieux roumains — le milieu transylvain dans le cas présent — comme un support de leur vie spirituelle. Le volume de C. Pascu n'est pas un simple catalogue (bien qu'il enregistre 256 livres, dont quelques-uns ne figurent pas dans la BRV) de la riche collection de Brukenthal, car il étend son investigation afin d'y englober la vie du livre à l'extérieur, son aventure à travers les siècles et parmi les hommes. Un autre « langage » du livre imprimé est celui des notes qu'on y trouve en marge ou sur les feuillets blancs. Ce sont des notes qui nous communiquent tantôt quelque événement historique, tantôt un événement de famille (la famille de son possesseur) tantôt des commentaires en marge de l'histoire ou suggérés par la lecture même du livre — et quel admirable champ d'investigation des mentalités du passé nous offrent ces notes relevées dans les milliers des tomes réunis par les différentes collections ! On y trouve également consignés les phénomènes physiques sortant du commun, les cataclysmes, etc., ainsi que les noms des possesseurs respectifs, des dates, les prix de vente, les vols, les redécouvertes des livres volés et l'anathème jeté aux voleurs de livres. Les pensées de plusieurs générations de lecteurs — par exemple, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours — se sont amassées doublant à l'heure actuelle la valeur des volumes imprimés il y a trois siècles et demi. Par ailleurs, C. Pascu note dans la fiche de chaque livre enregistré les souscripteurs, quand leurs noms sont connus, il décrit l'illustration (l'ouvrage reproduisant même quelques-unes, choisies avec la compétence de l'homme de goût), il mentionne les artistes qui ont illustré les divers volumes, les typographes, ceux qui en exécutèrent les gravures, les imprimeries. Enfin, on apprend aussi les pérégrinations des livres à travers les différentes collections avant d'aboutir à Brukenthal, ainsi que la manière dont ils y ont abouti (donation, achat). Impressionnantes nous semblent les signatures des divers possesseurs qui, à travers les temps, se sont nourris de ces livres imprimés il y a trois ou quatre siècles ; c'est un témoignage émouvant de l'amour porté au livre par les Roumains. Voici un exemple : *Carte românească de învățătură*, imprimé à Iași en 1643, a passé tour à tour par les mains de plusieurs générations de prêtres transylvains de la famille Dunca, puis par celles de plusieurs générations d'instituteurs, avant d'aboutir en 1936 entre les mains d'un maire. Les livres sont légués, vendus, achetés, rachetés, reliés à neuf ou soumis à la réfection de leurs reliures originales (cuir, bois, argent), constituant sur une vaste aire de la géographie roumaine la joie des générations.

Par les « sujets » enregistrés, le catalogue de C. Pascu se révèle un excellent instrument de travail, dont la sociologie et l'histoire du livre tireront profit. Sa valeur informationnelle

dépasse les limites d'un simple catalogue, offrant le matériel nécessaire à une étude comparée sur divers thèmes se rattachant au livre. Il suffit en ce sens de retenir à titre d'exemple que l'introduction des listes des souscripteurs dans tous les catalogues de livres anciens offrirait la substance d'un thème très important, thème déjà abordé du reste par Cătălina et George Velculescu et qui traite du mouvement culturel reflété par les souscripteurs qui ont donné leur appui à l'impression du livre.

E. S.

*Проблеми на сравнителното литературознание* (Problèmes de la littérature comparée), BAN, Sofia, 1978, 321 p.

Ce nouveau volume d'études offert par l'Institut de littérature sofiote est en même temps le premier ouvrage anthologique consacré à la littérature comparée des pays du Sud-Est européen, dont les aspects théoriques sont étudiés en priorité. En Bulgarie, l'intérêt pour l'étude comparée des littératures jouit d'une longue tradition, aussi pour ne point remonter trop loin, jusqu'à l'école de I. D. Šišmanov (qui compte parmi les fondateurs de cette discipline au siècle dernier), nous nous bornerons à citer les récentes et méthodiques recherches du prof. Emil Georgiev sur les littératures sud-est européennes et slaves. Ses études trahissent le désir incessant de trouver un langage commun et les notions les plus aptes à caractériser les phénomènes littéraires sud-est européens — études que la RESEE a mentionné à plusieurs reprises. Ajoutons-leur encore les études du prof. G. Dimov et celles (sur les genres sud-slaves) de B. Ničev.

Le présent volume se révèle particulièrement attirant (à un point même rarement touché par les volumes anthologiques). C'en est le mérite des spécialistes de l'Institut de littérature de Sofia, ses auteurs, qui ont su choisir au mieux la thématique et lui assurer un équilibre, comme ils ont su conférer une certaine unité aux aspects théoriques par rapport à ceux concrets littéraires destinés à illustrer les conclusions de la première partie.

Trois parties distinctes composent l'ouvrage. La première prend pour objet les problèmes théoriques de la littérature comparée (et qu'il nous soit permis d'avouer qu'elle a éveillé en nous le secret désir de voir tout un volume centré sur une telle thématique!). Intitulant son article *Les bases de la littérature comparée et générale*, le prof. E. Georgiev discute à partir de la question « qu'attendons-nous en fait de la littérature comparée ? » toute une série de notions, ainsi que les sphères englobées dans la recherche comparée. Entre autres, la sphère des relations littéraires, à même d'être abordée par les contacts génétiques, les contacts littéraires, la manière dont on réceptionne la littérature, la typologie littéraire, les processus littéraires communs, la communauté littéraire de caractère universel, les littératures apparentées, les littératures zonales, la manière dont la vie d'un peuple arrive à se refléter dans la littérature d'un autre peuple, la traduction artistique, les progrès de l'art d'écrire. Ensuite, B. Ničev, avec son étude sur *La littérature comparée et les littératures nationales* prend pour point de départ « l'entière complexité de l'invariabilité littéraire-historique en tant que catégorie générale de la littérature comparée » ; il discute la relation annoncée, ainsi que la contribution de la littérature comparée à « la précision et l'étude des questions de psychologie nationale ». D'un intérêt tout particulier nous semble l'investigation de Christine Balabanova, qui traite de la tendance lyrique de la prose et des problèmes de genre, en abordant le côté théorique du phénomène de « lyricisation » si l'on peut dire et du processus littéraire, ainsi que du même phénomène et de la conception linguistique et du genre — illustrés avec deux romans, l'un bulgare, l'autre tchèque.

Toujours dans cette première section du livre entre aussi l'étude de N. Dragova, intitulée *Contribution à la typologie des chroniques dans la culture balkanique à l'époque de la domination ottomane* — étude très intéressante qui arrive à dégager cinq traits caractéristiques du genre — ainsi que celle de Vanda Smochovska-Petrova, qui se penche sur « *Les littératures slaves* » de Mickiewicz et les problèmes fondamentaux de la littérature slave comparée.

La deuxième section du livre est consacrée aux relations interbalkaniques, illustrées par les contributions de L. Boeva, traitant de *Sofroni Vraceanski et Dosithée Obradović (deux autobiographies dans deux littératures slaves)* et de Marln Jačev, qui s'occupe des *Rapports littéraires gréco-bulgares (au XX<sup>e</sup> siècle)*. Enfin, la troisième partie de cet ouvrage porte sur les relations de la littérature bulgare avec la littérature européenne. Notons à ce propos l'étude thématique comparatiste d'un intérêt tout particulier fournie par Vera Atanasova sur *Le thème de la guerre dans le Feu d'Henri Barbusse et le Choléra de Liudmil Stoianov*, celle de R. Rusev sur *La pénétration [en Bulgarie] de la littérature anglaise au XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du XX<sup>e</sup>,*

ainsi que l'analyse de P. Vălčev sur la manière dont la littérature bulgare réceptionna l'œuvre de Cervantes.

Nous avons laissé à la fin, *last but not least*, la très originale étude, inédite dans le domaine comparatiste bulgare, de D. Avramov, *A la recherche d'un style national. L'art bulgare à la charnière de deux époques*. L'auteur explique pourquoi son analyse porte simultanément sur l'art plastique et la littérature, surtout la poésie, car « j'ai la certitude que les phénomènes de la culture spirituelle sont liés organiquement et rien ne saurait être plus riche d'enseignements que leur étude complexe ». L'espace réduit d'une simple note ne nous permet que d'énoncer les problèmes-« thèmes » sur lesquels porte le débat engagé par l'historien de l'art ; les voici : 1) La révolution de l'art moderne et le problème de l'expressivité décorative de la forme artistique ; 2) Le décorativisme en tant que retour au primitivisme ; 3) Vers des formes « modernes » de vie et d'art ; 4) Un nouveau problème — la ville et l'affectivité citadine ; 5) L'art plastique bulgare face à quelques nouveaux problèmes ; le combat de l'académisme ; la négation du national en tant que « spécificité » ; 6) Les complexes ruraux des peintres bulgares — la désillusion face à l'Europe et la crainte de la ville ; 7) La poésie « septembriste » — « retour vers les forces primaires de la terre et du peuple » ; 8) L'expressivité « plastique » des nouveaux moyens poétiques ; 9) La négation des tendances ethnographiques dans l'art — une nouvelle solution pour le style national dans l'art ; 10) V. Dimitrov — le Maître et le problème du style national ; 11) L'éclosion du principe ; 12) Eléments d'une syntaxe plastique. Cette analyse de D. Avramov coiffe la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le XX<sup>e</sup> siècle.

E.S.

## LIVRES REÇUS

- ALEKSANDROV, EMIL, *Международноправовая защита культурных ценностей и объектов*, Sofia, София Пресс, 1978, 143 p.
- Археолошко Благо Бертана — The Iron Gate Arhaeologic Treasure* —, Beograd, Народни Муzej, 1978, 349 p. + ill. sans numération.
- ASDRACHAS, SPIROS, *Μηχανισμοί τής άγροτικής οικονομίας στην τουρκοκρατία (ΙΕ΄—ΙΣΤ΄ΑΙ)*, Athènes, Θεμέλιο, 1978, 300 p.
- Beogradski mladi grafičari 1*, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, Beograd, 1977, sans pagination.
- Berichte im Auftrag der Internationalen Arbeitsgemeinschaft für Forschung zum romanischen Volksbuch* [herausgegeben von FELIX KARLINGER und DIETER MESSNER], Seekirchen, 1977, 145 p.
- BEWIG, JUTTA, *Chnestsche Papierschnitte*, Hamburg, Im Selbstverlag Hamburgisches Museum für Völkerkunde, 1978, 115 p.
- BLOED, A., M. BRINKMAN, A. P. VAN GONDVEVER, W. RONGEN (Utrecht), *A Missing Link in the Relations Between the Northern Countries and Ragusa: Dutch-Ragusan Relationships in the 17<sup>th</sup> and 18<sup>th</sup> Centuries* [Extr. de « Dubrovnik's Relations with England — A Symposium April 1976 », p. 277—296], Zagreb, University-Department of English, Faculty of Philosophy, 1977.
- BOGDANOVIĆ, BORISLAV, 1899—1970 —, *Retrospektivna izložba slika i crteža* (catalogue d'exposition), Muzej Savremene Umetnosti, Beograd, 1975, 37 p. + 190 ill. + 2 p. résumé en français.
- Česká Literární Věda 1976 Neslovanské Literaturny*, Praha, Ústav pro Českou a Sovětovou Literaturu ČSAV, 1978, 181 p.
- CONSIGLIERE, LUISA, « *Slogans e Monetarit e poesia Augustea* », Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1978, 121 p.
- DELLA CORTE FRANCESCO, *Opuscula VI*, Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1978, 491 p.
- DIMARAS, K. TH, *Νεοελληνικός Διαφοτισμός*, Athènes, Νεοελληνικά Μελετήματα, 1977, 524 p.
- Димитър Попанов и социалистическата литература в България — Сборник от изследвания по случай 100 години от рождението му* Sofia, Издателство на Българияската Академия на Науките, 1978, 195 p.
- DŽAMANJA, DUŠAN, *Skulpture crteži projekti 1961—1975* (catalogue d'exposition), Muzej Savremene Umetnosti, Beograd, 1976, 124 p.
- EDROIU, NICOLAE, *Începuturile literaturii economice românești, 1780—1810* (Studiu și anexe), Cluj-Napoca, Academia R. S. România, 1978, 266 p.
- ЕЛИН ПЕЛИН — *Сто години от рождението му (Нови изследвания)*, Sofia, Издателство на Българияската Академия на Науките, 1978, 285 p.
- Exposition internationale des arts plastiques Belgrade 1977, 1.10—1.12.1977*, Muzej Savremene Umetnosti, Beograd, 427 p.
- GEDEON, MANOUIL I., *Η πνευματική κίνησης του γένους— Κατά τον ΙΗ΄ και ΙΘ΄ Αϊώνα*, Athènes, Νεοελληνικά Μελετήματα, 1976, 324 p.
- Gjtrokastra — Ville-Musée* (en français), Tirana, Editions « 8 Nëntori », 1978, sans pagination.
- HARTL, JOHANN H., *Die Interessenvertretungen der Industriellen in Russland 1905—1914*, Wien—Köln—Graz, Hermann Böhlau Nachf., 1978, 135 p.
- Historische Bücherkunde Südosteuropas* [Herausgegeben von MATHIAS BERNATH — Leitung und Redaktion GERTRUD KRALLERT], Band I. Mittelalter, Teil 1, München, R. Oldenbourg Verlag GmbH, 1978, 671 p.
- Jugoslovenska grafika 1900—1950*, Beograd, 1978, Muzej Savremene Umetnosti, 267 p.
- Jugoslovenski kulturni plakat — autor izložbe: Slobodan Ristić* —, Salon Muzeja Savremene Umetnosti, Beograd, 1977, sans pagination.
- KATSIARDI, OLGA, *Ελληνικά Διαβήματα στον Βοναπάρτη— Η περίπτωση του Γεωργίου Παλατινού* [Extr. de « Ο Ερασιστής » T. 14/1977, p. 36—68], Athènes, 1977.
- KRIARA, EMMANOUIL, *Δεξικό τής Μεσαιωνικής Έλληνικής Δημόδους Γραμματείας 1100—1669*, Τόμος Σ΄, Tessaloniki, 1978, 387 p.
- KUNZ, LUDVIK, *Česke Lidové Houslařství*, Brno, Publikace Moravského Muzea—Etnografického Muzea —, 1978, 36 p.

- LAOURDAS, VASILEIOS, Φιλολογικά Δοκίμια [Ἐπιμέλεια καὶ εἰσαγωγή Ντίνος [Χριστιανόπουλος], Thessaloniki, Ἐκδόσεις Διαγωνίου, 1977, 252 p.
- Lexikon des Mittelalters*. B. Lieferung 1 & 2, München und Zürich, 1977 et 1978, 447 p. les deux volumes.
- Lidové Figurální Pečivo*, Brno, Moravské Muzeum — Etnografické Muzeum v Brně, Brno, 1978, 38 p.
- MEIDEN, G. W. VAN DER, *Het Legatiearchief Turkije tot 1811*, Gravenhage, Algemeen Rijksarchief, 1978, 114 p.
- MIHAIL, ZAMFIRA, *Die Südslawische Fachterminologie der Berufe* (Extr. de «Analele Universității București» — Limbi și literaturi străine, II/an. XXVI — 1977, p. 37—45).
- MURDZEK, BENJAMIN P., *Emigration in Polish Social-Political Thought 1870—1914*, New York, East European Quarterly, Boulder, 1977, 396 p.
- NAGORNI, DRAGAN, *Die Kirche Sv. Petar in Bijelo Polje (Montenegro). Ihre Stellung in der Geschichte der Serbischen Architektur*, München, Institut für Byzantinistik, Neugriechische Philologie und Byzantinische Kunstgeschichte der Universität, 1978, 380 p. + Abbildungen.
- NASTASE, D., *Une chronique byzantine perdue et sa version slavo-roumaine* (La cronică de Tismana, 1411—1413 (Extr. de «Cyrillogethodianum» IV, p. 100—171), Thessalonique, Cyrillogethodianum, 1977.
- NASTASE, DUMITRU, «Βοεβόδας Οὐγγροβλαχίας καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων». *Remarques sur une inscription insolite* (Extr. de «Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher» Bd. XXII), Athènes, 1976, 16 p.
- NIKOLA-I-DOU, ELEUTHERIAS I., Ξένες προπαγάνδες καὶ ἐθνικὴ Ἀλβανικὴ κίνηση στὶς μητροπολιτικὲς ἐπαρχίες Δυρραχίου καὶ Βελεγράδων κατὰ τὰ τέλη τοῦ 19οῦ καὶ τὴς ἀρχῆς τοῦ 20οῦ Αἰῶνα, Ioannina, Ἐκδόσεις IMIAX, 1978, 417 p. + 1 carte.
- Okyanus Ansiklapedik Sözlük* [Hazırlayan: Pars Tuğlacı], Cilt I—VI, sans lieu de parution, Cem Yayinevi, 1978, 3099 p.
- Освободительные движения в Балканах*, Москва, Издательство «Наука», 1978, 326 p.
- PASCHOU, P. V., Ὁ Ματθαῖος Βλάσταρχος καὶ τὸ ὑμνογραφικὸν ἔργον του, Thessaloniki, Ἰδρυμα Μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἴμου, 1978, 298 p. + ill. sans numération.
- PETROVIĆ, ZORA, 1894—1962. *Retrospektivna izložba slika* (catalogue d'exposition), Beograd, Muzej Savremene Umetnosti, 1978, 48 p. + 120 ill.
- Problemi di metrica classica — Miscellanea Filologica* —, Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1978, 222 p. + indice.
- ROCCA, SILVANA, *Iulii Obsequentis Lexicon*, Genova, Istituto di Filologia Classica e Medievale, 1978, 183 p.
- RODENSTEIN, HENRICH, *Leo Raepel/Georg Eckert — Kurzbiographien Short* —, Braunschweig, Internationaler Arbeitskreis Sonnenberg, 1978, 32 p.
- Салон самоуких ликовних уметника 1978. The exhibition of naive painters 1978* (catalogue d'exposition), Svetozarevo, Галерија самоуких ликовних уметника «Светозарево» у Светозаревоу, sans date d'aparition, 120 p.
- Самостална изложба скулптура и слика Јосипа и Злате Воларић* (catalogue d'exposition), Svetozarevo, Галерија Самоуких ликовних уметника, 1978, sans pagination.
- Самостална изложба слика Петра Ристића*, Svetozarevo, Галерија самоуких ликовних уметника, 1978, sans pagination.
- Самостална изложба слика, Срећка Мукца* (catalogue d'exposition), Svetozarevo, Галерија самоуких ликовних уметника, 1978, sans pagination.
- Самостална изложба слика Зузана Халунове* (catalogue d'exposition), Svetozarevo, Галерија самоуких ликовних уметника, 1978, sans pagination.
- ТАВАКОВИЋ, IVAN — *Retrospektivna izložba 1914—1976* (catalogue d'exposition), Muzej Savremene Umetnosti, Beograd, 1977, 63 p. + 292 ill. + 2 p. résumé en anglais.
- TSIRPANLI, ZACHARIA N., Οἱ Μαθητὲς τοῦ Ἑλληνικοῦ Κολλεγίου τῆς Ῥώμης (1576—1700), Στατιστικὲς διαπιστώσεις καὶ γενικὰ συμπεράσματα (Ἀνάτυπο ἀπὸ τὸν Ζ' τόμο τῆς «Δωδώνης» p. 23—42), Ioannina, 1978.
- Цртеж у Самоукој Ликовној Уметности у СР Србији*, Svetozarevo, Галерија самоуких ликовних уметника Светозарево, 1978, 36 p.
- VACALOROPOULOS, CONSTANTIN A., *Lemaitre et la crise financière de la Grèce (1842—1843)*, Thessalonique, 1979, 111 p.
- VAKALOROPOULOU, KONST., Τὸ ἐμπόριο τῆς Θεσσαλονίκης 1796—1840 (Σύμφωνα μὲ ἀνέκδοτες ἐκθέσεις Εὐρωπαίων προξένων) (Ἀνάτυπον ἐκ τοῦ ΙΣΤ' τόμου τῶν «Μακεδονικῶν», p. 73—172 + 1 p. résumé en français, Thessaloniki, 1976.

**PRINTED IN ROMANIA**

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- Independența României** (L'Indépendance de la Roumanie), volume publié par les soins de ȘT. PASCU, C. C. GIURESCU, I. CETERCHI, ȘT. ȘTEFĂNESCU et CONST. OLTEANU, 1977, 526 p. + pl.
- L'Indépendance de la Roumanie**, Synthèse publiée par les soins de ȘT. PASCU, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographie XVIII, 1977, 572 p. Version anglaise 263 p., version espagnole 267 p., version russe 260 p., version allemande, 247 p.
- ARMBRUSTER, ADOLF, **La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.
- Independența României. Documente** (L'Indépendance de la Roumanie. Documents), vol. I, 1977, 377 p.; vol. II—I<sup>re</sup> partie, 1977, 429 p.; vol. II—II<sup>re</sup> partie, 1977, 381 p.; vol. III, 1977, 338 p.
- Epigraphica**. Travaux dédiés au VII<sup>e</sup> Congrès International d'épigraphie grecque et latine (Constantza, 9—15 septembre 1977). Recueillis et publiés par D. M. PIPPIDI et EM. POPESCU, 1977, 286 p.
- Inscriptiones Daciae et Schythiae Minoris Antiquae. Series Prior. Inscriptiones Daciae Romanae Volumen III. Dacia Superior. 1. Pars Occidentalis (ager inter Danuvium, Pathisum et Marisian)**, 1977, 288 p.
- Colocviul româno-italian « Genovezii la Marea Neagră în secolele XIII—XIV, I Genovesi nel Mar Nero durante i secoli XIII e XIV »** (Bucarest 27—28 marzo 1975). A cura dell'Accademico ȘTEFAN PASCU, 1977, 171 p.
- DUȚU, ALEXANDRU, **Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History**, collection Bibliotheca Historica Romaniae, Studies 55, 1977, 196 p.
- PETRESCU-DÎMBOVIȚA, M., **Depozitele de bronzuri din România** (Lés dépôts de bronzes de la Roumanie), 1977, 390 p., 403 pl., 10 cartes.
- Documente privind marea răscoală din 1907** (Documents concernant la grande révolte paysanne de 1907), vol. I, 1977, 573 p.
- Revoluția de la 1848—1849 din Transilvania, Vol. I, 2 martie—12 aprilie 1848** (La révolution de 1848—1849 en Transylvanie. Vol. I. 2 mars — 12 avril 1848), publié par les soins de ȘTEFAN PASCU et VICTOR CHERESTEȘIU, 1977, 510 p.
- DIACONU, PETRE et SILVIA BARASCHI, **Păciul lui Soare. Așezarea medievală (sec. XIII—XV)** (Păciul lui Soare. Cité médiévale — XIII<sup>e</sup>—XV<sup>e</sup> s.) vol. 2, 1977, 202 p., 121 fig., XXV + II pl.
- ROMAN, PETRE I. et IOAN NEMETI, **Cultura Baden în România** (La civilisation Baden en Roumanie), 1978, 159 p., 10 fig., 78 pl.
- MOGOȘANU, FLOREA. **Paleoliticul din Banat** (Le Paléolithique du Banat), 1978, 152 p., 53 figs.
- Studii și materiale de istorie contemporană** (Etudes et matériaux d'histoire contemporaine), vol. III, publié par les soins de VASILE LIVEANU, MIHAIL RUSENESCU, TRAIAN UDREA, 1978, 182 p.
- Petru Rareș**, Monografie publiée par les soins de LEON ȘIMANSCHI, 1978, 336 p.
- MIHĂESCU, H., **La langue latine dans le sud-est de l'Europe**, 1978, 401 p. + VII cartes.
- MIHAIL, ZAMFIRA, **Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană** (La terminologie du costume populaire roumain sous la perspective ethnolinguistique comparée sud-est européenne), 1978, 255 p. + 16 pl. + 1 carte.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVII, 3, P. 453—682, BUCAREST, 1979

